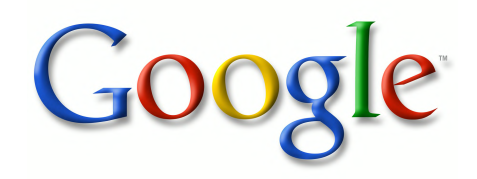

Google


B 817,709

HISTOIRE

CONTEMPORAINE

HISTOIRE

CONTEMPORAINE

MIRECOURT. — TYPOGRAPHIE DE L.-PH. COSTET.



Eugène de Mirecourt

HISTOIRE CONTEMPORAINE

PORTRAITS

ET

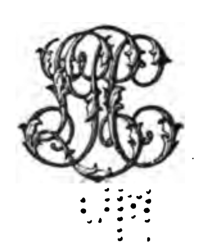
SILHOUETTES

AU XIXe SIÈCLE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

I



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
GALERIE D'ORLÉANS, 17 ET 19, PALAIS-ROYAL

MIRECOURT
L.-PH. COSTET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR

1867

AVANT-PROPOS

Le titre seul de ce livre en indique le but et la portée. J'ai consacré cinq ans de ma vie à une œuvre un peu vive, — quelques-uns même ont dit brutale ; — j'accepte le mot, parce que les *Contemporains,* ayant pris la vérité pour guide, ne connaissaient comme elle ni les circonlocutions ni les détours. Le vieil adage populaire : « Il n'y a que la vérité qui blesse, » a reçu une confirmation nouvelle.

Aujourd'hui que le calme s'est fait autour de mon livre, je ne viens pas recommencer la lutte ; mais je viens établir mon droit et prouver que, si l'histoire

contemporaine est difficile à écrire, on y arrive néanmoins, à force d'énergie, de loyauté et de conscience. Je publiè donc une édition nouvelle, réclamée par un grand nombre de bibliophiles. L'ordre alphabétique leur semble nécessaire pour une série de notices qu'ils sont obligés de consulter fort souvent. A leur sens, l'œuvre est utile et bonne, et je puis dire aujourd'hui que les esprits sérieux, les cœurs honnêtes ont fait rentrer au néant les calomnies propagées autrefois par une presse vénale. Je ne prétends pas me justifier en tout; je suis loin de soutenir qu'aucune erreur n'a été commise. Dans une lutte littéraire, on est exposé souvent à dépasser le but et à porter des coups à faux. Le tort réel serait de persister dans une critique offensante, lorsque le temps ou les circonstances en ont démontré l'injustice. Depuis dix ans bientôt que les querelles sont éteintes, j'ai consulté les hommes sages et tenu registre fidèle de leurs observations pour corriger ou biffer ce qui ne leur semblait pas irréprochable. Ils m'ont prouvé que, si je ne procédais pas à ces corrections, ce serait une grave négligence, attendu que l'œuvre est destinée à vivre quand même, et qu'une fois les erreurs supprimées, elle conservera plus sûrement le cachet que beaucoup de lecteurs lui accordent, celui de la loyauté et du courage.

On a crié jadis sur tous les tons que je violais le

sanctuaire de la vie intime et que j'étais un diffamateur systématique. Ma réponse à ce sujet sera très-simple : sur cent et quelques notices, il y en a soixante-quinze entièrement élogieuses. Jugez et concluez.

Si la reconnaissance du grand nombre est restée muette, en revanche la rancune du petit nombre a fait un bruyant et sinistre éclat. D'ignobles inimitiés, ne reculant devant aucun moyen de se satisfaire, se sont appliquées à distiller contre moi le fiel et le mensonge. On alla jusqu'à signer de mon nom, sur les bords du Rhin, des pamphlets hideux, des pages immondes.

Sans doute il ne me fut pas difficile de prouver mon innocence, et l'éditeur Abelsdorff, de Berlin, qui publiait ces ordures, est aujourd'hui frappé par les lois mêmes de son pays; mais le fait avéré d'un faux de cette insolence en matière littéraire n'en est pas moins déplorable : il prouve à quel comble d'audace les méchants démasqués peuvent atteindre.

Quant aux hommes de ce siècle qui ont été véritablement en butte à ma critique, voici ce que j'ai à dire. Lorsqu'un de mes personnages ne se produit pas au dehors avec la prétention d'endoctriner ses semblables ou de prendre la direction des affaires publiques, je lui permets de vivre à sa fantaisie, toutes portes closes. Les vices, les crimes, les scandales arrivent d'eux-mê-

mes au retentissement des tribunaux. Mais quand cet individu quitte le foyer, quand il marche droit au Forum, quand il escalade la tribune, quand il veut devenir chef, administrateur, apôtre; quand il s'occupe, en un mot, des intérêts de tous, alors il ne s'appartient plus. Il faut qu'il ouvre à deux battants les portes de sa maison. Point de secret, point de mystère possible. La société a le droit d'aller aux renseignements, d'exécuter les recherches les plus scrupuleuses, de fouiller les recoins, d'éclairer les ombres. C'est l'avis de la sagesse moderne, et c'était aussi l'avis de la sagesse antique, témoin le discours de Socrate à Alcibiade, reproduit par la quatrième satire de Perse.

Il apostrophe l'ambitieux athénien, à l'heure où celui-ci *dépose ses insignes entre les mains d'un esclave,* c'est-à-dire au moment où la vie publique cesse et où la vie privée commence.

« — D'où te vient, jeune téméraire, dit Socrate, cet excès d'orgueil de vouloir gouverner l'État? Où est ton expérience? Qui es-tu? Nous voulons te connaître : ouvre ta maison et montre-nous ta vie! Ton seul mérite est dans le soin que tu prends de ta parure; tu cultives ta peau matin et soir comme une femme, et tu vas la parfumer au soleil; tu te nourris de mets délicats, et tu viens nous dire : *J'ai le teint blanc,* — précieuse qualité, bien capable, sur ma foi, de t'auto-

riser à haranguer le peuple et à lui apprendre ses devoirs! Et ta débauche, et tes ignominies, défendras-tu qu'on en parle? Crois-tu qu'on ne va pas te pousser du coude et répandre de la bile sur tes mœurs? Quand le peuple a la sottise de t'applaudir au dehors, il est ridicule à toi de prendre ces applaudissements au sérieux. Ne cherche point à paraître ce que tu n'es pas. Que cette canaille populaire remporte son encens. Habite ton âme et vois comme elle est pauvrement meublée....

« *Respue quod non es, tollat sua munera cerdo;*
Tecum habita, et noris quàm sit tibi curta supellex. »

Ce discours de Socrate n'est-il pas l'écho de la raison souveraine, de ce sentiment inné du juste qui ne s'efface jamais de notre âme, et contre lequel viennent se briser les lois mal faites, les déclamations des rhéteurs et les sophismes des philosophes du désordre?

« Où en sommes-nous, ajoute Fabre de Narbonne, commentateur de Perse? Vous voulez séparer l'homme public de l'homme privé : n'est-ce pas le même individu? Sera-t-il autre sur les marches d'un trône, à la tribune, dans une cour de justice, à la tête d'une armée, chef de l'administration civile, que ce qu'il est au foyer domestique? Sera-t-il alternativement avare et libéral, impérieux et modeste, intempérant et sobre, intègre et sans probité, grossier et poli, doux et colère, inexorable

et compatissant. J'en appelle, non pas aux philosophes, mais aux natures simples douées seulement du sens commun. Pour moi, je me défierai toujours de l'homme public qui me défend de porter dans son intérieur le moindre regard.

Voilà, cher lecteur, la justification de ce livre, et j'ose dire qu'elle est complète.

Appuyé sur les autorités que vous venez d'entendre, je persiste à croire que la tâche que je me suis imposée est une tâche honorable, loyale et salutaire. J'ai peint les hommes tels que je les ai vus, sans que rien au monde, ni pour l'éloge, ni pour le blâme, ait influé sur la droiture de ma conscience et l'honnêteté de ma plume; je l'ai dit autrefois bien haut, et je le répète en face au parti démagogique, mon plus implacable ennemi.

Cette œuvre d'histoire plane au-dessus du mensonge et de la haine. Elle a été, dès le principe, et restera consacrée presque exclusivement à la biographie des poètes, des hommes de lettres, des savants et des artistes de notre époque.

On a cru devoir laisser à l'*ancienne Collection* son cachet primitif, et les notices nouvelles seront classées en supplément à la fin de l'œuvre.

Quelques-uns des héros de ce livre, surtout parmi les écrivains, ont joué le rôle de faux apôtres. C'est

un motif sérieux de les plaindre; mais ce n'est une raison de les excuser, ni pour le catholicisme qu'ils attaquent, ni pour la morale qu'ils offensent, ni pour la saine politique dont ils sont les plus dangereux adversaires.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

15 mai 1866.

ARAGO

Le bourg d'Estagel, dans les Pyrénées-Orientales, revendique l'honneur d'avoir abrité le berceau du plus illustre de nos savants modernes. François-Dominique Arago naquit le 26 février 1786; il était l'aîné d'une famille nombreuse, dont il se montra le constant protecteur.

On a prétendu que François, à l'âge de 14 ans, n'avait pas encore ouvert sa croix de par Dieu, et que, trois ans plus tard, il entrait à l'École polytechnique, le premier de sa promotion. Ceci tiendrait un peu trop du miracle. Le père de François, ancien avocat, connaissait tous les dangers de l'ignorance. Il envoya de très-bonne heure son fils à l'école primaire, et lui fit donner quelques leçons de dessin et de musique au logis paternel.

A cette époque, nos provinces méridionales étaient infestées de bandes espagnoles. La convention envoyait ses troupes contre l'ennemi. François admirait les beaux officiers qui logeaient chez son père. Il écouta leurs dis-

cours patriotiques et devint un petit républicain fort chaleureux, disposé à manier le sabre et à combattre pour la défense du territoire. Pendant la nuit, il se levait et se glissait en tapinois dans la chambre des militaires, profitant de leur sommeil, essayant l'uniforme, s'admirant sous l'épaulette, regagnant ensuite son lit et massacrant dans ses rêves des bataillons entiers de l'armée d'Espagne. Très-souvent la mère d'Arago fit courir après ce patriote en bas-âge, qui s'était échappé pour suivre un régiment. On rattrapait François à quatre ou cinq lieues de la commune. Mêlé aux soldats, il agitait l'espadon d'un air héroïque, marchait au son du tambour, et portait triomphalement le sac et la giberne d'un fantassin.

L'enfant ne dormait plus. Sa famille était obligée de le surveiller sans cesse pour mettre obstacle à ses fantaisies guerrières. Il s'échappa néanmoins, un matin, au point du jour, et courut sur la place d'Estagel, afin d'y guetter ses chers soldats. On était à la veille de la bataille de Peyres-Tortes. Beaucoup des hameaux avoisinants se trouvaient au pouvoir de l'ennemi, et François jeta tout à coup une exclamation de surprise et de colère, en voyant débusquer, de l'une des rues adjacentes, un piquet de sept à huit cavaliers espagnols. Égarés dans une reconnaissance nocturne, ceux-ci traversaient avec assez de crainte un village qui leur était inconnu. Notre petit héros se hâte de rentrer à la maison, s'empare d'une hallebarde rouillée, se précipite de nouveau sur la place, court sus à l'ennemi en poussant des hourras, et blesse à la cuisse le brigadier du détachement. Celui-ci furieux, l'ajuste avec sa carabine. Le pauvre enfant allait payer cher son courage, quand une troupe de villageois arrive, en brandissant des pieux et des fourches. On entoure les Espagnols :

ils demandent grâce et se rendent prisonniers. François Arago avait sept ans, lorsqu'il exécuta ce haut fait d'armes.

Son père, ayant obtenu l'emploi de payeur à l'hôtel des Monnaies de Perpignan, quitta le hameau d'Estagel, et vint habiter avec toute sa famille le chef-lieu des Pyrénées-Orientales. Il fit entrer son fils au collége, et celui-ci ne se leva du banc des humanités que huit ans plus tard, pour aller à la Faculté de Montpellier commencer la série des fortes études. Virgile, avec ses Églogues et sa poésie tendre, n'avait pu amollir cette nature belliqueuse. Arago tenait toujours à sabrer les ennemis de la France. L'épaulette continuait de rayonner à ses yeux dans un horizon de gloire. Se promenant, un jour, sur les fortifications, il aperçoit un très-jeune officier d'artillerie, en train de dresser des plans. Cet officier semblait chargé de la direction des travaux. Le regard de François étincelle, sa poitrine bat avec force; il s'approche et demande au jeune militaire comment il a pu, à son âge, conquérir un tel grade.

— En me faisant admettre à l'École polytechnique, répond celui-ci. Passez vos examens, soyez reçu; dans trois ans vous aurez mon uniforme.

— Quel est le programme de ces examens?

— Vous pouvez le réclamer à la préfecture de Perpignan.

François ne perd pas une heure. Il se fait renseigner le jour même, afin de remplir les conditions exigées; puis il se livre à l'étude des mathématiques avec un courage extrême. Bientôt il devine qu'un vieil abbé, son professeur, est loin d'être de première force. Alors il étudie seul et s'enfonce résolûment dans les traités de Legendre, de Garnier et de Lacroix.

Nous le laisserons ici parler lui-même.

« Je trouvai, dit-il, mon véritable maître dans une couverture du traité d'algèbre de M. Garnier. Cette couverture se composait d'une feuille imprimée, sur laquelle était collé extérieurement du papier bleu; j'enlevai ce papier avec soin, après l'avoir humecté, et je pus lire dessous ce conseil donné par d'Alembert à un jeune homme qui lui faisait part des difficultés qu'il rencontrait dans ses études :

« *Allez, monsieur, allez, et la foi vous viendra !*

« Ce fut un trait de lumière. Au lieu de m'obstiner à comprendre du premier coup les propositions qui se présentaient, j'admettais provisoirement leur vérité, je passais outre, et j'étais tout surpris, le lendemain, de comprendre parfaitement ce qui, la veille, me paraissait entouré d'épais nuages [1]. »

Après dix-huit mois de travail constant et d'infatigable persévérance, François était en mesure de satisfaire au programme. Il n'avait pas encore dix-sept ans, et l'École polytechnique allait lui ouvrir ses portes. Mais il comptait sans son hôte, c'est-à-dire sans le professeur chargé cette année-là des examens. Celui-ci tomba subitement malade. Les candidats furent renvoyés à l'année suivante. Arago résolut d'employer ce temps d'arrêt à faire des excursions dans la partie du domaine de la science où il n'avait point encore mis le pied, et dévora les ouvrages de hautes mathématiques. Ces nouvelles études devinrent presque un jeu pour sa puissante intelligence. Il voulait aborder les examinateurs avec autant de bagage scientifique qu'ils pouvaient en avoir personnellement,

1. *Ma jeunesse*, extrait des œuvres de F. Arago (Gide et Baudry, éditeurs). Nous donnerons plus loin quelques autres citations tirées du même livre.

et, ce bagage, il le chercha, comme eux, dans tous les livres connus. On le prévint qu'un officier d'artillerie devait savoir l'escrime et la danse; il passa chaque matin deux heures à faire des armes et à se dénouer le jarret.

Enfin le grand jour de l'épreuve arrive. Arago prend avec un de ses amis de collége la voiture de Toulouse. Ils devaient être l'un et l'autre examinés par le frère du célèbre géomètre [1] que les Conventionnels avaient porté, en 1792, au ministère de la marine. Monge le jeune était d'une sévérité presque brutale. Il intimida tellement le compagnon d'Arago, que le malheureux élève, déconcerté, tremblant, comprit à peine ses questions, répondit mal ou ne répondit pas, et fut jugé indigne d'admission. Vint le tour de François.

— Jeune homme, lui dit l'examinateur, vous êtes probablement de la force de votre ami? Je vous conseille d'aller compléter vos études avant de risquer l'examen.

— Monsieur, répond Arago, mon ami est plus fort qu'il ne l'a fait voir. La timidité seule a gêné ses réponses.

— Bon ! la timidité, dit Monge : excuse des ignorants ! Seriez-vous timide aussi, par hasard ?

— En vérité, non.

— Prenez garde; il serait plus sage de vous épargner la honte d'un refus.

— « La honte pour moi, réplique fièrement le candidat, consisterait à n'être pas examiné [2]. »

Cette noble assurance coupa court aux observations légèrement déplacées de l'examinateur. Il s'émerveilla bientôt de la manière à la fois originale et précise avec

1. Gaspard Monge.
2. Ces paroles sont textuelles. (Voir le livre intitulé *Ma jeunesse.*)

laquelle Arago répondait à chacune de ses demandes. Les problèmes posés par Monge furent résolus en un clin-d'œil. François donna les preuves d'une science si profonde et si solide, que le professeur, dépouillant tout à coup sa physionomie sévère, se leva de son fauteuil et sauta au cou du jeune homme, en s'écriant :

— Bravo! Si vous n'êtes pas reçu à l'École polytechnique, personne n'y entrera!

L'examen de Toulouse n'était qu'un examen préparatoire. A Paris, le fameux Legendre avait la mission d'interroger une seconde fois les élèves et de prononcer sans appel sur les admissions ou les refus. Un mois après, notre jeune savant paraissait devant lui.

— Comment vous appelez-vous? demanda Legendre.

— François-Dominique Arago.

— Arago ?... Ce nom-là n'est pas français. Je refuse de vous admettre au concours. Retirez-vous.

Décidément il était écrit que les examinateurs seraient pour le jeune homme une pierre d'achoppement. On eût juré qu'ils se posaient en obstacle, comme à plaisir, au seuil de sa carrière. Par bonheur François avait bonne tête et bonne langue. Il lutta contre l'obstination de Legendre, qui persévérait dans son dire, et ils se querellèrent plus de vingt minutes.

— Vous êtes étranger, c'est évident! criait le professeur.

— Permettez-moi de repousser l'assertion : je suis Français, tout ce qu'il y a de plus Français, répondait l'élève d'un ton ferme.

— Non!

— Si!

— Jamais enfant de la France ne s'est appelé Arago.

— Pardonnez-moi. Les preuves, du reste, viendront facilement après l'examen; vous pouvez toujours m'interroger.

Vaincu par l'accent digne et par l'assurance de son interlocuteur, Legendre lui fit signe de passer au tableau. Mais il lui gardait rancune, et, dans sa manière de poser les questions, on voyait clairement qu'il cherchait à embarrasser le jeune homme. Arago se prit à sourire. Sa vengeance consista sur l'heure à montrer qu'il était de force à rompre les plus difficiles entraves, et il résolut cinq problèmes par des formules algébriques inusitées.

— Pourquoi cette méthode plutôt qu'une autre? dit Legendre. Vous resteriez court si je vous sommais de donner l'explication de vos préférences.

— Non vraiment! répondit François.

Il développa sans plus de retard les motifs qui l'engageaient à choisir telle ou telle marche pour arriver aux solutions. Plus le professeur cherchait à l'entraîner dans les ténèbres ou à le faire trébucher contre l'incertitude, plus le jeune homme illuminait le débat des clartés de la science, plus il allait directement au but. Subjugué comme l'avait été Monge, Legendre tendit les deux mains au brillant élève, qui devait être bientôt son confrère et ami.

Voilà donc François à l'École polytechnique. Mais, s'il avait des notes excellentes pour le travail et pour l'étude, il en avait de détestables au point de vue du républicanisme, dont il faisait hautement parade, et qui s'effaçait de plus en plus chaque jour des mœurs politiques. Le sénat venait d'élever à l'empire Napoléon Ier. Tous les élèves furent invités, le jour du couronnement, à signer une adresse qui congratulait le nouveau maître. Arago brisa la plume qu'on lui tendait.

— Vous ne me forcerez jamais, dit-il, à signer l'arrêt de mort de la liberté !

On agita son renvoi de l'école; mais, l'Empereur, instruit du fait, s'y opposa formellement et déclara même que cet autre Caton d'Utique devait partout et toujours compter sur la protection de César. Pendant sa vie entière, François put impunément jouer un rôle de républicain farouche, grâce à la supériorité de talent qui le distinguait. Sous tous les régimes, il conserva des places où personne n'était digne de le remplacer. Napoléon n'avait qu'une parole. Il nomma François secrétaire de l'Observatoire, avant même que le jeune homme eût passé à l'École polytechnique ses derniers examens. L'élève patriote ayant refusé cette faveur impériale, on l'appela aux Tuileries.

— Il paraît, monsieur, dit l'Empereur, que vous persévérez dans votre rancune.

— Sire...

— Voyons, parlez ! Quelle raison me donnerez-vous de votre refus ?

— Depuis cinq ans, Sire, je n'ai qu'un but, qu'une espérance : entrer dans l'artillerie.

— Vous consentiriez donc à vous battre sous mes drapeaux ?

— Ce sont les drapeaux de la France, Sire.

— A la bonne heure. Votre premier devoir, comme soldat futur, est l'obéissance. Braquez le télescope sur les astres, nous verrons ensuite à vous permettre de braquer le canon sur l'ennemi.

François entra à l'Observatoire. Six mois après, il reçut l'ordre de partir pour l'Espagne, en compagnie de MM. Biot et Rodriguez, afin d'y continuer les travaux

commencés en 1770, et d'obtenir le diamètre de la terre par la mesure exacte de l'arc du Méridien. Il faudrait écrire ici une épopée complète pour raconter les malheurs sans nombre de François Arago dans cette expédition méridionale. Jamais Ulysse, cherchant Ithaque, n'essuya plus de traverses, ne courut plus de périls, ne fut exposé à plus de misères. Arago les raconte dans celui de ses opuscules qui a pour titre : *Ma Jeunesse*. Comme il n'a eu d'autre but, en publiant ce livre, que de rectifier les erreurs ou de signaler les omissions de ses biographes, on comprendra que nous n'empruntions qu'à lui-même la substance de cette partie de son histoire. A peine a-t-il établi son observatoire au *desierto de los Palamos*, qu'il lui arrive les aventures les plus étranges.

— Il faut prendre, de temps à autre, quelques distractions, lui dit un jour M. Biot [1]. Allons nous promener jusqu'à la foire de Murviedo [2]. Les environs sont peuplés de ruines romaines et mauresques fort curieuses.

— Soit, je vous accompagne, dit François.

Sur le champ de foire, ils trouvent une compatriote qui leur fait joyeux accueil, parle avec eux de la France et les invite le plus cordialement du monde à venir souper chez sa grand'mère. Comment refuser une Française jeune et jolie, surtout lorsqu'on la rencontre en Espagne? Par malheur, le fiancé de la demoiselle, Ca-

1. Les deux savants, postés à l'extrémité orientale de la chaîne montagneuse qui suit le cours de la rivière de Guadalaviar et s'arrête à la ville de Liria, dans le royaume de Valence, y avaient établi un grand triangle, destiné à relier une des Baléares à la côte d'Espagne. Ils se mettaient ainsi en communication de signaux avec leur collègue Rodriguez, qui avait choisi son poste dans l'île d'Iviça.

2. Ville d'Espagne, située à quelques lieues de la mer, au nord-est de Valence.

talan jaloux, assiste au festin. Nos deux collègues, lancés sur la voie des folles galanteries, ne remarquent pas son œil plein de menace. Grande est donc leur surprise, lorsque la gentille hôtesse leur glisse à l'oreille, au moment du départ, ces mots terribles :

— Veillez sur vous ! J'ai lu dans les yeux de Pedro qu'il va chercher à vous tuer.

Pedro était le futur de leur compatriote.

— Diable ! s'écrie François, voici qui est grave. Achetons des pistolets.

— A quoi bon ? dit le muletier qui les a conduits à Murviedo, et qui attelle sa bête pour les remmener sur la montagne. Je réponds de votre vie et de la mienne.

Mais Arago ne l'écoute pas ; il est déjà dans la boutique d'un armurier. Au bout de quelques minutes, il revient avec deux pistolets à sa ceinture, et donne à M. Biot un tromblon chargé jusqu'à la gueule.

— Enfin, soit, dit le muletier, vous avez de l'argent à perdre. Ma mule vous défendra mieux que vos armes.

On part. L'ombre commence à descendre. A une portée de fusil de la ville, en face d'un vieux couvent dont les moines sont déjà plongés dans le sommeil, deux robustes gaillards débouchent tout à coup de l'angle d'un mur. Ils s'élancent et se cramponnent au naseaux de la mule.

Reconnaissant dans l'un de ces deux individus le promis de la jeune hôtesse, François arme ses pistolets ; M. Biot couche les agresseurs en joue.

— Non ! non ! c'est inutile, ne tuez personne ! dit le muletier.

Puis, faisant claquer son fouet, il crie d'une voix de tonnerre :

— *Capitana !*

Aussitôt la mule se dresse sur le jarret, force par ce mouvement brusque Pedro et son compagnon à lâcher prise, les jette sous les roues de la carriole et prend un galop furieux. Nos astronomes ne surent jamais pourquoi le seul mot de *Capitana* avait décidé l'intelligente bête à se conduire aussi vaillamment et à broyer deux hommes. Le muletier garda son secret.

Rendus à l'Observatoire de Palamos, et se trouvant fort heureux d'avoir échappé au péril, François va se mettre au lit, lorsqu'il entend frapper à sa porte. Il se hâte d'ouvrir, croyant avoir affaire à quelque malheureux garde de la douane, égaré par cette nuit sombre. Mais les aventures doivent dorénavant se succéder pour lui sans interruption. La porte ouverte livre passage à une espèce de géant, carré des épaules et dont l'encolure puissante, le costume singulier, la mine rébarbative sont d'autant moins capables de rassurer François, que ce nocturne visiteur a sur l'épaule une escopette, et que ses flancs sont garnis de dagues et de poignards. Il demande à se coucher par terre au pied du lit d'Arago, qui n'ose répondre par un refus. Toute la nuit notre astronome reste l'œil ouvert, écoutant les ronflements de l'hercule, et persuadé que cet hôte dangereux feint le sommeil pour l'inviter lui-même à dormir et lui couper la gorge plus à l'aise. Or, il se trompe. Le géant ne se réveille qu'au grand jour, précisément à l'heure où l'alcade de Cullera [1], suivi d'une troupe d'alguazils, approchait de la cabane d'Arago pour visiter quelques gorges suspectes de la montagne.

— Merci de votre hospitalité, dit le colosse. Voici là-bas

1. Ville du royaume de Valence.

des personnages avec lesquels je suis en froid. Je ne tiens ni à les saluer ni à causer avec eux.

Notre homme ouvre la fenêtre, s'élance et disparaît dans la montagne, après avoir sauté de roc en roc et franchi les précipices avec la légèreté d'un chamois.

— Vous avez reçu chez vous le chef des bandits de tout le royaume de Valence, dit l'alcade au jeune savant.

— Tiens, c'est un fort honnête homme! il ne m'a fait aucun mal, se dit François.

Vers la fin de la semaine, le chef de voleurs lui rend une seconde visite et le prie de nouveau de le laisser coucher dans sa cabane.

— Oui, dit l'astronome, avec le plus grand plaisir! mais je sais qui vous êtes, et comme il m'arrivera souvent de voyager la nuit, dans l'intérêt de mes observations, ne pourriez-vous me donner un passeport qui me garantisse des attaques de votre bande?

— C'est déjà fait, répond son hôte. Mes hommes ont votre signalement. Vous pouvez voyager sans crainte à toute heure.

Sur cette assurance formelle, Arago commence tranquillement ses excursions. Chaque nuit, il rencontre çà et là des *bandidos* en embuscade, qui arrêtent sa mule et veulent examiner le contenu de sa valise. Il raconte lui-même quelques anecdotes de ce genre assez originales. Un soir, quatre brigands l'abordent et s'écrient:

« — Halte-là, *senor!* Les temps sont durs; il faut que ceux qui possèdent viennent au secours de ceux qui n'ont rien. Donnez-nous les clefs de vos malles, nous ne prendrons que votre superflu.

« — Mille pardons! mais on m'a dit que je pouvais voyager sans risque.

« — Comment vous appelez-vous, *senor?*
« — Don Francisco Arago.
« — C'est différent; que Dieu vous accompagne! »

Vers la fin d'avril 1807, la partie la plus urgente des travaux étant terminée, M. Biot regagna Paris, et François alla rejoindre à l'île Majorque son deuxième collègue, afin de continuer avec lui le reste des études ordonnées par leur mission. La guerre éclata tout à coup, à cette époque, entre l'Espagne et la France. Ni François ni M. Rodriguez ne s'inquiétèrent de cet incident; mais, par malheur, la population majorquaine se figura que les signaux nocturnes, échangés entre les astronomes, avaient pour but de diriger la marche de quelque flotte française, en train de tenter une descente aux Baléares. On veut s'emparer d'Arago, il se sauve déguisé en muletier. Chemin faisant, il rencontre les insulaires qui le cherchent pour le mettre à mort, leur donne une fausse indication, les jette sur une route opposée à celle qu'il doit suivre, et va se réfugier à Palma sur un vaisseau espagnol. Mais on apprend l'asile dont il a fait choix. La populace, exaltée jusqu'à la rage, somme le capitaine du navire de lui livrer sa victime. Celui-ci veut faire cacher l'astronome dans une caisse vide. Une légère difficulté se présente : les jambes de François sortent tout entières, et l'on ne peut réussir à fermer le couvercle.

— Qu'on me donne des juges, dit-il; je me rends prisonnier!

Des soldats le conduisent à la citadelle de Belver, et tous leurs efforts parviennent à peine à le sauver du massacre. Une fois en sûreté entre quatre murs, Arago raconte ses malheurs au capitaine de la forteresse, qui lui dit :

— Vous êtes perdu, si vous n'arrivez pas à quitter

l'Espagne. Les portes du château sont assiégées par une horde de fanatiques; ils veulent séduire mes soldats et leur offrent de l'or pour les décider à jeter du poison dans vos aliments.

On apporte, le soir même, à François, une gazette qui rend compte de son supplice, en le prévenant que c'est un habile mensonge inventé par les autorités du lieu pour calmer l'effervescence populaire. Mais il pense, non sans quelque raison, que, dans un pays semblable, le mensonge de la veille peut devenir la vérité du lendemain. Son collègue Rodriguez lui vient en aide et réussit à organiser sa fuite. Le capitaine de la forteresse ferme les yeux. Notre astronome s'embarque avec ses instruments de mathématiques sur un bateau pêcheur, misérable coquille, cent fois menacée de disparaître sous la vague et que la Providence conduit enfin au port d'Alger. Par la protection du consul français, Arago prend place au nombre des passagers d'une frégate que le dey expédie à Marseille. Le trajet s'accomplit heureusement. Déjà l'on aperçoit les côtes de France, quand tout à coup un corsaire espagnol capture le navire algérien et l'emmène au port de Rosas avec son équipage et sa cargaison.

Notez que, sous peine d'écrire cinq ou six volumes, nous devons ici glisser sur une foule d'épisodes. Tout à l'heure nous parlions des infortunes d'Ulysse. A côté du destin de François Arago, celui du père de Télémaque était couleur d'azur. Parmi les matelots chargés de le conduire au rivage, l'astronome reconnaît son ancien domestique de Majorque. Il n'a que le temps de s'envelopper la tête d'un manteau et de se coucher au fond de la chaloupe; il arrive ainsi à se soustraire aux regards

de cet homme qui, d'un mot, peut le rendre aux fanatiques de Palma et à la multitude furieuse qui réclame son supplice.

Doué d'une énergie presque surnaturelle, François ne se laisse point abattre par ces revers. Ayant, un soir, trompé la vigilance de ses gardiens, il s'échappe des pontons, où les magistrats espagnols le retiennent en quarantaine; mais entendant les cris douloureux que poussent les passagers de la frégate, dont cette fuite aggrave la position, il rentre dans sa cabine et renonce à son propre salut pour ne pas compromettre celui des autres. Ce trait, relaté en quelques lignes dans l'autobiographie de l'astronome, déjà citée plusieurs fois, est tout simplement de l'héroïsme. Arago avait trouvé moyen d'instruire le dey d'Alger du sort de son navire, que la junte espagnole se montrait d'humeur à déclarer de bonne prise. Or, le dey s'inquiétait médiocrement de la frégate et de son équipage. Mais, en revanche, il s'indigna fort contre la junte assez audacieuse pour confisquer des animaux curieux qu'il envoyait à l'empereur des Français. Il menaça l'Espagne de lui déclarer la guerre, si elle ne rendait pas à l'instant bêtes, navire, matelots et passagers. Arago dut sa délivrance à deux lions et à trois grands singes, dont le potentat moresque voulait faire hommage au Jardin des plantes.

Le 28 novembre 1808, la frégate quitte le port de Rosas et fait voile pour Marseille. Mais, hélas! les infortunes de notre héros ne sont point à leur terme! Un coup de mistral violent accueille le navire à l'entrée de la rade et le repousse au large. Arago s'est endormi d'un sommeil paisible, espérant à son réveil saluer la France; il ouvre les yeux et se trouve en pleine mer. Au bout de

quatre jours, le capitaine, après une lutte affreuse avec les vents, débarque, — où croyez-vous qu'il débarque, au port de Marseille? — non, sur la côte d'Afrique, à Bougie, environ à cent soixante-dix-sept kilomètres d'Alger.

La saison devenait détestable, et le bâtiment, d'ailleurs, avait besoin de trois mois et plus pour réparer ses avaries. En société d'un aide de camp français, qui s'était embarqué avec lui à Rosas, l'astronome veut gagner Alger, pour y prendre un navire capable de tenir la mer. On les prévient que tout le littoral est au pouvoir des tribus hostiles.

— Qu'importe? dit Arago; nous tournerons par l'Atlas.

Chacun déclare l'entreprise insensée. François et son compagnon persistent. Ils prennent avec eux sept ou huit matelots presque sans armes, et se lancent dans ce trajet téméraire, où, le jour, ils sont poursuivis par les Arabes maraudeurs, la nuit par les bêtes fauves, où ils n'échappent à un péril que pour tomber dans un autre, où la mort les menace constamment et de toutes les façons, mais qu'ils arrivent enfin à accomplir, grâce à leur calme inébranlable et à leur intrépidité surhumaine.

L'astronome et son ami l'aide de camp n'avaient pas eu la patience de rester trois mois à Bougie: ils durent attendre six mois à Alger dans la maison du consul français; car, à cette époque, l'Afrique craignait une guerre avec Napoléon. Ce fut seulement à la fin de juin 1809 qu'il fut permis à Arago d'essayer une troisième fois la traversée d'Alger à Marseille. Il part; on arrive, et, juste à l'entrée de la rade, se trouve une frégate anglaise. Elle s'oppose au passage du navire qui ramène l'astronome et lui enjoint d'aller stationner aux îles d'Hyères.

— Voulez-vous, dit François au capitaine du bord, me confier seulement le porte-voix pour vingt minutes?

On le laisse diriger la manœuvre. Il a l'air d'obéir aux Anglais, gagne le dessus du vent sur la frégate, vire à la côte, et se précipite à pleines voiles dans le port de Marseille, avant que les marins britanniques fussent revenus de leur stupeur.

François embrassa la terre natale avec allégresse. A Perpignan, où il se rendit sans retard, il consola sa famille, qui ne le croyait plus de ce monde et faisait prier pour le repos de son âme.

Notre jeune savant, si recommandable déjà par ses travaux, par son énergie et par ses malheurs, fut présenté comme candidat à l'Académie des sciences, où il obtint la presque unanimité des voix. Il entrait à peine dans sa vingt-quatrième année. L'empereur autorisa son admission par une dispense d'âge, et le nomma presque aussitôt professeur à l'Ecole polytechnique, puis astronome adjoint au bureau des longitudes. On se rappelle que jadis, appelé par la volonté impériale au secrétariat de l'Observatoire, il avait fait ses réserves pour entrer un jour dans l'artillerie. Mais trois années de fatigues et de traverses sans nombre avaient suffisamment exercé son courage; il ne songeait plus qu'à se reposer dans la science et dans l'étude. Un matin, le comte Mathieu Dumas, compulsant les registres de la guerre, trouve le nom d'Arago en tête de la liste des jeunes Français qui ont échappé aux lois de la conscription. Sans plus de retard il porte le professeur de l'Ecole polytechnique sur les cadres de l'armée active, et lui envoie sa feuille de route.

— Ah! par exemple! dit Arago; nous allons rire!

Prenant une plume, il écrit au comte Mathieu :

« Général,

« Si vous m'obligez à partir, j'irai me joindre aux conscrits, et je traverserai les rues de la capitale en costume de membre de l'Institut.

« F. ARAGO. »

— Diable ! murmure le comte, en recevant cette lettre, il le ferait comme il le dit !

Sans plus de retard il répond à François :

« Monsieur l'astronome,

« Gardez-vous d'un pareil coup de tête ! Ce serait d'un effet déplorable. Je vous dispense du service.

« Comte MATHIEU DUMAS. »

En ce moment même, Arago terminait avec M. Biot le travail qui avait motivé leur voyage, et les deux savants donnaient au monde la mesure de l'arc du Méridien. François conquit, dès-lors, une grande influence par l'admiration qu'il inspirait à ses collègues. On le nommait à l'Institut le grand électeur. Il ne s'occupait des candidatures ni par vanité ni par esprit d'intrigue. Son unique but, en dirigeant les voix, était toujours d'écarter la médiocrité pour ouvrir les portes de l'Académie des sciences au vrai mérite. A la fin de 1812, il commença son cours d'astronomie à l'Observatoire, et le continua sans interruption jusqu'en 1845. La foule de ses auditeurs était innombrable.

Plus d'une fois la jeunesse ardente du quartier latin se battit aux portes de la salle avec les désœuvrés et les cu-

rieux, qui voulaient écouter l'illustre professeur, au risque de ne pas le comprendre, et sans réfléchir qu'ils accaparaient la place des véritables étudiants. François Arago faisait ses cours comme personne, depuis, n'a su les faire. Sa parole nette, éloquente, limpide, charmait ses auditeurs et les intéressait, même dans les questions les plus sèches et les plus abstraites. Nous n'oserions pas dire que souvent il excita l'enthousiasme, si quatre ou cinq générations d'étudiants n'étaient là pour nous appuyer de leur témoignage. Voici par quel procédé judicieux François arrivait à être compris de son auditoire et à éclairer d'un autre *fiat lux* les ténèbres de la science. Une fois assis dans sa chaire, il examinait les personnes présentes, et, quand il avait aperçu quelque part un œil bien stupide, une véritable tête de crétin, c'était sur cet œil terne qu'il fixait son regard; c'était sur ce cerveau déprimé, sur ce crâne durci qu'il frappait avec le marteau du raisonnement pour en faire jaillir un éclair. Lorsque le front du crétin s'était illuminé, le professeur se disait :

— Bravo! tout le monde m'a compris.

A chaque leçon même manœuvre. François appelait cela chercher son thermomètre. Un individu sonne un jour à sa porte, et demande avec insistance à parler à M. Arago. Le savant donne ordre de l'introduire. Il se trouve en face d'un brave bourgeois de la rue Saint-Denis, qui s'épanche en remercîments, et dont la paupière se mouille de larmes de reconnaissance.

— Hier, monsieur Arago, dit-il, vous sembliez faire votre cours pour moi seul.

Notre astronome le félicite de sa démarche et lui serre la main, non sans réprimer avec beaucoup de peine une envie de rire.

— C'est un de mes thermomètres! dit-il à quelques amis présents, lorsque le bonhomme fut dehors.

Après les Cent jours, on annonça que l'empereur, ce géant tombé, devait partir pour les États-Unis d'Amérique, afin d'y consacrer à des travaux de science et d'histoire son génie toujours vivace, et dont la guerre ne voulait plus. Napoléon décida qu'il emmenerait avec lui François Arago. Mais les Anglais intervinrent. Sainte-Hélène empêcha cette puissante association, qui eût nécessairement enfanté des prodiges. Le czar Alexandre offrit au savant de l'emmener à Saint-Pétersbourg.

— Vous aurez, lui dit-il, la direction générale des sciences dans toutes les Russies, avec cent mille roubles d'honoraires.

— Ne pouvant suivre Napoléon-le-Grand, répond l'astronome, je reste en France. Permettez-moi, Sire, de ne pas priver mon pays de mes travaux, puisque la Restauration m'y laisse un coin pour y poser le pied d'un télescope.

M. de Humboldt, l'illustre linguiste prussien, chambellan et ministre d'État, connaissait beaucoup François. Depuis environ sept ou huit ans, ils entretenaient ensemble une correspondance scientifique. Ayant suivi le roi de Prusse, son maître, à Paris, en 1815, M. de Humboldt prévint Arago que Frédéric-Guillaume avait le plus vif désir de causer avec lui, et qu'il se proposait de lui rendre une visite à l'Observatoire.

— Jamais! cria l'astronome, c'est déjà trop d'avoir eu celle d'Alexandre. Vos souverains étrangers semblent prendre à tâche de me compromettre. Qu'ils me laissent en repos!

La réponse était nette, et même un peu brutale. M. de

Humboldt n'insista plus. Seulement le jour de son départ, il vint faire ses adieux à François, accompagné d'un personnage vêtu d'une façon très-simple, et qui avait l'air d'un bourgeois prêt à monter en diligence. Arago présenta des siéges à ces messieurs; puis il causa près d'une heure avec le chambellan, sans adresser une seule fois la parole au compagnon qu'il avait amené. Celui-ci était fort embarrassé de sa contenance. Lorsque les visiteurs furent partis, Arago se frotta les mains en s'écriant :

— Frédéric-Guillaume ! Frédéric-Guillaume ! tu te souviendras du républicain de l'Observatoire !

Il avait parfaitement reconnu le roi de Prusse.

On comprend que nous ne pouvons ni analyser ni décrire les travaux sans nombre exécutés par François pendant le cours de sa carrière. Ce puissant athlète combattit corps à corps avec la science, de 1809 à 1848, pour lui arracher tous ses secrets; il opéra des merveilles qui étonnèrent le monde, et qui, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, le firent changer de face. Les trois grandes découvertes auxquelles Arago doit l'immortalité de son nom, sont la polarisation colorée, l'aimantation du fer et de l'acier par l'électricité, et le magnétisme par rotation. La première de ces découvertes a donné le *polariscope,* instrument qui permet d'étudier la constitution de l'atmosphère terrestre et celle du soleil ; la seconde fut l'origine de la télégraphie électrique, et l'on doit à la troisième, entre autres applications, la machine électrique, dont les médecins aujourd'hui font usage. Ce fut Arago qui entreprit avec Dulong de déterminer les nombres les plus utiles pour régler l'emploi des machines à vapeur. Ses travaux ont sur l'art agricole une influence précieuse ; ils apprennent aux cultivateurs à se servir utilement de la

météorologie. Arago prouve, dit M. Barral, que la lune n'exerce aucune action sur la végétation, que la rosée condense sur les végétaux les principes contenus dans l'atmosphère, qu'il est *impossible de prédire le temps*, et que tous les Mathieu Laensberg ou autres sont des imposteurs.

François ne s'est pas contenté d'être un grand savant, il a tenu surtout à être un savant utile. Jamais il n'écrivit un livre; le temps, pour cela, lui manquait toujours. Il consignait ses découvertes et leurs applications dans l'*Annuaire du bureau des longitudes*, ou bien il se contentait de les signaler à l'Académie par une simple communication verbale. Avant tout il songeait à promulguer la science.

Elu secrétaire perpétuel en 1830, il imprima l'activité la plus prodigieuse à l'Institut. Mais si, dans ce poste, il déployait sa verve et son éloquence, on doit dire qu'il lâchait en même temps les ressorts de sa nature fougueuse. Il ne supportait pas la contradiction. S'élevant au plus haut de la sphère scientifique, et embrassant tout par un coup d'œil d'aigle, il s'indignait des entraves qu'apportaient à la discussion quelques timidités ignorantes. Son œil noir, ombragé par deux sourcils puissants, couvrait ses antagonistes de regards terribles; sa voix éclatait comme un tonnerre, et les argumentations victorieuses tombaient de ses lèvres avec une pluie de sarcasmes et de phrases écrasantes. Bien souvent, à la fin d'un de ces orages, on compta huit ou dix malheureux académiciens foudroyés par ce Jupiter tonnant de l'Observatoire. On ne se relevait jamais d'une attaque de François Arago. La bataille finie, très-peu de ses adversaires lui gardaient rancune. Ses victimes elles-

mêmes le félicitaient presque toujours de son triomphe, et lui pardonnaient ses coups de massue.

Comme beaucoup de grands hommes, notre savant n'aimait pas à se montrer en robe de chambre. Il déposait difficilement sa dignité magistrale, même avec ses connaissances les plus intimes, et craignait le ridicule plus que toute autre chose au monde. Un soir, à Louvain, se trouvant avec M. Quetelet, son ami, directeur de l'Observatoire de Bruxelles, il parut très-vivement affecté lorsqu'on vint lui dire qu'il n'y avait à leur disposition qu'une chambre à deux lits. L'heure de se coucher sonne; on monte dans cette chambre. Mais, au lieu de se déshabiller, l'astronome parisien se promène de long en large, en se livrant à des gestes d'impatience. Le savant belge, étonné, le regarde et n'ose vaquer à sa toilette de nuit. Tout à coup Arago semble prendre une résolution extrême, et dit à son compagnon de chambre :

— Je dois vous avouer, mon cher, qu'il m'est impossible de dormir, si je n'ai pas sur la tête...

— Quoi donc?

— Un bonnet de coton!

— Ma foi, c'est aussi mon habitude, répond M. Quetelet. Beaucoup de personnes ne se coiffent pas d'autre façon pour entrer dans leurs draps.

— Vous croyez? dit François, poussant un soupir de soulagement. Mais ce n'est pas tout; dès que je m'endors...

— Eh bien?

— Je ronfle!

— Bah! c'est comme moi. Je fais plus de vacarme qu'un tuyau d'orgue.

— Alors, dit Arago, c'est différent. Couchons-nous.

L'organisation merveilleuse de l'Observatoire de Paris est due à l'habile directeur, qui, durant l'espace de quarante années, y apportait chaque jour de nouveaux soins et une nouvelle perfection de détails. Bien des savants, envoyés par les souverains de l'Europe, essayèrent de surprendre les secrets de ce génie organisateur, sans pouvoir y parvenir. Arago, perpétuellement sur ses gardes, déjouait l'espionnage. Il voulait que l'Observatoire de Paris fût le premier du monde, et nous approuvons ce noble orgueil.

1830 jeta François dans l'arène politique. Sa femme, qu'il adorait, s'était posée jusqu'alors en obstacle, afin d'arrêter chez lui les entraînements du républicanisme. Elle mourut à la fin de 1829, et le démon révolutionnaire s'empara de l'illustre astronome, que son ange gardien ne pouvait plus défendre. Il alla s'asseoir au palais Bourbon, tout à l'extrême gauche, entre Laffite et Dupont de l'Eure.

On l'écoutait à la chambre comme un oracle. Ce fut lui qui prononça le premier, vers 1832, ce mot de *Réforme*, qui devait avoir pour le trône de Louis-Philippe des conséquences si terribles.

Certes, on doit le dire, le caractère honorable de François Arago commandait le respect et l'estime. A la chambre, ses vastes connaissances jetaient la lumière sur toutes les questions. Il ne manquait jamais de prendre la parole, quand il s'agissait de marine, de canaux ou de chemins de fer. On décerna, sur sa demande, des récompenses nationales à Vicat, l'inventeur des ciments hydrauliques, et à Daguerre, l'inventeur de la photographie. Il fit voter l'acquisition par l'Etat du cabinet Dusommerard, aujourd'hui musée de Cluny. Ses rapports

sur la navigation de la Seine, sur l'établissement des lignes de vapeur et sur les fortifications de Paris sont des chefs-d'œuvre de logique et de science. François avait à la tribune de véritables qualités d'orateur. Nous nous souvenons d'avoir admiré plus d'une fois sa noble prestance et sa belle tête expressive. Il parlait avec une ardeur toute méridionale et lançait fort bien le sarcasme. En 1844, Cormenin disait de lui : « Lorsque Arago monte à l'estrade, la chambre, attentive et curieuse, s'accoude et fait silence. Les spectateurs des tribunes se penchent pour le voir. A peine est-il entré en matière qu'il attire et qu'il concentre sur lui tous les regards. Le voilà qui prend, pour ainsi dire, la science entre ses mains! Il la dépouille de ses aspérités, de ses formules techniques, et il la rend si perceptible que les plus ignorants sont aussi étonnés que charmés de le comprendre. Des jets de clarté semblent sortir de ses yeux, de sa bouche et de ses doigts. »

Travailleur infatigable, esprit honnête, cœur plein de désintéressement, il consacra sa longue carrière au pays et ne lui demanda jamais la fortune. Toutes les sciences, l'astronomie, les mathématiques, la chimie, la physique, la philosophie, l'histoire naturelle, la mécanique, réunies dans cette tête féconde, y éclataient en un vaste rayonnement qui éclaira l'univers entier.

L'argent, ce dieu du siècle, Arago le méprisait [1]; les honneurs, il n'y tenait pas. Jamais on ne vit à sa boutonnière les décorations nombreuses que lui envoyaient

1. De son vivant, il ne songea même pas à exploiter ses œuvres, qui consistent surtout dans les mémoires et les notices publiés depuis quarante-cinq ans par l'*Annuaire du bureau des longitudes*. Ses fils les ont vendues cent mille francs après sa mort à MM. Gide et Baudry.

les empereurs et les rois. Un jour, M. Lèveyrier, ce Christophe Colomb des comètes, voulant aller dîner chez un ministre, désirait y paraître avec un ordre dont il avait reçu le brevet, mais dont il lui manquait les insignes.

— Ouvrez cette armoire, dit Arago, et prenez ce qui vous est nécessaire.

Dans l'armoire se trouvaient toutes les croix et tous les cordons du globe.

Il n'y eut pas en Europe une seule académie qui ne sollicitât l'honneur d'admettre l'illustre savant au nombre de ses associés ou de ses membres. François entretenait avec chacune d'elles une correspondance active. En 1848, douze lustres pesaient sur sa tête, et il ne montrait ni découragement ni fatigue. La révolution de février le trouva debout sur la brèche, ferme, inébranlable, opposant une digue au flot de la démagogie qui menaçait de tout envahir. Le 24 au soir, nous l'avons entendu répondre énergiquement au peuple assemblé devant l'Hôtel-de-Ville :

« — Non, citoyens, non ! Deux mille individus présents sur cette place ne peuvent être l'expression de la volonté nationale. Malgré mon désir, malgré le vôtre, je ne proclamerai pas la République ! »

Et, le jour où quelques-uns de ses collègues du gouvernement provisoire parlèrent d'arborer le drapeau rouge, il s'écria :

« — Soit ! je vais faire battre le rappel. Assemblez vos adhérents, nous déciderons la question à coups de fusil ! »

A l'Hôtel-de-Ville, ce lieu de festins perpétuels et de scandaleuses bombances, on ne vit jamais François Arago parmi les convives. Sa domestique lui apportait un dîner modeste; il mangeait seul dans son cabinet. Tour à tour

ministre de la marine et ministre de la guerre, il refusa de toucher ses appointements.

Les fatales journées de juin vinrent ensanglanter Paris. Ce noble cœur fut saisi d'un découragement profond. Tous les résultats de la république trompaient son attente, et les secousses l'avaient brisé. Dès lors il ressentit les premières atteintes de la maladie qui devait le conduire au tombeau. Ni l'air natal, ni les soins affectueux de sa famille ne purent le sauver. L'épuisement des forces atteignait ses dernières limites. Il languit plusieurs années encore, et mourut le 2 octobre 1853. Quarante mille individus, académiciens, diplomates, artistes, bourgeois, ouvriers, soldats l'accompagnèrent à sa dernière demeure. Jamais regrets plus universels n'éclatèrent autour d'une tombe; jamais hommage funèbre ne fut rendu au cercueil d'un mort avec plus de solennité, et disons-le, avec plus de patriotisme.

ARNAL

Paris a vu naître le célèbre comique dont trois générations se flattent d'avoir applaudi le talent plein de verve et d'originalité. Le 31 décembre 1798 est la date de la naissance d'Etienne Arnal. Il reçut le jour dans une de ces arrière-boutiques ténébreuses et malsaines où se claquemure le petit commerce parisien.

> Ne va pas m'en vouloir ni me déprécier;
> Je suis tout simplement le fils d'un épicier.
> Mon père, si j'en crois les gens du voisinage,
> Faisait avec ma mère un fort mauvais ménage,
> L'un de l'autre, un beau jour, voulut prendre congé,
> Dans le lot maternel je me vis adjugé.
> . . . .
> Je n'eus dans mon enfance aucun doux privilége,
> Elevé pauvrement, loin des murs d'un collége,
> Un frère ignorantin, vu l'esprit qu'il avait,
> En assez peu de temps m'apprit ce qu'il savait.
> Bientôt mon cœur battit dans ma poitrine d'homme ;
> J'étais à quatorze ans soldat du roi de Rome [1].

Effectivement, en 1812, on formait une garde à l'héritier de César. Arnal en fit partie. Le goût des armes ne

1. Extrait d'une Épitre où Arnal donne à son camarade Bouffé quelques détails sur son enfance.

lui vint, du reste, qu'après avoir essayé de plusieurs autres professions. Ainsi, dès l'âge de neuf ans, on l'avait envoyé en apprentissage chez un ciseleur; puis il était entré comme employé à la Monnaie, dans le comptoir des pièces de cinq francs. Mais les lauriers du champ de bataille, qui enflammaient alors l'imagination de tant de jeunes Français, finirent par le tenter lui-même; il résolut de courir à cette moisson glorieuse, au lieu d'aligner du matin au soir des piles d'écus, sans avoir le droit de mettre une seule pièce dans sa poche.

Une fois enrôlé, Arnal se sentit du bois dont on fait les maréchaux de France. On l'incorpora dans les pupilles. Six mois après, il fut nommé sergent instructeur au 12ᵉ régiment de tirailleurs de la jeune garde, et passa successivement avec la même qualité au 13ᵉ et au 14ᵉ. Lors de l'invasion des Cosaques, il se porta l'un des premiers à la défense du pont de Neuilly et s'y comporta avec honneur. On lui donna son congé à la chute de l'Empire.

Nous avons perdu un bon soldat pour gagner un excellent comédien.

Cependant un détail assez curieux semblerait prouver que la gloire des armes n'était que secondaire dans l'esprit du jeune parisien, car il refusa, vers cette époque, l'épaulette de sous-lieutenant pour se livrer à une entreprise industrielle qui lui promettait d'assez beaux bénéfices. Il soumissionna les fournitures au dépôt du régiment avec le maître tailleur du corps. La Restauration coupa court à ses espérances de fortune et à celles de son associé. Renonçant à servir les rois légitimes, et jetant décidément aux orties le bâton de maréchal que tout soldat français porte dans sa giberne, Etienne se demanda

quelle profession il allait embrasser pour vivre. Il entra comme brunisseur dans les ateliers d'un fabricant de boutons, nommé Hesse, chez lequel il gagna cinq francs par jour, pendant trois ans. Ce fut dans cet humble métier que la passion du théâtre vint le saisir.

Le dimanche, au lieu de suivre ses camarades dans les guinguettes de la banlieue, il allait jouer chez le fameux Doyen, qui dirigeait alors un petit théâtre de société dans le quartier Saint-Denis. Ce Doyen se vantait à tout venant d'avoir été le maître de Talma; c'est lui qui, dans les *Vêpres siciliennes*, cria un jour sans sortir de scène :

« — Ma femme, apporte le chaudron ! voici l'heure de sonner les vêpres. »

Arnal, comme cela est arrivé, du reste, à presque tous les grands comiques, se croyait la vocation de la tragédie et du mélodrame. Il remplit successivement le rôle de Fayel dans *Gabrielle de Vergy*, celui du général français dans la *Veuve du Malabar*, et enfin celui de *Mithridate*, où il eut peu de succès. Laissons-le de nouveau parler lui-même :

Je n'ai point oublié cette fatale date :
Nous étions chez Doyen, je jouais Mithridate ;
Du fougueux roi de Pont, l'ennemi des Romains,
Je peignis les fureurs et des pieds et des mains.
Mon public fut saisi de ce rire homérique
Qui charmait tant les Dieux sur leur montagne antique,
La pièce était finie et l'on riait encor
De ma barbe superbe et de mon casque d'or.
Un tel effet conquis dans les rôles tragiques
Semblait me destiner à l'emploi des comiques,
Aussi, dès ce moment, se trouvant bien jugé,
Mithridate devint *Jocrisse corrigé* [1].

1. Titre du premier vaudeville dans lequel il débuta.

« Comme je faisais beaucoup rire, ajoute Arnal dans une lettre autographe que nous avons sous les yeux, je pensai à prendre les rôles comiques, et l'auditoire alors devint plus sérieux. L'idée me vint de me présenter au théâtre des Variétés. On me répondit qu'on n'avait besoin de personne. »

Se voyant repoussé comme acteur, il réduisit son ambition à l'humble office de comparse. Brunet dirigeait alors les Variétés.

Il consent aussitôt à m'entendre, à me voir;
Là, j'expose en tremblant mes projets, mon espoir :
Le bonhomme, à mes vœux s'empresse de souscrire.
Mon air un peu niais, je crois, le fit sourire.
— Je vous reçois, dit-il, d'un ton des plus moqueurs ;
Dès demain, vous pouvez débuter... dans les chœurs.

« En ce temps-là, dit Arnal dont nous continuons de citer la lettre, il y avait beaucoup d'excellents acteurs comiques aux Variétés. Je fus obligé, pour parvenir à jouer quelque chose, de prendre l'emploi des amoureux. Cependant, par la suite, quelques petits rôles comiques me furent confiés. On m'avait donné, en entrant, trois cents francs d'appointements mensuels. Ils augmentèrent peu à peu. Je quittai les Variétés, en 1827, pour entrer au Vaudeville, où je remplaçai Guénée, qui passait aux Nouveautés. »

Ses débuts, sur cette nouvelle scène, furent difficiles. On ne le siffla point, mais on l'accueillit sans enthousiasme. Ce comédien, à l'aisance aujourd'hui si merveilleuse, fut très-longtemps à acquérir l'habitude des planches. La vue du public lui troublait l'esprit et la mémoire ; il était toujours gêné sur le théâtre et ne parvenait pas à vaincre l'embarras et la gaucherie qui paraly-

saient ses qualités naturelles et ses incontestables moyens. Néanmoins, à force de paraître souvent, tous les jours, en scène, il finit par triompher des obstacles. Les auteurs commencèrent à lui confier quelques-uns de ces rôles importants, qui donnent à ceux qui les jouent la responsabilité d'une pièce. Il se lança dans les *Potier*.

Dès ce moment, son étoile brilla de toute sa splendeur. Un de ses premiers triomphes fut *Renaudin de Caen,* de MM. Duvert et Lausanne, deux vaudevillistes dont il a fait la réputation et qui, nous devons le dire, se sont montrés pleins de gratitude envers le célèbre artiste, en ne s'inspirant guère que pour lui. Arnal leur doit ses plus beaux succès au théâtre. Il trouva, du reste, sur la scène du Vaudeville un compère, qui semblait avoir été créé et mis au monde tout exprès pour lui donner la réplique. Nous parlons de Lepeintre jeune, ce gros et délicieux bonhomme, qui ne se souvenait plus d'avoir vu ses pieds dans la position verticale et à qui l'on doit la création des *poussahs*.

Un journaliste disait alors, en parlant d'Etienne : « C'est l'insouciance et le rire incarnés sur le théâtre. Il arrive, la tête levée, fort peu soigneux de telle ou telle convenance; son regard est rempli de je ne sais quel égarement; sa voix a un timbre aigu qu'il fait entendre comme un cri bizarre. Et puis il a trouvé un sérieux si comique et un comique si sérieux, qu'il est impossible de résister à cet état de mélange, inconnu jusqu'à lui, et qui provoque toute une salle à pousser des éclats de rire capables de fendre une voûte. Si Arnal s'attendrit, il n'y aura plus moyen d'y tenir. Vous verrez tout le monde se tordre dans des convulsions dont rien ne peut donner l'idée. C'est le type même de la farce; c'est une moquerie vi-

vante; c'est la bêtise la plus complétement spirituelle; c'est le béotien pris sur le fait et dont le portrait est peint avec les plus grotesques couleurs. Il provoque ces transports désespérés, cette frénésie du rire avec la gravité la plus imperturbable. On a dit souvent qu'Odry avait fait son public. Arnal a non-seulement fait un public, il l'a élevé à sa manière; il lui adresse un langage particulier. Arnal a des mots entre le parterre et lui. Qu'on ne lui reproche pas d'avoir suivi à cet égard l'exemple de Potier. Celui-ci causait avec finesse et prétention lorsqu'il parlait au spectateur; Arnal lui adresse au contraire la parole en face, brusquement et sans préparation. Il lui envoie tout ce qu'il veut, raillerie contre lui-même, raillerie contre la pièce qu'il joue, raillerie contre les personnages. Tout est bon pour Arnal, et d'Arnal tout est bon. C'est peut-être le comédien le plus aristophanesque qui ait paru sur la scène. »

Les traits d'Arnal ne sont pas mobiles. Sa figure, abominablement grêlée, n'a pas une expression comique spécialement indiquée; son visage manque de ce caractère qui commande le rire, mais il est doué d'une de ces contradictions de physionomie inexplicables qui révèlent l'homme tout entier. Ses yeux sont privés d'animation, pour ainsi dire; son regard est fixe, atone, mais sa bouche a le sourire prompt, sardonique, mordant, plein de causticité: de sorte qu'on a une peine infinie à résister à cet aspect, calme, ouvert, étonné au sommet, frondeur et malicieux à la base.

Cette caricature naturelle qui est en lui est bien plus divertissante que l'art des hommes n'aurait pu la faire. Et cela est si vrai qu'Arnal ne peut supporter ni grime, ni travestissement. S'il a obtenu quelques rares succès sous

la cornette et sous le bavolet, c'est qu'il avait le bon sens de ne pas trop altérer sa forme primitive. Lorsqu'il imprime à sa physionomie le double mouvement signalé plus haut, les applaudissements éclatent. Il les réduit, il les apaise, il les renouvelle, il les calme, il les précipite à son gré. Jamais on n'a tenu de la sorte les rênes du rire.

Arnal a, sur les autres comédiens, un avantage qui fait sa force : il est véritablement lui-même ; il sait varier ses effets comme on varie un costume. Arnal de *Madame Grégoire,* Arnal de *Marguerite,* Arnal de la *Vie de Molière* et Arnal de *Un de plus* ne se ressemblent que par un point commun : l'aplomb sous la rampe et le magnétisme infaillible produit sur le public.

Il en est venu à ce point que la seule annonce de sa présence fait monter le rire, du parterre aux amphithéâtres.

Or, à cela il y a une cause. Si Arnal fait son public, si le public est soumis à Arnal, c'est que notre acteur, lui aussi, est fait par le public, auquel il a commencé par obéir scrupuleusement ; il écoute les bravos, et il apprend de la sorte à les faire naître ; il devine les élans sympathiques, il étudie les goûts, les commente et les dirige. Avec de pareilles qualités, il se moque des aristarques du journalisme.

Le rédacteur d'une feuille de théâtre lui ayant un jour demandé des notes par écrit, il se hâta de lui répondre :

« Monsieur, vous m'avez fait l'honneur de me demander des notes pour l'article biographique que vous proposez de publier; je n'en ai point à vous fournir. Si, comme acteur, je vous suis inconnu, veuillez prendre

la peine d'envoyer un matin chez moi, il y aura toujours un billet de deux places à votre disposition. »

Cette réponse lui valut un article fort méchant, dont il fut enchanté, et qu'il préféra à une notice de complaisance.

Pour lui, l'approbation du public est la seule règle. Le public est le seul pouvoir qu'il consente à reconnaître. Il a parfaitement raison.

« On conçoit, dit Eugène Briffaut, qu'à un acteur qui s'éloigne tellement de toutes les conventions il faille des rôles et un langage en dehors des habitudes et des précédents ordinaires. M. Duvert s'est rencontré pour créer le vaudeville d'Arnal et la farce qui lui était providentielle. Ce vaudeville est insensé; il est extravagant à outrance dans ses faits, dans ses gestes, dans son langage; il contrarie à la fois les mots et les idées; il les bouleverse, les confond et se plaît au renversement de la pensée et de la grammaire. Interprète de ces conceptions désordonnées, Arnal est admirable. Ce langage bizarre comme sa voix, ces expressions grotesques comme ses mouvements et ses lazzis, cette action et cette langue qui aiment à confondre toutes les notions reçues lui conviennent à ravir. Dans ce trouble général, dans ce chaos de la farce, il est heureux, satisfait et le plus aimable du monde. Il soulève de tous côtés un rire extravagant, immense, qui éclate comme une solennelle protestation contre toute raison. »

Nous parlions de Lepeintre jeune, dont le talent complétait pour ainsi dire celui d'Arnal. Voici une appréciation remarquable de ces deux artistes que nous empruntons au *Cabinet de lecture* de 1832 :

« A côté d'Arnal, prince des fous, on trouve un acteur introuvable, un phénomène vivant, un vrai morceau d'his-

toire naturelle : Lepeintre jeune, puisqu'il faut l'appeler par son nom, Lepeintre, prince des *niais*. Arnal prendra Lepeintre jeune par la main, le posera en face d'une brillante société, l'expliquera, le dissèquera, puis dira au parterre, en lui montrant ce gros être : « — Ce que vous voyez là, on pense que c'est un homme; cette excroissance de chair que vous apercevez entre le menton et la bouche semble devoir être un nez; ceci ordinairement se nomme des bras, et cela pourrait bien être des jambes! Alors un colloque s'établit qui ne ressemble plus à quoi que ce soit d'humain. C'est presque un cours d'anatomie comparée. Pour arriver d'un mot jusqu'au sublime du genre, Lepeintre dira à Arnal : — Comment vous portez-vous? Et Arnal répondra à Lepeintre : — Vous en êtes un autre! Or, ces extravagances seront débitées de la façon la plus exhilarante qu'on ait jamais imaginée. Le vaudeville, né français, ne parlera plus aucune langue, et cependant tous les exotiques riront : l'Allemand rira, l'Italien rira, l'Anglais rira; car, si l'étranger ne peut comprendre les acteurs, il les verra du moins, et c'est assez. »

Au Vaudeville, Arnal obtint d'innombrables succès. Nous nous contenterons de citer les principaux : *Heur et Malheur,* de M. Duvert; les *Envies de Madame,* de M. Rochefort; les *Cabinets Particuliers,* de MM. Duvert et Xavier. Arrêtons-nous à cette pièce dont on n'a pas oublié les originalités fantasques. Placé au balcon, et voyant un couple sur le point de pénétrer dans l'un des susdits cabinets, Arnal se lève et s'écrie :

— Madame n'entrera pas! ma femme ne jouera pas avec M. Hippolyte, je m'y oppose!

— A la porte! à la porte le brâilleur! s'exclame un individu de l'orchestre.

C'est Ballard.

— Monsieur, vous troublez le spectacle, reprend Perrin, placé au balcon.

Arnal braque sa lorgnette sur ce dernier, et, s'adressant au public :

— C'est un huissier, dit-il.

— Monsieur ! vous m'en rendrez raison !

Enfin, le chatouilleux mari, après avoir décliné sa profession de marchand de briquets phosphoriques, montré au public des échantillons à *douze* et à *vingt*, distribué partout ses adresses, et après avoir fait la biographie de sa femme, propose de jouer avec elle le rôle de M. Hippolyte, pour ne point priver les spectateurs d'une pièce sur laquelle l'administration fonde les plus riches espérances.

Les autres pièces où Arnal se distingua sont : *Jean de Vert,* de MM. Scribe, Mélesville et Carmouche ; — *Un Château pour vingt sous*, par MM. Gabriel et Dumersan; — les *Femmes d'emprunt,* de MM. Desvergers et Varin, où il remplit le rôle d'Onésime, vaudevilliste ordinaire de madame Saqui, et où il obtint un succès prodigieux ; — *Est-il fou?* de MM. Xavier et Duvert ; — *C'est encore du bonheur*, de MM. Arnould et Lockroy ; — un *Bal d'ouvriers ;* — une *Passion ;* — *Jacquemin, roi de France,* de MM. Duvert et Lausanne ; — *Monsieur Galochard,* des mêmes auteurs; — un *Bal du grand monde,* de MM. Varin et Desvergers ; — les *Malheurs d'un joli garçon ;* — les *Alsaciennes ;* — le *Chiffonnier ;* — *Harnali,* — le *Mari de la dame de Chœur,* de Bayard ; — le *Poltron ;* — le *Cabaret de Lustucru ;* — le *Gants jaunes ;* — l'*Humoriste ;* — *Passé minuit ;* — *Arnal capitaine de voleurs* et l'*Homme Blasé*,

de MM. Duvert et Lausanne; — *Riche d'amour;* — les *Erreurs du bel âge* et *Croque-Poule,* assez piètre vaudeville de M. Rozier, qui a pris sa revanche en écrivant pour notre acteur cette pièce ravissante de la *Mort de Figaro,* où l'on voyait l'audacieux barbier devenu révolutionnaire et jacobin. Le jeu d'Arnal doubla le mérite de l'œuvre. N'oublions pas *Malbranchu, greffier au plumitif,* de MM. Duvert et Lausanne; — *A la Bastille,* des mêmes; — *J'attends un omnibus,* de M. Gabriel; — le *Pont cassé;* — le *Supplice de Tantale;* — *Monsieur de La Palisse;* — le *Diable;* — *Mesdames de Montenfriche,* et l'*Assassinat de la rue de Lourcine.* Tels sont les rôles les plus remarquables d'Arnal sur les différentes scènes où il a paru. La plus grande partie de sa carrière dramatique s'est écoulée au Vaudeville ou aux Variétés.

Lors de la Révolution de juillet 1830, il arriva à notre comédien une assez plaisante aventure. Ce n'était plus le guerrier fougueux et imberbe qui s'illustrait, quinze années auparavant, dans une bataille contre les Cosaques. Ses idées avaient pris un autre cours.

De sa fenêtre, il suivit d'abord avec une indifférence philosophique les phases de la lutte engagée dans la rue. Puis, ne se souciant pas de laisser trouer par quelque balle la peau du premier acteur du Vaudeville, il se retira prudemment et matelassa la fenêtre; car, aux environs du Louvre, près duquel il logeait, la fusillade était terrible. Bientôt il fit cette réflexion éminemment sensée :

— Ah! çà, diable! les Suisses et le peuple peuvent avoir de l'artillerie et quelque boulet saugrenu va pénétrer peut-être dans ma chambre?

Pour parer à tout événement, il cherche un refuge au

fond de sa cuisine, située sur le derrière de la maison. Là, du moins, il peut essayer sans péril de résoudre un problème qui le tourmente. Il ne se demande pas si Charles X va se tirer honorablement d'affaire, mais il cherche comment son directeur trouvera le moyen de lui payer ses appointements à la fin du mois.

Soudain il est arraché à ses méditations par un vacarme affreux. On enfonce la porte de son logement à coups de crosse de fusil. C'est une troupe d'insurgés qui s'empare de son domicile pour fusiller plus aisément les Suisses par les fenêtres qui donnent sur la rue. Ils offrent un fusil à l'acteur, qui le refuse modestement. Alors, un enragé, en manche de chemise, le saisit par le bras et le somme de se battre avec le peuple, s'il ne veut pas être traité en ennemi du peuple. La voix de cet homme n'est pas inconnue à Arnal. Raffermissant ses lunettes sur son nez, il examine avec attention la figure de son interlocuteur, tressaille, examine encore, et jette un cri de surprise. Dans ce brave à tous poils il reconnaît un de ses anciens camarades des tirailleurs de la jeune garde, qui, placé à sa droite au moment de la fameuse affaire du pont de Neuilly, avait fait là si triste contenance, que lui, Arnal, le héros du jour, afin de donner du cœur à ce soldat défaillant, avait dû menacer de lui insinuer dans l'abdomen quelques pouces de sa baïonnette.

— Tiens, c'est toi, mon gaillard ! s'écrie-t-il : eh bien, il paraît que nous avons changé de rôle ?

Reconnaissance, attendrissement, coup de théâtre. Le brave d'autrefois et le brave du jour tombent dans les bras l'un de l'autre, protestent qu'ils sont enchantés de se revoir et se jurent une amitié éternelle qui dura..... près d'une semaine.

Il ne faudrait pourtant pas conclure de ce récit que notre comédien est essentiellement pacifique. Parfois il a des réminiscences de son ancien héroïsme, et le libraire Bréauté en témoignerait au besoin. Cet éditeur avait fait paraître, en 1837, un ouvrage intitulé : *La Rampe et les Coulisses*, par Léonard de Géréon [1], dans lequel Arnal se trouva gravement offensé. Il se transporta au plus vite passage Choiseul, afin de connaître le nom et l'adresse de l'écrivain. N'ayant pu l'obtenir, il se livra, dans sa rancune, à des mots et à des gestes qui auraient bien pu le mener en police correctionnelle, si les torts n'avaient commencé d'autre part.

Victor Herbin, dans la *Gazette des Théâtres* de 1838, raconte une anecdocte qui vient confirmer ce que nous avons dit sur le caractère résolu d'Arnal. Dégoûté du service des bonnes, l'artiste qui venait de renvoyer la sixième depuis un mois, essaya pendant trois jours de vivre de salade et de confitures; mais, ayant reconnu l'insuffisance de cette alimentation, il choisit pour domestique un ex-caporal de la vieille garde qui, avant de gagner ses chevrons, s'était illustré en faisant la soupe du régiment. Du reste, propre, honnête, moustaches luisantes, mains en bon état, Lodi (c'était le nom du grognard, nom de guerre apparemment) n'avait jamais vu dans sa vie qu'un artiste dramatique, artiste sublime et favori de son empereur, Talma. Jamais il n'avait assisté qu'à une seule pièce, à une tragédie, composée tout exprès pour son empereur, le *Triomphe de Trajan*. Une seule fois il était entré dans un théâtre, et dans celui de son empereur, le Théâtre-Français. Aussi Lodi, complaisant, exact, dévoué,

1. Eugène Routeix.

respectueux jusqu'à la vénération, ne prononçait jamais le nom de son maître, qu'il croyait un tragédien comme Talma, sans ôter sa casquette. Voulant le récompenser, un jour, Arnal lui permet d'aller au spectacle.

— Puis-je y conduire une de mes cousines? demande le grognard en faisant le salut militaire.

— Conduis-en deux, si bon te semble! répond le comédien.

Lodi était au septième ciel. Il se rappelait toujours Talma et le *Triomphe de Trajan*, ce qui veut dire qu'il s'attendait à voir son maître, la couronne sur la tête, et vêtu de la pourpre impériale.

Or, on jouait le *Poltron*. Figurez-vous le saisissement du vieux soldat, à l'aspect de notre acteur, qu'il avait peint d'avance à sa cousine sous la physionomie la plus majestueuse et la plus imposante. Il sentit le rouge de l'indignation lui brûler les joues, à la vue des insultes dont on accablait son maître; il eut des tressaillements de rage et manqua de s'évanouir, quand il le vit reculer devant une provocation. Tout à coup, dans la pièce, comme on se le rappelle, Arnal reçoit un coup de pied à l'endroit où l'échine se transforme, sans paraître pour cela plus ému. C'en est trop. Lodi se lève, bouillant de colère. Il veut bondir sur la scène, afin de remplacer l'homme dont il rougit d'être le serviteur, et qui ose, en présence de deux mille personnes, se conduire avec autant de poltronnerie. Sans aucun doute il se serait porté aux derniers excès, si on ne l'eût arrêté et mis à la porte.

Notre grognard rentra, bien décidé à demander son compte, le soir même, et à ne pas coucher sous le toit d'Arnal. Mais, comme celui-ci tarda beaucoup à revenir, Lodi, harassé, vaincu par toutes les émotions de

cette soirée fatale, remit au lendemain l'exécution de son projet. Il se coucha, s'endormit, et ne rêva que du *Poltron*.

Tandis que ce digne serviteur, victime de son ignorance de l'art dramatique, calomniait innocemment son maître, Arnal, qui sait fort bien comprendre la dignité de l'homme sous le costume bourgeois et la défendre au besoin, châtiait juste, ce soir-là, certain malotru qui lui avait manqué en dehors des fictions de la scène.

Deux témoins sonnaient, le lendemain, à la porte de l'acteur, qui s'était couché tard et dormait comme un bienheureux. Ils furent obligés de s'adresser à Lodi, en lui expliquant le motif de leur visite.

— Miséricorde! un cartel à mon maître! vous n'y songez pas, dit le brave homme, haussant les épaules avec un souverain mépris.

Aussitôt il leur explique, sans détours et sans périphrases, qu'Arnal est le plus poltron des hommes, que la simple vue d'une épée le fait pâlir, et qu'il tombe en défaillance en entendant un coup de pistolet.

— Vous pouvez me croire, leur dit-il. Hier encore, devant moi, sous mes yeux, il s'est laissé honteusement insulter jusqu'à la bride; on l'a même frappé sans qu'il exigeât satisfaction.

Comme l'ancien caporal achève de donner ces détails peu flatteurs, survient son maître, réveillé par le bruit, et devinant la cause qui lui amène une visite aussi matinale.

— Messieurs, dit-il en saluant avec politesse les amis de son adversaire, je suis entièrement à vos ordres pour le lieu et les armes. Quant à l'heure, je la fixerai moi-même si vous le voulez bien, ce sera tout de suite et

sans retard. Je m'attendais à votre démarche ; mes témoins sont prévenus, nous allons les prendre, en passant, à leur domicile. Une voiture ! ajoute l'artiste en se tournant vers le grognard stupéfait.

Lodi tombe des nues et se croit sous l'empire d'un songe.

Quelque temps après, le personnage qu'Arnal a châtié, la veille, reçoit une seconde leçon sous une avenue du bois de Boulogne, et le comédien rentre tout joyeux, avec l'appétit d'un homme satisfait du commencement de sa journée. Repentant, confus, presque au désespoir, Lodi se précipite aux genoux de son maître, et pleure comme une borne-fontaine, en lui demandant pardon d'avoir douté de son courage.

— N'importe, dit-il, à votre place, je casserais les reins à l'auteur qui ose vous faire une pièce de ce genre-là !

Jamais Arnal n'a pu supporter la claque. Il aime bien mieux les rires de bon aloi que les applaudissements de commande. Souvent, dans divers théâtres, il a eu maille à partir avec le chef des Romains de service. Voici à ce sujet une histoire que donne M. Théodore Nezel. Un jour, le comédien s'amusa, dans son rôle, à faire semblant de prononcer certain mot qu'on avait l'habitude d'applaudir ; mais il ne l'articula point et les claques de se faire entendre comme à l'ordinaire. Quand elles eurent cessé, l'artiste prononça le mot, et, d'un geste, fit apercevoir au public la maladresse de ces messieurs. Toute la salle hua nos Romains, et le directeur, après la pièce, les houspilla d'importance.

— Ah ! monsieur, je vous prends à témoin, soyez juste, dit le chef de claque à Arnal : ce n'est pas nous, ce soir,

qui avons applaudi trop tôt ; c'est vous qui avez dit le mot trop tard !

Comme tous les acteurs aimés de la foule, le célèbre artiste se permet parfois des licences qui seraient sévèrement réprimées chez d'autres que lui. Il charge ses rôles avec un aplomb superbe, et raconte au public de folles aventures, entièrement dues à son imagination, et où l'auteur de la pièce n'a rien à réclamer. Ainsi, quand le Vaudeville était encore rue de Chartres [1], deux personnes, munies de billets de faveur, trouvèrent la salle pleine et firent du tapage en voulant contraindre les ouvreuses à leur donner des places. Interrompu dans son rôle, Arnal demande la cause de ce tumulte, et quand on la lui eut expliquée :

« — Bon ! dit-il, un billet de faveur, je connais cela. Pas plus tard qu'hier j'y ai été pincé moi-même. Figurez-vous que j'avais envie d'aller voir Arnal au Vaudeville... Arnal, vous savez ?... On me parlait toujours de ce gaillard-là : ma foi, j'ai voulu le connaître. Virginie, d'ailleurs, me tourmentait pour la conduire au spectacle. Qu'est-ce que Virginie ? allez-vous me dire. C'est une modiste de ma connaissance...

« N'en demandez pas davantage ! »

Il n'y avait jusque-là, dans ce récit, rien d'extraordinaire, et cependant la salle éclatait en bravos.

« — Donc, reprend Arnal, je me procure deux billets de faveur chez le perruquier du coin de la rue de Chartres. Premières loges, un franc de droit par personne...

1. Cette rue a été complétement démolie pour le prolongement du Louvre.

ce n'était pas cher ! et je monte à la chambre de Virginie. Elle faisait sa toilette. Je lui propose de lui servir de femme de chambre, afin d'aller plus vite et de ne pas manquer l'heure du spectacle. (Ici la description de la toilette de Virginie, description difficile à reproduire.) Enfin Virginie est prête ; nous partons. Au contrôle, je présente mon billet.

« — Premières loges... Elles sont toutes prises, me dit le contrôleur.

« — Diable ! Alors donnez-moi une seconde. Ça nous est égal, n'est-ce pas Virginie ?

« Ma compagne hocha la tête et fit la moue ; car elle avait un magnifique chapeau rose, et, dame ! elle voulait le montrer un peu : c'est tout simple.

« — Bah ! lui dis-je, à la guerre comme à la guerre. Montons aux secondes...

« — Allez d'abord prendre un supplément, fait le contrôleur.

« — Hein ?

« — Je vous dis qu'il faut prendre un supplément : passez au bureau !

« — Ça me paraît drôle... Un supplément pour changer des premières en secondes.... Enfin n'importe ! Je donne quarante sous de supplément, et nous montons deux étages !

« — Vous arrivez trop tard, je n'ai plus la moindre place, nous dit l'ouvreuse ; voyez aux troisièmes.

« — Hélas ! mon chapeau ! murmura Virginie.

« Pauvre mignonne ! elle avait les larmes aux yeux.

« Nous montons, et l'ouvreuse des troisièmes nous dit :

« — J'ai deux places ; mais vous me donnez-là des cartes de secondes. Avez-vous un supplément ?

« Cristi !... Je vous avoue que la moutarde commençait à me monter au nez, d'autant plus que le rideau se levait et que nous allions perdre le commencement de la pièce. Que faire? Un esclandre... quand Arnal est en scène... Allons donc! ce serait inconvenant et malhonnête, n'est-il pas vrai, Virginie? Je me maintiens et je redescends trois étages.

« — Trente sous ! me dit la femme aux suppléments.

« Je paye et je remonte. Mais pendant ce temps-là, deux autres personnes étaient venues; l'ouvreuse les avait placées, il nous fallut monter au paradis. On ne nous demanda plus de supplément. C'était heureux ! Mes billets de faveur me revenaient à trois francs chaque environ, et nous étions aux places à quinze sous. Virginie pleurait de colère. Par bonheur, Arnal disait un tas de bêtises... Où diable cet animal-là va-t-il chercher tout ce qu'il débite?... Je ne pense plus aux places à trois francs et je me tiens les côtés. Virginie éclate à son tour et rit bientôt plus que moi. Toutes nos mésaventures sont oubliées... Ah ! le drôle de corps !.. Vivat, Arnal ! vivat ! Je veux être pendu, si Virginie pensait encore à son chapeau rose. Elle riait, elle riait !... Bref, elle a tant ri, que les voisins d'au-dessous se mirent à crier, en se levant et en abandonnant leurs places à la hâte :

« — Qui est-ce qui *rit* donc comme ça, là-haut? »

Racontée, cette improvisation bizarre perd beaucoup de son effet comique. Il fallait voir Arnal lui-même et l'entendre. En scène il a le mérite de la riposte vive et des phrases d'à-propos. Vers 1833 ou 1834, époque où le petit journalisme et la caricature vilipendaient Louis-Philippe au sujet du fameux système de la paix à tout prix, notre acteur jouait dans le *For-l'Evêque*. Soudain, au milieu

de ses ébats sur la scène, son épée, qu'il portait en sautoir, s'embarrasse dans ses jambes, s'échappe et tombe. Il la ramasse au plus vite, la brandit avec orgueil, et crie aux spectateurs :

« — Morbleu ! vous n'allez pas dire, j'espère, que celle-ci ne sort jamais du fourreau ! »

De mauvaises langues accusent Arnal d'être le despote des coulisses et de la rampe. Voici des vers, dans lesquels il se disculpe des mauvais bruits répandus à cet égard sur sa personne. Nous les empruntons à l'*Epître à Bouffé,* comme ceux que nous avons cités plus haut.

Un jour tu veux soigner la répétition,
(C'est le terme technique) : ô malédiction !
Ces dames, ce jour-là, parlent de leurs dentelles,
De fichus, de rubans et d'autres bagatelles.
On est interrompu. Toi, pour cette rumeur,
Tu viens de témoigner quelque mauvaise humeur ;
C'en est fait, à leurs yeux tu seras détestable ;
Pour elles tu n'es plus qu'un homme insupportable.
Voici le lendemain. Tout va donc mieux aller ;
Tu le crois, et déjà tu veux te signaler.
Arrive le portier tout chargé de missives.
Ah ! ton espoir fait place aux douleurs les plus vives !
Paul prévient qu'entraîné par un fâcheux hasard
Il a passé la nuit au Cancan de Musard.
Flore, à son grand regret, est encore inexacte ;
Sa perruche chérie a pris la cataracte ;
Elle attend le docteur. Lise est, en ce moment,
Occupée à chercher un nouveau logement.
De l'obstacle, pas un n'a l'âme chagrinée.
On ne répète pas ; on perd sa matinée.
Toi seul, qui vois ainsi retarder tes progrès,
Tu laisses échapper des plaintes, des regrets.
Dès lors, à tous les yeux tu n'es que ridicule ;
Sur ton compte, à bas bruit l'épigramme circule ;
Et chacun à l'instant de répéter en chœur :
« Laissons là ce monsieur, c'est un mauvais coucheur ! »

Quoi qu'il en soit, la critique ne doit regarder Arnal

que sous le côté favorable. Les exigences tant reprochées à cet excellent comédien ne sont peut-être que les exigences de l'homme de goût, aussi soigneux des plaisirs du public que de sa propre réputation. Tout à l'heure nous parlions du scrupule extrême qu'il apporte au moindre détail de ses créations. En voici un exemple. Au Vaudeville, un soir, dans un rôle de conscrit, l'ustensilier ne se trouva pas à l'heure du lever de la toile, et Arnal fut privé d'une badine, avec laquelle il entrait habituellement en scène. Son jeu s'en ressentit, et l'incident donna lieu à un proverbe de coulisses. Quand un acteur se trouve mal disposé, quand il n'est pas dans son assiette, on dit qu'il a *perdu son bâton*.

Dans sa vie privée, Arnal est l'homme méthodique et régulier par excellence. Il écrit, jour par jour, ses faits et gestes, et tient note fidèle de ses sensations. C'est peut-être de tous les comédiens de ce siècle celui qui possède l'instruction la plus variée et la plus étendue. Nous avons cité plusieurs passages de son *Epître à Bouffé*, qu'il appelle modestement *son maître*, et le lecteur a pu juger le mérite intrinsèque de la poésie d'Arnal. Il a composé une seconde épître, dédiée à Odry; un fabliau, *la Planche à bouteilles*, des contes, des chansons et des fables [1]. En voici une qui donnera une idée de sa manière:

Un jour, au sortir d'une école,
J'aperçois un enfant qui crie et se désole.
Je m'approche de lui. — Mon ami, qu'avez-vous?
— Ah! j'ai l'âme bien chagrinée,
Me dit-il, j'ai perdu la pièce de dix sous
Que ma mère m'avait donnée.

1. Ces différentes pièces sont aujourd'hui réunies en volume, sous le titre de *Boutades en vers*.

Cessez, mon bon ami, de vous désespérer,
C'est un petit malheur facile à réparer,
Tenez, voici pour vous une semblable pièce.
L'enfant sourit d'abord, puis reprend sa tristesse.
— Eh bien! qu'avez-vous donc? encore du chagrin?
— Hélas! monsieur, dit-il, voilà pourquoi je pleure;
Si je n'avais pas tout à l'heure
Perdu dix sous, j'en aurais vingt!

Arnal qui habitait un délicieux appartement, rue du Faubourg-Montmartre, et une magnifique maison de plaisance à Auteuil [1], a tout vendu, mobilier compris, pour une somme de cent mille francs. S'il eût accordé quelques délais à l'acheteur, il en aurait obtenu cent vingt mille, mais il exigea qu'on le payât le jour même de la vente, espèces sonnantes et rubis sur l'ongle. Il habite aujourd'hui la Suisse et possède deux chalets au village d'Interlaken, dans le canton de Berne.

En 1859, M. Dormeuil, directeur du Palais-Royal, alla lui rendre une visite dans sa retraite, et parvint à lui faire signer un engagement de trois ans.

— Soit, dit Arnal, vaincu par son insistance; mais le dédit n'existera pas contre toi. Si tu veux me remercier tu en seras parfaitement libre!

On l'a vu reparaître, de nouveau, en 1864, aux Bouffes parisiens, dans l'*Homme blasé*, le *Poltron* et *Passé Minuit*. Il joue depuis près d'un demi-siècle, et trouve que

1. Il l'avait achetée de Musard père, et en avait fait, dans ses détails les plus secrets, un véritable Eldorado. *Certaine pièce*, lambrissée en bois d'acajou, s'éclairait par une lampe d'albâtre. La première chose qui frappait le regard, quand on pénétrait dans l'antichambre d'Arnal, était une balance énorme, parfaitement établie sur son fléau, et dans laquelle il pesait lui-même tout ce que lui apportaient ses fournisseurs. Comme Alphonse Karr, il est l'ennemi né des marchands qui trompent sur le poids, et déclare qu'ils méritent les galères.

l'heure du repos sonne pour lui. C'est de la prudence et de l'orgueil bien entendus. Nous l'approuvons de ne pas suivre l'exemple de ses confrères, qu'il faut en quelque sorte chasser des planches, et qui s'obstinent à survivre à leur renommée.

Le comédien illustre, dont nous achevons l'histoire, n'a point d'ancêtre au théâtre, et très-probablement il n'y laissera point de descendance. C'est un artiste exceptionnel *et suî generis*. Matthews, acteur anglais, disait de lui-même : « Le ciel ne pouvant me faire beau, m'a fait comique. » Plus avare pour Arnal, le ciel ne l'avait même pas fait comique ; mais il l'est devenu à force de soins, d'observations et de patience. Il n'en a que plus de mérite, et n'en a droit qu'à plus d'éloges.

Mme ARNOULD-PLESSY

Née à Metz, dans le courant du mois de septembre 1819, l'actrice dont nous allons raconter l'histoire fut décorée au baptême des noms de Jeanne-Sylvanie. Le père de notre héroïne avait été dans les ordres avant la révolution de 89. Il ne crut pas devoir prendre place au nombre des martyrs de la foi chrétienne, et s'engagea dans les liens du mariage. Plus tard, ayant subi des revers de fortune, il se fit comédien et s'en alla de province en province, de chef-lieu en chef-lieu, portant le berceau de sa fille dans ses bagages, en compagnie des œuvres de Molière et de Régnard. Donc Sylvanie Plessy vit le jour de la rampe presque en ouvrant les yeux. Elle fut allaitée entre deux coulisses, et son goût pour la comédie s'éveilla tout naturellement au milieu de la troupe nomade qui la voyait grandir.

On cite des preuves de sa précoce intelligence. A trois

ans, elle balbutiait des hémistiches tragiques et deux ou trois tirades solennelles, ramassées dans les jambes d'Oreste et d'Agamemnon. Quelques années plus tard, elle récitait La Fontaine sur le bout du doigt avec une gentillesse singulière; mais il est permis de croire qu'elle n'en comprenait pas un mot. Grâces enfantines et mémoire de perruche ne sont pas des symptômes infaillibles de talent; toutefois, il est juste de faire mention de ces avantages quand ils ont tenu ce qu'ils promettaient. Sylvanie, à huit ans, savait le *Misanthrope* par cœur. On l'amena bientôt à Paris, et la rigidité de la loi fondamentale du Conservatoire s'adoucit pour elle. Cette loi, chacun le sait, n'admet que des élèves de quinze ans révolus, et Sylvanie n'en avait que dix à peine. C'était en 1829. Le ministre fit taire la loi par une sorte de coup d'Etat.

Notre jeune élève eut pour professeurs au Conservatoire Michelot et Samson. Vraiment, on peut dire de ce dernier qu'il a la main heureuse, car c'est lui qui a formé Doze, Rachel, Madeleine Brohan, Fix et tant d'autres.

Pendant les cinq années que durèrent les études de Sylvanie, elle allait, chaque soir, dans le monde, dans les cercles, et se faisait déjà une très-jolie renommée de salon. Vers 1834, on put la voir en exercice sur le petit théâtre de société de la rue de Lancry, dirigé par Saint-Aulaire, de la Comédie-Française, un original comme on n'en voit plus. Saint-Aulaire avait créé là une sorte d'hôtellerie dramatique, une halte à l'usage des jeunes voyageurs en route pour la rue Richelieu. Le brave homme avait une méthode étrange. « Douze ou quinze adultes des deux sexes, rangés au foyer, dit Jouslin de la Salle, attendaient que le professur indiquât les ouvrages qui de-

vaient être représentés le dimanche suivant [1]. Tragédie, drame ou comédie, les rôles étaient tirés au sort; chaque élève devait tour à tour vagabonder dans tous les emplois, jeunes premiers ou jeunes premières, pères nobles ou duègnes, princes ou princesses, valets ou soubrettes, de telle sorte qu'il pût s'exercer indistinctement à la représentation des rôles de femmes ou des rôles d'hommes. Cette idée bouffonne fit qu'un jour Agamemnon échut à une ingénue de douze ans, tandis qu'Iphigénie devait être représentée par un grand blondin, qui, deux ans après, débutait dans les niais au théâtre de la Gaîté. La pièce, ainsi travestie, fut représentée aux applaudissements de tous les parents et amis des élèves. Quant au professeur, jamais il ne donnait d'avis qui pût suppléer à ce que l'instruction première avait oublié; jamais de conseil, pas un mot enfin qui indiquât aux jeunes acteurs ce qu'ils avaient à faire. Seulement, à la suite de ce tohu-bohu de rôles, Saint-Aulaire cherchait à distinguer l'emploi qui pouvait le mieux convenir à l'élève et le lui faisait prendre. Dès ce moment, l'écolier marchait hardiment, mais à la clarté seule de son étoile [2]. »

Jouslin de la Salle, auquel nous venons d'emprunter ces quelques lignes, était alors directeur de la Comédie-Française. Attiré par le bruit qui se faisait autour de la jeune actrice, il se rendit chez Saint-Aulaire afin de juger par lui-même si les éloges accordés à cette petite merveille n'étaient pas empreints de quelque exagération. Précisément elle jouait, ce soir-là, *Mélanie*, drame on ne peut plus larmoyant de La Harpe. Mademoiselle Plessy se

1. Les dimanches étaient consacrés aux représentations.

2. *Souvenirs dramatiques*.

tira de son rôle avec honneur. Elle émut et passionna son auditoire, y compris M. Jouslin de la Salle, qui, au sortir du théâtre de la rue de Lancry, n'eut rien de plus pressé que de se livrer à la rédaction d'un rapport enthousiaste, adressé à M. Thiers, ministre de l'intérieur. Il résulta de ce rapport que la jeune comédienne fut admise à toucher l'indemnité mensuelle accordée au talent naissant.

Le 4 mars 1834, mademoiselle Plessy débuta aux Français par le rôle d'Emma, dans la *Fille d'honneur*. Sa beauté, l'aisance minaudière de son jeu, son extrême jeunesse et sa fraîcheur satisfirent les plus exigeants. Un frisson général de surprise et de plaisir parcourut les galeries et le parterre. On crut avoir enfin trouvé ce qu'on cherchait depuis si longtemps, une jeune et belle personne à qui l'on pouvait confier une partie des rôles de mademoiselle Mars. La jeune Sylvanie était au septième ciel. On la voyait courir, la folle enfant, de sa loge à la scène et de la scène à sa loge. Elle allait et venait, parlant, chantant, questionnant, remerciant, voulant embrasser tout le monde, même le machiniste, qu'elle appelait *son cher machiniste*, et qui releva courtoisement le rideau, quand toutes les voix de la salle s'unirent pour redemander la débutante.

Sylvanie reparut. Une tempête de trépignements et de bravos s'éleva. Le vieux Théâtre-Français trembla sur sa large base. Les colonnes menacèrent de crouler et le lustre de s'éteindre.

Généreuse et bonne jusqu'au sublime, mademoiselle Mars voulut être la conseillère de sa jeune camarade. Portée aux nues par des admirations qui lui promettaient un peu étourdiment les destinées de la grande Célimène,

Jeanne-Sylvanie créa presque aussitôt un rôle dans la *Passion secrète* de M. Scribe. Cet intrépide chasseur dramatique, toujours à l'affût de la curiosité du moment, écrivit ensuite pour elle coup sur coup le *Verre d'Eau* et une *Chaîne*. D'aussi brillants débuts posèrent notre héroïne, et la Russie ne tarda pas à lui envoyer des offres sonnantes. Nicolas voulait absolument cette perle de théâtre. On faisait à Jeanne-Sylvanie un pont d'or jusqu'à Saint-Pétersbourg. Il y avait assurance positive d'une pension de retraite au bout de dix ans. Mais elle refusa les offres du czar et reçut des comédiens assemblés le titre de sociétaire, dès la fin de l'année 1834.

Elle contracta alors un engagement de vingt ans, qu'elle ratifia plus tard à sa majorité, repoussant une seconde fois les propositions de Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies. Hélas! c'était trop beau pour durer toujours!

Dans le nouveau répertoire, la *Camaraderie*, les *Indépendants*, la *Marquise de Senneterre*, *Valérie*, la *Calomnie*, *Don Juan d'Autriche*, l'*École du monde*, *Mademoiselle de Belle-Isle*, les *Demoiselles de Saint-Cyr* et l'*Héritière*, — dans l'ancien répertoire, le *Bourru bienfaisant*, le *Philosophe sans le savoir* et le *Misanthrope*, sans compter un nombre considérable de créations dans des œuvres moins importantes, tous ces rôles achevèrent de mettre en relief le talent de mademoiselle Plessy. On peut dire qu'elle occupait une des premières places sur la scène par excellence. Madame Ancelot écrivit pour elle le *Mariage raisonnable*. La jeune actrice y fut charmante, principalement dans la scène où lady Nelmour fait briller aux yeux ravis du jeune aide-de-camp les ondes de sa chevelure soyeuse et la finesse de sa taille. Le drame de *Julie* montra son talent sous

un point de vue nouveau. Jusque-là mignard et gracieux, il se révéla pathétique et touchant. Il eût été impossible au spectateur le plus froid de ne pas se sentir entraîné par cette scène, où la jeune fille, insultée dans un bal, venait, en pleurant d'indignation et de honte, se jeter entre son père et sa mère, qui parlaient de divorce.

Longtemps mademoiselle Plessy fut l'enfant gâtée du parterre. « — Mon Dieu, laissez-la grandir ! » disait le public aux Aristarques, lorsque ces derniers hasardaient une remontrance.

Arrive un temps néanmoins où le parterre demande aux comédiennes d'être aussi bonnes que belles. Il fallut alors beaucoup rabattre des illusions qu'on avait nourries sur le compte de l'enfant gâtée. On trouva qu'elle devenait chaque jour de plus en plus minaudière ; on s'aperçut qu'elle n'aurait jamais cette admirable flexibilité d'organe et ce jeu de physionomie qui rendaient mademoiselle Mars aussi parfaite dans la duchesse de Guise que dans Célimène. Ce qui convenait à Jeanne-Sylvanie c'était la comédie et non le drame. Il y avait loin de ces destinées à celles qui lui étaient prédites ; mais il lui restait encore un assez beau lot en partage.

Nous l'avons dit, la jeune actrice allait beaucoup dans le monde. Une des maisons qu'elle fréquentait le plus était celle de son camarade Firmin, qui demeurait rue Thérèse. Tous les dimanches il se plaisait à réunir dans son étroit appartement une foule d'artistes et de gens de lettres, parmi lesquels se glissaient quelques hommes du monde. Mademoiselle Plessy était la reine de ces soirées. Sa présence donnait un nouveau charme aux quadrilles et faisait agréablement diversion aux chansonnettes un peu monotones de Plantade et aux ballades par trop écheve-

lées d'Hippolyte Monpou. Les dimanches de la rue Thérèse étaient de petites fêtes gracieuses, fort amusantes, sans apprêt, sans prétention. Comme partout, on y dansait ; comme partout, hélas ! le whist y prenait ses coudées franches, et cependant on y retournait plus volontiers que dans les autres réunions. La foule a une préférence marquée pour les endroits où l'on s'entasse, où l'on se presse, où l'on se heurte, — et l'on étouffait littéralement dans le salon de Firmin, surtout quand une quadruple contredanse venait de s'y établir. Alors c'était un froissement général, un coudoiement sans bornes, un écrasement d'orteils abominable. Et lorsque le galop (oui, jeunes filles, on galopait alors) se lançait en furieux par l'unique porte du salon, pour revenir ensuite traverser l'alcôve, métamorphosée en orchestre, quel beau désordre !

De temps à autre, Firmin transformait cette alcôve en théâtre. On y jouait les proverbes de M. Cavé [1]. Le maître de la maison remplissait l'office de moucheur de chandelles, se chargeant en outre de la pose des décors et du soin des annonces. Nous devons dire qu'il s'acquittait de ce triple emploi à la satisfaction générale.

— Messieurs, dit-il un soir, la scène représente une forêt.

Ce disant, il alla clouer au fond de l'alcôve une pancarte sur laquelle étaient écrits ces mots :

« UNE FORÊT, *décoration de M. Cicéri.* »

Le régisseur de ce théâtre plein d'originalité s'y prenait de même sorte pour les costumes, pour les machines et pour les accessoires. Quant aux changements à vue, ils

1. Personnage très-connu de l'époque. Il était directeur des Beaux-Arts.

ne l'embarrassaient guère, puisqu'il trouvait vingt-cinq décors dans une main de papier. Les proverbes de l'ancien directeur des Beaux-Arts avaient le magnifique privilége d'avoir quelquefois mademoiselle Plessy pour interprète.

Le talent de la jeune comédienne, grâce à des efforts soutenus, parvenait à se débarrasser de plusieurs défauts graves qu'on lui reprochait. Au Théâtre-Français elle aborda les rôles de Molière. Grâce à elle, on put jouer quelquefois le *Misanthrope*.

Tout à coup, au mois de juillet 1845, un événement inattendu mit en émoi le monde dramatique. On apprit que Célimène venait de quitter furtivement Paris et d'épouser un homme de lettres, M. Auguste Arnould. Le crime n'était pas dans le mariage, il était dans la fuite et dans la rupture d'engagements solennels, rupture qui allait jeter le théâtre dans une foule d'embarras et de perplexités.

On rapprocha cette fugue de celle de mademoiselle Raucourt, en 1776. Avec trois mille francs d'appointements, mademoiselle Raucourt avait trouvé moyen, depuis quatre ans qu'elle était à la Comédie-Française, de faire plus de cent mille écus de dettes. Elle avait dix ou douze chevaux dans ses écuries, deux ou trois petites maisons, une quinzaine de valets et une garde-robe des plus riches. Ses créanciers ouvrirent enfin les yeux sur le péril auquel les exposait une folle confiance. Mais il était trop tard. Les mesures qu'ils essayèrent de prendre pour leur sûreté ne firent que compromettre plus gravement leurs intérêts, en déterminant mademoiselle Raucourt à disparaître. On sut qu'elle était partie à franc-étrier sous un uniforme de dragon. Ce bizarre costume lui permit de se

cacher plusieurs jours chez un fermier des environs de Paris, que la fugitive parvint à tromper sur son sexe. Le bonhomme crut le faux dragon victime d'une affaire d'honneur et lui procura les moyens de se rendre à Bruxelles.

Mais il y avait une différence capitale entre la fugue de Sylvanie et celle de mademoiselle Raucourt. Sylvanie ne quittait point le théâtre pour se dérober à des poursuites d'huissier. Vraiment non. Sa comptabilité personnelle se trouvait à jour et parfaitement en ordre. L'actif dépassait de beaucoup le passif. De ses économies, amassées depuis dix ans, elle avait même acheté une fort jolie maison de plaisance, qu'elle donnait à sa mère comme retraite. Ce fut une circonstance tout à fait étrangère au théâtre qui précipita son départ et amena la rupture de son engagement social : « Des douleurs intimes, auxquelles elle crut faire diversion en s'éloignant de Paris. » Inclinons-nous devant cette explication transmise au tribunal à peu près dans les mêmes termes par son avocat, M. Chaix-d'Est-Ange.

Toutefois, si nous respectons le motif de l'événement, il ne nous est pas défendu d'en raconter les détails. Le 8 juillet, mademoiselle Plessy écrivit à Charles Desnoyers, régisseur du Théâtre-Français, la lettre suivante, datée de Saint-Chéron, près d'Arpajon :

« Mon cher monsieur Desnoyers,

« Je suis très-contrariée, la fièvre me dévore ; je vous enverrai, si vous voulez, un certificat du médecin que j'ai ici ; ou attendez, si vous l'aimez mieux, que M. Pouget [1] m'ait vue, il vous dira ce qu'il pense.

1. Médecin attaché à la Comédie-Française.

« Je tremble, je grelotte, et vraiment, quoiqu'on cherche à me le cacher, j'ai peur d'une fièvre au cerveau.

« Pressez, pressez M. Pouget!

« Mille amitiés,

« S. Plessy.

« *P. S.* J'espère conserver toujours assez de forces pour vous donner moi-même de mes nouvelles; mais sinon, écrivez-moi toujours, ma mère vous répondra. »

Le soir même où elle signait cette lettre, mademoiselle Plessy allait à la préfecture de police chercher un passeport pour l'Angleterre. Or, le hasard voulut que ce fait arrivât à la connaissance de M. le commissaire royal Buloz, personnage plein de finesse, dont les soupçons s'éveillèrent. Il se permit de ne plus croire à la fièvre. Certains bruits inquiétants circulaient, d'ailleurs, au théâtre. Mademoiselle Plessy, pendant les congés qu'elle avait obtenus, était allée donner à Londres des représentations extrêmement fructueuses, et là, disait-on, le général Guédéonoff, impresario de Nicolas, avait fait à la charmante actrice des offres presque irrésistibles. Pourtant Célimène avait résisté. De méchantes langues en donnaient le motif. Il paraît que les exigences de la comédienne dépassaient de beaucoup la générosité moscovite. Elle agréait le chiffre de roubles; mais elle voulait se réserver tous les ans un petit congé de six mois, pour revenir à Londres, où Mitchell lui promettait un nombre presque équivalent de livres sterling. Ces prétentions exagérées avaient fait rompre la négociation. Mais elle pouvait avoir été reprise. Voilà du moins ce que pensait le

commissaire royal Buloz, de plus en plus éclairé par sa finesse d'esprit. En conséquence, il fit répondre à mademoiselle Plessy :

« Mademoiselle,

« C'est avec un vif regret que M. le commissaire royal vient d'apprendre votre indisposition, et il espère que cette indisposition ne sera ni longue ni sérieuse. Vous pourrez sans doute répéter jeudi l'*Ecole des Vieillards*, et jouer samedi cette pièce comme elle a été portée au répertoire. Aucun médecin du théâtre ne peut vous être envoyé à une pareille distance : ces messieurs ne doivent leurs offices à la Comédie que pour Paris, et vous savez qu'aux termes des règlements aucun artiste ne peut s'éloigner, habiter la campagne, sans une autorisation ministérielle. Si les répétitions et la représentation de l'*Ecole des Vieillards* ne pouvaient avoir lieu à cause d'une indisposition qui ne peut être légalement constatée, parce que vous habitez à sept lieues d'ici sans une autorisation officielle, vous entraveriez forcément le service, et vous mettriez M. le commissaire royal dans la nécessité de demander au ministre à votre égard l'application des art. 65, 76 et 79 du décret du 15 octobre 1812. M. Buloz vous prie donc très-vivement de venir répéter jeudi l'*Ecole des Vieillards*.

« Agréez, Mademoiselle, etc.

« VERTEUIL. »

Or, Célimène, — pourra-t-on le croire ? — ne répondit à cette missive pleine de logique et de politesse du secrétaire-général du théâtre, qu'en franchissant le Pas-de-Calais. Sa fuite égaya singulièrement la petite presse, et voici ce que nous lisons dans un journal de l'époque :

« La Comédie-Française, voyant que mademoiselle Plessy ne revenait pas, craignit d'avoir le sort de madame de Malborough. Le comité monta à la tour de l'Observatoire *si haut qu'il put monter*. Puis Emmanuel Arago interrogea l'horizon avec un télescope; mais il ne vit venir qu'un page. C'était mademoiselle Anaïs, en costume de Chérubin. Buloz se mit à chanter :

Beau page, mon beau page,
Mironton, tonton, mirontaine,
Beau page, mon beau page,
Quell's nouvell's apportez?

« Et mademoiselle Anaïs de répondre sur le même air:

Aux nouvell's que j'apporte
Vos *beaux yeux* vont pleurer. »

Une autre feuille satirique raconte en ces termes l'arrivée de M. Auguste Arnould, porteur des propositions de la belle fugitive :

« Un monsieur entre, vers neuf heures du soir au Théâtre-Français, à l'instant où l'édifice est le plus désert et où le municipal de faction seul en trouble le silence du bruit de ses pas. Il passe furtivement au milieu des contrôleurs, immobiles comme les portiers du palais de la *Belle au bois dormant;* il monte l'escalier à pas de loup et traverse le foyer, où dorment, aux deux côtés de la cheminée, deux vieillards qui rêvent qu'on représente le *Léonidas* de Pichat. Il longe ensuite le corridor des premières, sans réveiller les ouvreuses assoupies par le bruit monotone de la voix des tragédiens en scène, résonnant dans la salle vide comme dans un grand violon. Enfin il arrive à la porte de communication qui ferme le pas-

sage de la salle au théâtre, et frappe discrètement au petit carreau.

« — Que demandez-vous ? dit le Cerbère.

« — Je désire parler à M. Buloz.

« — M. Buloz ne reçoit pas à cette heure-ci.

« — Veuillez lui dire mon nom.

« — Quel nom ?

« — M. Arnould-Plessy.

« Le portier, qui connaît son répertoire, manque de tomber à la renverse, croyant avoir affaire à l'ombre du commandeur. M. Arnould-Plessy profite du mouvement pour s'introduire et marche droit au cabinet du commissaire royal. Par hasard M. Buloz s'y trouve.

« — Tiens, M. Arnould ! s'écrie-t-il en voyant paraître le personnage.

« — Arnould-Plessy, répond le visiteur avec beaucoup de sentiment ; nous sommes mariés, elle est ma femme.

« — Bon ! j'y suis, grommèle Buloz. Ah ! çà, vous n'êtes donc pas à Londres ?

« — J'en arrive, répond Arnould-Plessy.

« — Et vous avez laissé votre femme ?

« — Elle m'attend ! C'est moi qui viens à sa place.

« — Débuter ? dit Buloz.

« — Non, vous la rendre. Si vous y consentez, elle, vous et moi nous ne nous séparerons plus.

« — Et la Russie ?

« — Je suis français ! répond avec fierté M. Arnould.

« — Mais puisqu'elle n'est plus sociétaire ?

« — Ah ! Buloz, avez-vous pu croire qu'elle ait voulu vous quitter, vous, ses amis, son théâtre, ses rôles ? Ce n'est qu'une affaire de cœur qui l'a entraînée ; oui, mon cher Buloz, une affaire de cœur. Vous comprenez ces

choses-là, vous ! Mais quand elle a su que vous doutiez d'elle, alors il n'y a plus eu d'hésitation, je vous le jure. Elle m'a dit : Partez ! Allez leur annoncer que je reviens.

« — Vraiment, elle a dit cela ?

« — Oui, Buloz. Je veux vous donner une preuve de notre sincérité, mon cher, une preuve convaincante. Dès aujourd'hui je prends l'engagement d'honneur de composer pour vous tous les ans une pièce en cinq actes ; et elle, Buloz, elle !... Tenez, accordez-lui seulement quatre mois de congé par an ; voilà tout ce qu'on exige.

« — Dame ! fit le commissaire royal attendri, je consulterai le comité.

« Sur ce, M. Arnould-Plessy s'en alla comme il était venu. On jouait toujours la tragédie, et les deux vieillards du foyer continuaient de rêver de *Léonidas*. Une seule ouvreuse s'éveilla au passage de M. Arnould, et lui dit en sortant :

« — Monsieur, votre petit banc ?

« — Madame, ils ont été publiés ! répondit majestueusement l'écrivain. »

Or, voici les circonstances qui avaient amené cette offre de conciliation, dont parle le critique folâtre que nous venons de citer. Samson avait été expédié comme ambassadeur auprès de la fugitive ; sa démarche ne réussit point. Alors Régnier prit la plume et écrivit à mademoiselle Plessy une lettre amicale et sympathique. En voici les principaux passages :

Rueil, 29 juillet 1845.

« Ma chère amie,

« Vous êtes sans doute au courant, soit par Samson, soit par votre frère, de tout ce qui s'est passé ici relati-

vement à votre départ. J'ai regretté que vous n'eussiez pas informé le comité de la résolution que vous aviez prise. Cette démarche aurait enlevé à votre détermination tout caractère clandestin et n'aurait pas fait ressembler votre départ à une fuite. Je comprends les motifs qui justifient ce départ; je m'en suis exprimé hautement devant ceux qui ne voyaient dans ce que vous aviez fait que des sentiments intéressés, et qui voulaient que vous n'eussiez abandonné une position brillante au Théâtre-Français qu'en vue d'un chiffre d'appointements supérieur au théâtre de Saint-Pétersbourg. Je pense qu'il serait sage à vous d'expliquer à notre comité l'état douloureux dans lequel vous vous trouviez, la nécessité absolue où vous étiez de vous absenter, le chagrin que vous en ressentiez et le sacrifice même que vous êtes prête à faire de vos plus intimes sentiments, en revenant, malgré le froissement que vous en éprouvez, reprendre une place que vous ne quittez qu'à regret, et dont la perte serait si dommageable à vos intérêts particuliers. Fixez le temps de votre retour. Que votre lettre soit bonne, affectueuse, et soyez sûre que les choses s'arrangeront mieux que vous ne pensez.

« Votre affectionné et sincère ami,

« Régnier. »

Obéissant à ce sage conseil, madame Arnould-Plessy envoya au comité la lettre suivante :

« Mes chers camarades,

« J'ai dû vous paraître coupable, et je comprends toute l'irritation dont vous avez été saisis à la nouvelle de mon départ. N'accueillez, mes amis, aucune mauvaise pensée

à mon égard; ne me soupçonnez pas d'avoir préféré une grande fortune à des engagements dont j'ai toujours été fière et auxquels je m'étais vouée sans réserve. A l'époque de ma majorité, on a cherché, vous le savez peut-être, à m'éloigner de vous. On m'a offert alors ce qu'on m'offre aujourd'hui. Je n'ai pas eu un instant d'hésitation. Bien jeune, vous m'avez adoptée; j'espère que vous ne vous en êtes jamais repentis. Je ne l'oublie pas, et, quoi qu'il arrive, je m'en souviendrai toujours avec reconnaissance. Mais la vie, si heureuse qu'elle soit au théâtre, n'est pas toute au théâtre, et sur les sentiments intimes il y a peu de raisonnements à faire. Quand ils sont en lutte avec les intérêts, quand ils sont assez forts pour tout emporter, il faut que l'indulgence vienne au cœur de ceux qui nous jugent, il faut qu'ils sentent ce qui ne peut s'expliquer. Je suis prête aujourd'hui, comme dans le premier moment qui a suivi mon départ, à racheter par tous les sacrifices qui me sont possibles la place que j'occupais parmi vous. Aucune fortune, aucun avantage ne m'empêcheront de venir la reprendre, si, après ce que je vais vous dire, vous consentez à me la conserver. Si vous refusez, je n'hésiterai pas, je renoncerai à la France; je perdrai l'espoir de revoir ma famille et mes amis. J'ai maintenant huit années à faire pour avoir droit à la pension. Je vous demande la faculté de ne rentrer au théâtre, de n'y reprendre ma place que dans deux ans, à compter du premier septembre prochain; et, si vous y consentez, je vous donnerai, au lieu de *huit* années, *onze* années de service, après lesquelles j'aurai droit à la pension, c'est-à-dire à cinq mille francs de rente seulement. C'est l'indemnité que je vous offre pour le tort que peut vous causer mon absence momentanée.

« Recevez, mes chers camarades, et toujours mes amis, j'espère, l'expression bien sincère de mes sentiments affectueux et de ma parfaite estime.

« SYLVANIE PLESSY. »

On voit que, malgré son désespoir, l'illustre comédienne arrangeait assez habilement ses petits intérêts. Elle voulait ménager tout à la fois Guédéonoff et Buloz, prendre les roubles de Russie et ne pas abandonner les écus de France.

Messieurs les sociétaires de la rue Richelieu sont connus pour leur sensibilité. Buloz était, en outre, personne ne l'ignore, d'une bonté d'âme à toute épreuve : cependant ni Buloz ni le comité ne poussèrent la tendresse jusqu'à prendre la fugitive au pied de la lettre... qu'elle venait d'écrire.

— Pauvre mignonne ! s'écria mademoiselle Denain, voyez donc ! Elle ne demande qu'à garder sa place de sociétaire, et sans doute aussi les appointements. Dame ! elle songe à sa petite famille.

— Bah ! dit Beauvalet, ses enfants seront Russes !

— Toute la morale de l'histoire, ajouta Provost, c'est qu'à l'avenir on dira :

Plessy pleure, Plessy crie,
Plessy veut qu'on la marie !

— Ma foi, s'écria Augustine Brohan, je ne croirai à son mariage que lorsque je la verrai plaider en séparation !

— Je propose, dit un autre, de la surnommer Plessy-les-Tours, à cause de ceux qu'elle nous a joués.

— Adopté ! firent les sociétaires en chœur.

On repoussa par un vote unanime les propositions de

madame Arnould, et celle-ci tout aussitôt se décida aux extrêmes violences. Elle accepta l'engagement russe. Bressant, muni des pleins pouvoirs de notre comédienne, alla le signer à Londres.

La Comédie-Française appela madame Arnould devant la justice. On demanda à la sociétaire parjure *deux cent mille francs* de dommages - intérêts et *vingt mille francs* à titre de provision. Cela devenait grave. L'avoué de la fugitive posa des conditions exceptionnelles, sommant au nom de sa cliente messieurs du comité de fournir les pièces dont ils entendaient user contre elle, notamment son engagement et les statuts de la Comédie-Française. Mais le tribunal repoussa cette prétention. Séance tenante, il rendit un jugement par lequel il condamna mademoiselle Plessy à payer *six mille francs* à titre de provision, remettant à statuer après vacation sur la demande principale des *deux cent mille francs* de dommages-intérêts.

Ce jugement était un chef-d'œuvre d'habileté. Les magistrats voulurent laisser le champ libre à la conciliation. Notre comédienne avait la porte toute grande ouverte pour le retour. On l'ajournait à trois mois : elle ne pouvait pas se plaindre d'un excès de rigueur.

Mais elle se montra sourde au conseil qui lui était indirectement donné par les juges et ne voulut pas quitter l'empire hyperboréen. La Comédie-Française fit pratiquer des saisies sur le logement de ville de l'actrice et sur sa maison des champs. Quant à l'affaire principale, on crut convenable de la remettre douze ou quinze fois, afin de laisser à la coupable le temps de la réflexion et du repentir. Le 17 août de l'année suivante, la cause eut seulement une solution.

Cette histoire, aujourd'hui presque oubliée, émut le monde artistique à l'époque où la *Gazette des Tribunaux* en publiait les détails. Elle prit surtout un intérêt extraordinaire en passant par la bouche de l'avocat Marie, et les chroniqueurs eurent une page piquante de plus à ajouter au volume déjà trop enflé des scandales administratifs du règne de Louis-Philippe. On avait cru jusqu'alors messieurs les sociétaires beaucoup plus maîtres au logis qu'ils ne le sont en réalité. Admissions, réceptions, chiffres des appointements, tout cela les regarde infiniment moins qu'on ne se l'imagine. Parlons net, cela ne les regarde en aucune sorte. De curieuses révélations sortirent de ce procès. On sut que mademoiselle Plessy, engagée aux appointements de *cinq mille francs*, en 1836, sans compter les feux, avait vu soudain tripler ses honoraires. Chaque jour les arrêtés ministériels se succédaient en sa faveur. Elle devint pensionnaire *par ordre;* elle prit des congés, elle alla donner en province représentations sur représentations; elle passa le détroit pour aller recueillir les bravos et les guinées d'Angleterre, toujours *par ordre*. Si la Comédie réclamait contre ces promenades fréquentes ou trop prolongées; si elle arguait des statuts, si elle invoquait le règlement, M. Duchâtel s'empressait d'écrire au commissaire royal de petites notes dans le genre de celle-ci :

« Il faut autoriser le caissier du théâtre à ne point opérer de retenue pour le congé que j'accorde à mademoiselle Plessy. »

Et Buloz, l'obéissance même, transmettait au caissier l'ordre du ministre. L'autorité se faisait prodigue et galante pour la belle comédienne; l'autorité eut pour Célimène les yeux et la faiblesse d'Alceste... jusqu'au moment

de la brouille, c'est-à-dire jusqu'au départ pour la Russie. Subventions, gratifications, indemnités de costume, on accordait tout, sauf, à ce qu'il paraît, la permission de se marier.

Avec cette liberté de langage inqualifiable qui est le privilége exclusif du barreau français, l'avocat du théâtre fit connaître que la Comédie avait gratifié la célèbre actrice d'un poste d'ouvreuse, et que mademoiselle Plessy l'avait vendu *deux mille francs*. Il crut devoir insinuer, en outre, qu'elle tirait plus de *quatre mille francs* par an de ses billets de service. Sur ce dernier point, maître Marie avait dû nécessairement être induit en erreur, car à aucune époque les sociétaires n'ont pu vendre les billets dont ils n'usent pas. On comprend ce qu'il y aurait d'indélicatesse dans un pareil acte. Ce serait frustrer le théâtre, le droit des auteurs et le droit des pauvres.

La Comédie-Française insista pour qu'on fît un exemple, capable d'inspirer un effroi salutaire à toutes les Danaés que l'or du Jupiter russe voudrait lui ravir de nouveau, et le tribunal condamna la dame Arnould à *cent mille francs* de dommages-intérêts. De plus, le comité la déclara déchue de ses droits de sociétaire, confisqua ses fonds sociaux, qui s'élevaient à la somme de *quatre mille quatre cent trente francs*, et vendit la maison de plaisance de Saint-Chéron.

Mademoiselle Plessy pouvait se consoler de ces rigueurs. Le théâtre de Saint-Pétersbourg lui donnait trente-six mille roubles d'honoraires, et ce chiffre fut ensuite porté à quarante-cinq mille. N'oublions pas de mentionner que l'actrice, en dehors de ses appointements, avait droit à un cadeau impérial. Ce cadeau, l'usage permet de le troquer contre espèces. Ainsi, vous recevez, par

exemple, un diamant du czar, vous êtes libre d'en demander la valeur en roubles. Le cadeau annuel de mademoiselle Plessy valait environ huit mille roubles, c'est-à-dire près de neuf mille francs. Ce n'est pas tout. Plus gâtée chez les Russes qu'elle ne l'avait été en France, elle recevait cinquante roubles par acte dans chacune des pièces où elle jouait un rôle. Son engagement lui réservait une représentation à bénéfice, ordinairement très-fructueuse à Pétersbourg. Enfin, une dernière clause lui accordait un congé de deux mois pour aller à Londres, congé dont le rachat s'élevait à plusieurs milliers d'écus. Bref, le budget théâtral de la fugitive montait à plus de cent mille francs.

M. Arnould, mari de notre comédienne, avait peu d'extérieur; mais il se distinguait par des qualités aimables. Les lettres et la fabrication du vaudeville de troisième ordre l'avaient laissé pauvre jusqu'à sa quarantième année, à la fin de laquelle il devint l'époux de Célimène. Pour lui ce fut une chance aussi heureuse qu'inattendue. Mais son étoile fila, juste au moment où elle devenait brillante. Le pauvre homme s'était expatrié dix ans pour faire sa fortune. Cette fortune, il l'avait entre les mains, et le ciel ne l'en laissa pas jouir. M. Arnould mourut d'une attaque de choléra, la veille même du jour fixé pour son retour en France.

Madame Arnould conclut, de Saint-Pétersbourg même, un armistice avec la Comédie-Française. Samson fut la colombe messagère qui apporta dans son bec le rameau d'olivier pour annoncer la fin des rancunes.

Notre comédienne avait tout perdu, frais de procès, dépens et dommages : elle ne paya ni dommages, ni dépens, ni frais de procès.

Pendant une courte apparition qu'elle fit à Paris, en 1853, elle obtint de se charger du rôle d'Araminte dans les *Fausses Confidences*, pour la représentation de retraite de Samson. Enfin, le 17 septembre 1855, elle fit sa rentrée à la Comédie-Française, en qualité de pensionnaire, avec un traitement exceptionnel et un engagement de sept à huit années.

Voici l'article critique imprimé sur ses deux premiers débuts par l'aristarque du *Figaro*, M. Jouvin. Nous n'y changeons pas une phrase, attendu qu'il exprime toute notre pensée.

« Ce rôle d'Elmire, dit-il, qu'elle a choisi sans consulter ses forces, lui convenait à elle moins qu'à personne, — et depuis longues années il ne convient plus à personne. Mademoiselle Plessy fut visiblement décontenancée tout le long d'un rôle que la nature de son talent n'est faite ni pour aimer ni pour comprendre. Afin d'esquiver la difficulté du jeu muet, elle s'est montrée distraite dans la scène de la déclaration de Tartuffe, et elle a cherché des effets pour la scène de la table dans les mignardises du débit et dans les caresses du regard. La diction de l'actrice a du mordant, mais aux dépens du timbre de la voix, qui semble d'une sonorité fêlée dans le médium. Peu à peu, à la vérité, on s'accoutume à cet éclat de cuivre cassé. Viennent les miévreries d'un proverbe, madame Plessy en adoucira les sons aigres en un fausset pointu qui n'est pas absolument sans charme. L'actrice n'a qu'un geste unique, un geste entièrement dépourvu de grâce et d'abandon, et qui consiste à serrer le coude en plaçant l'avant-bras en dehors. Après avoir été chaleureusement accueillie à son entrée en scène, madame Plessy joua au milieu d'un silence glacial, et le rideau tomba sur *Tartuffe*, sans que la

voix d'un ami osât prendre l'initiative d'un de ces rappels banals compris dans le programme obligé des soirées officielles. A la stupéfaction de ses admirateurs d'autrefois, elle n'obtint pas même, à cette réapparition, un succès de jolie femme. Elmire semblait n'avoir ni beauté, ni jeunesse, ni élégance. Mais l'actrice prit sa revanche dans un petit proverbe prétentieux de M. Marc-Monnier, la *Ligne droite*, où elle fut très-applaudie, ainsi que sa jupe couleur de feu. Elle choisit pour son second début le rôle d'Araminte des *Fausses Confidences* et y reçut un accueil fort sympathique du public. Ce fut toujours la même diction chantée, prenant un *temps* avec affectation, quand la note à effet a suffisamment caressé l'oreille du spectateur; toujours la même voix pointue, s'échappant d'une bouche minaudière. Par instant cette bouche mignonne a si peur de paraître grande, qu'elle se mange elle-même aux extrémités. Un tic gâte à plaisir ce masque où s'exagère la spirituelle mobilité de la physionomie. Il consiste, lorsque l'actrice joue l'émotion, à écarquiller les yeux, la bouche et les narines, comme si tout cela était mis en jeu par trois ficelles tirées simultanément. »

La comédienne reprit ensuite le rôle de mademoiselle Rachel dans *Lady Tartuffe*, mais uniquement pour mettre en relief les qualités de l'actrice qui avait eu la première le mérite de cette création.

Pendant quelques années après son retour, elle se bornait à quelques pièces de Marivaux, au rôle d'Elmire et à *Louise de Lignerolles*, œuvre dramatique encombrée de sentiments faux et qui devrait depuis longtemps être reléguée au boulevard.

Plus heureuse dans le *Fils de Giboyer*, elle a obtenu un véritable succès de scandale, en prenant le masque

d'une sainte [1] et en la transformant en un démon d'hypocrisie. George Sand, son amie intime, et l'une des plus implacables ennemies du catholicisme, a dû lui souffler les magnifiques inspirations de ce rôle.

Depuis cette époque, son succès le plus irréprochable a été le rôle de madame Lecoutellier, dans *Maître Guérin*.

Somme toute, le talent de madame Arnould-Plessy est en pleine décadence. Elle a transporté à Saint-Pétersbourg ce talent qui n'était pas mûr, et qui s'est atrophié sous le ciel froid du Nord. Il est trop tard pour lui rendre un peu de sève et un peu de verdeur. Si elle s'obstine à conserver son agaçante diction, qui, pour emprunter le mot piquant d'un poète polonais, ressemble à du *français russe,* elle finira par soulever, au terme de sa carrière, autant de critiques qu'elle a provoqué d'ovations à ses débuts.

1. Madame Swetchine.

AUBER

Nous n'avons pas la prétention de posséder la science infuse, et de traiter à première vue toutes les matières. Avant de juger un homme, il faut étudier suffisamment la spécialité dans laquelle il se distingue. Une sottise est bientôt dite, quand on parle sur la foi d'autrui. L'essentiel est d'examiner soi-même sous toutes les faces le talent qu'on veut peindre. Cette étude achevée, si l'on n'est pas sûr d'être dans le vrai absolu, du moins ne tombera-t-on pas dans les ornières où la critique se plonge, en voulant résoudre *ex abrupto* les questions artistiques les plus délicates. Se rapprocher du sens commun, c'est toujours cela de gagné sur elle.

Auber, notre illustre compositeur, est né à Caen, le 29 janvier 1784. Il se nomme Daniel-François-Esprit; et l'on pourrait croire, si le règne des fées durait encore, que l'une d'elles a voulu lui servir de marraine, afin de joindre à son acte de naissance un nom prophétique.

Son grand-père, Normand d'origine, quitta fort jeune le pays natal, et vint chercher fortune à Paris, où il fut nommé peintre, sculpteur et doreur des carrosses de Louis XVI, avec permission de loger aux Petites-Ecuries, royal édifice où se trouvaient les équipages de la cour. Les Petites-Ecuries donnaient déjà leur nom à la rue qui existe encore. Bientôt le peintre sculpteur eut amassé une grande fortune, que la Révolution lui enleva brutalement, comme elle fit à bien d'autres. Le père de Daniel-François-Esprit, voyant la tempête de 93 disperser son héritage, se fit éditeur de gravures rue Saint-Lazare [1], et parvint à jeter la base d'une nouvelle fortune. C'était un homme instruit, grand amateur de belles choses et bon musicien. La fleur des pois des artistes se réunissait chez lui; son salon retentissait de perpétuels concerts. Voilà ce qui a inoculé le goût de la musique à son fils.

Auber eut une enfance tourmentée. Les septembriseurs persécutaient sa famille; car, à cette époque, tout ce qui avait eu des relations avec la cour excitait l'ombrage. Le maître du magasin de gravures se cacha pour échapper aux hommes qui argumentaient avec la hache et gouvernaient les pieds dans le sang.

Plus tranquille sous le Directoire, il reprit son commerce, rappela ses amis dispersés par l'orage révolutionnaire, et tâcha de réparer le tort causé à l'éducation de son fils. Dès l'âge le plus tendre, l'enfant montra pour la science musicale un goût décidé. Les maîtres ne lui manquèrent pas. Il reçut principalement les leçons de Landurner, et devint bientôt de première force sur le violon, sans compter la basse et le piano, qu'il faisait marcher

1. Sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui la cité d'Orléans.

sur la même ligne. A onze ans, le futur auteur de la *Muette* composait de gentilles romances, que les nymphes décolletées du Directoire chantaient entre deux valses, chez la Reveillère-Lepeaux ou chez Barras. Une de ces romances, intitulée le *Bonjour,* eut une vogue étourdissante.

D'une timidité poussée au-delà des bornes, et qu'il n'a point encore perdue au moment où nous écrivons, Auber, loin de se laisser entraîner par ce premier succès, parut en ressentir du découragement. La défiance qu'il avait de lui-même était incompréhensible. Il déclina la carrière artistique, et supplia sa famille de l'attacher à une maison de banque.

Mais à peine eut-il savouré les douceurs de la tenue des livres, qu'il se sentit pris d'un désir violent d'abandonner les chiffres et le bureau. N'osant point avouer son dégoût, il prétexta qu'il avait besoin de mieux acquérir la triture des affaires, et partit pour Londres en compagnie d'un jeune banquier, dont le voyage avait également pour but de se façonner outre-Manche aux mœurs du comptoir. Auber laissa son compagnon fréquenter les maisons de commerce. Il brûla toutes les lettres de recommandation qu'il avait reçues au départ pour les négociants de la Cité, ne visita pas un entrepôt, et répondit à l'accueil flatteur des salons anglais qui s'ouvraient devant son talent musical. De blondes ladies fredonnaient ses romances, et l'on exécutait ses quatuors pour harpe, violon, basse et piano. Ceci avait lieu pendant la paix que venait de signer la Grande-Bretagne avec le premier consul. Auber avait dix-huit ans, aimable tournure et cœur tendre. Il retrouvait dans de charmantes et gracieuses relations toute l'audace qui lui manquait pour aborder la gloire. Mais la rupture

du traité d'Amiens effaroucha ses joies et ses fêtes. Le jeune homme, après seize mois de résidence au bord de la Tamise, revint à Paris, beaucoup moins apte aux affaires qu'il ne l'était avant de partir.

— Corbleu! dit son père, tu nous ramènes là, certes, un joli banquier! Laisse-nous tranquille avec ta vocation commerciale, et fais de la musique en amateur, si tu ne veux pas en faire par état.

Auber céda volontiers à cette argumentation. Les morceaux qu'il avait composés en Angleterre furent joués au Conservatoire à la fin de 1804, et lui valurent d'unanimes applaudissements.

Un célèbre violoncelliste, appelé Lamarre, faisait alors courir tout Paris à ses concerts. Lamarre n'avait pas une seule idée musicale dans le cerveau. Comme compositeur, il était d'un médiocre insoutenable, et son habileté d'exécutant ne pouvait racheter l'absence de mélodies qui affligeait ses œuvres. Émerveillé de la facilité prodigieuse d'Auber, il lui propose d'écrire ses concertos de basse. Le jeune homme accepte. Chose étrange, on le voit travailler pour la renommée d'un autre avec plus d'enthousiasme qu'il n'eût travaillé pour la sienne propre. Les concertos font fureur, et Lamarre les signe avec orgueil. Hélas! il y a des Alexandre Dumas partout... même en musique!

Or, les artistes se connaissent entre eux: il est difficile de leur faire prendre le change. On découvrit le nom du jeune virtuose, et chacun le cria sur les toits. Un autre exécutant célèbre, M. Mazas, demande à Auber un concerto de violon.

— Vous le signerez, lui dit-il, et je veux l'exécuter moi-même à la distribution de prix du Conservatoire.

Il tient parole. On déclare le morceau superbe. L'auteur est porté aux nues. Tous les musiciens de la capitale font l'éloge de ce talent précoce, et l'éditeur de gravures s'écrie :

— Malheureux ! si tu ne travailles pas pour le théâtre, je te donne ma malédiction !

L'effroi s'empare de nouveau de l'âme du jeune homme ; il hésite, il cherche par mille subterfuges à échapper aux exigences paternelles. Enfin on transige. Il est convenu que, sans plus de retard, Auber va recomposer la musique de l'ancien opéra de *Julie* pour une société d'amateurs qui jouaient chez Doyen, rue des Francs-Bourgeois, au Marais. En moins d'une semaine il écrit la partition et la distribue sur les pupitres.

Faisant répéter l'œuvre, il aperçoit à l'orchestre un premier violon qui laisse aller son archet au hasard pour mieux contempler l'actrice chargée du rôle de Julie. Auber s'approche.

— Monsieur, dit-il au violon, soyez assez aimable pour suivre la musique. Vous n'allez pas tout à fait en mesure, ajoute-t-il avec timidité.

— C'est possible, monsieur. Mais regardez, je vous prie, cette jeune femme... A-t-on jamais rencontré de galbe plus pur ?... Avant d'être musicien, je suis peintre, et, lorsqu'un ravissant modèle me tombe sous les yeux, je l'admire.

Ce premier violon n'était rien autre que M. Ingres. Voilà de quelle façon les deux célèbres artistes firent connaissance. Ils restèrent grands amis depuis cette époque, c'est-à-dire depuis soixante et un ans [1], car l'opéra

1. Auber était aussi fort lié avec Paul Delaroche.

de *Julie* fut représenté chez Doyen en 1805. Auber en avait fait la musique pour deux violons, deux altos, un violoncelle et une contre-basse, en tout six musiciens à l'orchestre, et l'effet obtenu fut délicieux. Certains morceaux n'eussent pas été désavoués par le plus grand maître d'alors.

— Eh bien, que pensez-vous de mon fils ? demanda le père du jeune homme à Cherubini, l'un des hôtes intimes de la maison.

— Je pense qu'il a du talent, répondit l'auteur de *Lodoïska;* mais on voit qu'il n'a pas fait de grandes études musicales.

— Par exemple ! A quoi songez-vous ? Je l'ai mis sous la direction de nos premiers artistes.

Cherubini lui frappa sur l'épaule.

— Mon vieux père Auber, dit-il, sachez une chose : les artistes ne vendent pas leur secret, ils le donnent.

— Ainsi mon fils...

— Votre fils, dès à présent, fera bien de passer l'éponge sur ses petits succès.

— Consentez-vous à le diriger dans ses nouvelles études ?

— Oui, mais il faut qu'il en revienne tout simplement à l'A B C. La condition est de rigueur.

— Tope, c'est convenu ! fit le père.

Le jeune homme souscrivit à l'engagement pris en son nom. Cherubini, ce maître illustre qui sut marier si habilement la forme italienne au goût français, lui transmit sa science musicale et traça la route brillante où son élève devait bientôt marcher de triomphe en triomphe.

Auber allait chaque année passer cinq ou six mois de la belle saison chez le comte de Caraman, depuis prince de

Chimay. Ce grand seigneur venait de s'unir à la célèbre madame Tallien, toujours exclue de la cour de Napoléon. Les époux vivaient en Belgique et attiraient chez eux le plus de monde possible, afin d'égayer leur manoir héréditaire. C'était une maison charmante, un Eldorado délicieux, un temple où les artistes aimaient à se réfugier pour ne plus entendre le tumulte des armes et le bruit du canon de l'empire. Il y avait là cercle littéraire en permanence. On lisait des poèmes, on jouait la comédie. Le prince était bon dessinateur et grand partisan de musique française. Auber composa pour la chapelle du château une messe remarquable, où il a puisé, depuis, la magnifique prière de la *Muette*.

Le petit théâtre de Chimay, jaloux de la chapelle, voulut aussi avoir une œuvre du jeune musicien. On somma Népomucène Lemercier, l'un des hôtes du prince, de versifier un livret, sur lequel Auber composa la partition réclamée à grands cris par une foule de nobles amateurs.

Cette fois il écrivit sa musique pour un orchestre complet [1]. Le château tout entier fut dans le ravissement, et le succès de la pièce dura d'un bout à l'autre du mois de septembre 1812.

On ignorait que les Russes venaient de brûler Moscou, et que la grande armée, en retraite, marchait au désastre de la Bérésina.

Excité de nouveau par sa famille et par Cherubini lui-même, qui le jugeait enfin capable de prendre hardiment son vol, Auber essaya de vaincre ses terreurs en abordant

1. Beaucoup des morceaux de cet opéra furent transportés dans ses autres compositions.

un vrai théâtre et un public sérieux. Mais, soit que la crainte bridât son génie, soit que le sujet fût antipathique à ses inspirations, il échoua dans sa première tentative à la salle Feydeau. Le *Séjour militaire,* joué en 1813, eut un succès médiocre.

De longtemps le jeune homme ne put obtenir un libretto. Cinq années entières il tourmenta Planard, qui promettait toujours et ne donnait rien. Pour comble de mauvaise chance, le père de notre compositeur, ayant eu l'idée malheureuse de se livrer à la spéculation, perdit l'aisance qu'il avait péniblement acquise dans son commerce.

Cependant Cherubini, sûr de l'élève qu'il avait formé, décida Planard à un second essai, dont le résultat fut également défavorable. Le *Testament et les Billets doux,* opérette signée des auteurs du *Séjour militaire,* n'obtint pas à Feydeau plus de réussite que la première pièce. En vérité, c'était jouer de malheur.

— Voyons, dit Cherubini à Planard, un troisième effort! Nous serons désensorcelés cette fois, je vous le jure. Mais ne lésinez pas, donnez un bon poème.

L'année suivante, c'est-à-dire en 1820, la *Bergère châtelaine,* opéra-comique en trois actes, eut un succès gigantesque à Feydeau; le nombre des représentations fut incalculable. Cherubini avait été prophète. Evidemment la faiblesse des deux premiers livrets était pour beaucoup dans les chutes précédentes. Génie tout d'initiative et de verve, Auber a besoin de ne pas être retenu dans les entraves glacées d'une poésie morte. Il faut ou que le vers l'inspire, ou que lui-même astreigne le vers à ses idées mélodiques. Il ne pouvait, au début, contraindre les auteurs de paroles à se courber sous le joug musical; mais,

depuis, il a su prendre sa revanche. Scribe en a su quelque chose [1].

La *Bergère châtelaine* est une œuvre qui abonde en mélodies fines, en motifs heureux, et dont l'instrumentation ne laisse rien à désirer. D'un seul coup, la renommée d'Auber fut au comble.

— Mon ami, lui dit un jour Adolphe Adam, je vous demande en grâce vos deux premières partitions.

— Juste ciel ! qu'en ferez-vous ?

— C'est mon secret.

— Mais elles sont détestables.

— Raison de plus.

— Je ne vous comprends pas. Ou vous perdez l'esprit, ou vous vous moquez de moi.

— Allons, vous tenez à savoir ce que j'en ferai, dit Adam. Eh bien, je veux les montrer à mes élèves, quand ils se décourageront. Me comprenez-vous maintenant ?

Le père de notre musicien mourut trois mois après la représentation de la *Bergère châtelaine*, remerciant le ciel, à sa dernière heure, d'avoir donné à son fils le succès, en échange de la fortune qu'il n'avait plus. On peut dire que la perte de cette fortune fut pour Auber un accident heureux; avec sa timidité persévérante et ses craintes perpétuelles, il est probable qu'on l'aurait vu se reposer sous les lauriers de son premier triomphe. La nécessité du travail le contraignit à poursuivre sa tâche glorieuse.

Emma ou la Promesse imprudente, jouée en 1821,

1. Un grand nombre des plus jolis morceaux d'Auber étaient composés avant les paroles. Il donnait des *monstres* à son collaborateur, c'est-à-dire des modèles de texte sans aucune suite et sans aucun sens en disant : « Je veux à tel vers une syllabe sonore. » Et Scribe trouvait la syllabe.

eut une vogue aussi longue et aussi méritée que celle de la *Bergère châtelaine*.

Jusqu'alors on avait reproché aux compositeurs d'opéras-comiques une certaine vulgarité de style qui semblait une conséquence forcée du genre; Auber prouva que des innovations élégantes pouvaient y être introduites et qu'on ne devait en exclure ni l'originalité ni la grâce.

Parmi les auteurs de paroles, se distinguait déjà, comme puissance d'exploitation théâtrale, un vaudevilliste dont la renommée est aujourd'hui européenne. On devine que nous parlons de M. Scribe. Celui-ci ne tarda pas à comprendre qu'en signant avec Auber un pacte d'alliance le succès pouvait devenir à tout jamais leur esclave. Notre virtuose reçut une lettre fort aimable, par laquelle on lui demandait s'il voulait permettre qu'on empruntât un chant de la *Bergère* pour une pièce du Gymnase. Réponse affirmative d'Auber. Visite de remercîment de M. Scribe. Les relations se nouent, et voilà l'alliance consommée. Que d'opéras admirables ne devons-nous pas au rapprochement de ces deux hommes! Entre eux existait une sympathie que l'on est tenté de croire providentielle. Doués l'un et l'autre d'un talent varié, flexible et populaire, ils se prêtaient mutuellement appui. On croyait voir deux arbres, dissemblables de leur nature, qui, après avoir mêlé leurs branches, paraissaient n'en plus former qu'un seul et présentaient aux lèvres du voyageur des fruits différents et savoureux. L'année même où ils se connurent, en 1823, deux opéras virent le jour, et l'affiche maria deux fois les noms d'Auber et de Scribe. Ces opéras ont pour titre *Leicester* et la *Neige*. Ils obtinrent un succès que les annales lyriques de l'époque enregistrent avec pompe. La *Neige* surtout fit des recettes

colossales. Peu s'en fallut pourtant que la pièce ne fût compromise, voici à quelle occasion.

Les musiciens ont toujours des morceaux favoris, qu'ils cherchent à placer quand même, et souvent en dépit du sens commun. Nous ne disons pas cela pour Auber, dont le tact et la droiture de jugement sont reconnus. Mais, cette fois, il se laissa prendre à une fantaisie ultramontaine, qui manqua de lui être fatale. On répétait la *Neige*.

— Vous n'avez pas l'air satisfait de votre denoûment? dit Auber à Scribe.

— Je l'avoue, murmura celui-ci. Depuis vingt-quatre heures je m'évertue à trouver une péripétie plus ingénieuse... Rien, je ne vois rien !

— Bon ! ne vous inquiétez pas, j'ai notre affaire.

— Quoi donc ?

— Un morceau final ; je le placerai après le dénoûment, comme c'est l'usage en Italie.

— Hum ! grommela Scribe en hochant la tête.

— Ne craignez rien. Si la péripétie est sifflée, on applaudira ce morceau, je vous le jure.

Tout le contraire arriva. Le public français, routinier dans ses habitudes et guidé d'ailleurs par un goût d'une délicatesse extrême, n'admet pas les importations italiennes, dès qu'elles ressemblent à celle qu'Auber voulait introduire. On applaudit le dénoûment et le morceau fut sifflé.

— Allons donc ! cria le parterre, est-ce que ce n'est pas fini ? Paix à l'orchestre !

Le lendemain, on retrancha cette excroissance harmonique; puis la *Neige* marcha sans encombre. Du reste, le compositeur ne se trompait pas sur le mérite intrinsèque de la partie finale. Plus tard, le même morceau, glissé

dans la *Fiancée*, à une place mieux choisie, reçut de légitimes éloges.

Le *Concert à la cour*, — *Léocadie*, — le *Maçon*, — *Fiorella*, — le *Nouveau Séducteur*, furent joués de 1824 à 1827. Auber conquit le ruban rouge et fut enrôlé dans la Légion d'honneur sur la même liste que Piccini.

La plupart des journaux, dont la mission, ici-bas, est d'aiguillonner les hommes célèbres d'injustes attaques,—Dieu le veut ainsi pour que le talent ne s'endorme pas sur le chemin de la paresse, et donne au monde tout ce qu'il peut donner, — la plupart des journaux, disons-nous, tourmentaient sans cesse Auber et semblaient le condamner à l'Opéra-Comique à perpétuité. »

— Décidément, il faut leur imposer silence, dit Scribe au compositeur, et chercher un sujet qui puisse comporter cinq actes. Nous en trouverons un.

Tout en devisant de la sorte, ils entraient à Feydeau, où l'on donnait une représentation au bénéfice de madame Desbrosses. La bénéficiaire avait prié sa camarade Bigotini, talent de mime du premier ordre, de jouer un rôle de son emploi dans un petit opéra-comique intitulé *Deux Mots dans la forêt*. Scribe, à la fin de cette pièce, frappa sur l'épaule de son collaborateur.

— J'ai notre sujet, lui dit-il.

— Vraiment ?

— L'Opéra manque de première cantatrice. Un rôle de danseuse, un rôle mimé, ferait merveille.

— C'est possible. Avez-vous un titre ?

— Un titre excellent, tiré du sujet même.

— Bravo ! dit Auber. Mettons-nous à l'œuvre.

Voilà comment la *Muette* vint au monde. Scribe et Germain Delavigne écrivirent en huit jours le livret tout

entier. Quant à la partition, elle fut remise à l'Opéra dans le cours de décembre 1827, et les premiers mois de l'année suivante annoncèrent à l'Europe le chef-d'œuvre du maëstro. La critique anéantie baissa le front et laissa tomber sa plume. Jamais concert de louanges plus universel ne chanta la gloire d'un compositeur. Auber avait gravi les sommets les plus élevés de l'art musical, révélant à l'improviste une énergie victorieuse, une sublimité dans la passion que personne jusque-là ne lui soupçonnait. *Amour sacré de la patrie,* ce chant d'une si haute magnificence, que Rossini lui-même, en l'écoutant, disait : « Je n'ai rien fait d'aussi beau ! » souleva la salle entière par une secousse électrique. On se penchait hors des loges, on se dressait sur les banquettes. Une pluie de fleurs tomba aux pieds de Nourrit. C'était un délire. Le tonnerre des applaudissements se fit entendre jusqu'au boulevard.

— A présent, dit Auber à Scribe, retournons à l'Opéra-Comique.

Il y donna la *Fiancée* en 1829. Cet opéra fut sifflé pendant six représentations successives, attendu que M. Scribe, à son tour, avait eu la singulière fantaisie d'amener sur le théâtre une berline à deux chevaux, dans laquelle son héroïne montait au dénoûment.

— Vous verrez, disait Auber, on nous accusera de charlatanisme. Ce genre d'exhibitions ne convient qu'au Cirque ou à l'Ambigu.

— Quelle fausse idée vous avez là ! répondait Scribe. Mais cette voiture est tout un enseignement philosophique.

— Bah ?

— Sans doute. Les compagnes de la Fiancée l'abreuvent d'humiliations. Jugez de leur déconvenue, quand elles

l'aperçoivent riche, heureuse, emmenée dans un splendide équipage !

— Vous croyez que le public saisira l'intention ?

— Parbleu !

M. Scribe se trompait. Il lui fallut, pour s'en convaincre, une tempête de six jours et des cris interminables de : « A bas la voiture ! Les chevaux à l'écurie ! »

— Décidément c'est la berline qu'on siffle, dit-il enfin : qu'elle ne reparaisse plus.

En même temps que la *Fiancée* voyait le jour, Gossec, l'auteur de la *Messe des morts*, descendait dans la tombe. Auber hérita du fauteuil vacant à l'Institut.

L'année suivante, son théâtre favori donna *Fra Diavolo*, ou l'*Auberge de Terracine*, autre chef-d'œuvre dont il est inutile de citer les morceaux remarquables. Toute la France les connaît. Puis Auber et son collaborateur revinrent au grand Opéra. De 1830 à 1835, on y représenta le *Dieu et la Bayadère*, — le *Philtre*, — le *Serment*, — et *Gustave*.

Ce fut à la première représentation du *Philtre* que le docteur Véron fut méchamment baptisé par madame de Girardin du sobriquet de Fontanarose, dont il n'a jamais pu se dépêtrer depuis lors. Fontanarose est le personnage amusant qui chante dans la pièce les burlesques couplets que voici :

Approchez tous, venez m'entendre !
Moi, l'ami de l'humanité,
A juste prix je viens vous vendre
Et le bonheur et la santé.

Mon élixir odontalgique
Détruit partout, c'est authentique,
Et les insectes et les rats,
Dont j'ai là des certificats.

Par cet admirable breuvage
Un capitoul de soixante ans
Est devenu, malgré son âge,
Grand-père de dix-huit enfants.

(S'adressant aux vieilles femmes):

O vous, matrones rigides,
Qui regrettez le bon temps,
Voulez-vous, malgré vos rides,
Voir revenir le printemps ?

(Aux jeunes filles):

Voulez-vous, Mesdemoiselles,
Rester et jeunes et belles ?

(Aux garçons):

Voulez-vous, beaux jeunes gens,
Plaire et séduire en tout temps ?

Prenez, prenez mon élixir !
Il peut tout guérir,
La paralysie
Et l'apoplexie
Et la pleurésie
Et tous les tourments ;
Jusqu'à la folie,
La mélancolie
Et la jalousie
Et le mal de dents !

Le *Serment* et *Gustave* eurent un certain nombre de représentations; mais, se bouchant les oreilles et donnant tort aux plaidoyers de M. Scribe en faveur de l'Académie royale de musique, Auber déclara que les considérations pécuniaires n'avaient pour lui aucune valeur, et qu'il travaillerait à l'avenir selon ses goûts. En conséquence, l'Opéra-Comique eut *Lestocq*, le *Cheval de Bronze* et *Actéon*. Pendant douze années consécu-

tives, Auber ne quitta Feydeau qu'une seule fois pour donner au grand Opéra le *Lac des Fées*. L'Opéra-Comique joua les *Chaperons blancs*, — l'*Ambassadrice*, — le *Domino noir*, — *Zanetta*, — les *Diamants de la couronne*, — le *duc d'Olonne*, — la *Part du diable*, — la *Sirène*, — la *Barcarolle*, — et *Haydée*, qui vinrent tour à tour enfler la caisse de l'heureux théâtre honoré de la sympathie du maître.

Toutes ces pièces ne sont pas d'une force égale. Mais, dans les œuvres les plus négligées d'Auber, il y a toujours une foule de détails adorables qui les sauvent. Sa musique est chatoyante; elle resplendit comme une pierre fine et montre mille facettes qui émerveillent et séduisent. On peut dire que jamais compositeur ne réunit à un plus haut point les dons précieux de la variété, de l'esprit et de la grâce.

Le *Lac des Fées* n'eut chez nous qu'un succès médiocre, et pourtant cet opéra contient des beautés de premier ordre. Excellents juges en musique, les Allemands l'apprécient à sa valeur. On le joue très-souvent à Berlin. Frédéric-Guillaume fut si ravi de l'entendre, qu'il envoya au compositeur un anneau d'une grande richesse. A l'époque de la *Muette*, Auber avait déjà reçu de ce prin e une tabatière enrichie de pierres précieuses.

Le célèbre compositeur a une facilité de travail qui tient du miracle. A la dernière répétition de la *Sirène*, après avoir écouté l'ouverture, il se frappe le front et dit :

— Voilà qui est détestable ! Je ne conserverai pas une pareille musique. Il faut la changer.

— Mais c'est impossible, monsieur Auber, dit le régisseur, nous n'avons pas le temps. L'affiche annonce la pièce pour demain.

— Bah! laissez donc! Prévenez le chef d'orchestre.

Neuf heures sonnaient, neuf heures du soir bien entendu. Auber s'installe au théâtre même, compose une seconde ouverture, dirige les copistes, et rapporte, à minuit, la nouvelle ouverture au grand complet.

— Tenez, dit-il. Peut-être sera-t-elle plus mauvaise que la première.

— Oh! ce n'est pas possible! répond naïvement le régisseur.

— Bien obligé! fit Auber, en riant aux éclats.

— Pardon, monsieur Auber, oh! pardon... Je n'ai pas voulu dire...

— Sans doute, mais vous l'avez dit. C'est bien, vous ne me devez pas d'excuses. La vérité sort quelquefois involontairement de la bouche... des régisseurs. Vite, répétons!

L'ouverture était magnifique. Elle fut bissée le lendemain. Ceux qui apprirent comment elle avait été faite crièrent au sortilége.

Auber a beaucoup d'esprit naturel, qu'il enveloppe sous les dehors délicats et sous les manières distinguées de l'homme du monde. On cite de lui nombre de mots charmants.

— Je vous annonce, dit-il un soir chez Duponchel, que l'*Académie* vient d'accoucher d'un dictionnaire. L'enfant se porte bien, la mère est malade.

Beaucoup de nos journalistes, qui sont toujours à la recherche de ce qui leur manque, aiment à faire causer le spirituel virtuose. Celui-ci leur prête souvent, mais ils ne rendent pas. Le trait, dans la bouche d'Auber, est frappé au coin du vieil esprit français. Jamais il ne le cherche, cela coule de source. Le *Moniteur* annonçait un jour de hautes nominations dans l'armée.

— Ah çà, le bâton se donne aux maréchaux, dit Auber; mais c'est aux ministres qu'il faudrait l'offrir.

— Pourquoi? demanda madame Alboni, dans le salon de laquelle on se trouvait alors.

— Parce qu'ils sont aveugles.

Quand la République de 1848 décida la question des honoraires en faveur des citoyens représentants, le maëstro dit avec un malicieux sourire :

— Allons donc! vingt-cinq francs par jour à ces gens-là? C'est une erreur. Ils sont impayables.

Et quand M. de la Rochejaquelein, l'illustre légitimiste, salua le drapeau du gouvernement de Février :

— Son adhésion, dit Auber, fera époque dans l'histoire. Elle émane d'un homme d'honneur qui n'a jamais renié ses serments.

Raspail eut soin de recueillir cette phrase piquante et de l'insérer dans son *Ami du peuple*.

Tout en fournissant à nos théâtres lyriques chef-d'œuvre sur chef-d'œuvre, Auber a la prétention d'être grand ami de la paresse.

— Je n'aime que les femmes, dit-il, les chevaux, les boulevards et le bois de Boulogne.

Les témoignages s'accordent sur l'indifférence inouïe du célèbre maëstro pour sa renommée musicale. Est-ce un genre qu'il se donne, à l'imitation de Rossini? L'auteur de *Guillaume Tell,* personne ne l'ignore, simule une attaque de nerfs dès qu'il entend de la musique, et les pianos sont impitoyablement exclus de sa maison. Toutefois, pour Auber, un fait est là, fait incontestable, auquel on n'a rien à répondre. Jamais, au grand jamais, il n'assiste à une de ses pièces. Tombez des nues, récriez-vous; dites que c'est extravagant, impossible, absurde;

vous ne changerez rien à la chose : elle est formelle et positive. A aucune époque, l'auteur de la *Muette*, de l'*Ambassadrice*, du *Domino noir* et de trente autres opéras, n'est entré dans la salle où l'on joue ses œuvres. Il ne sait pas quelle figure ont ses enfants à la clarté du lustre. Le spectacle émouvant d'un public enthousiaste, il se refuse à le voir; cette joie de l'artiste auquel s'adressent les bravos, il ne tient pas à la ressentir. Expliquez le phénomène, essayez de comprendre ou cette répugnance folle, ou cette timidité sans nom, vains efforts! Vous jetez votre langue aux chiens, et nous faisons comme vous.

— Si j'assistais à un de mes ouvrages, dit Auber, je n'écrirais de ma vie une note de musique.

En 1830, — nous avons oublié d'en faire mention, — le roi des barricades appela l'auteur de la *Muette* au palais.

— Ah! monsieur Auber, dit Louis-Philippe, le prenant à part dans l'embrasure d'une fenêtre, vous nous avez été plus utile que vous ne paraissez le croire.

— Comment cela, Sire?

— Toutes les révolutions se ressemblent, monsieur Auber : chanter l'une, c'est provoquer l'autre. Que puis-je faire pour vous être agréable?

— Ah! Sire, je ne suis pas ambitieux.

— J'ai l'intention de vous nommer directeur des concerts de la cour.

Le maëstro s'inclina.

— Soyez tranquille, j'aurai de la mémoire [1]. Mais, ajouta Louis-Philippe en lui prenant le bras d'un air tout

1. Cette promesse se réalisa en 1839.

à fait cordial pour le ramener au milieu des salons, à dater de ce jour, vous comprenez, monsieur Auber, je tiens à ce que la *Muette* soit jouée un peu moins souvent.

Les faveurs de la cour citoyenne tombèrent sur le virtuose. En 1835, la Légion d'honneur lui envoya la rosette d'officier; puis, en 1842, il succéda à Cherubini dans la direction du Conservatoire. Depuis vingt ans, il est à la tête de notre première école lyrique.

Après la représentation d'*Haydée*, en décembre 1847, Louis-Philippe envoya au maëstro la croix de commandeur.

M. Scribe décida pour la troisième fois Auber à reprendre le chemin de la rue Lepelletier. L'*Enfant prodigue* et la *Corbeille d'oranges* furent offerts à M. Nestor Roqueplan; mais Auber n'abandonnait pas pour cela son théâtre favori, qui eut *Marco Spada*[1], — *Jenny Bell* et *Manon Lescaut*. Le compositeur est rentré complétement dans le genre qu'il aime, et, malgré son âge, il nous réserve encore plus d'un chef-d'œuvre.

Ses derniers succès à l'Opéra-Comique sont la *Circassienne* (1861) et la *Fiancée du roi de Garbe* (1864). Il a composé une *Marche* célèbre pour l'ouverture de la dernière exposition de Londres, et le nouvel empereur du Mexique a obtenu récemment du maëstro un air national mexicain du plus grand effet.

Un biographe, M. de Loménie, affirme magistralement que, dans un certain nombre de ses opéras, Auber s'est inspiré de Grétry, de Dalayrac et de Monsigny, en rajeunissant leur méthode un peu vieille par un heureux emploi des formes modernes. Or ceci n'est rien moins qu'exact.

1. La *Confession du Brigand*, par Horace Vernet, a donné à Scribe et à Auber l'idée de *Marco Spada*. Une scène du dernier acte reproduit scrupuleusement le tableau du peintre.

Si jamais musicien fut lui-même, c'est Auber; avant tout, sa phrase est originale et coule de source. Vif, spirituel, sémillant, léger d'allures, il est bien le compositeur français par excellence. L'accuser d'imitation ou de plagiat est un acte en dehors de toute logique. Autant vaudrait dire que la fauvette emprunte les notes que Dieu lui a mises dans la voix.

D'autres Aristarques prétendent qu'Auber ne fut jamais qu'un écho de Rossini, sans doute parce qu'il possède, comme ce maître, le don mélodique. Alors pourquoi ne pas soutenir que le rossignol, ce virtuose de nos bois, est un plagiaire ou un imitateur du bengali, ce chantre aimé des tropiques? De pareils jugements tombent sous le ridicule. On est presque naïf en essayant de les combattre. Ni la musique italienne, ni la musique allemande, Dieu merci! n'ont rien à réclamer à Auber. Il est nôtre, c'est incontestable. Les étrangers eux-mêmes saluent dans son talent l'esprit de la France. Toutes ses qualités sont françaises : il brille par le mouvement, par la gaieté du rhythme, par l'élégance, par la finesse, par la grâce. Au besoin, le sentiment dramatique ne lui fait pas défaut; le goût le plus pur est sa règle, et ceux qui aiment la musique opiacée ou la musique pesante peuvent aller à Naples ou à Berlin.

« Il y a dans l'art certaines époques d'invasion étrangère où, pour devenir original entre tous, il suffit de faire la chose du monde la plus simple, d'être de son pays, par exemple. Nous savons que c'est là, chez l'auteur de la *Muette*, affaire de vocation pure et de goût naturel; mais agirait-il de la sorte par spéculation et de parti pris, que l'expédient serait des plus ingénieux. »

On trouve cette courte appréciation dans la *Revue des*

Deux-Mondes [1], qui, une fois par hasard, est de notre avis. Nous l'en félicitons sincèrement.

Retiré dans sa paisible maison de la rue Saint-Georges, le grand compositeur mène une vie très-douce, entre de vieux domestiques attachés à lui depuis quarante ans, et ses chevaux favoris, qu'il va caresser à chaque heure du jour et qui l'appellent par des hennissements familiers, lorsqu'il met trop d'intervalle entre ses visites.

Vivace, alerte, jouissant de toutes ses facultés, il se lève chaque jour à six heures du matin et travaille comme aux meilleurs temps de sa jeunesse. C'est lui qui a surveillé dernièrement à l'Opéra les répétitions de *Don Juan*. Il a même composé, pour faciliter l'exécution du chef-d'œuvre de Mozart, des morceaux de soudure du plus grand effet.

Auber est décoré de tous les ordres du globe. Chevalier de la Légion d'honneur en 1825, il a été promu au grade d'officier en 1835, à celui de commandeur en 1847, et enfin à celui de grand officier en 1861. Outre ses décorations françaises, il porte la croix de chevalier de la couronne de chêne (Hollande), celle d'officier de l'ordre de Léopold (Belgique); celle de grand officier de l'ordre impérial de Guada Lupe (Mexico), celle d'officier de l'ordre *dei santi Maurizio e Lazzaro* (Italie), et celle de chevalier de l'ordre pour le mérite dans les sciences et dans les arts (Prusse). Ce dernier ordre se compose de soixante titulaires seulement, trente Prussiens et trente étrangers. Il faut qu'un membre meure pour qu'un autre lui succède. Après le ruban national, c'est le plus bel ornement de la brochette du maëstro.

1. Avril 1839.

Napoléon III, en 1852, a nommé Auber grand maître de sa musique, et chacun, aux soirées de la cour, témoigne à l'auteur de la *Muette* une sympathie pleine d'admiration.

Doué, comme nous l'avons dit, d'une élégance de manières charmante et d'un esprit de bon aloi, le vieux compositeur fait encore florès dans les cercles parisiens. Sa galanterie pour le beau sexe est devenue proverbiale. On assure que les rois amoureux ont été les plus grands rois. S'il en est de même des musiciens, Auber est le plus grand virtuose des temps passés et des temps modernes.

BALZAC

Il y a dix-sept ans Victor Hugo disait sur la tombe de Balzac :

« Hélas ! ce travailleur puissant et jamais fatigué, ce philosophe, ce penseur, ce poète, a vécu parmi nous de cette vie d'orages, de luttes, de querelles, de combats, commune dans tous les temps à tous les grands hommes. Aujourd'hui le voici en paix. Il sort des contestations et des haines ; il entre, le même jour, dans la gloire et dans le tombeau. Il va briller désormais, au-dessus de toutes ces nuées qui sont sur nos têtes, parmi les étoiles de la patrie. »

L'histoire entière de Balzac est contenue dans ces nobles et solennelles paroles.

Vivant, il a eu sans cesse à combattre les rivalités haineuses, les médiocrités jalouses ; mort, chacun proclame son mérite, chacun lui tresse des couronnes. Ses ennemis eux-mêmes trouvent qu'il n'a pas assez de gloire.

Honoré de Balzac est né à Tours en 1799, le 16 mai,

dans la maison de la rue Impériale [1] qui porte le numéro 45.

Son père, consultant le calendrier et trouvant de bon augure le nom du saint du jour, décida que son fils recevrait ce nom au baptême. Le jeune Honoré grandit à côté de deux sœurs charmantes, dont il refusait de partager les jeux, absorbé qu'il était, dès l'âge le plus tendre, par une sorte d'inspiration précoce qui l'emportait dans le monde des rêves. Il avait à ses côtés une fée mystérieuse, un ange gardien de son génie, qui le couvrait de ses ailes et le berçait doucement dans l'extase. Madame de Balzac, effrayée de voir un enfant si jeune en butte à des tendances ascétiques, essaya de le rendre aux goûts de son âge. On donna force jouets au petit Honoré. Dans le nombre, un seul eut le don de lui plaire : c'était un de ces Stradivarius de vingt-cinq sous qu'on achète à l'étalage des boutiques foraines. Il l'emporta tout joyeux et s'escrima de l'archet du matin au soir.

— Entends-tu comme c'est beau? disait-il à Laure, l'aînée de ses sœurs [2].

— Ma foi, non! répondit celle-ci : tu m'écorches les oreilles.

L'enfant la regarda d'un air scandalisé, quitta la chambre et alla tout seul continuer sa musique sous les arbres du jardin. Deux heures après, on le retrouva, les yeux au

1. Cette rue, dit le *Journal d'Indre-et-Loire*, s'appelait alors rue de l'Armée-d'Italie. La maison qui appartenait au père du célèbre romancier est maintenant la propriété du général d'Outremont. Celui-ci l'a achetée de M. de Balzac père. On voit dans la cour un acacia planté par les ordres de madame de Balzac, le jour même de la naissance de son fils, et qui depuis a été constamment respecté.

2. Aujourd'hui madame Surville.

ciel, le visage inondé de larmes, et jouant toujours du violon. Les notes grinçantes que les cordes rendaient au hasard se changeaient pour le jeune rêveur en une harmonie céleste. Il semblait faire sa partie dans le concert des anges.

Balzac lui-même a donné quelques détails pleins d'intérêt sur son enfance [1]. A cinq ans, il lut les Ecritures et se perdit avec un attrait ineffable dans leurs mystérieuses profondeurs. Tous les livres qui lui tombaient entre les mains étaient dévorés en un clin d'œil. Souvent, dès le point du jour, il partait, chargé de volumes, avec un morceau de pain dans sa poche, et s'en allait au fond des bois, où il lisait jusqu'à la nuit tombante. Envoyé au collége des Oratoriens de Vendôme, il continua de s'y livrer à sa passion pour la lecture. Œuvres scientifiques, philosophiques ou religieuses, tout lui était bon. Les dictionnaires eux-mêmes y passaient, depuis la première ligne jusqu'à la dernière. Il avait pour système de mériter le cachot et de s'y faire envoyer par les professeurs, afin de lire plus à l'aise et sans dérangement. Doué d'une mémoire prodigieuse, il retenait tout, les lieux, les noms, les mots, les choses, les figures. Bientôt il en résulta pour cette jeune tête un phénomène inquiétant. Au milieu du chaos produit par une myriade d'idées tourbillonnantes, la raison parut tout à coup s'éclipser. Notre collégien, revenu à Tours, épouvanta sa famille. On prenait pour de l'idiotisme la somnolence inévitable causée, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, par le travail de classement qui s'opérait dans le cerveau.

Assis au festin de l'intelligence, l'enfant avait absorbé

1. Voir le roman qui a pour titre *Louis Lambert*.

des bibliothèques, et la digestion devenait pénible. Ce philosophe de quatorze ans savait tout, excepté les choses les plus banales et les plus simples : il demandait avec quoi se faisait le pain, il ne distinguait pas une vigne d'un champ de blé. Quinze jours durant, il conserva dans un vase, avec le soin le plus attentif et le plus délicat, une fleur de citrouille que sa sœur Laure lui avait donnée pour un cactus des Indes.

Cette sorte d'apathie intellectuelle rapportée du collége se dissipa bientôt. La mémoire avait terminé son classement; les ténèbres faisaient place à la lumière, et déjà Balzac entrevoyait dans l'avenir le splendide rayonnement de sa gloire.

— Vous verrez! vous verrez! disait-il à ses sœurs, je serai célèbre un jour.

Le mot lui coûta cher. A partir de ce moment, les railleuses jeunes filles ne l'abordaient plus sans lui prodiguer les révérences et sans lui dire avec un ton de voix extrêmement respectueux :

— Salut au grand Balzac!

En 1813, toute la famille quitta la Touraine pour se rendre à Paris. M. de Balzac père venait d'être promu à un emploi lucratif. Il plaça son fils dans un des pensionnats les plus en renom de la capitale. Le jeune homme y compléta ses études. A dix-huit ans, après avoir reçu les diplômes de bachelier et de licencié ès-lettres, il suivit simultanément les cours de l'École de droit, de la Sorbonne et du Collége de France.

Il était beau, vigoureux, plein de santé. L'étude la plus assidue le laissait sans fatigue. Ses yeux pétillaient; il avait constamment le sourire aux lèvres. On trouvait en lui la personnification la plus complète de la joie.

Rentré au logis de son père, il apprenait en se jouant le latin à ses sœurs, ou bien il s'amusait à classer les livres dont il avait fait l'acquisition chez les libraires du quai des Augustins avec l'argent destiné à ses menus plaisirs. Il commença dès lors à former cette bibliothèque précieuse qu'il montrait fièrement aux derniers jours de sa vie, « et qu'il eût léguée à sa ville natale, dit quelque part le bibliophile Jacob, si cette ville ne lui avait pas témoigné tant d'indifférence et même tant d'hostilité [1]. »

Balzac n'a pas été plus qu'un autre « prophète dans son pays. » Rien n'est facile à expliquer, du reste, comme cette éternelle vérification du vieil adage. Il y a chez les compatriotes une jalousie instinctive, un absurde orgueil qui les poussent à mettre à l'index les célébrités du crû. La sottise qui a eu le même berceau que le génie ne se résigne jamais à lui rendre hommage. Elle ne comprend pas que sur le même terroir puissent naître le peuplier superbe et l'arbuste rabougri. Le talent d'un seul cause l'humiliation de tous. On voit la faiblesse nier la force; le roseau critique le chêne, et le cèdre subit les dédains de l'hysope. « Un tel est illustre, allons donc! nous avons joué aux billes ensemble! » Ou bien : « J'étais plus fort que lui en thème! » Ou mieux encore : « Son père n'avait pas le sou! »

Cette injustice du clocher cause aux grands hommes une affliction sérieuse. Il serait si doux de cueillir des lauriers sur la terre natale! Mais ils n'y trouvent que des verges. Le compatriote justifie pour eux un double proverbe et se range à l'opinion de leur valet de chambre.

1. Aujourd'hui la ville de Tours célèbre des fêtes à sa gloire et parle de lui dresser des statues. Elle l'a honni vivant; mort, elle jette des palmes sur sa tombe.

Pour obéir aux ordres paternels, Balzac, tout en faisant son droit, travailla chez l'avoué Guyonnet de Merville, où il rencontra Scribe, qui n'avait pas plus de vocation que lui pour la procédure. On nous affirme que Jules Janin remplissait alors, dans la même étude, les fonctions de petit clerc.

La famille Balzac demeurait rue du Temple. Honoré eut, un certain soir de novembre, à soutenir l'interrogatoire solennel des auteurs de ses jours.

— Quatre mois encore, lui dit son père, et tu entres dans ta vingt et unième année. Quel état choisis-tu ?

— Ma vocation, répondit le jeune homme, me porte du côté des lettres.

— Es-tu fou ?

— Non, c'est un parti pris, je veux être auteur.

— Il paraît, dit madame de Balzac en excitant du regard son mari à la sévérité, que monsieur a du goût pour la misère ?

— Oui, répondit le chef de la famille, on voit des gens qui éprouvent le besoin de mourir à l'hôpital.

— Honoré, dit madame de Balzac, nos plans sont arrêtés pour votre avenir; nous vous destinons au notariat [1].

Le jeune homme fit un geste énergique de dénégation.

— Mais ignores-tu, malheureux, lui dit son père, à quoi peut te conduire le métier d'écrivain ? Dans les léttres, il faut être roi pour n'être pas goujat.

— Eh bien, dit Balzac, je serai roi !

Impossible de vaincre cette résolution tenace. Alors on eut recours au système pénitentiaire adopté par les familles, et qui consiste (passez-nous la trivialité du mot)

1. On avait retiré Balzac de l'étude de M. Guyonnet de Merville pour l'installer comme clerc chez le notaire Passèz, ami de famille.

à faire manger de la vache enragée au fils rebelle. Monsieur et madame de Balzac décident qu'ils iront avec leurs autres enfants habiter la campagne. Honoré reste seul à Paris, afin d'y exercer la carrière de son choix. Sa bourse, comme on le devine, est garnie très-médiocrement : le manque de fonds seul peut l'amener à résipiscence.

Installé dans une pauvre mansarde, voisine de la bibliothèque de l'Arsenal [1], il travaille avec un courage surnaturel, au milieu de privations de toutes sortes et sans rien perdre de sa gaîté. Les lettres qu'il envoie à cette époque à ses sœurs sont des chefs-d'œuvres de naïveté comique et d'enjouement. Sa mansarde, ouverte à tous les souffles de l'hiver, lui occasionne des maux de dents affreux. Il a les joues enflées par une fluxion perpétuelle.

« Ah! ma pauvre Laure, écrit-il, si tu me voyais, tu ne me reconnaîtrais plus : je suis un *Pater dolorosa !* »

Comme tous ceux qui débutent en littérature et qui ont encore l'imagination farcie des souvenirs de collége, Balzac se met à composer la tragédie de rigueur. Il dresse le plan d'un magnifique *Cromwell* en cinq actes, et nous avons la chance heureuse de pouvoir offrir à nos lecteurs quelques extraits de ce plan curieux, écrit en 1819 de la main de Balzac lui-même.

« Du respect, mademoiselle ! (C'est encore à sa chère Laure qu'il écrit.) Sophocle cadet vous parle.

1. Rue Lesdiguières, n° 7. Balzac demeura ensuite rue du Roi-Doré, puis rue des Marais-Saint-Germain. En 1827, il s'installa rue de Tournon, n° 2, dans la maison de Henry de la Touche, avec lequel il se lia d'amitié. En 1830, il logeait rue Cassini. Ce fut là qu'il écrivit *Gobseck* et la *Peau de Chagrin*. Depuis, il a tour à tour habité la rue Saint-Honoré, Chaillot, Ville-d'Avray, Passy, et enfin ce petit hôtel des Champs-Élysées où la mort est venue le prendre.

Écoute, ingénue ! Dans la première scène du premier acte, on voit entrer la reine Henriette, accablée de fatigue et ayant dépouillé les vêtements, prestige de sa grandeur. Elle arrive, soutenue par le fils de Strafford, dans Westminster. Strafford, tout en larmes, lui décrit les nouveaux malheurs, et finit par lui dire que Charles est prisonnier. Tu juges l'élan de la reine, qui veut qu'on la conduise à son époux pour partager ses fers et le défendre. — Scène II. — Au moment où Strafford conduit la reine, apparaissent Cromwell et son gendre Ireton. Strafford fait cacher la reine. — Scène III. — Les conjurés arrivent, et l'on discute si l'on fera mourir ou non le roi. Cette scène sera fort vive. Fairfax (honnête garçon) défend la vie du roi et dévoile l'ambition de Cromwell. — Scène IV. — Cromwell rassure les conjurés sur les craintes que leur a inspirées Fairfax, et l'on convient de faire mourir le roi. — Scène V. — A ce moment, la reine indignée (elle a tout entendu), s'élance, et tu juges !... quel discours ! (*Elle sort.*) — Scène VI. — Cromwell et ses amis sont ravis; c'est une victime qui leur manquait. (*Ils sortent.*)

ACTE II (*toujours dans Westminster*).

Scène Ire. — Le roi seul (dans sa prison) fait un monologue... ah !... aux oiseaux ! Scène II. — La reine vient trouver le roi. (C'est là où il faut du talent !) Expansion. La reine rend compte de ses démarches. (Que de difficultés ! l'amour conjugal sur la scène pour tout potage ! mais il faut qu'il embrase la pièce), » etc., etc.

Tout le reste du plan est de la même candeur et du même style. On aime à assister aux premiers tâ-

tonnements de ce beau génie, qui, certes, n'était pas là dans sa route. Il se fourvoyait en essayant de parcourir les sentiers de l'art dramatique, beaucoup trop étroits pour les allures puissantes de son imagination. Balzac, après avoir expliqué en détail le plan de *Cromwell* à sa sœur, termine de la sorte :

« Si tu as quelques belles pensées, communique-les-moi. Garde les jolies, il ne me faut que du sublime. Ma tragédie sera le bréviaire des rois et des peuples; je veux débuter par un chef-d'œuvre ou me tordre le cou. Il est déjà une heure du matin, et j'ai encore à t'écrire. (Je ne l'intitule pas *Charles Ier* pour ne pas effaroucher S. A. R. duchesse d'Angoulême.) Si je m'écoutais, je couvrirais une rame en t'écrivant. Ce qui me demande le plus de travail, c'est l'exposition. Il y a à faire le portrait de *Cromwell*, et Bossuet m'épouvante. Cependant j'ai des vers déjà tournés... Ah! ma sœur, ma sœur! si je suis un Pradon, je me pends. »

A quelques mois de là, Balzac, ayant terminé ses cinq actes, vint les lire à sa famille. On avait invité quelques personnes capables de juger l'œuvre, entre autres Stanislas Andrieux, professeur de littérature au Collége de France[1]. Celui-ci, la lecture achevée, déclara, d'un ton de pédagogue et en présence même du jeune auteur, que la tragédie ne révélait chez celui qui l'avait écrite aucun germe de talent.

Sous le coup de cette critique brutale, Balzac retourna dans sa mansarde, humilié sans doute de voir condamner la pièce, mais en appelant à son courage

1. Auteur d'*Anaximandre*, de *Junius Brutus*, et de sept à huit autres pièces.

pour infirmer la décision d'un juge trop rigoureux, et peut-être jaloux. Il renonça au laurier tragique et se fit romancier. Bravant la souffrance matérielle et riant au nez de la misère, il écrivit quarante volumes, publiés tour à tour par ces éditeurs vampires qui se tiennent au berceau du génie et l'étouffent dans leurs embrassements avides. Ils ont pour système de laisser mourir un auteur de faim, l'exploitent à leur aise, vendent ses livres sous le manteau, presque toujours avec un pseudonyme[1], ou à la faveur de quelque préface parasite, et lui enlèvent toute sa publicité, toute sa gloire.

— Tu le vois, dit M. de Balzac à son fils, tes efforts sont infructueux. Un homme qui arrive à l'âge de vingt-cinq ans sans pouvoir gagner par son travail l'argent nécessaire à sa propre subsistance est dans une fausse route.

Le jeune homme soupira. Bien certainement il n'était pas convaincu; mais il sentait qu'il se brisait la tête contre une muraille de bronze. Par un suprême effort d'énergie, il résolut d'arriver à la fortune et à l'indépendance pour avoir enfin le droit d'écrire. Un ancien camarade de collége lui prêta des fonds et le mit en mesure d'exploiter une idée de librairie assez féconde. Il s'agissait d'imprimer en un seul volume compact les œuvres de Molière, et, en un second volume pareil au premier, celles de la Fontaine. L'affaire présentait toutes les chances de succès possibles.

1. Les premiers romans de Balzac ont été publiés sous les noms de lord R'hoone, anagramme d'Honoré, et d'Horace de Saint-Aubin. Ces romans avaient pour titre *Argow le Pirate*, la *Dernière Fée*, le *Sorcier*, l'*Israélite*, *Jane la pâle*, le *Vicaire des Ardennes*, *Jean Louis*, l'*Héritière de Birague*, etc., etc.

Balzac écrivit une introduction remarquable en tête de chaque volume, et les publia.

Mais il avait compté sans le mauvais vouloir des libraires. Aucun de ces derniers, pour nous servir d'une expression reçue, ne poussa à la vente. L'édition dépréciée tomba au rabais, et Balzac vit s'engloutir la somme qui lui avait été confiée. Son ami ne se découragea pas. Il lui prêta de nouveau de l'argent pour l'aider à se relever de cette perte. M. de Balzac père, heureux de voir son fils marcher dans une autre voie, fournit lui-même trente mille francs, destinés à l'achat d'une imprimerie.

Voilà donc notre romancier lancé à corps perdu dans toutes sortes d'entreprises typographiques. Établi rue des Marais-Saint-Germain, nº 13, il monte douze presses, organise une fonderie de caractères, donne à toute sa maison l'activité la plus merveilleuse et croit enfin sortir vainqueur de sa lutte avec le sort. Malheureusement, à cette époque, la Restauration menacée s'imaginait échapper au péril en muselant la presse, en imposant à la librairie entrave sur entrave. Un fonds de roulement de cinquante ou soixante mille livres eût été nécessaire au jeune imprimeur pour attendre des temps moins rudes. Il ne le trouva pas, et fut obligé de céder à vil prix un matérie qui a fait la fortune de ses successeurs [1].

Balzac revint à la littérature, non plus seulement pour vivre, mais pour payer les dettes qu'il avait contractées.

1. M. Deberny, acquéreur de la fonderie de caractères, y a gagné plus de six cent mille francs.

Au lieu d'abattre les grandes âmes, le malheur double leur énergie. La foi, chez l'artiste comme chez le chrétien, soulève les montagnes, et nous allons voir tout à coup resplendir, au plus haut du ciel littéraire, cette gloire si lente à son aurore.

Un libraire non vampire, M. Levavasseur, édite les nouvelles œuvres de Balzac. Il l'engage à les signer de son nom. Le *Dernier Chouan,* la *Femme de trente ans,* les *Deux Rêves,* la *Maison du Chat qui pelote,* le *Bal de Sceaux,* publiés de 1827 à 1829, commencent à rendre populaire notre patient écrivain, et la *Physiologie du Mariage* achève d'asseoir sa renommée sur une base solide. Dès ce moment, il ne s'arrête plus. Ses nuits et ses jours sont consacrés au travail. Il absorbe à chaque page qu'il écrit une gorgée d'essence de café, chasse le sommeil et se brûle le sang; mais aussi que de chefs-d'œuvre ! que de conceptions admirables ! *Gobseck,* la *Vendetta,* la *Peau de Chagrin, Sarrasine, Louis Lambert,* l'*Illustre Gaudissart,* le *Médecin de Campagne, Ferragus, Eugénie Grandet, Séraphita,* la *Duchesse de Langeais,* le *Père Goriot,* la *Recherche de l'absolu, un Grand homme de province à Paris,* le *Lys dans la Vallée,* le *Curé de Village*[1] et vingt autres romans, en tout plus de soixante volumes, paraissent dans un intervalle de six années.

Et Balzac n'a jamais eu de collaborateurs, et ses plus grands ennemis n'osent pas soutenir qu'une ligne, une seule ligne étrangère, soit venue, à aucune époque, déshonorer son œuvre.

1. Tous ces livres ont eu d'innombrables éditions et ont fait la fortune de beaucoup de libraires, parmi lesquels nous citerons M. Hippolyte Souverain.

Tout lui appartient, à celui-là ! Jamais il n'a mis son nom glorieux comme estampille sur le livre d'un autre, afin de l'offrir à ses lecteurs en contrebande; jamais il n'a passé avec le journalisme de ces marchés impudents que nous avons vu conclure à la honte des lettres françaises. La postérité n'aura pas à faire un triage dans les volumes signés de lui pour les rendre aux véritables auteurs et venger la morale publique.

La *Comédie humaine* est une création gigantesque. On peut dire qu'à elle seule c'est tout un monde [1].

Balzac est le Benvenuto Cellini de la littérature moderne : il a sculpté ses livres avec une patience admirable. Toutes ses phrases sont ciselées. Il excelle dans la fonte des passions et coule ses personnages en bronze.

Depuis Molière, aucun auteur n'a plus profondément exploré le cœur humain. La femme, cet éternel désespoir du peintre de mœurs, cet être fugitif et mystérieux, cette fleur aux mille nuances insaisissables, la femme a trouvé tout à coup son naturaliste, son historien, son poète. Elle lui a donné le secret de ses joies et de ses misères; elle lui permet d'expliquer ses mignardises, ses chatteries, ses dédains, ses préférences, ses caprices et ses bonheurs. Chacune des phrases de ce grand livre, dont notre mère Ève a écrit la première ligne, est traduite fidèlement par Balzac. Il déchiffre les hiéroglyphes les plus obscurs du sentiment. Son scalpel met à nu les fibres les plus délicates de la pensée. Il

1. Elle se divise en huit grandes séries : 1° *Scènes de la vie privée;* 2° *Scènes de la vie de province;* 3° *Scènes de la vie parisienne;* 4° *Scènes de la vie politique;* 5° *Scènes de la vie militaire;* 6° *Scènes de la vie de campagne;* 7° *Études philosophiques;* 8° *Études analytiques.*

dissèque le cœur de la femme, en analyse toutes les palpitations, toutes les tendresses; il nous montre dans leur exquise et parfaite essence les adorables qualités qui la distinguent; puis il cherche les défauts, il les surprend tour à tour avec une pénétration merveilleuse. L'ombre succède à la lumière, et, sous l'enveloppe de l'ange, on découvre parfois le démon. Ruses du sourire, perfidies du geste, diplomatie du regard, rien n'échappe à cet anatomiste habile. Le génie de la création semble lui avoir donné la clef de tous ses mystères.

Quand on compare les femmes de Balzac aux femmes de George Sand, on y trouve toute la différence qui existe entre la saine logique et le paradoxe, entre la vérité et le mensonge. Balzac instruit, madame Sand trompe. Le premier moralise, la seconde atteint un but absolument contraire. Toutes les *Indiana* et toutes les *Valentine* du monde pâlissent devant *Renée* et *Louise*, ces types délicieux que nous offrent les *Mémoires de deux jeunes mariées*. On ne cherche pas longtemps la conclusion morale de ce livre. Madame Sand, à qui Balzac l'a dédié ironiquement, a dû comprendre tout d'abord que l'amour exalté de ses héroïnes n'enfante que perdition et malheur. *Renée* se sauve de l'amour par la maternité et vit heureuse, tandis que *Louise* est tuée par l'amour, parce qu'elle n'a pas eu la maternité. Balzac n'aimait pas George Sand. Il disait d'elle :

« — C'est un écrivain du genre neutre. La nature a eu des distractions à son égard : elle aurait dû lui donner plus de culotte et moins de style. »

Cependant Balzac, malgré le succès de ses livres, ne s'enrichissait pas. Il travaillait avec trop de conscience et trop de lenteur. Jamais il n'était content de lui-

même. Un de ses romans, *Pierrette*, fut remis quatorze fois sur le chantier.

— Mais, lui disait l'imprimeur, vous allez avoir pour dix-huit cents francs ou deux mille francs de correction.

— Qu'importe ? répondait Balzac, allez toujours !

On lui obéit; il ne s'arrêta qu'à la vingt-septième épreuve. *Pierrette* était dédiée à la charmante femme qui devait un jour porter son nom [1]; il voulait lui envoyer tout son talent avec tout son cœur. Les corrections du livre dépassèrent le prix de vente de trois ou quatre cents francs. Il était impossible que l'auteur payât ses dettes avec un pareil système.

« Balzac poussait si loin le mérite de la vérité et de l'exactitude, dit le bibliophile Jacob, qu'il ne dépeignit jamais un pays sans l'avoir visité, et qu'il ne craignait pas de faire un voyage pour voir une ville, une rue, un lieu quelconque où il voulait placer les scènes de son drame. De là ces merveilleux tableaux du logis Grandet à Saumur, et de la maison Rouget à Issoudun. M. de Balzac était peintre à la manière de Gérard Dow, de Miéris, et de Rembrand. »

Ahuri par les clameurs de ses créanciers, il avait des moments de tristesse profonde, que la douce affection des siens s'appliquait à dissiper. Presque chaque soir, il dînait chez sa sœur Laure, établie à Paris avec son époux et ses deux filles.

— Voyons, mes gazelles (il appelait ainsi ses nièces), dit-il un jour en entrant, prêtez-moi du papier et un crayon... Vite ! vite !

On lui donna ce qu'il demandait. Il passa près d'une

1. Madame Ève de Hanska.

heure, non pas à écrire des notes, comme on se l'imagine peut-être, mais à aligner des chiffres les uns sous les autres et à les additionner.

— Cinquante-neuf mille francs, murmura-t-il, je dois cinquante-neuf mille francs ! Il ne me reste plus qu'à me brûler la cervelle ou à me jeter à la Seine.

— Et le roman que tu as commencé pour moi, tu ne l'achèveras donc pas [1] ? lui dit en pleurant sa nièce Sophie.

— Cher ange !... en effet, j'ai tort de me décourager de la sorte. Travailler pour toi, cela me portera bonheur. Voyons, plus d'idées sombres. J'achève ton roman, c'est un chef-d'œuvre, je le vends trois mille écus, les éditeurs me proposent des traités superbes... A merveille ! Je paye en deux ans tous mes créanciers, je vous amasse une dot, et je suis pair de France. Voilà qui est convenu, dînons.

— Et les places de théâtre que tu nous as promises, mon oncle ?

— Tiens, justement je les ai dans ma poche. Nous irons au Gymnase.

— Mais tu n'es pas habillé.

— Surville me prêtera son habit... N'est-ce pas, Surville ?... A table, mes gazelles, à table !

Le dîner fut d'une gaîté folle. Balzac ne pensait plus au chiffre de ses dettes. On apporta du bordeaux et des marrons au dessert.

— Habille-toi donc, mon oncle ! crièrent les jeunes filles; nous serons en retard.

1. Balzac défendait à ses nièces de lire ses œuvres. Il composa tout exprès pour elles *Ursule Mirouet*, un angélique et chaste livre, dont toutes les pages sont empreintes du sentiment chrétien le plus pur.

— C'est juste, dit Balzac, se levant de table et passant pour faire toilette dans une pièce voisine.

La porte restait entr'ouverte. Au bout de quelques minutes, il cria :

— Eh ! Surville, laisse-moi du bordeaux !

— Diable, fit son beau-frère, la bouteille est vide, nous avons tout bu; mais je vais descendre à la cave.

— Non, non, ne te dérange pas. S'il n'y a plus de bordeaux, je mangerai des marrons en place.

Et toute la famille d'éclater de rire.

Si nos lecteurs trouvent ces anecdotes puériles, bien certainement ils auront tort, car elles peignent Balzac au naturel. La Providence, à côté des traverses sans nombre et des inquiétudes dont fut semée sa vie, lui donnait ce caractère heureux sur lequel glissait le chagrin. Une minute de joie effaçait chez lui des heures de désespoir et lui rendait tout le ressort nécessaire à ses travaux. Souvent il jouait avec ses nièces pendant des jours entiers, comme Henri IV faisait avec ses enfants. Quand sa sœur le grondait de perdre ainsi des moments précieux, il s'écriait :

— Tais-toi, Pétrarque [1] ! Il faut que ma tête se soulage, sans quoi je deviendrais cerveau.

Les douleurs de dents qu'il avait gagnées dans sa froide mansarde de la rue Lesdiguières le tourmentaient encore. Il refusait de se soigner, prétendant que, les loups n'ayant jamais recours aux dentistes, les hommes devaient être comme les loups.

— Allons donc, tu manques de courage, et tu n'oses pas te faire arracher une dent, dit sa sœur.

1. Il lui donnait plaisamment ce nom, parce qu'elle s'appelait Laure.

— Par exemple! J'en ai là une qui branle; donne un bout de fil, tu verras si je ne l'extirpe pas moi-même.

Il se mit en devoir de procéder à l'opération; mais il y allait avec tant de délicatesse et de mesure, que sa sœur, impatientée, se précipita sur la main qui tenait le fil et arracha, par l'effet de cette brusque secousse, la canine malade.

— C'est singulier, dit Balzac; il paraît que je ne tirais que moralement.

L'esprit de réplique et d'à-propos ne lui manquait jamais. Il lançait tout ce qui lui venait aux lèvres, accompagnant ses saillies de ce gros rire tourangeau qui l'a fait comparer à Rabelais, son joyeux compatriote, avec lequel, n'en déplaise à madame Sand, il a plus d'un trait de ressemblance.

Comme la littérature ne lui fournissait décidément pas de quoi payer ses dettes, Balzac se creusa l'imagination pour arriver à la découverte d'une industrie capable de l'enrichir. Lisant un jour Tacite, et voyant que les Romains avaient exploité jadis en Sardaigne des mines d'argent, il se frappe le front et s'écrie :

— Je suis millionnaire!

Sans plus de retard, il emprunte cinq cents francs, court à Marseille, s'embarque sur un bâtiment génois et communique son idée au capitaine, qui la trouve délicieuse. Il est de toute évidence que les Romains, peu versés dans l'art de la chimie, n'ont dû scorifier que médiocrement les mines. Balzac s'assure du fait à son arrivée en Sardaigne, rapporte du minerai à Paris, acquiert par l'analyse la preuve qu'il renferme encore beaucoup de métal, et demande au gouvernement sarde l'autorisation de glaner après les Romains. On lui répond qu'il est trop tard. Le

capitaine du bâtiment génois a trouvé l'idée si bonne, qu'il s'est hâté de solliciter à son profit la susdite autorisation.

Victime de cet abus de confiance, Balzac ne se déconcerte pas et cherche d'autres moyens de conquérir la fortune. Dutacq, ancien gérant du *Siècle*, nous avoua que, deux mois durant, sous un berceau des Jardies [1], loin des regards indiscrets et dans le plus profond mystère, l'auteur de la *Comédie humaine* et lui se sont torturé le cerveau pour résoudre le vieux problème du mouvement perpétuel. Un soir, Balzac bondit comme Archimède en s'écriant : « *Eurêkâ !* Je l'ai trouvé ! » Séance tenante, il fait signer à Dutacq que la découverte leur appartient en commun. Celui-ci donne son parafe de grand cœur. Mais, hélas ! après avoir étudié plus scrupuleusement le système, Balzac y reconnaît un vice, et son associé reçoit, le lendemain, le billet suivant :

« N'y comptez plus, il manque deux chevaux à la machine. »

Un plan condamné, Balzac se rejetait sur un autre. Tantôt il cultivait des ananas pour se faire deux cent mille livres de rente, oubliant que ces fruits exotiques ne peuvent mûrir sous notre froid soleil; tantôt il se livrait à des combinaisons mathématiques on ne peut plus savantes, avec l'espoir d'en trouver une au moyen de laquelle il ferait sauter les banques de Bade et de Hombourg. Jules Sandeau lui venait en aide dans la recherche de ce paroli puissant qui devait leur amener des montagnes d'or. *Eurêka !* je l'ai trouvé ! cria pour la seconde fois Balzac, ivre d'espoir.

— Oui... mais le double zéro? vous n'en n'avez pas tenu

1. Maison de campagne que Balzac habitait alors à Ville-d'Avray.

compte, lui dit Sandeau. Tout s'écroule, c'est à recommencer. »

Sans le double zéro, les banques d'Allemagne auraient vu leur dernier jour.

Une dernière fantaisie de Balzac fut d'aller en Corse cultiver l'opium. Il élaborait avec un soin extrême tous ces plans étranges, et il était impossible, en l'écoutant, de ne pas partager ses illusions; il magnétisait son auditeur, il le tenait pantelant sous l'action de sa parole et de son regard. Dutacq se sauva un jour des Jardies en s'écriant :

« — Ma parole d'honneur, il me rendra fou comme lui ! »

Edouard Ourliac, Lassailly, Gérard de Nerval, Laurent Jan et le marquis de Belloy ont raconté des choses merveilleuses de cette puissance de fascination de Balzac. On ne pouvait pas collaborer avec lui. Son imagination vous emportait dans les espaces. Il effrayait, il donnait le vertige.

L'illustre écrivain renonça définitivement à ces fous rêves. On lui fit comprendre qu'il était plus simple de chercher la fortune au sein du domaine littéraire, dont il avait la libre exploitation.

— Créez un journal, une revue, lui dirent ses amis; votre nom seul amènera des souscripteurs par phalanges.

Balzac suivit ce conseil. Mais une chance fatale s'acharnait après lui et paralysait tous ses efforts. Le *Feuilleton littéraire*, la *Revue parisienne* et la *Chronique de Paris* moururent entre ses mains. Il était trop artiste. Quand il écrivait lui-même de bonnes et consciencieuses pages, quand les Méry, les Théophile Gautier, les Charles de Bernard, les Chaudesaigues, les Gustave Planche ré-

pondaient à son appel et lui prêtaient leur concours, il croyait avoir assez fait pour le public. Il ne *girardinisait* pas ses lecteurs; il regardait comme indigne de lui-même et de sa gloire de recourir à toutes les promesses mensongères de l'affiche, à toutes les bourdes de l'annonce. Balzac était un de ces hommes naïfs, faciles à duper, mais incapables de duper personne. Il avait la confiance et la bonhomie d'un bourgeois de province.

On lui présente, un soir, à la *Chronique de Paris*, un très-jeune homme qui veut, dit-on, commanditer l'entreprise. Balzac invite ce jeune homme à dîner en compagnie de tous les rédacteurs de la *Revue*. Son convive est traité en prince. Le champagne mousse, les bouteilles se vident, l'esprit court en fusées d'un bout de la table à l'autre. Après le café, le prétendu commanditaire se lève et dit à l'illustre rédacteur en chef:

— Eh bien, monsieur de Balzac, voilà qui est entendu, j'en parlerai à papa!

Ce *j'en parlerai à papa* produisit sur les dîneurs l'effet du *mané thécel pharès*. Balzac avait pris le collégien candide pour un bailleur de fonds sérieux. On lui eût affirmé, dans ses moments de gêne, qu'un sac d'or lui descendrait de la lune, à minuit, qu'il aurait tendu les mains pour le recevoir.

La *Chronique* perdait des abonnés chaque jour. Elle publiait en vain des chefs-d'œuvre; il y avait autour d'elle, dans la presse parisienne, une légion de charlatans qui faisaient rage sur leurs tréteaux et vendaient, à grand renfort de coups de tam-tam, leurs drogues politiques et littéraires, au détriment des saines élucubrations de Balzac et de ses amis. L'auteur du *Lys dans la Vallée* travailla dix-huit mois pour ajouter vingt-cinq mille francs

de plus au chiffre de son passif. Il en devait dix mille à l'ancien directeur du journal[1].

Celui-ci, gêné lui-même, fut obligé de poursuivre rigoureusement son débiteur et le menaça de la contrainte par corps. Mais Balzac était introuvable. Le garde du commerce chargé de le prendre venait de passer trois semaines en courses inutiles, quand une Ariane vindicative (elle mériterait bien de voir écrire ici son nom en toutes lettres) se présenta chez le créancier et lui dit :

— Monsieur, vous faites chercher M. de Balzac. Or, j'ai *un intérêt très-grand* à ce que M. de Balzac soit mis en prison (charmante femme !), et je vais vous faire connaître le lieu de sa retraite : il demeure aux Champs-Élysées, à l'hôtel de madame Visconti.

Rien n'était plus exact que ce renseignement. Deux heures après, l'hôtel était cerné. Balzac, interrompu au milieu d'un chapitre de roman, vit entrer deux recors, armés du gourdin traditionnel. Ils lui signifièrent qu'un fiacre attendait à la porte.

Une femme avait trahi notre écrivain, ce fut une femme qui le sauva. Royalement hospitalière, madame Visconti jeta dix mille francs au nez des recors et leur montra la porte.

Guéri à tout jamais des entreprises industrielles, Balzac se remit au travail avec cette énergie victorieuse et cette passion du beau qui sont les deux traits les plus saillants de sa nature. Outre les œuvres mentionnées précédemment, il publia, de 1837 à 1845, la *Vieille Fille*, le *Cabinet des Antiques*, *César Birotteau*, la *Filandière*, *Une Fille d'Ève*, *Mercadet*, *Vautrin*[2], les *Ressources*

1. M. Duckett, qui rédigea depuis le *Dictionnaire de la Conversation*.

2. Drame en cinq actes, dont Frédérick Lemaître joua le principal rôle. Le

de Quinola, *Une Ténébreuse Affaire*, *Béatrix*, *Albert Savarus*, *Un Début dans la Vie*, *Honorine*, et cette admirable *Monographie de la Presse parisienne* [1], qui le vengea d'un seul coup de tant d'agressions odieuses.

Comme tous les hommes d'un talent supérieur et qui se trouvent, par cela même, au-dessus de l'injure, Balzac méprisait profondément cette tourbe d'écrivassiers qui s'agitent dans les limbes du petit journalisme.

— Ce sont les punaises de la littérature, disait-il; on les écrase quelquefois, parce qu'elles mordent, mais on ne se met pas en colère contre elles.

Harcelé sans cesse, il se défendait avec calme, sans descendre de la hauteur de son génie. L'introduction du *Lys dans la Vallée* est une preuve de ce que nous avançons. Balzac l'écrivit à l'époque de son procès avec M. Buloz [2]. Aujourd'hui que les passions sont éteintes et que la mort a séparé les adversaires, le survivant peut dire si une seule page de cette introduction est tachée de fiel.

En 1834, on décida l'auteur du *Père Goriot* à sonder le terrain académique. C'était grave. Il avait de ce côté-là plus de jaloux encore et plus d'ennemis que partout ailleurs. Ne voulant pas s'exposer directement à des rebuf-

ministère prétendit que l'acteur s'était grimé de manière à ressembler à Louis-Philippe, et on défendit la pièce.

1. On trouve la liste des œuvres de M. de Balzac en tête de l'édition Houssiaux. Cette édition contient quatre-vingt-dix romans ou nouvelles, et représente plus de cent vingt volumes ordinaires de cabinet de lecture. Elle est plus complète que l'édition Furne. Un investigateur patient a réuni en une sorte de faisceau lumineux toutes les *Pensées de Balzac*, recueillies dans ses œuvres. Un autre a dressé la liste de tous les personnages de la *Comédie humaine;* ils sont au nombre de cinq mille.

2. 1836. — M. Buloz avait fait paraître une édition incomplète du *Lys de la Vallée* dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*, sans l'aveu de M. de Balzac.

fades, il fit pressentir sur sa candidature trois académiciens qui passaient pour de chauds meneurs en matière d'élections. Ceux-ci ne parurent pas décidés le moins du monde à lui ouvrir les portes du temple. Le plus influent des trois appuya son refus de cette magnifique raison :

— Que voulez-vous? M. de Balzac n'est pas dans un état de fortune convenable.

A cela Balzac répondit :

— Puisque l'Académie ne veut pas de mon honorable pauvreté, plus tard elle se passera de ma richesse.

Il était convaincu que la fortune allait enfin lui sourire. Hélas! il la vit effectivement apparaître, mais derrière elle se tenait la mort!

Balzac devait être la victime du mauvais goût de son époque. Il fut assassiné par le mercantilisme littéraire, auquel, de jour en jour, la complicité de certains journaux donnait plus de force. On mettait à la mode des romans dialogués et accidentés, œuvres rapides et folles qui se pliaient aux exigences de la colonne, tenaient le lecteur en suspens par des combinaisons stupides de chandelle éteinte, de porte close ou de chausse-trappe béante, renonçaient aux détails de mœurs, à la peinture de caractères, tiraient à la ligue, encombraient la place et s'étalaient d'un bout du journalisme à l'autre en flasques et désolantes tartines. Balzac voulut lutter contre cet envahissement et rester lui-même. Il eût été de force à le faire, si ses ennemis eussent combattu à armes courtoises, c'est-à-dire en opposant plume à plume, travail à travail. Mais ils avaient juré de lui fermer la lice et de rendre le combat impossible. C'est alors que nous avons vu opérer en plein soleil et en plein scandale ces marchands éhontés qui trafiquaient de l'honneur des lettres, établissaient à

tous les coins des fabriques de romans, faisaient travailler des esclaves, et signaient sans honte, en face du public, les produits d'une plume anonyme.

Pendant cette période honteuse où Mercure était devenu le dieu des lettres, Balzac imprima des livres qui passèrent presque inaperçus[1]. Nous citerons *Ève et David, Splendeurs et misères des courtisanes, Modeste Mignon,* les *Comédiens sans le savoir,* et les *Parents pauvres.* Ce dernier ouvrage surtout prouve que le talent de l'auteur grandissait encore.

On ne s'imagine pas combien Balzac était humilié quand un éditeur établissait un point de comparaison quelconque entres ses romans et ceux du mousquetaire Dumas ou du socialiste Eugène Sue. Voici un fait dont nous avons été témoin. C'était pendant l'hiver de 1843. MM. Maulde et Renou publiaient un *Tableau de la Grande Ville,* dont Marc Fournier, directeur actuel de la Porte-Saint-Martin, surveillait la rédaction. Balzac entre, un soir, dans le cabinet des éditeurs et leur dit :

— Nous sommes convenus, Messieurs, que la *Monographie de la presse parisienne* me serait payée à raison de cinq cents francs la feuille.

— C'est vrai, répondirent-ils.

— J'ai reçu quinze cents francs; il y a quatre feuilles, c'est donc cinq cents francs que vous restez me devoir.

— Mais vos corrections, Monsieur de Balzac, savez-vous à quel chiffre elles montent ?

1. On doit dire, à la louange de l'éditeur Hippolyte Souverain, que, malgré l'indifférence du public, il s'appliqua constamment à maintenir Balzac à la hauteur de sa renommée.

— Il n'a pas été dit que je payerais les corrections.

— Sans doute, répliqua M. Renou. Pourtant je dois vous dire que l'article d'Alexandre Dumas, *Filles Lorettes et Courtisanes*, a produit également quatre feuilles. Nous n'avons pas donné un centime de plus.

Balzac tressaillit et devint pâle. Évidemment, pour faire une pareille démarche, il se trouvait dans une grande pénurie financière. Mais il oublia tout devant les paroles qu'il venait d'entendre, n'insista plus, se leva, prit son chapeau, et dit avec un accent de dignité solennelle :

— A partir du moment où vous me comparez à ce nègre-là, j'ai bien l'honneur de vous saluer !

Il sortit. Le nom seul d'Alexandre Dumas fit gagner cinq cents francs à la caisse de la *Grande Ville*.

Ce noble Christ de l'art avait, comme le Christ du Calvaire, des larrons à sa droite et à sa gauche. Par malheur, ceux-ci n'étaient pas crucifiés; leurs mains étaient libres, ils s'en servaient pour tout prendre. Non-seulement ils repoussaient Balzac au seuil des journaux, mais ils parvenaient à lui fermer la porte du théâtre. On sait que, de ce côté-là, beaucoup de succès se font à la main, et que, par contre, les chutes s'organisent avec la facilité la plus grande.

Depuis la mort de Balzac, *Mercadet* a eu les honneurs de la rampe. On joue au Vaudeville avec succès *Vautrin* et les *Ressources de Quinola,* et *Paméla Giraud* et la *Marâtre* obtiendront également tôt ou tard un triomphe posthume. On ne ment plus en présence d'une tombe. Les envieux se taisent quand la postérité parle.

Balzac a été le plus grand travailleur des temps modernes. Il faut remonter jusqu'aux moines du moyen âge pour trouver le même zèle, la même assiduité, la même patience. Il se couchait tous les soirs à cinq heures et demie, après son dîner, se levait à onze heures ou minuit, s'enveloppait du froc monacal qu'il avait adopté pour robe de chambre, et travaillait sans désemparer jusqu'à neuf heures du matin. Son domestique François lui apportait alors à déjeuner, prenait en même temps les épreuves attendues par l'imprimeur, et Balzac, tirant sa montre, lui disait avec un sérieux imperturbable :

— Je te donne dix minutes pour porter cela à Charenton.

L'imprimerie était *extrà muros*, et l'écrivain restait rue Saint-Honoré, c'est-à-dire à une distance de près de deux lieues, ce qui n'empêchait pas François de répondre :

— Dix minutes, soit. Je pars.

Balzac, après son déjeuner, reprenait la plume jusqu'à trois heures, faisait une promenade dans les champs jusqu'au dîner, se couchait ensuite, et recommençait le même train de vie tous les jours. Quand on songe à la manière dont il écrivait ses romans, on est effrayé de la force de ce génie, assez sûr de lui-même pour ne pas craindre de perdre ses éléments créateurs et pour appliquer aux lettres le procédé que les peintres adoptent pour leurs toiles. Balzac ébauchait un roman comme on ébauche un tableau. Son premier jet, même en écrivant ses livres les plus longs, n'a jamais dépassé trente ou quarante pages. Il lançait chaque feuillet derrière lui sans le nu-

méroter, afin d'échapper à la tentation de relire, et, le lendemain, on lui donnait, avec des marges énormes, les épreuves de son manuscrit. Les quarante pages en formaient cent sur la seconde épreuve, deux cents sur la troisième, et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'ouvrage.

Cette manière d'écrire faisait le désespoir des com positeurs d'imprimerie. Retrouvant avec une multitude prodigieuse de renvois et de surcharges leur travail de la veille, ils se croyaient en face du chaos. C'était un rayonnement bizarre, un véritable feu d'artifice, dont les fusées se croisaient, s'enchevêtraient, tournaient à droite, revenaient à gauche, descendaient, montaient, se heurtaient et leur donnaient le vertige.

Dans chaque traité qu'ils passaient avec leurs patrons, ils spécifiaient, comme clause rigoureuse, qu'ils n'auraient pas, journée commune, plus de *deux heures de Balzac*.

Toutes ces épreuves du maître ont été conservées et se vendent à prix d'or.

Nous ne terminerons pas cette biographie sans mettre le lecteur en garde contre les fausses anecdotes et les calomnies indécentes que les ennemis de Balzac ont inventées à toutes les époques pour attaquer sa réputation ou le tourner en ridicule. Il y a des gens qui se plaisent à déposer des immondices au pied des Pyramides. Quand les journaux de France n'osaient pas imprimer tel ou tel mensonge, on l'expédiait sous enveloppe aux feuilles étrangères, et la presse parisienne, dégagée de toute responsabilité, faisait écho sans scrupule.

Ce fut ainsi qu'on accusa M. de Balzac d'enfouir des millions au lieu de payer ses dettes. Les uns soutenaient

qu'après la publication du livre de M. de Custine sur la Russie, l'auteur de *Père Goriot* s'était hâté de prendre la poste pour aller offrir sa plume au czar, et que le czar l'avait honteusement chassé de Saint-Pétersbourg. D'autres lui reprochaient d'avoir laissé mourir une de ses sœurs à l'hôpital. C'était un concert de calomnies plus infâmes les unes que les autres, et dont la *Gazette d'Augsbourg* ou la *Gazette de Milan* prenaient tour à tour l'initiative. Théophile Gautier seul avait le courage de défendre son premier protecteur et son maître.

Balzac ne daignait pas répondre à ces attaques déloyales. Il riait ou haussait les épaules en écoutant toutes ces grenouilles coassant dans les marais de la critique.

Après avoir terminé les *Parents pauvres*, il ressentit les premières atteintes de la maladie cruelle qui devait l'emporter, juste au moment où lui arrivaient fortune et bonheur. Le 18 août 1850, quatre mois après son hymen avec la comtesse de Hanska, il mourut à Paris dans sa maison de la rue Fortunée [1]. Cette mort fut un deuil public. Balzac arrivait à peine au milieu de la carrière. Une large moisson de gloire était encore debout devant ce faucheur intrépide, qui avait amassé déjà tant de gerbes glorieuses. Mais, toute inachevée que soit son œuvre, elle n'en est pas moins gigantesque.

Il y a trois choses contre lesquelles la rage des passions humaines devient impuissante : Dieu, la lumière et le génie.

Quand un esprit supérieur se révèle, quand un flambeau s'allume au foyer de l'intelligence, il est aussi impossible de souffler dessus et de l'éteindre qu'il est

1. Aujourd'hui rue de Balzac.

impossible d'empêcher Dieu d'être et le soleil de rayonner aux cieux. Créez des entraves, suscitez des obstacles, amassez en nuages autour de l'astre les plus noires émanations de l'envie et de la haine, le rayon dissipera les ombres, la flamme percera toujours. Vous tuerez l'homme peut-être, mais l'intelligence aura sa manifestation radieuse. L'enveloppe sera brisée, mais le génie éclatera. Tous vos efforts, toutes vos colères, ne réussiront qu'à donner à votre victime deux auréoles au lieu d'une : la gloire sera doublée du martyre.

Des éloges que nous accordons au grand écrivain, il ne faut pas conclure que son œuvre soit entièrement irréprochable.

Balzac a sacrifié parfois la morale à je ne sais quel instinct folâtre, et ses *Contes drôlatiques*, tour de force rabelaisien, qu'il désavoua pendant les dernières heures de sa vie, font tache au soleil de sa gloire littéraire. Ses regrets, comme ceux de La Fontaine, servent à mettre le lecteur en garde contre un livre dangereux. Vous savez où est le poison, ne portez pas la coupe à vos lèvres.

BARBÈS

L'homme dont nous allons retracer l'existence pénible a été surnommé par Proudhon le *Bayard de la Démocratie*. Comparer ce coryphée de l'insurrection au preux chevalier du Terrail, c'est presque se rendre coupable de blasphème. L'héroïsme qui s'égare n'a pas les mêmes droits à l'admiration que l'héroïsme dont nos annales et les éloges de la postérité consacrent la grandeur. Cependant, une fois cette différence établie, avouons qu'il n'est pas de figure dans tout le parti républicain qui porte à un plus haut degré que celle d'Armand Barbès l'empreinte de la loyauté et de la conviction.

Pourquoi ce cœur si noble, entraîné par le fanatisme politique, n'a-t-il conquis, hélas! que les lauriers de la guerre civile? Devons-nous en accuser le milieu dans lequel Barbès a vécu? Oui, peut-être. Il a pris les idées malheureuses de son époque; il a eu foi aux sociétés secrètes, aux moyens violents, à la régénération soudaine de sa patrie par un coup de main: fatal aveuglement, dont les

cachots ont été l'expiation, et qu'il paye encore aujourd'hui par l'exil volontaire auquel il se condamne.

Barbès naquit, en 1810, à la Pointe-à-Pitre. Sa famille est originaire du midi de la France, et son père, qui était allé chercher fortune à la Guadeloupe, revint des colonies au commencement de la Restauration, ramenant avec lui son fils très-jeune encore. Armand fit de bonnes études au collége de Sorrèze. Il fut appelé, à la mort de ses parents, à recueillir une fortune assez importante que, plus tard, on le vit consacrer tout entière au triomphe de la cause démocratique.

La révolution de juillet alluma ce cerveau méridional. Barbès se trouvait à Fourton, siége de ses propriétés, dans le voisinage de Carcassonne, lorsque survinrent les émeutes de 1834.

Il quitta précipitamment sa province et vint se lier à Paris avec toute la horde républicaine. Bientôt il fut arrêté, porteur d'une proclamation qui excitait le peuple à la révolte. On l'emprisonna; mais de puissants personnages, amis de sa famille, intervinrent. Après deux mois de prévention, il fut déclaré *n'y avoir lieu à suivre* à son égard (style judiciaire.) Notre fougueux démocrate, à quelque temps de là, se trouvait au nombre des individus étrangers au barreau qui, sous le titre de conseil des accusés furent mandés par la cour, à raison d'une lettre publiée dans l'intervalle des débats. Il répondit aux juges :

« — Quoique vous nous excitiez par la forme brutale de vos questions, je ne veux pas vous donner le prétexte de faire une nouvelle orgie de pouvoir. Je n'ai ni signé, ni publié la lettre, ni autorisé la publication qui en a été faite. »

Enfin il se posa définitivement chez les républicains

par un coup d'éclat, l'évasion des prévenus enfermés à Sainte-Pélagie. Voici l'histoire de cette fuite singulière.

Parmi les prisonniers se trouvait un maître maçon. En visitant la voûte d'une cave, dans laquelle M. Kersausie avait obtenu de placer sa provision de vin et de bière, cet homme reconnut que ladite cave se trouvait en partie sous le chemin de ronde, et qu'il ne fallait qu'un souterrain de peu d'étendue pour communiquer avec le jardinet d'une maison de la rue Copeau. A la faveur de la liberté qu'on leur laissait dans la cour de promenade, les détenus parvinrent à pratiquer dans le mur de la cave, puis dans les terres, une ouverture de trente pieds de long sur trois pieds de large.

Ce travail terminé, des communications quotidiennes avec le dehors leur permirent d'organiser l'évasion.

Le propriétaire du domicile de la rue Copeau était un vieillard de soixante-dix ans, employé à l'administration de l'assistance publique. Il se nommait Vatrin. Sa femme, à peu près du même âge, restait constamment chez elle, avec sa concierge et un domestique. Ils occupaient seuls la maison et n'avaient aucun locataire. Tous les soirs, M. Vatrin allait se promener au Jardin-des-Plantes. Ces circonstances diverses furent connues de Barbès.

Un beau jour, dix minutes après la sortie du vieillard, trois personnes inconnues se présentent chez lui. L'une d'elles entre dans la maison et demande à écrire le motif de sa visite. C'était Barbès. Les deux autres, Etienne Arago, directeur du Vaudeville, et mademoiselle Grouvelle, républicaine exaltée qui figura plus tard dans l'affaire Hubert, restaient à la porte et la laissaient à dessein entr'ouverte. Sur l'observation de la concierge, qui le priait de fermer cette porte, Etienne Arago répondit :

— Je suis avec une dame. Elle rattache sa jarretière dans la rue, et je ne peux pas la laisser dehors.

Pendant ce temps-là, des signaux extérieurs étaient donnés et reçus avec une exactitude précise. Bientôt le souterrain livra passage à trente prisonniers, qui sortirent successivement par une ouverture pratiquée dans le jardinet. Ils vinrent frapper aux volets de la maison. Barbès s'empressa d'ouvrir portes et fenêtres, tout en calmant la terreur de madame Vatrin.

— Rassurez-vous, lui dit-il, ce sont des détenus politiques, de braves garçons qui s'évadent et dont vous n'avez rien à craindre. Voici pour vous dédommager du dégât qu'ils ont fait chez vous.

En même temps il jetait sur une table quinze ou vingt pièces d'or.

Un quart-d'heure après, les prisonniers étaient libres. Chacun d'eux reçut une somme d'argent, avec l'adresse de la retraite qui lui était destinée. La police ne put en reprendre un seul.

Dans le nombre de ceux qui durent ainsi la liberté à l'audace et à la générosité de Barbès, on peut en citer plusieurs qui acquirent, depuis, un renom dans les annales démocratiques : Berrier-Fontaine, Cavaignac, Chilman, Guinard, Napoléon Lebon, Guéroult, Vilain, Landolphe, Armand Marrast, Pornin et Vignote.

Etienne Arago et mademoiselle Grouvelle comparurent devant le juge d'instruction Zangiacomi. Pour Barbès, il ne fut nullement inquiété.

Quelques jours plus tard eut lieu l'attentat du boulevard du Temple, et la police vint saisir au domicile de notre héros une proclamation manuscrite, faite en vue de la chute du trône de Louis-Philippe. Mais ne rapprochons

pas le nom de Fieschi du nom de Barbès, de Barbès qui s'écria plus tard, en police correctionnelle :

« — Fieschi, monstre infernal ! Fieschi, vil instrument fait pour déshonorer et perdre à jamais le parti politique qui l'aurait employé ! »

L'année suivante, compromis au sujet des événements de la rue de Lourcine, il fut arrêté avec Blanqui, dans un hôtel où ils demeuraient ensemble. Amnistié en 1837, il fut traduit, peu de mois après, devant la cour d'assises de Carcassonne pour délit de presse, à l'occasion d'une circulaire en faveur des ouvriers. Sous prétexte d'un appel à la bienfaisance publique, il avait imprimé, de concert avec d'autres démocrates, un écrit ayant pour titre : *Quelques mots à ceux qui possèdent en faveur des prolétaires sans travail,* manifeste dont la tendance évidente était le nivellement de la propriété. Car les idées marchaient. On avait des prétentions beaucoup plus caractérisées que celles des républicains de 1834. Ce n'était plus à l'an VIII, ce n'était plus à l'an III, c'était à 1793 que ces messieurs voulaient ramener la France, pour conquérir l'égalité parfaite. Ils prétendaient conférer le pouvoir aux classes qui ne possédaient rien, attendu, disaient-ils, avec cette logique aimable dont ils n'ont pas encore abdiqué les préceptes, que « là seulement est la vertu. » Ils inventaient la fameuse classification des membres du corps social en *exploiteurs* et *exploités*. C'était avant tout la richesse qu'il s'agissait de réviser, de modifier et de transférer. Le socialisme venait de naître, et ces Messieurs le berçaient avec amour.

Acquitté pour le fait de la circulaire, Barbès fut condamné à un mois d'emprisonnement pour outrages envers les magistrats composant la cour d'assises.

En 1838, il revint à Paris, où on l'accusa de nouveau du délit d'association. Chez un de ses anciens condisciples, à Carcassonne, la police avait fait la découverte d'une sorte de formulaire par demandes et par réponses de la réception des adeptes dans la société des *Familles*. Ce formulaire était tout entier de la main de Barbès. Plus tard, aidé de Blanqui, de Lamieussens, de Raisant et de Martin Bernard, il métamorphosa la société des *Familles* en société des *Saisons*. Elle comptait un millier d'hommes, quand la bataille fut décidée, en 1839. Au mois d'avril, Barbès se trouvait encore dans le département de l'Aude, où il était allé prendre sa part de l'agitation électorale, quand il reçut une lettre d'Auguste Blanqui. Ce dernier l'appelait pour organiser l'émeute. Afin de dérouter la police, Barbès manifesta le projet d'aller à Marseille, puis à Toulon. Mais, le 23, il était à Paris.

Le matin du 9 mai, il envoya rue Quincampoix, chez une vieille femme, la veuve Roux, passementière, qui jadis avait été son hôtesse, une malle très-lourde, en lui faisant dire qu'elle contenait des effets et en la priant de la lui garder jusqu'au retour d'un petit voyage qu'il allait faire à Versailles. Cette femme déposa la malle dans sa cuisine.

Une revue insurrectionnelle avait été décidée par les chefs de la société des *Saisons* pour le dimanche 12 mai. Aucun membre n'était prévenu du motif de la convocation; Barbès, Blanqui et Martin Bernard ne le révélèrent que sur le terrain où l'on savait trouver des armes. Cinquante individus pénétrèrent chez la veuve Roux, qui était absente, défoncèrent la malle pleine de cartouches, et en jetèrent des paquets par

la fenêtre à leurs compagnons restés dans la rue. On donna le signal du départ. La bande des émeutiers descendit jusqu'au pont Notre-Dame par les rues Saint-Martin, des Arcis et Planche-Mibray, s'arrêta sur le quai aux Fleurs pour charger les armes et marcha droit au poste du Palais-de-Justice.

Elle avait à sa tête un homme de grande taille, maigre, portant barbe et moustaches, vêtu d'une redingote de couleur foncée, et tenant à la main un fusil de chasse à deux coups. C'était Barbès.

Il se dirigea vers l'officier et lui cria de rendre les armes.

— Plutôt la mort !

Telle fut la réponse du lieutenant Drouineau, qui tomba frappé d'une balle à l'instant même. Quelques malheureux soldats furent victimes avec lui de la décharge faite à bout portant par les insurgés. Le poste fut envahi; toutes les armes furent prises, et Barbès se dirigea vers l'Hôtel-de-Ville, où il entra sans coup férir. Il donna lecture d'une proclamation sur les marches.

Mais apprenant que Blanqui venait d'être repoussé de la préfecture de police, il abandonna le palais municipal en toute hâte et se jeta dans les rues étroites d'alentour, où ses hommes élevèrent des barricades, que la troupe de ligne détruisit en un clin d'œil.

Barbès fut pris à huit heures du soir, au moment où il essayait de sortir de la circonscription dans laquelle se trouvait alors renfermée l'émeute. Gagnant la rue Jean-Robert, après avoir quitté celle du Grand-Hurleur, il fut arrêté par un lieutenant de la garde municipale, M. Jean-Pierre Leblond, qui le reconnut pour s'être trouvé déjà face à face avec lui dans l'affaire de la rue de Lourcine.

Du reste, il avait les mains ensanglantées et noires de poudre. On alla prévenir le préfet de police de cette capture importante.

— Tuez-moi, je vous en conjure, tuez-moi ! criait Barbès aux militaires qu'on avait désignés pour le conduire en lieu sûr.

— Nous ne sommes pas des assassins, dirent les soldats, en réponse à cette prière désespérée.

L'ordonnance royale du 14 mai déféra le procès à la chambre des pairs. M. le baron Pasquier, chancelier de France et président de la chambre, M. le duc Decazes, M. le comte de Bastard, M. le baron Daumont et MM. Barthe et Mérilhou furent chargés de l'instruction. Devant le tribunal suprême, Barbès prit la parole en ces termes :

« — Je ne me lève pas pour répondre à votre interrogatoire. Si d'autres que moi n'étaient pas intéressés dans l'affaire, je ne me lèverais que pour protester en quelques mots contre vos prétentions judiciaires. J'en appellerais à vos consciences, et vous reconnaîtriez que vous n'êtes pas ici des juges, mais des hommes politiques venant disposer du sort d'ennemis politiques. Je déclare que, le 12 mai, à trois heures, tous ces citoyens ignoraient notre projet d'attaquer votre gouvernement. Je déclare que j'étais l'un des chefs de l'association. C'est moi qui ai préparé le combat; j'y ai pris part, je me suis battu contre vos troupes. Mais si j'assume sur moi la responsabilité de tous les faits généraux, je dois aussi décliner la responsabilité de certains actes que je n'ai ni conseillés, ni ordonnés, ni approuvés. Parmi ces actes, je cite la mort donnée au lieutenant Drouineau avec préméditation et guet-apens. Je le dis pour que la France m'entende. C'est là un acte dont je ne suis ni coupable, ni capable. Si j'a-

vais tué ce militaire, je l'aurais fait dans un combat à armes égales, avec un partage égal de champ, de rue et de soleil. Je ne l'ai pas assassiné. »

Pour tout le reste il déclara ne vouloir répondre à aucune question. « — Ce n'est pas la peine, dit-il : ma tête répond pour moi ! »

La plupart des témoins reconnurent Barbès comme le chef des insurgés qui avaient pris le poste du Palais-de-Justice; mais quand le président demanda si l'on avait tiré sur Drouineau avant la décharge générale et si l'individu qui avait tiré était le chef de l'insurrection, les témoignages furent contradictoires. Du reste, le procès-verbal signé par le docteur Roy constatait que les blessures du lieutenant provenaient de coups de feu partis de droite et de gauche et non en face. Les coaccusés de Barbès déclarèrent que celui qui avait tiré le premier sur Drouineau était un jeune homme de vingt-deux ans, nommé Ferrari, mort dans le cours de l'émeute.

Aux épisodes terribles de ce drame judiciaire vinrent se joindre des épisodes grotesques. Le sieur Casimir Gros, chef de la station des *Favorites*, déposa en ces termes :

« — J'étais à mon bureau, lorsque j'entendis la détonation d'un pistolet. Voyant paraître l'un des insurgés, je le crus atteint d'un coup de feu et je lui dis : — Vous êtes blessé ? Il me répondit brutalement : — Non ! Jamais un français n'est blessé ! (*Rires dans la salle.*) »

En présence de l'obstination de Barbès à se taire, le président Pasquier lui dit :

« — Je dois humainement vous avertir que, si vous avez le moyen de repousser des dépositions *aussi formelles*, il serait contraire à la raison de ne pas en user. En aucun pays du monde il ne peut y avoir de situation

politique autorisant un citoyen à se mettre à la tête de gens armés, pour attaquer et tuer des soldats chargés de maintenir la paix publique, et cela sans déclaration de guerre. Je n'admets la possibilité d'une guerre civile en aucun cas; mais, ici surtout, il y a une sorte de sentiment qui avertit les hommes que, même marchant les uns contre les autres, ils ne doivent pas commettre un meurtre de sang-froid. »

Barbès répondit fièrement :

« — Je n'ai pas la prétention de discuter avec vous les situations politiques. Mon système, c'est d'imiter l'Indien. Lorsque la fortune de la guerre l'a fait tomber au pouvoir de ses ennemis, il n'a pas recours à des paroles oiseuses pour éviter la mort : il offre tout bonnement sa tête à scalper. Je fais comme l'Indien. »

Le réquisitoire du procureur-général Franck-Carré fut écrasant. Il traça le portrait des républicains en quelques phrases aussi justes qu'énergiques. « Organiser la guerre civile, troubler par les armes le calme d'une population paisible, jeter dans les familles le deuil et l'effroi, faire couler en une heure dans nos rues plus de sang que les crimes vulgaires n'en répandent en une année dans toute la France, rien ne coûte à ces hommes, rien ne les arrête, rien n'est capable de les corriger d'une obstination maudite. Leur foi suffit à leurs yeux pour les absoudre et leur audace pour les honorer. Ils parlent de leur cause comme si elle était légitime, de leurs efforts comme s'ils n'étaient pas criminels, de leurs combats comme s'ils n'étaient pas impies ! »

Etienne Arago, défenseur de Barbès, s'éleva très-énergiquement contre l'accusation d'assassinat.

« Barbès, dit-il, est un homme politique ardent; mais

c'est le modèle de toutes les vertus humaines, des vertus privées comme des vertus publiques. Voyant autour de lui végéter dans la misère et la souffrance un trop grand nombre d'hommes pour qu'il lui fût possible de les secourir tous, il leur dit : On vous a fait des promesses qui ne se réalisent pas. Depuis longtemps nous attendons, c'est trop longtemps attendre! Et il descendit dans la rue. C'est un insurgé, ce n'est point un assassin. »

La Cour, avant de prononcer l'arrêt, crut devoir demander à Barbès s'il n'avait rien à ajouter pour sa défense.

« — J'ai, répondit-il, à protester encore et définitivement contre l'accusation d'avoir assassiné Drouineau. Si vous refusez de me croire; si, par cela même que je n'ai pas voulu vous reconnaître pour mes juges, vous me condamnez aussi sur ce second chef, que je repousse, non comme plus grave, ce n'est pas mon intention, mais parce qu'il est injurieux, je remercie le destin d'avoir été choisi entre beaucoup pour donner à la noble cause dont j'ai été le serviteur la plus grande preuve de dévouement, pour lui faire le plus grand de tous les sacrifices. Je ne parle pas de la perte de ma vie, je parle du sacrifice de mon honneur, que beaucoup pourront croire entaché par votre arrêt. Les jeunes victimes que Tibère faisait déflorer, avant de les livrer au bourreau, en étaient-elles moins pures aux yeux du ciel et aux yeux des hommes?»

Déclaré coupable du fait d'insurrection, Armand Barbès fut déclaré, en outre, *l'un des auteurs* de la mort du lieutenant Drouineau, et la cour des pairs le condamna à la peine capitale. L'impassibilité qu'on avait remarquée chez lui durant les débats ne l'abandonna point pendant la lecture du sinistre arrêt. Il se contenta de dire :

« — Je m'y attendais, c'est bien! Seulement je re-

grette que d'autres condamnations soient prononcées, car je suis le seul coupable. »

On sait comment la clémence de la cour citoyenne, sollicitée par une famille en pleurs et par un grand poète [1], commua la peine d'Armand Barbès en celle des travaux forcés à perpétuité. Le chef de l'insurrection du 12 mai a raconté ses impressions, au moment où il s'attendait d'une minute à l'autre à être conduit à l'échafaud, dans une brochure qui a pour titre : *Deux jours de condamnation à mort.*

Bientôt on le transféra au Mont Saint-Michel. C'était là qu'il devait subir sa peine.

Dans le volume qui concerne Blanqui, nous raconterons les traitements barbares ordonnés, ou tout au moins autorisés par le ministère de l'époque, contre les captifs retenus dans cette prison d'État. Mieux valait dresser pour eux l'échafaud que de leur accorder une grâce dérisoire qui se traduisait en un martyre incessant. Tantôt l'on apprenait qu'un de ces malheureux, n'y pouvant plus tenir et perdant tout à la fois force et patience, avait eu recours au suicide. Tantôt c'était un autre dont la raison venait de s'enfuir, ne laissant plus aux gardiens des geôles qu'un corps à supplicier. Fulgence Girard, dans son *Histoire du Mont Saint-Michel*, nous donne à ce sujet d'horribles détails. Jugez-en par le récit de l'étudiant Béraud que nous lui empruntons :

« Je vis ma chambre envahie par vingt bourreaux, le sabre nu, la fureur dans les yeux. On me saisit et on me mit les fers aux pieds et aux mains. Le serrurier fut appelé pour les river; on me traîna ensuite aux loges par les

1. Victor Hugo.

fers des pieds et en me frappant à plusieurs reprises. Arrivé aux loges, je demandai l'inspecteur; on me menaça du bâillon si je ne me taisais pas. Les fers avaient fait enfler mes pieds et mes mains. J'essayai, au bout de vingt-quatre heures, d'arracher un clou à la muraille; j'y parvins avec mes dents, et, après deux heures d'efforts, je réussis, en tournant la vis, à desserrer un peu mes fers. Mais ce fut pour mon malheur. Le soir, une ronde de gardiens vint les visiter, et Turgot, s'apercevant qu'ils étaient desserrés, me maltraita et envoya chercher un tourne-vis. Avec l'aide de Gaillard, il tourna vigoureusement la vis, et aussitôt le sang jaillit. Je sentis mes os broyés. La douleur m'arrachait des cris; mais ils tournaient toujours.

« Voyant que j'avais encore mes lunettes, il me les arracha. — *Des misérables comme vous*, me dit-il, *ne doivent rien avoir!* Puis tirant son sabre, il ajouta d'un ton furieux de menace : — *Le premier qui raisonne, je le lui passe à travers le ventre!*

« Je tombai évanoui sur les dalles et je restai sans connaissance, tant les douleurs que j'éprouvais étaient vives. Ils me laissèrent ainsi, et pendant la nuit ils revinrent régulièrement visiter les anneaux qui m'entraient dans les chairs. Ainsi firent-ils toute la journée, de deux heures en deux heures, et la nuit suivante. Le surlendemain, huit heures après la visite du médecin qui vint pour juger de mon état, on m'enleva ces fers. Déjà malade d'une affection de poitrine avant d'aller aux loges, ma situation empira beaucoup. Je fis de nouveau appeler le docteur et je réclamai ses secours.

« — C'est inutile, Monsieur, fut sa réponse.

« — Comment, inutile?

« — Eh! sans doute. Vous n'avez plus que onze mois à rester en prison; d'ici là, vous ne mourrez pas.

« — Mais je puis mourir le lendemain de mon départ.

« — Cela ne me regarde plus!

« Et il sortit. »

La cellule où on retenait Barbès était située à l'étage inférieur du local connu sous le nom de *Grand exil* et plus vulgairement appelé *Cachot des doubles grilles*. On y entre par le bas du grand escalier, dont la construction est due à Guillaume de Lamps. Cet escalier mène à la plate-forme du *Saut-Gautier* et à l'église.

Barbès était en proie, lui aussi, à une affection de poitrine.

Il ne se plaignait pas et souffrait sans espérer de remède à son mal. Enfin le gouvernement, effrayé des révélations indiscrètes des journaux, lui accorda l'autorisation de respirer un air moins meurtrier que celui du Mont Saint-Michel. On le transféra dans une prison de Nîmes.

Ce fut là qu'il reçut la nouvelle de la révolution de 1848 et l'annonce de sa mise en liberté.

Il vole aussitôt à Paris, où il arrive le 1er mars. A sa descente de la voiture de Clermont, il est reconnu par trois hommes du peuple qui lui sautent spontanément au cou. L'ex-captif du Mont Saint-Michel ne peut maîtriser son émotion et pleure de joie.

— Mes amis, dit-il aux ouvriers, ce n'est pas tout que d'avoir été grands pendant le combat, il faut se montrer généreux après la victoire. Pour moi, je mourrais de chagrin, si je savais faire endurer à mes ennemis vaincus le quart de ce qu'ils m'ont fait souffrir depuis neuf ans.

Nobles paroles dont nous garantissons l'authenticité, et qui peignent le cœur de cet homme étrange.

Barbès fut nommé colonel de la douzième légion de la garde nationale. Il eut en outre la présidence d'un club installé dans la salle du bal Molière. Ce club se mit en rapport avec la *Société des Droits de l'homme*, reconstituée par le citoyen Villain, avec l'appui d'une portion du gouvernement provisoire, pour contrebalancer l'influence du club Blanqui.

On sait qu'un des plus somptueux locaux du palais ci-devant Royal avait été mis à la disposition de l'état-major de ladite *Société des Droits de l'homme*. Elle prenait pour drapeau politique la fameuse déclaration de Maximilien Robespierre. Son but était de réunir le plus d'adhérents possible, afin de les grouper en clubs-succursales dans tous les arrondissements de Paris, dans les principaux centres de la banlieue, et de les organiser en sections armées.

Le club de Barbès s'appelait *Club de la Révolution*.

Sans contredit c'était le plus tumultueux et le plus bruyant de tous. Il était rare qu'on pût s'y expliquer, avec la parole du moins. Un soir, le président trouva sur son fauteuil le quatrain qu'on va lire :

C'est à qui dans ton club parlera le plus haut.
De ce concert cacophonique
Je conclus que toujours, malgré la République,
Nous avons une cour, la cour du roi Pétaud.

La très-grande majorité des membres de ce club étaient de véritables *sans-culottes* dans toute l'acception du mot. Ils se donnaient pour mission d'élaborer une multitude de décrets, qui, à l'avénement du dictateur Barbès, devaient trouver leur application immédiate. Néanmoins il y avait des impatients que cela ne contentait qu'à demi.

L'un d'eux formula ses griefs par cet autre quatrain jeté dans l'urne :

Ah ! que nous serions satisfaits,
Si, toujours patriotes,
Au lieu de faire des décrets,
Vous faisiez des culottes !

Ce terrible club avait donc son côté ridicule. Ainsi, par exemple, Barbès avait décidé que les candidats choisis pour figurer à l'Assemblée nationale seraient portés en triomphe. Et, désirant que la chose se fît en ordre, il avait désigné deux des citoyens les mieux membrés de l'assistance pour prêter leurs épaules aux triomphateurs. Voilà ce qu'on appelle un impôt établi sur la vigueur musculaire.

Après chaque séance, Barbès payait leur travail, à cinquante sous l'ovation.

De ce qui précède, on ne doit pas conclure précisément que le *Club de la Révolution* n'était qu'une assemblée de fous et d'énergumènes [1]. Il s'y prononça parfois de belles paroles, et notre devoir est de les recueillir. Certain démagogue épileptique ayant osé crier un soir à la tribune :

— Il faut deux cent mille têtes !

— Ah ! mon ami, tu as perdu la tienne, lui dit Barbès.

1. Un des membres les plus violents de ce club était le citoyen X...., ex-commis chez un illustre éditeur de la rue de Seine, qui l'avait cité en police correctionnelle pour abus de confiance. Un frère et ami révéla tout à coup que ledit citoyen était inscrit à la police sous le numéro *mille*. Sommé de s'expliquer, X...., déclara à ses collègues du club qu'il ne reconnaissait pas leur juridiction et prit la fuite. (Voir à ce sujet le livre de M. Alph. Lucas, intitulé *Clubs et Clubistes*, pag. 230.)

Une autre fois, quelqu'un ayant prononcé le nom de la citoyenne Sand :

— Ne me parlez pas de cétte femme-là, dit le président. C'est un bas-bleu usé qui fraternise avec les tricoteuses pour se refaire.

Lors de la distribution des drapeaux à l'Arc de l'Étoile, le colonel Barbès à cheval s'avança au milieu des plus vifs applaudissements, et dit au gouvernement provisoire :

« — Si la légion que j'ai l'honneur de commander est la dernière par son numéro d'ordre, elle sera la première, soyez-en sûrs, à défendre la République ! »

Élu représentant du peuple par le département de l'Aude, il alla s'asseoir à l'extrême gauche, à côté d'Étienne et d'Emmanuel Arago. Dès le début, il se posa en républicain socialiste et jeta la terreur dans les rangs de la droite. Les journaux du temps recueillent à ce sujet un détestable calembour, prononcé en pleine chambre.

« — Ma parole d'honneur, c'est un vrai *Barbès*-Bleu ! » s'écria un représentant légitimiste.

Et, puisque nous en sommes au chapitre des calembours, on accuse formellement le député de l'Aude d'en avoir commis une kyrielle à propos de l'arrivée au pouvoir des citoyens Buchez, Trélat et Recurt.

« — Puisque nous avons trois médecins au gouvernement, aurait dit Barbès, qu'a-t-on besoin de moi ? Voilà le pays gouverné par des *ordonnances*, et nous verrons les *remèdes* que ces gens-là vont apporter au *corps-social*. Malheur à eux s'ils ne nous font pas jouir d'une bonne *constitution !* »

Le héros du 12 mai a commis bien des fautes, et il pouvait se dispenser d'en accroître le nombre, en bles-

sant le bon goût par cette atroce équivoque pharmaceutique et sociale.

Arriva le 15 mai 1848. Il est notoire que Barbès, dans son club, s'opposa vivement à cette manifestation dangereuse. Le témoignage du représentant Hippolyte Detours au procès de Bourges en est une preuve évidente.

« Vers le 12 mai, dit-il, j'assistais au banquet des élèves de Sorrèze. Une place vide était à côté de moi; le citoyen Barbès vint l'occuper. Il me demanda quelles étaient mes opinions; je lui dis que j'avais des idées arrêtées sur les choses, mais non sur les personnes. Il m'invita à assister à une réunion qui aurait lieu, le 14 au soir, chez le citoyen Louis Blanc. Pendant le dîner, il m'exprima les sentiments les plus modérés et les plus généreux, et je dis à un de mes amis :

« — Tu le vois, ce Barbès dont on nous faisait peur, est aussi modéré que nous.

« On parla des Montagnards et des Girondins. M. Barbès repoussa cette distinction et déclara qu'il ne devait y avoir ni Montagnards ni Girondins, du moins parmi les élèves de Sorrèze. Le 14, je me rendis chez M. Louis Blanc. On y développa des principes qui sont les miens : une seule chambre, pas de président. Jugeant à propos de donner quelques explications, je dis que j'avais l'honneur d'être catholique et que je voulais la plus grande liberté religieuse. M. Barbès parut s'étonner qu'on pût douter que ces sentiments fussent les siens. Le citoyen Thoré soutint que la liberté de discussion devait être entière, quand même elle irait jusqu'à nier la République. Un membre de la réunion dit que la manifestation du lendemain serait beaucoup plus grave qu'on ne pensait. Barbès s'écria que sans doute c'était Blanqui et son club qui cherchaient à

donner ce caractère à la manifestation. Il parla de Blanqui avec hostilité et manifesta chaleureusement le désir de s'opposer à tout désordre. On comptait si peu sur la gravité du mouvement qu'on s'ajourna pour dîner, le lendemain, 15. »

Ainsi finit la déposition de M. Detours.

Revenons à l'histoire de l'Assemblée envahie. Barbès, au moment où les émeutiers parurent, s'élança aussitôt à la tribune, disputant la parole à plusieurs de ses collègues.

— C'est dans votre intérêt à tous que je veux parler! s'écria-t-il.

— Nous n'avons pas besoin de votre protection! répondit le représentant Lacrosse.

Il parvint néanmoins à se faire entendre.

— Citoyens, dit-il, que l'Assemblée prenne en considération la requête qu'on lui présente; qu'elle s'associe au vœu du peuple, et que par conséquent elle déclare que le peuple a bien mérité de la patrie. (« Vive Barbès! » cria la foule.) Citoyens, vous êtes venus exercer votre droit de pétition; ce droit vous appartient, et désormais on ne vous le contestera plus. Maintenant le devoir de l'Assemblée est de prendre en considération la demande que vous avez faite, et, comme le vœu que vous exprimez est positivement le vœu de la France, l'Assemblée aura à décréter ce que vous demandez. Mais retirez-vous, afin qu'elle ne semble pas céder à la violence.

Il reparut ensuite à la tribune après Blanqui. Ses idées de modération avaient alors fait place à une sorte de frénésie révolutionnaire. La contagion du désordre le gagnait.

— Citoyens représentants, cria-t-il, le peuple est à vos

portes ! Il veut défiler devant vous. Je demande que vous le lui accordiez, et que, de plus, comme preuve que vous vous associez à ses vœux, nous descendions, nous les représentants du peuple, et que nous allions nous mêler dans ses rangs pour lui dire que la cause de la Pologne est la nôtre, et que partout où il y aura des opprimés la France interviendra. Il faut que l'Assemblée vote immédiatement et séance tenante le départ d'une armée pour la Pologne, un impôt d'un milliard sur les riches... (*Plusieurs membres des clubs :* « — Non ! non ! Barbès, c'est pas ça, tu te trompes. Deux heures de pillage [1] ! ») qu'elle défende de battre le rappel; qu'elle fasse sortir les troupes de nos murs, — sinon les représentants seront déclarés traîtres à la patrie ! (*Tonnerre d'applaudissements.*)

Quelques minutes après, comme le bruit des tambours arrivait aux oreilles de l'Assemblée, Barbès, dont le cerveau s'exaltait de plus en plus, s'écria :

— Pourquoi bat-on le rappel? Qui a donné l'ordre de battre le rappel ? Que celui-là soit déclaré traître à la patrie et mis hors la loi ! (*Immense acclamation.*)

Le malheureux se laissait enivrer par les applaudissements populaires, lui qui, nous le répétons, avait été complétement étranger à l'organisation de l'émeute. Il cédait à une sorte d'ivresse et se grisait avec ses discours mêmes. Barbès est incapable de mentir, et nous allons l'entendre, au procès de Bourges, expliquer sa conduite dans un sens analogue.

— J'étais, en effet, contre la manifestation, dit-il à ses

1. Ceci est en toutes lettres au *Moniteur*. Néanmoins il faut dire que c'est une interpolation faite au journal, et dont l'auteur est un M. Cruveilher qui prétendit avoir entendu proférer ces mots par un homme en bras de chemise. Il convint qu'il avait eu tort de l'attribuer à plusieurs membres des clubs.

juges. Mais quand j'ai vu la tournure que prenaient les choses, j'ai compris que je devais suivre le mouvement et aller là où se constituent les gouvernements populaires. J'accepte donc la responsabilité de tout ce qui s'est passé ce jour-là. Quand j'ai vu les représentants confirmer en quelque sorte la dissolution et se sauver [1], j'ai pensé que ma place était à l'Hôtel-de-Ville.

Au milieu de la confusion indescriptible qui régnait à la Chambre, des hommes du peuple s'emparèrent de la personne de Barbès, malgré sa résistance énergique, et le portèrent en triomphe. En luttant contre eux, il finit par se trouver mal. On lui apporta un verre d'eau sucrée. Pendant qu'il buvait, la foule lui cria plusieurs noms pour constituer un gouvernement provisoire. Entre ces noms était celui de Blanqui. Barbès, qui était déjà fort pâle, devint livide. Il regarda autour de lui comme s'il cherchait quelqu'un et dit :

— Ne me parlez pas de cet homme-là ! S'il ose se présenter, je lui casse la tête [2] ! Nous serons tous tombés, je le jure, avant qu'il monte au pouvoir.

Il fut alors entraîné par le flot populaire. Tout en marchant, sa tête s'enflamma de plus en plus. Le vieux journaliste Claudon, qui humait sa demi-tasse au café d'Orsay, le vit passer se dirigeant à grands pas vers l'Hôtel-de-Ville.

— Diable ! diable ! ah ! ça, ils veulent donc faire un nouveau gouvernement ? murmura Claudon. Décidément, c'est un *parti pris !*

1. Les représentants ne s'étaient pas sauvés, ils s'étaient retirés dans les salles de conférences.

2. Déposition du témoin Eugène Guyon, sous-inspecteur de chant dans les classes primaires, alors chef de bureau du gouverneur de l'Hôtel-de-Ville.

Ce jeu de mots traduisait à merveille l'expression de stupeur profonde de la population parisienne, stupeur qui allait se changer bientôt en indignation et en colère. Beaucoup d'ouvriers, voyant passer Barbès, haussaient tristement les épaules et se disaient à voix basse :

— Le malheureux ! il est perdu !

Quand la colonne d'insurgés déboucha sur la place de Grève, elle y trouva la 9e légion, qui stationnait le long du quai, et dont le colonel donna l'ordre de croiser la baïonnette; mais aux cris que l'Assemblée était dissoute, il se troubla et fit mettre la crosse en l'air. Aux portes de l'Hôtel-de-Ville, la garde républicaine fut surprise. Les sentinelles ordinaires en défendaient seules l'approche, et le commandant Rey ne se doutait de rien. Voyant arriver la bande révolutionnaire, il descend et se trouve en face de Barbès, son ami personnel. Ils n'étaient séparés que par l'épaisseur de la grille.

— Que viens-tu faire? dit le commandant. Retire-toi, tu vas compromettre la République.

— L'Assemblée est dissoute, répondit Barbès exalté. Nous venons former un gouvernement provisoire et prendre des mesures pour arrêter l'anarchie.

Rey demeura confondu. Néanmoins la chose ne lui parut pas impossible, à une époque où chaque jour était marqué par un événement.

— Mon ami, continua Barbès, je t'en conjure, ouvre-moi la grille !

Le commandant flottait indécis.

— Eh bien, dit-il, attends-moi; je vais chercher des ordres.

Il partit tout courant trouver Marrast, afin de savoir de lui ce qu'il y avait à faire dans la circonstance. Or, la porte

de la grille contre laquelle s'appuyait Barbès avait une serrure, brisée jadis en février, et dont on avait depuis lors négligé la réparation. Au bas de la porte, un simple verrou, glissant dans le pavé, consolidait, ou plutôt ne consolidait pas la grille. Les insurgés poussent; le faible appui cède, et plusieurs centaines d'individus pénètrent dans l'intérieur de l'édifice, en criant :

— Vive Barbès! Vive Albert!

Mais la masse du peuple refuse de les suivre et reste silencieuse sur la place de Grève. Ne s'apercevant pas du petit nombre de ceux qui l'accompagnent, Barbès pénètre dans le grand salon. Des secrétaires officieux s'improvisent et, pendant une demi-heure, on copie des listes indiquant le nom des membres du nouveau gouvernement. On présente des ordres écrits à Barbès, qui les signe; puis on ouvre les fenêtres, et l'on jette des proclamations à la foule qui regarde ce mouvement bizarre. Elle se demande si les hommes qui agissent ainsi perdent la tête : elle les voit presque seuls au milieu de ce palais rempli d'une garnison immobile et entouré par des bataillons de garde nationale.

Quatre heures sonnent à la grande horloge.

Tout à coup on aperçoit, poussant des clameurs, une colonne de dragons et de gardes mobiles. Deux hommes marchent à la tête; ce sont Lamartine et Ledru-Rollin.

« Nous étions, dit Barbès, — que nous croyons devoir ici laisser raconter lui-même, — dans la seconde pièce, occupés à rédiger des proclamations, quand un officier d'artillerie de la garde nationale entre brusquement. Je lui demande ce qu'il vient faire, il me répond :

« — Que faites-vous ici vous-même?

« — Nous sommes membres du nouveau gouvernement provisoire.

« — Eh bien, réplique-t-il, je vous arrête au nom de la loi !

« Tout cela est étrange et même un peu burlesque; mais j'affirme que c'est ainsi que les choses se sont passées. »

Sur la table du salon de l'Hôtel-de-Ville, dans lequel furent arrêtés Barbès et Albert, on trouva les proclamations suivantes :

« AUX HABITANTS DE PARIS.

« Citoyens,

« Le peuple ayant dissous l'Assemblée nationale, il ne reste plus d'autre pouvoir que celui du peuple lui-même. En conséquence, le peuple ayant manifesté son vœu d'avoir pour gouvernement provisoire les citoyens Louis Blanc, Albert, Ledru-Rollin, Barbès, Raspail, Pierre Leroux et Thoré, ces citoyens sont nommés membres de la commission du gouvernement. Le citoyen Caussidière est continué dans les fonctions de délégué de la République à la préfecture de police. La garde nationale reçoit l'ordre de rentrer dans ses quartiers respectifs.

« A. Barbès. — Albert. »

Une seconde proclamation, écrite sur une feuille à tête lithographiée[1], portait ces mots :

« Le gouvernement provisoire, prenant en considéra-

1. Empruntée aux secrétaires de M. Marrast. Il y avait dessus : RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. — Gouvernement provisoire. — *Le maire de Paris à...* »

tion le vœu du peuple, déclare qu'il va signifier immédiatement aux gouvernements russe et allemand l'ordre de reconstituer la Pologne, et, faute à ces gouvernements d'obéir à cet ordre, la République française leur déclare instantanément la guerre.

« Pour les membres de la commission du gouvernement provisoire :

« A. Barbès. »

Le héros de ce livre ne fut transféré à Vincennes qu'à trois heures de la nuit et sous bonne escorte, de peur qu'une tentative n'eût lieu pour sa délivrance. Apprenant qu'on accusait le trop illustre inventeur de l'*organisation du travail* d'être venu à l'Hôtel-de-Ville avec lui, il envoya la lettre suivante au président de l'Assemblée :

« Donjon de Vincennes, 10 juin 1848.

« Citoyen président,

« A chacun la responsabilité de ses paroles et de ses actes. On accuse le citoyen Louis Blanc d'avoir dit dans la journée du 15 mai aux pétitionnaires : « Je vous félicite d'avoir reconquis le droit d'apporter vos pétitions à la Chambre; désormais on ne pourra plus vous le contester. » Ces mots ou leurs équivalents ont été, en effet, prononcés dans cette séance; mais il y a confusion de personnes. Ce n'est pas Louis Blanc qui les a dits, c'est moi. Vous pouvez les lire dans le *Moniteur,* écrits quelque part après mon nom. La présente n'étant à d'autre but que de faire cette déclaration à l'Assemblée, je vous prie, citoyen président, de vouloir bien agréer pour elle et pour vous mes salutations fraternelles.

« A. Barbès. »

En ce bon temps, où les républicains avaient l'habitude aimable de se calomnier entre eux et de se perdre réciproquement, cette conduite du prisonnier de Vincennes méritait quelque reconnaissance.

Muni d'un laissez-passer du pouvoir exécutif, Louis Blanc vient frapper à la porte de la prison d'État pour rendre grâces à Barbès de sa lettre généreuse. L'officier de service, ne pouvant s'opposer à l'entrevue, s'avise de dire à l'organisateur du travail, en manière de plaisanterie :

— Je ne vois pas d'obstacle à cette visite; mais le citoyen Barbès est logé à la soixante-douzième marche du donjon. Dans l'escalier, sur chaque marche, il y a une sentinelle, et, vu l'exaspération qui règne chez mes hommes, s'il vous arrive malheur, je ne réponds de rien.

Louis Blanc tressaille. Chez lui la reconnaissance est moins forte que la peur.

— En ce cas, balbutie-t-il, je me retire !

Au club de l'*Égalité*, d'énergiques protestations eurent lieu contre l'emprisonnement de Barbès. On alla jusqu'à établir un parallèle entre ses souffrances et celle de l'Homme-Dieu. « Pauvre peuple ! s'écria le citoyen Thoré dans la *Vraie République*, tu viens de faire comme les prolétaires de la Judée, qui ont aidé, il y a dix-huit cents ans, les Pharisiens à traîner le Christ au Golgotha ! »

La société montagnarde lyonnaise frappa une médaille en l'honneur du captif, avec des bonnets phrygiens à profusion sur la face comme sur le revers, et des légendes mal orthographiées (nos démagogues s'inquiètent peu de la syntaxe), où l'on mentionne la protestation contre le rappel et la demande héroïque de l'impôt d'un milliard.

Nous retrouvons Barbès au procès de Bourges. Sur le banc des prévenus, il est assis entre Albert et Sobrier.

« — Je refuse de vous reconnaître pour mes juges, dit-il à l'ouverture de la haute cour, et je ne déclarerai même pas mes noms et prénoms. Si vous voulez, je vais vous expliquer immédiatement le motif de mon refus. Je me demande de quel droit vous pouvez nous juger. Ce n'est évidemment que par le droit du plus fort. Si les hommes qui se trouvaient à l'Hôtel-de-Ville, le 15 mai, eussent été vainqueurs, vous acclameriez leur gouvernement comme vous avez acclamé la République en février. Nécessairement vous me condamnerez, vous, tribunal exceptionnel choisi tout exprès pour cela, vous qu'on a pris parmi les hommes les plus contraires à nos opinions. Les adorateurs du paganisme, les sectateurs de Jupiter et de Mercure n'étaient pas plus ardents persécuteurs du Christ que vous, adorateurs du capital, vous ne l'êtes des socialistes. Entre vous et nous c'est une guerre à mort. Nous voulons renverser votre idole de son piédestal au profit du peuple et à votre profit à vous-mêmes. Vous, au contraire, vous allez nous condamner à la prison, et, sans le décret de 1848, vous nous couperiez la tête... »

Le procureur-général demanda qu'il fût interdit à l'accusé Barbès de poursuivre.

Barbès. — J'en appelle à tous ceux qui vous entendent, si la journée du 15 mai avait tourné autrement, ceux qui sont ici pour nous juger seraient à notre place !

Le Président. — Accusé Barbès, dans votre intérêt, je ne puis vous laisser continuer.

Barbès. — Dès ce moment, je renonce au débat. Si je parais à une autre séance, j'affirme que ce ne sera que forcé et contraint !

Le jour suivant, Barbès et Albert ayant refusé de comparaître, il leur fut fait, aux termes de la loi, sommation

par un huissier, qu'assista la force publique, et qui dressa procès-verbal de leur résistance. Alors, sans plus tarder, la Cour rendit un arrêt portant que la présence des deux accusés étant nécessaire, dans l'intérêt de la justice et dans celui de leurs co-prévenus, il seraient saisis par la force armée et amenés à l'audience. Quelques minutes après, on les vit paraître entre deux gendarmes mobiles.

M. le substitut Avond prétendait avoir entendu Barbès accoler le nom d'*infâme* à la ville de Paris. L'accusé protesta violemment.

« — Quoi ! s'écria-t-il, j'aurais appliqué ce nom à Paris qui a fait le 14 juillet 1789, à Paris qui a fait la révolution de juillet, à Paris qui a fait le 24 février, à Paris, la ville républicaine par excellence, sur laquelle nous comptons pour faire accepter et même pour imposer la République aux provinces !... »

Voilà qui est net et plein de franchise. Avec des hommes de la nature de celui-ci, on sait du moins à quoi s'en tenir.

Le reste du procès donna lieu à quelques incidents de témoignage assez curieux sur les faits de la journée du 15 et sur les événements de l'Hôtel-de-Ville. Un tailleur, adjudant-major de la garde nationale de Beauvais, le sieur Vanderberghe, raconta qu'il assistait avec le capitaine Pichenat à l'arrestation de Barbès. Il voulut mettre Albert en liberté, mais celui-ci s'écria :

— Si mon camarade Barbès est coupable, je le suis également, et je veux partager son sort !

— Vous oubliez, citoyen, dit Barbès en se levant, un fait à votre éloge. Lorsque nous fûmes arrivés à Vincennes, vous me prîtes les mains, en disant : « Pauvre malheureux ! Vous avez déjà fait tant d'années de prison ! » Je me félicite de pouvoir aujourd'hui vous remercier.

L'incident qui marqua la dernière séance est reproduit tout au long dans la notice consacrée à Blanqui. Nous y renvoyons le lecteur.

Barbès fut condamné à la déportation. Comme aucun lieu n'était encore fixé pour ce genre de peine, elle se trouva naturellement convertie en une détention perpétuelle, et Belle-Isle-en-Mer garda jusqu'aux premiers jours d'octobre 1854 notre républicain vaincu. Le 5 du même mois, le *Moniteur,* dans sa partie officielle, contenait ce qui suit :

Paris, 4 octobre.

L'Empereur a adressé la lettre suivante au ministre de l'intérieur :

Saint-Cloud, 3 octobre 1854.

« Monsieur le Ministre,

« On me communique l'extrait suivant d'une lettre de Barbès. Le prisonnier qui conserve, malgré de longues souffrances, de si patriotiques sentiments ne peut pas, sous mon règne, rester en prison. Faites-le donc mettre en liberté sur-le-champ et sans conditions. Sur ce, que Dieu vous ait en sa sainte garde.

« NAPOLÉON. »

Voici l'extrait de la lettre de Barbès :

Prison de Belle-Isle, le 18 septembre 1854.

.... « Je suis bien heureux aussi de te voir dans les sentiments que tu m'exprimes. Si tu es affecté de chauvinis-

me, parce que tu ne fais pas de vœux pour les Russes, je suis encore plus chauvin que toi, car j'ambitionne des victoires pour nos Français. Oui! oui! qu'ils battent bien là-bas les Cosaques, et ce sera autant de gagné pour la cause de la civilisation et du monde! Comme toi j'aurais désiré que nous n'eussions pas la guerre; mais puisque l'épée est tirée, il est nécessaire qu'elle ne rentre pas dans le fourreau sans gloire. Cette gloire profitera à la nation, qui en a besoin plus que personne. Depuis Waterloo nous sommes les vaincus de l'Europe, et pour faire quelque chose de bon, même chez nous, je crois qu'il est utile de montrer aux étrangers que nous savons manger de la poudre. Je plains notre parti, s'il en est qui pensent autrement. Hélas! il ne nous manquait plus que de perdre le sens moral après avoir perdu tant de choses! »

Conformément à la volonté de Sa Majesté l'Empereur, l'ordre de mettre Barbès en liberté sans conditions fut immédiatement transmis par le télégraphe. Peu de jours après, le journal officiel contenait l'article suivant :

« M. Barbès proteste contre l'acte de clémence dont il a été l'objet, il ne le comprend pas. Voici la lettre qu'il nous adresse :

« Monsieur le directeur,

« J'arrive à Paris, je prends la plume, et je vous prie d'insérer bien vite cette note dans votre journal. Un ordre dont je n'examine pas les motifs, car je n'ai pas l'habitude de dénigrer les sentiments de mes ennemis, a été donné, le 5 de ce mois, au directeur de la maison de détention de Belle-Isle. Au premier énoncé de cette nouvelle, j'ai frémi d'une indicible douleur de vaincu, et j'ai

refusé tant que je l'ai pu, durant deux jours, de quitter ma prison. Je viens maintenant ici pour parler de plus près et mieux me faire entendre. Qu'importe à qui n'a pas droit sur moi que j'aime ou non mon pays! Oui, la lettre qu'on a lue est de moi, et la grandeur de la France a été, depuis que j'ai une pensée, ma religion. Mais encore un coup qu'importe à qui vit hors de ma foi et de ma loi que mon cœur ait ces sentiments? Décembre n'est-il pas, et pour toujours, un combat indiqué entre moi et celui qui l'a fait? A part donc ma dignité personnelle blessée, mon devoir de loyal ennemi est de déclarer à tous et à chacun ici que je repousse de toutes mes forces la mesure prise à mon endroit. Je vais passer à Paris deux jours afin qu'on ait le temps de me remettre en prison, et ce délai passé, vendredi soir, je cours de moi-même chercher l'exil.

« A. Barbès.

« Paris, 11 octobre 1854, dix heures du matin, grand hôtel du Prince Albert, rue Saint-Hyacinthe-Saint-Honoré. »

Deux jours après, le héros de cette histoire partait pour l'Angleterre, où il réside depuis lors.

Au lieu de dire avec Proudhon que Barbès est le Bayard de la démocratie, on peut affirmer à plus juste titre qu'il en est le Don Quichotte. L'illustre héros de la Manche se montrait aussi honnête que brave; mais chez lui la cervelle absente faisait tort aux qualités les plus précieuses de l'esprit et du cœur. Barbès, à son exemple, s'est battu toute sa vie contre des moulins à vent.

BARROT (ODILON)

Les corneilles abattant les noix ont eu l'honneur de passer en proverbe, et ce proverbe s'applique à tous les hommes pleins d'avidité ou d'étourderie qui se jettent en aveugles au travers des choses de ce monde, « y aslant de cul et de teste, » comme dit notre vieux Rabelais. Or, les bourgeois, appelés par 89 aux biénfaits de l'émancipation politique, ont avec les susdites corneilles la plus exacte ressemblance. Ils se hâtèrent d'abattre et d'éplucher les noix gouvernementales. Dans l'exercice de leurs droits nouveaux, ils ne virent que l'occasion longtemps cherchée et longtemps attendue de satisfaire leur gourmandise, leur égoïsme et leurs déplorables instincts. Qu'a demandé M. Thiers au pouvoir? Ce qu'il rapporte. Que lui a demandé M. Guizot? Des satisfactions d'orgueil. Voulez-vous savoir ce que lui a demandé M. Barrot? Lisez sa biographie.

Camille-Hyacinthe-Odilon est d'origine languedocienne.

Il naquit à Villefort [1] le 19 juillet 1790. Son père, nommé vice-président du tribunal de Langogne, fut envoyé à la Convention par les électeurs du Gévaudan. Lors du procès de Louis XVI, il déploya d'abord un grand courage, vota l'appel au peuple et prononça même un discours contre ceux de ses collègues qui vouaient à l'échafaud la tête du monarque. Mais, une fois l'arrêt fatal rendu, cette énergie de la conscience et de l'honneur s'éteignit brusquement. Notré conventionnel trembla pour sa propre tête. Il se prononça contre le sursis. Grâce à cette volte-face prudente, il franchit l'ère sinistre de la Terreur sans péril et sans encombre. Nous le retrouvons plus tard au conseil des Cinq-Cents, puis au Corps législatif, où il siégea obscurément sous l'Empire.

En 1814, Barrot père vota la déchéance du héros de Wagram et salua par le plus vif enthousiasme la rentrée des rois légitimes.

La *Biographie des hommes du jour* assure qu'après avoir courtisé Louis XVIII aux Tuileries, il fut un des premiers à courir au devant de l'Empereur, quand arriva la nouvelle du débarquement au port de Cannes. A la

1. (Département de la Lozère.) Odilon est l'aîné de la famille. Ferdinand et Adolphe, ses deux frères, naquirent l'un en 1805 et l'autre en 1807. Ferdinand suivit la carrière du droit. Nous le trouvons, à la date de 1836, inscrit au tableau des avocats de Paris. En 1845, il arrive à la Chambre, y développe sur la colonisation quelques idées heureuses, obtient en Algérie des concessions de terrain considérables, et revient en 1848, siéger à la Constituante. Comme avocat, il avait défendu le colonel Vaudrey, après l'affaire de Strasbourg. Louis-Napoléon, devenu président de la République, s'attacha Ferdinand Barrot en qualité de secrétaire général. Il le nomma plus tard ministre de l'intérieur, puis ministre de France à Turin. Vers 1852, il entra au conseil d'État. M, Adolphe Barrot, exclusivement voué à la carrière diplomatique, a rempli diverses missions à Haïti, en Espagne, à Lisbonne et à Naples.

tête du collége électoral de la Lozère, il aurait appelé Napoléon *génie, colosse, libérateur,* et ce malheureux Louis XVIII *exécrable despote.* Mais, en regard de cette accusation, nous devons placer un mémoire justificatif, dans lequel il est positivement affirmé que M. Barrot eut le courage de s'élever en pleine Chambre contre le retour de l'*usurpateur.* Ce mémoire est l'œuvre d'Odilon. Quand il ne serait appuyé d'aucune pièce justificative, nous lui accorderions créance plutôt qu'à un factum rédigé par des plumes notoirement vénales.

Après les Cent-Jours, M. Barrot père demanda la récompense de son dévouement et de son courage.

Mais il avait contre lui un passé terrible. On n'osa lui accorder qu'une modeste magistrature de première instance. Encore sa nomination fit-elle scandale, et les royalistes sans tache se révoltèrent en voyant siéger à côté d'eux un homme atteint et convaincu d'un crime irrémissible. L'ancien conventionnel, ne pouvant obtenir l'absolution de son vote contre le sursis, quitta le fauteuil de juge. Il mourut en 1845, dans les derniers jours de novembre, à l'âge de quatre-vingt-treize ans.

Le père d'Odilon Barrot avait pris la vie par le côté joyeux. Son ambition déçue ne le faisait point maigrir et ne lui inspirait aucune idée sombre. Il se moquait volontiers des autres et de lui-même. Voyant la machine représentative et parlementaire fonctionner sous le patronage de la Charte, il s'écria d'un air d'affliction comique :

— Ah ! pourquoi le destin nous a-t-il refusé pareille chance ?... Qu'ils sont heureux !... De notre temps, il fallait agir ; aujourd'hui, pour arriver à tout, il suffira de bavarder. Les discours volent, les faits restent : *verba volant, facta manent.*

Cette boutade grotesque frappa l'esprit de Camille-Hyacinthe-Odilon, qui avait déjà fait ses débuts au barreau.

Son enfance est curieuse à étudier pour le psychologue. Tout marmot encore, il jouait le rôle d'un petit personnage grave et fier. Au collége, il ne frayait avec aucun des élèves de sa taille. On le voyait se promener, à l'heure des récréations, de long en large de la cour, les mains derrière le dos et la tête penchée, dans l'attitude d'un homme qui médite.

Il commença ses études au prytanée de Saint-Cyr et vint les terminer à Paris au lycée Napoléon.

Camille-Hyacinthe fut loin d'être un brillant élève. Jamais on n'eut à l'inscrire au nombre des lauréats de sa classe. Il ne se distinguait que par le sérieux de son caractère et par ses allures magistrales, ne se liant avec aucun de ses condisciples, ne prenant part à aucune espèce de jeu, et n'ouvrant la bouche qu'en classe, chose incompréhensible chez un enfant qui, plus tard, devait professer un si grand amour de la parole. L'enthousiasme des lycéens pour la gloire impériale ne gagna jamais notre taciturne élève. Son cœur ne battait point au récit de nos conquêtes, et son œil restait indifférent et morne quand il voyait défiler, drapeaux au vent, nos immortelles phalanges.

— Hum ! grommelait le père Barrot, je serai bien surpris si ce gaillard-là devient maréchal de France.

— Nous en ferons un abbé, disait en riant madame Barrot.

— Je ne serai ni l'un ni l'autre, interrompit Odilon.

— Peste !... Alors, que seras-tu ?

— Je veux être avocat, répondit-il avec un accent de solennité remarquable.

— Ambitieux ! dit le père Barrot en lui frappant sur l'épaule.

Derrière le colosse de l'Empire, le digne homme voyait déja l'étoile parlementaire se lever dans une brume transparente. Il se garda bien, par conséquent, de mettre à la vocation de son fils la plus légère entrave.

Odilon fait son droit au sortir du collége. Toujours gourmé, toujours silencieux, il ne quitte l'école que pour retourner à ses livres. A cette époque de jeunesse et d'effervescence où les passions s'allument, on ne remarque pas en lui le moindre entraînement pour le plaisir, et les grisettes du quartier Latin ne le détournent jamais de l'étude. Il a le séjour des estaminets en horreur. Un de ses condisciples ayant essayé de l'emmener chez Procope, Odilon lui laissa son manteau entre les mains, ce qui donne parfaitement la mesure de la conduite qu'aurait tenue cet autre Joseph en présence de n'importe quelle Putiphar moderne.

A vingt et un ans, il reçoit son diplôme, et, en 1814, au premier retour des Bourbons, il sollicite et obtient des dispenses pour être admis comme avocat aux conseils du roi et à la cour de cassation.

« Un goût dominant pour les régions arides du droit strict, à un âge où l'on aime de préférence les débats passionnés et les émotions de cour d'assises, dit Loménie, révélait déja cette *aptitude de théoricien* qui distingue particulièrement M. Odilon Barrot. »

Hélas ! cette malheureuse aptitude a passé de l'avocat chez l'homme politique ! L'orateur qui a consacré vingt ans à développer ses creuses théories pour arriver, comme application, à l'histoire des banquets et au casse-cou de

Février ne doit pas être aujourd'hui fort orgueilleux des éloges de son premier biographe.

Camille-Hyacinthe-Odilon, comme son père, offrit aux rois de la branche aînée l'hommage d'un absolu dévouement. La brume commençait à disparaître, et l'étoile prophétique du père Barrot annonçait d'éclatantes splendeurs. Notre jeune avocat fut un de ceux qui protestèrent contre le retour de l'île d'Elbe par leur présence en habit de garde national dans la cour des Tuileries, au moment où César y rentrait en maître [1]. Odilon signa (c'est lui qui nous l'affirme) une audacieuse pétition en faveur de la Charte et du rappel de Louis XVIII. La seconde Restauration le trouve donc au nombre de ses plus zélés partisans. Mais notre avocat libéral a des principes auxquels il paraît s'attacher avec une énergie opiniâtre. Voyant que la Charte ne tient aucune de ses promesses, il se révolte contre un système parjure et se lance tête baissée dans l'opposition. De méchantes langues affirment qu'Odilon, très-mécontent de la conduite des royalistes envers son père, jugea dès lors que sa propre fidélité aux descendants de saint Louis n'obtiendrait que de médiocres encouragements pour son ambition personnelle.

1. Quelques jours auparavant, Odilon avait assisté au départ du roi, toujours en habit de garde national. On trouve le passage qui va suivre dans une brochure signée par M. Barrot lui-même : « Au mois de mars 1815, lorsque le gouvernement fit un appel à la garde nationale de Paris, j'écrivis au capitaine de la compagnie de grenadiers du 4e bataillon de la 11e légion, pour me mettre, avec quelques amis, à sa disposition. Je montais la garde dans les appartements du roi, la nuit de son départ. Sa Majesté vit nos larmes et contint l'élan de notre enthousiasme. Je suis certain que cette scène touchante ne s'est pas effacée de sa mémoire ; elle est à jamais gravée dans la mienne. » Peu de mois après avoir écrit ces lignes, M. Barrot déclarait à la Restauration une guerre implacable.

On décidera plus tard si la rigidité de principes a été son seul guide, ici comme ailleurs.

Une affaire retentissante ne tarde pas à le mettre en relief. Dans une petite ville du Midi, quelques protestants ayant refusé de tapisser, au passage de la procession de la Fête-Dieu, la façade de leurs maisons, le juge de paix de l'endroit les condamne pour ce refus à *un franc* d'amende. La peine, comme on le voit, n'était pas rigoureuse. Mais elle blessait l'orgueil des fils de Calvin, qui, après avoir échoué devant deux juridictions, en appellent à la cour suprême. M. Barrot fils accepte leur défense.

Prenant l'article 5 de la Charte, qui garantit la liberté de tous les cultes, il s'en fait une arme pour combattre l'article 6, qui déclare la religion catholique religion de l'État, et parvient à obtenir la cassation de l'arrêt.

Son plaidoyer soulève des tempêtes. L'abbé de Lamennais, qui était alors le chrétien par excellence, ne peut réprimer un élan d'indignation et s'écrie :

« — Mais la loi est donc athée? »

« — Oui, répond M. Barrot, elle l'est et doit l'être, si vous entendez par là que la loi, qui n'existe que pour contraindre, reste étrangère à la croyance religieuse des hommes, qui est hors de toute contrainte. »

Si M. de Voltaire avait eu l'honneur de vivre au temps d'Odilon, bien certainement il se fût pendu pour n'avoir pas trouvé cette magnifique riposte. Notre avocat reçut du garde des sceaux une verte réprimande. Mais, en revanche, il obtint l'estime des calvinistes et l'approbation de tous les impies du royaume. Cela suffisait à sa gloire.

Quelque temps après il défend Wilfrid Regnault, victime innocente impliquée dans une accusation d'assassinat par des rancunes politiques. Jointes au procès Caron,

ces deux affaires établissent la renommée de M. Barrot comme avocat sur une base solide. Il lui pleut des causes politiques. Tout naturellement il se lie de plus en plus chaque jour avec l'opposition et prend part à ses manœuvres hostiles. Bientôt le défenseur des accusés politiques doit s'asseoir lui-même au banc des prévenus, en compagnie de Mérilhou, du journaliste Étienne et du général Pajol. On leur reproche d'avoir organisé une souscription nationale en faveur des victimes de la loi des suspects. Ils furent condamnés tous les quatre à cinq ans de prison.

Fort heureusement le jury leur vint en aide et les acquitta, sans quoi M. Barrot aurait grossi la liste des martyrs politiques.

Sa haine contre le pouvoir, excitée par la persécution, ne connaît plus de bornes. Nous le voyons solliciter avec instance, en 1827, l'honneur d'être admis dans la fameuse société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, qui comptait alors au nombre de ses principaux membres Audry de Puyraveau, Béranger, Duchâtel, Barthe, Auguste Blanqui, Armand Carrel et Guizot. C'était beaucoup de siéger avec d'aussi glorieux collègues. Mais cela ne suffit point à l'ambition de notre homme. Il veut arriver, coûte que coûte, à la présidence de la société secrète. Au lieu de prendre en mariage une des opulentes héritières que sa renommée d'avocat célèbre et gagnant gros lui permet de choisir, il sacrifie la richesse de la dot à ses espérances politiques, et recherche la fille de Labbey de Pompières, un des patriarches du parti radical.

Ce noble désintéressement lui conquiert toutes les voix pour la présidence. On l'installe au fauteuil.

Mais, hélas ! une fois à la tête du club mystérieux et ré-

volutionnaire, on découvre en lui les premiers symptômes de cette indécision fatale et de cette nullité présomptueuse dont il devait donner par la suite un si grand nombre de témoignages. Déjà le ciel politique était sombre. Nos conspirateurs prenaient en main les carreaux de la foudre; mais le sage Odilon désarmait de son mieux ces Jupins impatients, qui réclamaient l'application du système de la violence. Il avait une peur terrible qu'on ne le choisît pour chef d'une révolte. Très-expert à manier la parole, il déclinait sa compétence pour le fusil, et prêchait les voies légales à une association qui avait l'illégalité pour base. On résolut d'agir en dehors du concours de ce faiseur de harangues.

La surprise d'Odilon Barrot fut extrême lorsqu'il vit éclater la Révolution de juillet sans qu'il en eût donné le signal.

Néanmoins, revenu de son étonnement, et bien certain, dans la matinée du 30, que la fusillade ne recommencera plus, il endosse à la hâte un splendide uniforme de capitaine, bien qu'il n'eût été jusque-là que simple soldat dans la milice citoyenne, et se rend à l'Hôtel-de-Ville, où La Fayette l'adjoint à la commission du gouvernement en qualité de premier secrétaire.

L'association de ces deux hommes était logique. Quoi qu'on ait pu dire du La Fayette en cheveux blancs, ce défenseur de la liberté des deux mondes ne fut jamais, politiquement parlant, qu'une célèbre dupe. Toujours débordé, toujours mystifié par les événements, il était conduit par eux lorsqu'il s'imaginait les conduire. Moins célèbre que La Fayette, Odilon Barrot devait être, dix-huit ans plus tard, aussi vain, aussi aveugle, aussi berné que lui. Toutefois, en Juillet, si M. Barrot ne gouverna

pas les circonstances, on peut affirmer qu'il gouverna son patron. Ce fut lui qui empêcha La Fayette d'accepter les offres de présidence républicaine que lui apportait une cohorte de jeunes démocrates, amenés à l'Hôtel de Ville par Pierre Leroux.

Le 31, dès l'aurore, M. Barrot force la porte du vieux général et l'arrache brusquement au sommeil pour lui peindre les douceurs de la monarchie républicaine. Séance tenante, il rédige ce fameux programme de l'Hôtel de Ville, mythe sacré par lequel nous l'avons entendu jurer tant de fois, et La Fayette, séduit, entraîné, se décide le même jour à montrer au peuple, assemblé sous le balcon du Palais-Royal, la meilleure des républiques en chair et en os. On n'a pas oublié que cette république était monseigneur le duc d'Orléans.

Après avoir assuré les destins de la monarchie nouvelle, notre infatigable Odilon se charge de décider l'ancienne à quitter le territoire. Il prend avec lui deux commissaires[1], et se dirige sur Rambouillet, afin de *protéger* le départ de Charles X.

Comme on se l'imagine bien, ces trois hommes reçoivent piteux accueil. Toute une armée se trouve là, prête à défendre le monarque. Autour de lui des milliers de serviteurs fidèles n'attendent qu'un mot de sa bouche, qu'un signe de sa main, pour combattre et mourir. Aussi chasse-t-il M. Barrot et ses deux collègues, sans vouloir absolument rien entendre. Ceci devenait grave pour le Palais-Royal, dont le secrétaire de La Fayette avait juré de calmer les dernières inquiétudes. On se décide à effrayer Charles X par une démonstration. Les héros de

1. M. de Schonen et le maréchal Maison.

carrefour n'ont point encore déposé les armes. Plusieurs colonnes menaçantes se précipitent sur le chemin de Rambouillet. M. Barrot, toujours suivi de ses collègues, précède les hordes populaires.

Introduit de nouveau près de Charles X, il lui annonce l'arrivée du peuple. Le roi hausse les épaules et lui tourne le dos.

— Sire!... au nom du ciel, rappelez-vous le voyage de Varennes! s'écrie le chef des commissaires avec un ton mélodramatique, et la larme à l'œil. Quittez la France aussi promptenent que possible. On a retenu Louis XVI dans sa fuite... Comprenez-vous, Sire, pourquoi nous désirons hâter la vôtre?

Charles X devint très-pâle. Un instant après, le départ pour Cherbourg était résolu.

M. Barrot se hâta d'écrire à Louis-Philippe pour lui annoncer l'heureuse nouvelle, et surtout pour empêcher qu'on ne l'oubliât, lui Barrot, dans la distribution des places et des honneurs. Puis, en homme de prévoyance, montrant le duc de Bordeaux à Charles X, il osa lui dire, à l'heure des adieux :

« — Sire, veillez bien sur les jours de cet auguste enfant! Les destins futurs de la nation peuvent reposer tout entiers sur lui. »

Cela s'appelle, en langue vulgaire, ménager la chèvre et le chou. La famille royale eut, dès lors, la pleine conviction que M. Barrot agissait en homme de cœur, et que son unique but, en la faisant échapper aux périls du présent, était de sauvegarder l'avenir. Sur la demande d'Odilon, Charles X lui signe un certificat de bonne conduite [1], et madame la Dauphine lui fait cadeau d'une

1. Le commissaire ne crut pas devoir consulter ses collègues avant de de-

feuille de papier, en tête de laquelle sa main illustre avait écrit ces mots : Marie-Thérèse.

De retour dans la capitale le secrétaire de La Fayette, en dépit de son épître remémorative au lieutenant général du royaume, trouva les meilleurs emplois distribués. Il ne restait plus à sa disposition le moindre portefeuille. On ne put lui offrir que la préfecture de la Seine, en récompense de ses bons et loyaux services. M. Barrot fit la grimace. Il supplia le roi citoyen de le dispenser d'une charge peu conforme à ses goûts, et qui nécessairement troublerait sa vie.

— Pourquoi cela, mon cher monsieur Barrot? Suivez mon exemple, répondit la majesté de fraîche date. Je fais le sacrifice de mes goûts et de mon repos au bien de la France.

Et M. Barrot se dévoua comme Louis-Philippe.

Trois colléges électoraux firent à Odilon l'honneur de l'envoyer à la Chambre [1]. Il entra fièrement dans cette arène qui allait être témoin de ses luttes gigantesques et de ses triomphes oratoires. Son premier soin fut de témoigner sa rancune aux hommes avides qui avaient accaparé les portefeuilles à son détriment. M. Barrot se mit à attaquer les ministres avec le bélier terrible de sa parole. Il leur jeta dans les jambes mille entraves,

mander cette pièce au roi, et ceux-ci furent très en colère lorsqu'il la leur mit sous les yeux.

Voici la teneur du certificat :

« Je me plais à rendre à messieurs de la commission la justice qui leur est due, ainsi qu'ils m'en ont témoigné le désir. Je n'ai eu qu'à me louer de leurs attentions et de leurs respects pour ma personne et pour ma famille.

« Charles X. »

1. Les colléges de Laon, de Brionne et de Strasbourg.

blâmant leurs actes dans ses proclamations comme préfet de la Seine, et recherchant toutes les occasions d'empiéter sur la hiérarchie administrative. Une conduite pareille devenait intolérable. Elle souleva contre lui la haine du ministère. On assistait chaque jour à de plus vifs et à de plus acrimonieux débats entre notre personnage et MM. Guizot et Montalivet. Ce dernier que le grand orateur affligeait de la dédaigneuse appellation de *jeune ministre*, perdit tout à coup patience. Du haut de la tribune, à son tour, il mortifia M. le préfet de la Seine. Celui-ci, rouge de colère, oublia sa nature essentiellement pacifique, et lança un cartel, en pleine Chambre, à la tête de son ennemi. Beaucoup moins belliqueux le lendemain, M. le préfet ne jugea pas à propos d'affronter la moindre balle. Il fut décidé qu'on le destituerait sans plus de retard.

Voilà donc tout d'abord M. Barrot, le plus méritant des architectes dynastiques, brouillé avec le système. Il s'assied au banc des ennemis du ministère et déploie une magnifique activité... de parleur.

On le charge du rapport sur le rétablissement du divorce. Puis, Montalivet, sa bête noire, ayant osé qualifier Louis-Philippe de *roi de France* et les Français de *sujets*, il s'élève énergiquement contre ces prétentions outrecuidantes de la monarchie citoyenne, et décide cent cinquante-sept membres à protester avec lui contre le titre de *sujets*.

Ah ! c'était le bon temps pour les faiseurs de phrases, pour les fabricants de périodes sonores !

Portant la mèche aux canons de son éloquence, M. Barrot foudroyait ses adversaires par une bordée d'expressions pompeuses : *patriotisme*, — *dignité politique*,

— *honneur national*, — *désintéressement*, — *
rité électorale, etc. Relevez-vous donc, après avoi
en pleine poitrine un de ces mots terribles. To
matins le boutiquier prenait la gazette, et quan
trouvait, — chance heureuse ! — un discours d'(
Barrot, il se hâtait de l'apprendre par cœur et le
tait à sa femme, à ses enfants, à tout son voisinage
la foi du catholique disant son *Credo*. Dans les c
bourgeois, dans les estaminets, dans les tables d
chaque phrase était commentée, chaque mot de
sublime. Le *National* signalait entre parenthès
énergiques applaudissements de la gauche, et le
faisait chorus ; toute la France libérale battait des m
Cette mystification dura dix-huit ans.

Notre orateur était grave, sa parole était senten
son geste solennel ; ses mœurs passaient pour aus
et ses plus chauds antagonistes politiques le décla
irréprochable.

Orgueilleux de son succès, M. Barrot ne néglige
cun moyen de l'accroître. Tout dans son extérieu
voix, son geste, sa démarche, son attitude, sa to
concourait à ce but. Une calvitie précoce ayant
son crâne, il apportait une étude extrême à l'arrang
de ses rares cheveux afin de donner au front pl
hauteur, plus de largeur et plus de puissance. To
vêtu, pour monter à la tribune, comme un ma
en visite, il soignait les moindres détails de sa mis
bits, gilets, bottes, chapeau, gants, cravate, subis
la loi d'une élégance invariablement correcte et

Il avait dans ses manières beaucoup de réserv
politesse froide semblait inviter chacun à se tenir
tance, ou à se ranger au passage de l'homme supé

ird'hui, ce demi-dieu, malgré sa chute, conserve la ne tenue imposante.

est le type le plus parfait qui existe, ici-bas, de l'a-r-propre naïf et du contentement de soi-même. Aussi ne dans sa décadence qu'il l'était dans son élévation, t-être ne s'est-il jamais rendu compte ni de l'une ni l'autre, semblable à ces figures de cire qui conservent même visage, soit qu'on les habille de pourpre, soit on les couvre de haillons.

M. Barrot ne fut jamais ce qu'on appelle un grand ora-r. Il était guindé, glacial et loquace. Au fond de l'âme n'avait ni passion, ni verve. Tout son mérite oratoire nsistait à parler trois heures de suite, et voilà ce qui oit confondre jusqu'à la fin des siècles le jugement des utiquiers et des bourgeois. Perpétuellement ils seront n extase devant ce flux incompréhensible de la parole imaine. Jamais, du haut de la tribune, M. Barrot n'a issé tomber de ses lèvres une de ces grandes pensées qui viennent du cœur. Ses triomphes tenaient unique-ment à des procédés physiques et à l'adresse de la pan-omime. Au début de son discours, il faisait ronfler la phrase à outrance; puis, graduellement, elle descendait t une morne et désespérante langueur. Il s'efforçait, à a péroraison, de réchauffer ce robinet d'eau tiède. On l'entendait alors se livrer à de véritables pétarades ora-oires; il prodiguait les éclats de voix, les grands gestes, es poses majestueuses, les effets de front, agitant un bras errible et brisant la tribune à coups de poing, comme s'il eût voulu donner aux mots de sa phrase toute la igueur qu'ils n'avaient pas.

Il lui était impossible de suivre longtemps la même hèse. On le voyait se perdre dans une foule de considé-

rations diffuses, et, comprenant qu'il allait se noyer dans le vague, il avait soin de lancer quelques apostrophes irritantes à ses ennemis politiques. Ceux-ci ne manquaient jamais de lui renvoyer la flèche. Alors Odilon, qui tenait en réserve pour leurs interruptions hostiles ses plus beaux effets d'orgueil offensé, lançait contre eux des périodes chargées à mitraille et désembourbait son éloquence.

On était généralement pris à cette ruse. Un seul homme eut l'œil assez subtil pour découvrir la ficelle. Ce fut M. Guizot.

— En vérité, c'est étrange, disait, rue de la Ville-l'Évêque, un diplomate en retraite fort connu, ce diable de Barrot conserve ses moyens oratoires... Il est toujours superbe !

— Je ne le conteste pas, répondit M. Guizot avec un fin sourire. Mais essayez de faire silence, et vous verrez.

Ceci se passait à la fin de 1848. Pour la première fois, le héros de cette notice était en possession d'un portefeuille. On donne le mot d'ordre à la Montagne, et le citoyen Miot lui-même, ce coryphée des interrupteurs, jure de ne pas desserrer les dents. M. Barrot monte à la tribune. Il chevauche quelque temps sur le dada de son éloquence habituelle; puis, comme toujours, il tombe dans l'ornière. Tournant alors les yeux du côté de la gauche, il est frappé de stupeur en voyant ses ennemis lui sourire. Décidément il se croit perdu. Sa lèvre frémit, son œil s'égare. Néanmoins, faisant un effort sur lui-même et ne cédant point à la détresse, il jette aux montagnards cette phrase provocatrice :

« — Qui donc osera contester ce que j'affirme? Où est celui qui viendra me démentir?

« — Chut ! fait-on de toutes parts sur les bancs rouges.

« — Allons, qu'il se lève...

« — Chut !

« — Qu'il apporte ses preuves ; je l'attends de pied ferme...

« — Chut ! chut ! »

On n'envoie pas au pauvre Démosthènes la moindre réplique. L'effroi le gagne, une sueur glacée perle sur ses tempes. Modifiant son plan d'attaque, il entame, en désespoir de cause, une épouvantable diatribe contre les soutiens et les fauteurs de l'anarchie. Son bras menace la Montagne, ses yeux éclatent comme des brasiers. Le citoyen Miot n'y tient plus. Oubliant sa promesse, il se lève pâle d'indignation. Mais on l'oblige à se rasseoir, et les *chut* recommencent sur toute la ligne. Odilon vaincu ne trouve plus une parole. Il descend de la tribune, penaud, déconfit et portant bas l'oreille.

M. Guizot n'avait pas tort.

Ce fut lui qui dit un jour à cet étrange orateur :

« — Je vous connais, mon cher. Il y a cinquante ans, vous vous appelliez Péthion : c'est-à-dire que vous êtes la probité peureuse, l'indécision solennelle, et la nullité grave. »

En effet, pendant dix-huit ans, Odilon Barrot n'eut pas, en politique, un seul élan de sérieuse initiative ; on ne lui trouva qu'une idée fixe, devenir ministre. M. de Girardin enrichi n'eut pas non plus d'autre ambition. Seulement nous devons lui rendre cette justice qu'il désira surtout le pouvoir afin d'appliquer ses idées gouvernementales et financières ; — car, bonnes ou mauvaises, il a des idées, lui ! — au lieu que ce cher monsieur Barrot, comme nous disait jadis un vieux colonel du premier empire, « n'a jamais passé au conseil de guerre pour

avoir volé le Saint-Esprit. » Toute sa tactique libérale tendait au portefeuille. Il attaqua les ministres, en vertu de ce principe adopté par les personnalités ambitieuses : « Ote-toi de là que je m'y mette! » Notre homme fit la courte échelle à son ami Thiers, espérant que celui-ci inventerait une combinaison quelconque pour l'associer à sa fortune ; mais cette espérance, comme beaucoup d'autres, s'évanouit complètement.

Jamais M. Barrot ne s'occupa que de ses intérêts propres ; ceux du pays lui importaient médiocrement, et là-dessus on le trouvait d'une complète indifférence.

Aux plus tristes époques de misère, il refusa toujours de provoquer une enquête sur le sort des classes indigentes et laborieuses. Son âme, doublée d'égoïsme et d'instincts bourgeois, ne voyait rien au delà de ses rêves d'ambition aveugle. Nonobstant toutes ses colères à la Chambre, il entretenait au fond de son cœur pour le roi citoyen une sympathie pleine de tendresse. De son côté, Louis-Philippe ne gardait pas rancune au chef de la gauche. Il ne se trompait point au mobile qui le faisait agir. L'anecdote suivante va le démontrer.

Pendant les troubles qui éclatèrent au convoi du général Lamarque, Odilon se rendit aux Tuileries, accompagné de Laffitte et de François Arago, pour supplier le roi de changer de système. Rien de plus amusant que le dialogue qui s'établit entre nos trois députés et Louis-Philippe. Celui-ci jura ses grands dieux qu'il était resté fidèle à ses engagements.

« — En quoi les ai-je violés ? s'écriait-il, et quel système me proposez-vous ? »

Ces messieurs, fort embarrassés, balbutièrent. Odilon Barrot savait très-bien ce qu'il ne voulait pas ; mais le dif-

ficile était de définir ce qu'il eût voulu. Tournant l'obstacle, il se mit à protester de son désintéressement avec beaucoup de chaleur.

« — Sire, cria-t-il, je suis prêt à signer de mon sang ma renonciation à toute place quelconque ! »

Un sourire narquois effleura la lèvre de Sa Majesté citoyenne. Elle connaissait parfaitement le faible de l'homme et ne se laissait point éblouir par ses protestations pompeuses. Louis-Philippe frappa familièrement sur la cuisse du célèbre orateur, et répondit d'une voix encourageante :

« — Non, monsieur Barrot, non, je n'accepte pas la renonciation que vous m'offrez [1] ! »

Ces notices biographiques, enfermées toutes à peu près dans le même cadre, ne nous permettent malheureusement pas de nous étendre au delà des bornes fixées. Le lecteur nous pardonnera de ne point analyser ici les quinze ou dix-huit cents discours prononcés par l'homme, et de ne pas le suivre pied à pied dans ce long trajet parlementaire, qui devait l'amener si fatalement au traquenard de 1848. M. Barrot, ne voyant pas arriver son portefeuille, continuait à multiplier les entraves sur le chemin du pouvoir, dans l'unique but d'y faire trébucher les ministres. Il tomba dans son propre piége et se cassa le nez.

Son histoire, hélas ! est celle de beaucoup d'autres. Odilon Barrot, qu'on nous permette de le dire, résume en sa personne soixante années de bévue bourgeoise et d'ambition maladroite. Notez que nous n'attaquons pas la bour-

1 Extrait du procès-verbal de cette entrevue, signé par Arago, Laffitte et M. Barrot lui-même.

geoisie par système : nous lui reprochons seulement son inexpérience, et nous rions d'elle comme d'un enfant qui a voulu marcher sans lisières.

O monsieur Barrot ! quelle plaisante histoire que celle de ces banquets; dont vous fûtes le principal instigateur ! Quelle magnifique et burlesque épopée ! Suivi de MM. Duvergier de Hauranne, Thiers, Rémusat, Ganneron et consorts, que vous aviez une mine redoutable en commençant la campagne ! Impossible d'attaquer plus énergiquement l'ennemi. Le *droit de réunion*, morbleu ! le *droit de réunion !* Ce pauvre M. Guizot avait l'épée dans les reins; vous ne lui laissiez ni repos ni trêve. Assistant à seize banquets de suite, vous avez prononcé seize discours ; vous avez bu seize fois à la réforme électorale, et la France entière banquetait, discourait, buvait comme vous. Le gouvernement, effrayé de vos démonstrations, veut y mettre un terme. Alors vous annoncez pour le 21 février un banquet monstre, un banquet plus solennel et plus réformiste que tous les autres. MM. Guizot et Duchâtel déclarent à la Chambre que les convives seront dispersés par la force. O grand Odilon ! quelle tempête effroyable tu provoquas contre ces audacieux ! Tous les tonnerres de ton éloquence grondaient. Un instant on put croire que la tribune allait voler en éclats, et que tu ferais crouler sur les ministres la voûte du palais Bourbon !

M. Barrot garantissait à ses collègues qu'il n'y aurait pas le moindre trouble, et, le lendemain, la révolte éclatait. Par le ciel ! à qui la faute ? Évidemment c'est aux ministres. Hyacinthe-Odilon dépose en conséquence sur le bureau de la Chambre un projet de mise en accusation du ministère, et, le soir même, on commence les barricades, on met le feu aux octrois. Ce n'est plus une émeute,

c'est une révolution. Notre homme s'épouvante et n'y comprend plus rien.

Vous avez vu quelquefois, chers lecteurs, une malheureuse poule, dans le nid de laquelle une fermière matoise a glissé des œufs de cane. Confiante et sans soupçons, elle achève de couver ; les petits éclosent et se précipitent, le jour même de leur naissance, dans les eaux de la première mare qu'ils rencontrent. Jugez de la stupéfaction de la couveuse et de celle d'Odilon Barrot ! Au lieu de poulets, l'une a produit des canards ; au lieu de réformistes, l'autre a fait éclore des républicains.

Mais tout n'est pas désespéré. Quand on est cause d'un malheur, on le répare. Odilon court aux Tuileries. Un moyen, un seul, peut sauver le trône et la France : qu'on le nomme ministre avec M. Thiers, et la révolte s'apaise, et le sang ne coule plus. Louis-Philippe signe la nomination. Victoire ! Enfin notre héros le possède, ce portefeuille tant désiré. Son rêve de dix-huit ans s'accomplit. Pour le réaliser il a fallu de puissants efforts, on a dû risquer de grandes catastrophes ; mais tout est fini. Le ciel va s'éclaircir, et le soleil Barrot dissipera le nuage révolutionnaire. On ne tarde pas à voir paraître, au milieu des des rues insurgées et le long des boulevards, un homme à cheval, faisant de grands gestes et criant :

« — Mes amis, rassurez-vous !... Plus de bataille !... Nous avons la réforme... Je suis Odilon Barrot... Le roi vient de me nommer ministre ! »

Hélas ! il s'imagine, le pauvre homme, que le calme va renaître. Il croit au pouvoir de son éloquence, au prestige de son nom. Le peuple lui répond de sa voix brutale et sinistre :

« — Trop tard ! il est trop tard ! »

Beaucoup moins heureux qu'à la Chambre, le triste Odilon ne trouve que des gens qui lui rient au nez et des faubouriens goguenards qui le sifflent. On méconnaît son importance; on ne songe plus, ou peut-être on songe trop à ses admirables discours. Une troupe de gamins l'escorte sur la ligne des boulevards, avec des cris indécents. M. Barrot n'en continue pas moins sa route et ses exhortations. A la hauteur du boulevard Bonne-Nouvelle, le peuple impatienté lui envoie, non pas le plomb contenu dans ses fusils, mais d'humiliants projectiles ramassés dans le ruisseau. Ce dernier manque de respect décide le malencontreux orateur à rebrousser chemin et à regagner la Chambre, où il entame l'air de la régence. Mais presque aussitôt l reste muet d'épouvante.

Là, devant lui, sous ses yeux, il voit se dresser le fantôme rouge de la République : ce fantôme était contenu dans la boîte dont le grand enfant étourdi venait de presser le ressort.

Adieu pouvoir! adieu portefeuille! adieu présidence du conseil! Honni, conspué par les nouveaux venus, l'apôtre de la réforme électorale, le patron de l'adjonction des capacités, faisait, le lendemain, triste mine devant le colosse appelé suffrage universel. Ce tribun à l'œil foudroyant et terrible, qui, hier encore, bravait le ministère et poussait le pays à la guerre civile, n'a plus aujourd'hui ni admirateurs, ni crédit, ni puissance. Nouveau Tantale, il a vu le portefeuille, objet de sa convoitise, disparaître au moment où il s'apprêtait à le saisir. La révolution qu'il a fait éclore ne veut point de lui.

Elle le repousse, comme un père indigne qui n'est plus à sa taille, et dont elle n'accepte ni la tutelle ni le concours.

Revenu de son premier étourdissement, M. Barrot crut devoir se rendre à l'Hôtel-de-Ville pour y faire ses offres de service aux membres du gouvernemeut provisoire.

Ceux-ci, redoutant la concurrence de ce grand génie politique, et cédant à une jalousie mesquine, eurent l'indélicatesse de lui répondre par un refus. Ils écartèrent ce flambeau qui venait à eux. Lamartine, Marrast et Ledru-Rollin ne voulurent croire ni à la vieille expérience d'Odilon, ni à son talent parlementaire, ni au sacrifice de sa personnalité, ni à son dévouement, ni à son courage.

Notre héros, confus et le cœur plein de fiel, regagne son logis, rue de la Ferme-des-Mathurins. Un rassemblement nombreux stationne à sa porte. Il est tout surpris de se voir entouré d'une foule aux allures bienveillantes et d'entendre résonner à son oreille ce cri flatteur :

« — Vive Odilon Barrot ! vive le père du peuple ! »

Le grand homme remercie la Providence. Elle lui doit cette consolation dans son infortune. Comme Scipion l'Africain traduit devant les comices, il entame aussitôt un discours apologétique, dont la péroraison, sans nul doute, eût contenu ces mots triomphants : « Montons au Capitole et rendons grâce aux dieux ! » Mais à peine a-t-il prononcé deux phrases, que des sifflets l'interrompent. Un abominable charivari succède aux cris de louange. Cette multitude railleuse attendait M. Barrot à sa porte pour lui faire subir une dernière et cruelle mystification.

Hélas ! les décrets d'en haut sont impénétrables, et l'homme de mérite, ici-bas, est trop souvent méconnu !

M. Barrot comptait sur la justice du ciel. Il ne renonça point à la politique. Les électeurs du département de l'Aisne eurent le bon esprit de ne pas le déshériter de leurs votes, et le renvoyèrent à la Chambre, où nous le

trouvons au nombre des commissaires chargés d'élaborer la constitution républicaine. Il opposa, dit un journaliste, la digue de sa sagesse et de sa prudence aux élans téméraires d'une horde de législateurs improvisés, et remplit les fonctions de contre-poids, sans lesquelles une horloge ne marche pas. »

C'était bien le moins qu'après s'être fait incendiaire, comme Lamartine, il se fît aussi pompier.

M. Barrot, fatiguant les destins ennemis, put entendre sonner enfin l'heure de son élévation au ministère. Honoré de la confiance du président de la République, il fut nommé garde des sceaux et président du conseil. Un députation de l'ordre des avocats se mit en marche pour la place Vendôme. Le nouveau ministre accueillit avec une bienveillance gracieuse les congratulations de ses confrères. Il prononça un discours superbe, à la fin duquel, élevant son langage à la hauteur de la position conquise, il s'écria :

« — Me voici maintenant, Messieurs, à l'âge où l'homme se repose en pleine tempête politique [1] ! »

Après ce logogriphe grandiose, il s'inclina majestueusement et congédia la députation.

Revêtu de sa nouvelle dignité, notre homme s'y cramponna, — qu'on nous permette de nous exprimer de la sorte, — par tous les angles d'un orgueil longtemps inassouvi. Certains échecs au pied du scrutin, devant lesquels tout autre se fût retiré, le trouvèrent impassible. Il serait encore ministre si l'on n'eût *accepté sa démission*. Dès la fin de septembre 1849, on put lire dans les journaux quelques faits-Paris annonçant une indisposition de M. Odilon Barrot. Ce n'était pas lui, c'était son porte-

1. Voir le *Moniteur* des 26 et 27 décembre 1848.

feuille qui se trouvait malade, — et cela sans guérison pos sible. On l'enterra définitivement le 31 octobre.

Quelques heures avant d'apprendre la révolution qui s'opérait dans son histoire politique, M. Barrot, tranquillement enfermé dans sa villa de Bougival, essayait un magnifique costume de garde des sceaux, commandé tout exprès pour une cérémonie qui se préparait, le jour même, dans la magistrature. Une fois paré de la simarre, de l'épitoge et de l'hermine, il s'étend dans une chaise longue et dicte à son secrétaire le discours qu'il doit débiter.

Quelqu'un vient l'interrompre. C'est son maître d'hôtel qui lui apporte le menu d'un dîner splendide; car, après l'investiture, cinquante magistrats s'assiéront à la table du ministre.

Odilon Barrot approuve le menu, congédie le maître d'hôtel et achève son discours. A peine la dernière ligne est-elle écrite, que M. Dufaure entre tout à coup avec un visage bouleversé.

— Qu'avez-vous, au nom du ciel? demande l'homme à la simarre.

La réponse de M. Dufaure se devine. Il accourait prévenir son collègue de la disgrâce commune. Bientôt les autres membres du cabinet paraissent à leur tour et confirment la nouvelle. M. Barrot resta jusqu'à la nuit immobile et livide, comme un homme frappé de la foudre. Il en était pour son ministère, pour son costume et pour son dîner.

Depuis le 2 décembre, il n'a donné que fort peu de signes de vie politique. Sa brochure qui a pour titre : *De la Décentralisation et de ses effets* (1861) est passée presque inaperçue, et ses conférences publiques sur la

Pologne, dans la salle Martel, n'ont eu qu'un retentissement médiocre.

On assure que, dans sa terre de Bougival, il s'occupe avec beaucoup de sollicitude de l'amélioration de la truffe. Il cherche également, dans ses heures de repos agricole, un remède à la maladie des pommes de terre. Plusieurs de ces tubercules, soignés par sa vigilance, ont eu le bonheur de recouvrer une santé parfaite. A l'une de nos dernières expositions d'horticulture, M. Barrot envoya des champignons perfectionnés, qui atteignent, au dire des hommes les plus habiles dans l'art culinaire, un degré de saveur inouï jusqu'à ce jour. On les a nommés champignons-Barrot.

Son existence est celle d'un sage ou d'un homme qui boude. Cependant, au sein même de sa retraite champêtre, il conserve cette manie de la pose qui est un des traits caractéristiques de sa nature. Quand il vient à Paris, il ne manque jamais de laisser stationner quatre ou cinq minutes devant sa porte l'omnibus qui mène au chemin de fer. Les voyageurs s'impatientent. Ils cherchent des yeux le personnage qui a le droit de se faire attendre et finissent par voir arriver M. Barrot. Il s'avance à pas lents, dans toute sa majesté. Sa boutonnière porte une rose, un bouquet de lilas ou des violettes, suivant la saison.

Dans tout l'omnibus, il ne regarde personne et affecte de lire des livres anglais. A l'embarcadère, il ne s'assied pas. Il pose au milieu de la salle d'attente, ou se promène de long en large, la tête inclinée sous le poids de la méditation. De temps à autre, il lève les yeux, afin de voir si on le remarque.

On le remarque, en effet, mais pour sourire de son orgueilleux enfantillage et de sa mine pédantesque.

En résumé, la population de Bougival admire peu ce grand homme en décadence. Un paysan de l'endroit nous disait un jour plaisamment que M. Barrot n'avait jamais été qu'un Michel-Morin politique. L'aperçu ne manque pas de justesse. Au mois de février 1848, Michel-Odilon-Morin Barrot a positivement scié devant lui, la face tournée vers le tronc de l'arbre, une branche sur laquelle il était à califourchon.

BEAUVALLET

L'illustre tragédien de la Comédie-Française est né, au commencement de ce siècle, à Pithiviers, ville du Loiret, fameuse par ses pâtés de mauviettes et ses gâteaux d'amandes. Quelle est au juste, la date de sa naissance? il n'y a qu'un moyen de le savoir. Demandez à Laferrière l'âge de Beauvallet, ou demandez à Beauvallet celui de Laferrière. Interrogés tous les deux de cette façon, leur réponse se trouvera parfaitement conforme, et l'un ne vous cachera pas l'état civil de l'autre. Ils sont nés le même jour.

Beauvallet reçut au baptême les noms de Pierre-François. Son entrée en ce monde ne fut signalée par aucun prodige. Dès l'âge de quatre ans, il vint à Paris avec sa famille, et son père le mit en pension chez un ancien prêtre constitutionnel, qui avait décidément jeté le froc aux orties, à la rentrée des Bourbons, pour se faire maître d'école. Ce prêtre, nommé Couturier, sec, jaune, atrabilaire,

tourmenté par le remords de son apostasie, était un instituteur détestable. Continuellement il rouait de coups ses élèves. Pour mieux les atteindre sans se déranger de son poste, il avait une longue baguette d'osier, qui allait jusqu'au bout de la classe.

Une gouvernante, adonnée aux liqueurs fortes, dirigeait la maison du maître d'école et soignait les pensionnaires.

Pendant la saison d'été, quand les bambins avaient peur de l'orage, la vieille leur apportait un pot d'eau bénite, qu'elle allait prendre dans son armoire. Mais à côté du pot d'eau bénite, il y avait un pot d'eau-de-vie. Un jour, elle se trompe, et tend ce dernier vase au jeune Pierre-François, l'invitant à conjurer la foudre et à s'asperger d'eau sainte. Il suit le conseil, se jette du trois-six dans les yeux, pousse des cris horribles, et trahit involontairement les instincts bachiques de la gouvernante.

Ce fut sous la direction du prêtre Couturier que Pierre-François Beauvallet reçut les premiers éléments de la langue française, et commença l'étude des langues mortes.

Sa mère vint à mourir sur les entrefaites. M. Beauvallet père convola en secondes noces, et l'enfant eut le malheur de tomber sur une marâtre qui lui rendit l'existence fort pénible. Elle déclara que dorénavant on ne dépenserait plus rien pour ce rejeton d'un autre lit. Sachant que Pierre-François avait la vocation de la peinture, elle le contraignit à entrer, non pas dans l'atelier de Gros, de Lethiers ou d'autres artistes célèbres de l'époque, mais chez un peintre en bâtiments, rue des Saints-Pères, au coin de la rue de Grenelle. Celui-ci, devinant les dispositions du jeune homme, crut devoir les appliquer à un

travail plus noble que celui du barbouillage des lambris ou des portes au carbonate de plomb.

— Tu as de l'intelligence, dit-il à Beauvallet; je te charge de confectionner les serpents.

La plupart des apothicaires d'alors prenaient un de ces reptiles pour emblème. Donc, notre héros s'applique à peindre une multitude de serpents boas enroulés autour de palmiers gigantesques, ou de serpents à sonnettes nichés sous une touffe de plantes grasses. Un pharmacien de la rue Saint-Jacques a conservé longtemps sur sa devanture un de ces chefs-d'œuvre.

A force de prier, de gémir et de lutter contre le méchant vouloir de la marâtre, Beauvallet obtient d'entrer dans un véritable atelier de peintre [1] et de s'exercer enfin sur des toiles. On l'envoie chez Paul Delaroche.

Le grand artiste habitait cette fameuse maison, surnommée la *Childebert*, du nom de la rue où elle se trouvait placée. Charlet, Bellanger, Delacroix et d'autres illustrations du pinceau logeaient aussi dans le voisinage. On jetait dans la cheminée de chaque atelier le détritus des palettes, ce qui arrivait à former, à la longue, des morceaux très-durs et d'une forme étrange. Vinrent les démolitions de la rue. Tous ces amas de couleurs, dénaturés par le temps, furent soumis à l'Académie des sciences, qui les fit scier l'un après l'autre, et nomma une commission chargée de reconnaître l'espèce et la qualité du *marbre*. (Historique.)

La rue Childebert était le rendez-vous des plus effrontés

1. Auparavant il fit, chez un autre badigeonneur, appelé Drouard, établi au marché Saint-Germain, une station de six semaines, pendant lesquelles on lui donna pour unique aliment du bœuf à la mode froid, ce qui lui occasionna une gastrite, dont il prétend n'être pas encore guéri.

rapins de l'époque. Beauvallet sympathisa sur toute la ligne avec ses nouveaux camarades, et comme la plupart d'entre eux négligeaient la peinture pour se livrer à la déclamation, leur exemple gagna le nouveau venu et changea presque aussitôt ses goûts. Un dimanche soir, étant allé prendre quelques études dans l'ancienne abbaye de Montmartre, il y resta deux heures, à dessiner la nef et les vitraux; puis ses camarades le rejoignirent pour l'emmener dîner à Bagnolet. Toute la bande s'était donné rendez-vous dans la vieille église.

— Eh! mais il y a de l'écho ici, absolument comme sous les grands marronniers du *Mariage de Figaro!* cria tout à coup l'un d'eux, véritable rapin-poète, d'une extrême érudition théâtrale, et qui s'appliquait à rimailler beaucoup plus qu'à peindre.

Il se nommait Antoine Herbelot. Nous apprenons qu'il est aujourd'hui membre de la Société Racinienne [1].

Le malheureux, très-jeune encore, avait déjà commis une tragédie en cinq actes. Il proposa d'en déclamer quelques passages, et les voûtes rendirent si admirablement le son, que tous ses camarades voulurent avoir leur tour. Chacun fit résonner sa tirade. Beauvallet n'était coupable, à cette époque, d'aucune rime tragique; mais il savait par cœur une centaine de vers de la pièce de M. de Laharpe, qui a pour titre : les *Barmécides*, et comme il possédait déjà cette voix effrayante que vous lui connaissez, l'effet produit par l'écho fut immense.

— Oh ! oh ! quel tonnerre! s'écrient les rapins en applaudissant.

1. Société dont le siége est à Ferté-Milon, et qui a pour but principal, disait Grassot, d'*embêter* l'ombre de Racine.

Le poète Herbelot presse avec effusion la main de Beauvallet.

— Mon ami, mon cher ami, lui dit-il, tu es né pour la scène! Crois-moi, laisse là couleurs et pinceaux pour te livrer à l'art tragique.

Et voilà comment le futur sociétaire de la Comédie-Française résolut de marcher sur les traces de Talma. Bientôt il quitte l'atelier de Paul Delaroche, pour entrer au Conservatoire, dont M. de Pern était directeur. Celui-ci, émerveillé de la puissance de voix de cet élève, lui conseille de renoncer à la tragédie pour se livrer à la musique vocale.

— Jamais, disait-il, au grand jamais, l'Opéra n'aura eu de basse-taille de cette rondeur.

On s'efforce, mais en vain, de façonner Beauvallet au solfége; impossible de le faire chanter juste. Il y met, d'ailleurs, beaucoup de mauvais vouloir. L'alexandrin tragique a toutes ses sympathies, et, de guerre lasse, on est obligé de le renvoyer à la salle de déclamation. Bien évidemment ceci assura la fortune de Levasseur. Jamais ce dernier n'eût joué Bertram dans *Robert le Diable*, si le timbre de Beauvallet se fût montré plus flexible.

Une fois rendu à ses études de prédilection, notre héros y apporte l'assiduité la plus parfaite. Il passe pour le meilleur élève de la classe. Mais sa belle-mère trouve que le Conservatoire est beaucoup trop long dans son enseignement. Elle ne comprend rien au théâtre, que, du reste, elle n'a jamais vu pratiquer que par les saltimbanques de carrefour. Aussi bientôt signifie-t-elle au jeune homme qu'il ait à pourvoir à son habillement et à sa nourriture avec le prix de ses travaux scéniques, c'est-à-dire avec rien du tout. Les élèves du Conservatoire, à cette

époque, n'avaient pas comme aujourd'hui de pension du gouvernement. Pierre fut obligé de reprendre la peinture à ses heures perdues, afin d'y chercher quelque moyen de subsistance.

— Et comment faisais-tu pour vivre? lui dit un jour Louis Monrose.

Beauvallet ne s'offensa point de l'épigramme.

— Ah! ma foi, répondit-il, je vivais de croûtes... sans calembour. On m'achetait mes tableaux tels quels, et, comme tu peux t'en assurer, je ne suis pas mort de faim. Quant à ma parure, elle était drôle. Je me suis vu avec un pantalon de nankin au mois de décembre. Que veux-tu? A dix-sept ans, on a beaucoup de philosophie. Je m'inquiétais peu des variations de la température.

Tout en menant cette vie de bohême, il continuait ses études au Conservatoire. Seveste père venait d'obtenir le privilége des théâtres de la banlieue. Beauvallet lui parut un sujet de premier choix. Il l'engagea sans la moindre hésitation. Voilà notre héros jouant des tragédies à tout rompre, et faisant les délices des bourgeois de Belleville, de Montparnasse et des Ternes. Son admirable organe les plonge dans un enthousiasme voisin du délire, et le père Seveste, pour s'attacher définitivement un artiste aussi précieux, lui alloue soixante-quinze francs par mois. De date immémoriale, acteur de ces parages n'avait perçu des honoraires aussi élevés. Bien plus, le 10 du courant, la poche de Beauvallet se trouvant presque toujours vide, son directeur, sous forme d'à-comptes, et vingt francs par vingt francs, lui donne une somme à peu près égale, qu'on ne lui retient jamais. Cela porte les appointements du jeune acteur à dix-huit cents francs, et ses camarades l'appellent milord. Il leur paye de véritables dîners de prince.

Quarante ans se sont écoulés depuis cette époque. Le tragédien n'a point raconté la folle et curieuse chronique de ses débuts : mais Léon Beauvallet, son fils, prend la plume à sa place.

« Avant de faire partie de la troupe de la banlieue, écrit-il, mon père avait débuté à Melun dans l'*Othello* de Ducis. Un nommé Saint-Clair, qui débutait aussi, était chargé de représenter Pézarre. Les deux jeunes gens, professant le plus grand mépris pour cette fameuse émotion *inséparable d'un premier début*, font l'étrange pari de se passer mutuellement la jambe, en scène.

« Ce qui fut parié fut fait.

« Le comique de l'histoire, c'est que tous deux choisirent le même moment pour se livrer à cette plaisanterie peu en situation ; si bien qu'à une sortie assez chaude, un double croc en jambe leur fit piquer à tous deux une formidable tête dans la toile de fond, qui leur passa pardessus le corps et les déroba tout d'un coup aux regards stupéfaits des spectateurs.

« Et chacun de se dire dans la salle :

« — Hein ? comme on sortait d'une drôle de manière à Venise !

« — C'était par ordre du conseil des Dix, répondit à voix basse un savant de l'endroit [1]. »

Nous apprenons ensuite comment l'huile des quinquets du théâtre de Montmartre fut remplacée par le contenu limpide de plusieurs carafes, le jour même d'une représentation à grande recette. Beauvallet père avait l'excuse d'un dîner en ville pour commettre cette énormité ; mais

1. *Figaro* du 17 juillet 1856.

le *tour des hannetons* est vraiment impardonnable. Nous laissons de nouveau la parole à Beauvallet fils.

« Un autre jour, dit-il, on devait jouer au Ranelagh, à Passy. On était au mois d'avril, à cette heureuse époque des lilas et des hannetons. Mon père et quelques autres s'étaient dirigés pédestrement vers le théâtre. Une fois dans le bois de Boulogne, il leur passa par la tête l'idée biscornue de remplir leurs chapeaux de hannetons.

« Que feront-ils de ces malheureuses bêtes ?

« — Il faut leur montrer la tragédie des *Templiers !* s'écria mon père.

« C'était, en effet, l'œuvre de M. Raynouard que ces messieurs allaient jouer au Ranelagh. On commence la pièce. Tout à coup, l'acteur qui jouait Philippe le Bel, sent quelque chose qui grouille sous sa perruque. Il l'arrache, et en retire un énorme hanneton que mon père avait eu soin d'y insinuer.

« Au même instant, on s'aperçoit que tous les manteaux des Templiers noircissent à vue d'œil. Ce sont les hannetons cachés dans les costumes qui font leur entrée.

« Bientôt ces coléoptères imbéciles, attirés par la lumière de la rampe et du lustre, quittent les Templiers et voltigent de toutes parts. C'est un bourdonnement épouvantable, un bruit à nul autre pareil. Le spectacle est interrompu. Tous les spectateurs se penchent en dehors des loges, s'accrochent aux colonnes et ne s'occupent plus que de faire la chasse aux nouveaux venus. Un chœur formidable de titis résonne dans la salle :

« — Hanneton ! vole ! vole ! vole !

« Ou bien encore :

« — V'là d'z'hannetons ! d'z'hannetons pour un liard !

« Et, pour clore dignement cette soirée inconcevable,

la rampe et le lustre s'éteignent en même temps, grâce aux innombrables hannetons qui ont été assez stupides pour aller se fourrer dans les verres des quinquets [1]. »

Le fils d'Othello, de Polyeucte et d'Agamemnon raconte bien d'autres anecdoctes, que vous pouvez lire. Seulement, il oublie mademoiselle Levasseur et sa coupe. Mademoiselle Levasseur était une héroïne tragique. Au moment de s'empoisonner, un soir, et juste au milieu de sa plus belle tirade, elle s'écrie :

« — Nom d'un chien ! qu'est-ce qu'ils ont mis dans ma coupe ? »

On juge de l'effet de cette exclamation en vile prose, jetée au milieu des rimes solennelles du dénouement. Beauvallet avait jugé convenable d'enduire les bords de la coupe de la pauvre tragédienne avec cette abominable gomme-résine, appelée *assa-fœtida*.

Cependant, au milieu de toutes ces folles équipées, le jeune artiste continuait sérieusement ses études. Il obtint le premier prix au Conservatoire. Provost, aujourd'hui son camarade à la Comédie-Française, était son professeur. Quand vint la distribution des prix, il voulut lui-même donner la réplique à ce brillant élève, invité, selon l'usage, à déclamer devant un public nombreux le sujet du concours. C'était un acte d'*Hamlet*. Séance tenante, le lauréat fut complimenté par M. de la Rochefoucauld, intendant des Menus-Plaisirs, et, deux jours après, on signait au jeune acteur un engagement pour l'Odéon. Beauvallet débuta dans *Tancrède* et dans Montfort des *Vêpres siciliennes*.

Au second Théâtre-Français, on lui confia naturelle-

1. *Figaro* du 14 août 1856.

ment toutes sortes de rôles tragiques. Sa première création dans le nouveau répertoire fut le *Perkins Warbeck* de feu Fontan.

Par son aplomb sans égal sur les planches et par sa mémoire prodigieuse, Beauvallet devint à l'Odéon l'homme aux grandes ressources. On reprenait, à cette époque, la *Frédégonde* de Lemercier. Un soir, M. Alphonse Geniès, jeune premier rôle, chargé de jouer Mérovée, ne se trouve point au théâtre à l'heure de commencer la pièce. On frappe à la porte de sa loge, on le cherche dans les coulisses : personne ! Il y avait, contre la coutume, beaucoup de monde dans la salle. Le parterre était tout noir ; pas une place vide, — et déjà, comme on s'en doute bien, le parterre de l'Odéon ne brillait ni par le calme, ni par la patience. L'heure du lever de la toile était passée depuis vingt minutes. On vociférait, on hurlait, on brisait les banquettes, en appelant le directeur et en réclamant la pièce ; mais le directeur n'osait pas se montrer, ni le régisseur, ni aucun employé du théâtre. Enfin, le commissaire est obligé d'intervenir. Ce magistrat revêt son écharpe ; il veut parler, on le hue. C'était la règle. Il propose de rendre l'argent : nouvelles huées.

— Pourtant, Messieurs, il faut en finir, dit-il. Voulez-vous une autre pièce ?

A cette proposition, les clameurs redoublent et le tumulte devient affreux.

— Ma foi, dit le commissaire au directeur, essayez de vous tirer de là ! Pour moi, j'y renonce.

Le directeur tremblant s'avance.

— Veuillez avoir égard à notre embarras, Messieurs, balbutie-t-il, et nous permettre de faire lire le rôle de Mérovée.

— Oui ! oui ! bravo ! crie-t-on de toutes parts.

La salle reprend patience. Mais autre obstacle. Pas un artiste ne veut lire le maudit rôle. C'était une rude tâche en présence d'un tel public.

— Je m'en chargerais volontiers, dit Beauvallet. Malheureusement, je joue dans la pièce... Ah ! bah ! qu'importe ?... Essayons !

Il n'avait avec Mérovée qu'une scène fort courte. Un de ses camarades le remplacera pour cette scène. On annonce au parterre l'arrangement définitif ; le parterre le sanctionne et la pièce commence. Beauvallet joue tout à la fois Ansoalde, l'âme damnée de Frédégonde, et le roi chevelu. Il met une couronne quand il est roi et la dépose quand il redevient simple particulier. Pendant ses repos dans la coulisse, il apprend par cœur les deux derniers actes et les joue sans brochure. L'enthousiasme des spectateurs est au comble. Au cinquième acte, il arrive, en Ansoalde, dire qu'il a versé de ses propres mains au monarque un poison qui défie tous les antidotes ; puis il sort, reprend son diadème, et vient mourir des suites de ce même poison. La salle éclatait en bravos. Enchanté de ce tour de force, le directeur embrasse le jeune artiste et lui dit :

— Tu n'avais que quinze cents francs d'appointements : je les porte à deux mille sept ! (Textuel.)

Beauvallet n'a jamais su quel était le motif de la fraction.

En ce temps-là, c'est-à-dire en 1828, Frédérick Lemaître venait d'abandonner l'Ambigu pour la Porte-Saint-Martin. Remplacer un acteur de ce mérite était chose difficile. On jette les yeux sur Beauvallet. Le directeur de l'Ambigu lui propose de l'engager à des conditions su-

perbes. Il accepte. Nous le voyons débuter au boulevard par le rôle de Cardillac, une création récente de Frédérick. L'écueil est à craindre. Comment égaler ce grand modèle? Aussi, le jour de son début, Beauvallet a la fièvre. Des camarades charitables lui disent, pour l'encourager :

— Sois tranquille, on va te siffler à mort! Après Frédérick, mon cher, que veux-tu? C'est impossible autrement.

Beauvallet triomphe de ses craintes, fait appel à tout son aplomb, et affronte vaillamment la rampe. On sait que le rôle débute par une scène mimée que l'orchestre accompagne, et les titis attendaient avec impatience que le comédien s'exprimât autrement que par des gestes. Enfin, Beauvallet ouvre la bouche et prononce la première phrase de son rôle, qui est celle-ci :

« Encore une fois sauvé ! »

Un murmure de surprise court dans la salle; puis une voix rauque d'homme du peuple s'exclame du haut du poulailler :

— Cré nom! *pus qu'ça* de gueule!

Tout fut dit. Le succès ne pouvait être douteux, et le timbre puissant de l'acteur venait de gagner sa cause.

Nous ne donnerons pas la liste sans fin des mélodrames nouveaux et des anciennes pièces que l'Ambigu confia tour à tour au talent de Beauvallet. L'affection des titis lui était acquise. Seul, il avait le pouvoir de conjurer à ce théâtre les orages populaires, qui éclataient sur les autres acteurs de la troupe en une grêle de pommes cuites ou d'écorces d'orange.

Dans un drame de cette époque, intitulé le *Forçat libéré,* l'auteur jugea convenable de mettre en regard l'un

de l'autre, un forçat véritablement criminel et un forçat honnête, comme jadis on voyait sur le Calvaire le bon larron et le mauvais larron. Beauvallet jouait le rôle du mauvais forçat, un gueux en rupture de ban, qui prenait toutes sortes de métamorphoses pour s'introduire dans le domicile des citoyens et y exercer son industrie. Au cinquième acte, il arrivait en marchand de bestiaux, suivi d'un énorme bouledogue, que lui prêtait le maître machiniste de l'Ambigu. Ce chien possédait une tête monstrueuse, une gueule à croquer un bœuf. Il avait un large collier en cuir, garni de crin tout autour et semé de pointes de fer, — un beau collier ! — Lorsque Beauvallet débusquait de la coulisse avec ce magnifique animal, c'étaient des cris, des exclamations, des applaudissements à faire tomber les frises. La salle entière se livrait à un enthousiasme excessivement flatteur... pour le chien. Mais voilà qu'un jour, un dimanche, ce brave molosse (style classique), appelé à la barrière du Combat pour y étrangler un taureau, ne peut se rendre à son devoir à l'Ambigu.

— Comment ! s'écrie Beauvallet, je n'ai pas de chien ?... Par exemple !... Impossible d'entrer sans chien.

Louis, le concierge du théâtre, avait un assez joli caniche, tondu en lion.

— César est à vos ordres, dit-il à Beauvallet. Seulement, ayez soin de le tenir en laisse.

— Va pour César ! Amenez César.

Quelques minutes après, notre héros entrait en scène avec le caniche. Or, jamais acteur de cinquième ordre, appelé à remplacer un chef d'emploi, ne fut reçu comme ce pauvre animal. Des cris forcenés se firent entendre.

— Le bouledogue ! le bouledogue !

— A bas le caniche !

— Des boulettes au caniche !

Et sifflets de retentir. Le malheureux César, épouvanté de ce bruit dont il n'a pas l'habitude, se fourre entre les jambes de l'acteur et tremble de toutes ses pattes. Voyant que le tumulte ne s'apaise pas, Beauvallet veut en finir. Il s'approche de la rampe, avec les trois saluts d'usage, et profitant d'une minute de calme, il dit au parterre :

— Messieurs, notre camarade le bouledogue s'étant trouvé subitement indisposé, Monsieur (il montre le caniche) a bien voulu prendre sa place, et il réclame toute votre indulgence.

A cette annonce grotesque, la colère du public se change en un rire olympien. Le drame (un drame fort lugubre) s'achève au milieu de la gaîté la plus vive.

Beauvallet approchait de la trentaine ; mais il était aussi amateur de charges et aussi rapin qu'aux jours de sa folle jeunesse. Un soir, il invite à souper toutes les actrices du théâtre. On apporte un pâté magnifique. Une de ces dames enlève le dessus, et jette un cri d'effroi. Douze petits chats, emprisonnés dans la croûte, s'élancent des profondeurs du pâté et courent sur la table.

— Impossible de manger ces gaillards-là, dit Beauvallet : une autre fois, je les ferai cuire !

L'anecdote de la chandelle des six, coupée en deux, puis en quatre, puis en huit, par l'épicier naïf, qui ne s'apercevait pas de la mystification, a été mise à tort sur le compte de Romieu. Beauvallet seul est auteur de cette plaisanterie, et l'excellent épicier qui en fut victime existe encore.

Frédérick Lemaître avait un cheval. Beauvallet en

acheta un, sur lequel il arrivait triomphalement, chaque jour, à la porte de l'Ambigu. Frédérick ayant fait l'acquisition d'un tilbury, Beauvallet jugea convenable d'en avoir un à son tour. Deux mois après, il le revendit à perte.

— C'est dommage, lui dit un de ses camarades. Pourquoi t'en es-tu défait ?

— Pour payer le cheval, parbleu !

Cinq ou six jours après, le cheval alla retrouver le tilbury.

— Quoi ! tu as aussi vendu ton cheval noir ?

— Tiens, merci !... tu es bon : ne fallait-il pas payer l'avoine qu'il a mangée?

L'Ambigu ayant fait faillite, malgré le succès des bouledogues qu'il attachait à sa troupe, notre acteur entra au Théâtre-Français le 1er août 1830, à l'issue de la révolution qui chassa la branche aînée. Cette révolution faillit avoir un résultat que les historiens ignorent. Beauvallet, adoré du public de l'Ambigu, jouissait par cela même d'une immense réputation dans les quartiers populaires. Durant les trois jours, il mit au service de l'émeute sa voix foudroyante, lisant, monté sur une borne, des proclamations anarchiques ou des articles du *National*. Il contribua de tout son pouvoir à la perte des rois légitimes. Perché, le troisième jour, au sommet d'une barricade, en pleine rue Saint-Denis, il enthousiasma tellement le peuple par ses discours, qu'on s'écria de toutes part :

— A bas les Bourbons ! Vive Beauvallet !

Ceci est parfaitement authentique. Un de ses camarades, M. Davesnes, régisseur de la Comédie-Française, se trouvait là présent. Il peut certifier l'exactitude de notre récit. Beauvallet, à coup sûr, eût fait son ami Davesnes ministre, s'il avait accepté le sceptre ; mais des répéti-

tions urgentes et les devoirs de la scène l'en empêchèrent.

Au Théâtre-Français, sa première création fut un drame de Lebrun, qui avait pour titre : le *Nègre*. Puis il joua successivement : *Caïus Gracchus,* de Dartois, — le rôle de Marat dans une *Charlotte Corday* de feu Destourbets, — un *Don Carlos,* de Talabot, — le Spadassin du *Roi s'amuse,* — *Angelo,* — et *Pierre III* de feu Escousse. On lui fit reprendre, après Joanny, le *Brutus* d'Andrieux [1], pièce qui vaut grandement la *Lucrèce* tant vantée de M. Ponsard. Il joua un *Philippe III,* de M. Andraud, ingénieur très-distingué, ce qui ne veut pas dire que la pièce était mauvaise, — le père dans la *Popularité,* de Casimir Delavigne, — *Latréaumont,* d'Eugène Sue et Goubaux, — Didier de *Marion Delorme,* — le chevalier Destouches de *Madame de Tencin,* — *Lorenzino,* d'Alexandre Dumas, et le rôle d'Aquila dans le fameux *Caligula,* du même.

> . . . . — Ah ! tu me *caligules !*
> *Caliguler*, quel verbe ! — On vient de l'inventer ;
> Il est très expressif, et veut dire *embêter* [2].

Nous ne donnons pas entièrement, par ordre de date, les rôles de notre acteur. Il créa Ivan dans la *Catherine* de Romand, — Holopherne dans la *Judith* de madame de Girardin, — l'Esclave dans la *Cléopâtre* de la même, — le Brutus du *Testament de César* de Dumas et Jules Lacroix, — Narcisse de *Valeria,* — le *Fils de Cromwel* de Scribe, — le roi dans *Daniel* de Charles Lafont, — le

1. Il reprit aussi le Yakoub de *Charles VII.*

2. Parodie de *Caligula*, au Palais-Royal.

templier dans *le Vieux de la Montagne* de Latour de Saint-Ybars, — Didier dans la *Rosemonde* du même, — Pierre le Grand dans *la Czarine,* — et, ne l'oublions pas, le célèbre *Arbogaste* de Viennet [1]. Au moment où le public en gaieté demandait l'auteur, on assure que Beauvallet arriva près de la rampe et dit :

« — Messieurs, j'ai l'honneur de vous annoncer que M. Viennet, auteur de la pièce, désire garder l'anonyme. »

Le succès du tragédien à la Comédie-Française était donc aussi grand que possible. Il eut la fantaisie de joindre la gloire d'auteur à celle qu'il possédait comme acteur. Au théâtre de l'Ambigu, avec Davesnes, il avait déjà fait représenter un grand drame sous ce titre : *Caïn*. Pour achever de satisfaire son désir de célébrité, Beauvallet chausse doublement le cothurne et compose une belle et bonne tragédie en cinq actes, intitulée : *la Prédiction,* où il jouait le rôle d'Alphonse. Quand nous disons belle et bonne, c'est de confiance. Nous ne l'avons pas lue, et, malgré nos recherches, il nous a été impossible de nous procurer le chef-d'œuvre. Mais voici quelques lignes d'un compte-rendu de l'époque :

« Beauvallet, dit le *Corsaire* du 18 décembre 1831, a fait une pièce pour s'y tailler un rôle. Il a donc choisi un sujet où la fiction eût beau jeu, un sujet bien noir, bien hérissé de scélératesse et de crimes, et dans lequel

1. Les autres rôles importants de Beauvallet sont : le Bohémien dans *Lavater,* — Jacques Clément dans une pièce de d'Epagny, — Lorenzino dans *Laurent de Médicis,* — Diégarias dans la pièce de Victor Séjour, — *la Chute de Séjan* du même, — Job dans *les Burgraves,* — le duc de Monmouth dans *Jacques II,* — le docteur dans *le Cœur et la Dot* de Félicien Mallefille, — et l'amiral des *Bâtons flottants.*

il pût donner l'essor à ses robustes poumons. Il y a de beaux vers dans cette tragédie, de belles tirades. Le nom de l'artiste a été proclamé au bruit des applaudissements. »

Enfin, cela valait mieux qu'*Arbogaste*. Mais notre héros fut troublé dans son triomphe par les cris des auteurs qui l'accusaient de monopole.

— Eh! si les comédiens font des pièces, disaient-ils, qu'allons-nous devenir?

Beauvallet serra ses manuscrits en portefeuille, — car il avait plusieurs autres tragédies prêtes, — et laissa passer l'orage. Sa rancune envers ceux qui l'excluaient, fort injustement, du reste (Molière n'était-il pas à la fois auteur et comédien ?), s'exerça au comité de lecture, où il siégeait comme sociétaire-juge. Il y amenait avec lui un superbe chien de chasse. Quand la pièce l'endormait un peu, et qu'il lui était impossible d'asseoir un jugement, il prenait deux boules, une noire et une blanche, les jetait dans la salle de lecture, et criait à son chien :

— Apporte?

L'animal courait après les boules. Il en attrapait une. Son maître la lui prenait dans la gueule et la fourrait dans l'urne.

Malgré les torts de messieurs les auteurs à son égard, Beauvallet mérite ici de graves reproches, et nous n'hésitons pas à les lui adresser. Peut-être nous répondra-t-il que beaucoup de ses collègues, pour y mettre plus de forme, y mettaient quelquefois moins de conscience. Nous n'essaierons pas de le démentir. Tout cela prouve, du reste, qu'on ne doit jamais confier le sort d'un auteur dramatique au caprice des comédiens.

Beauvallet resta de longues années sans présenter une

de ses œuvres. Enfin, en 1845, il donna une seconde tragédie en cinq actes, intitulée *Robert Bruce* [1].

Les plaintes et les clameurs recommencèrent. Il fallut de nouveau quitter la lice et laisser dormir sa troisième tragédie, le *Dernier Abencerrage*. Elle ne fut représentée qu'en 1851.

Dans les trois pièces dont nous venons de donner le titre, Beauvallet, comme tous les acteurs qui écrivent pour le théâtre, fait preuve d'une véritable science de charpente et d'une parfaite habileté de mise en scène. Quant à sa poésie, on ne doit pas absolument la donner comme modèle. Il fait le vers trop facilement : chez lui la rime coule de source, et il la laisse couler sans gêne. Quand l'inspiration le guide, il s'élève parfois à une grande hauteur ; mais il continue de rimer lorsque la muse est absente, et tout naturellement alors il tombe dans le médiocre.

Sa facilité d'improvisation poétique est extrême. Au mois de juin 1851, il en donna la preuve à ses camarades de la Comédie-Française.

On allait célébrer l'anniversaire de la naissance de l'auteur du *Cid*. Théophile Gautier, chargé par le commissaire royal de composer des strophes pour la fête, en apporta de si déplorables, qu'elles furent condamnées d'une voix unanime à ne point être lues. Pourtant l'affiche annonçait des vers de circonstance : comment cette promesse va-t-elle être remplie ? Séance tenante, on charge Beauvallet d'en composer d'autres. Il prend la plume, et, le soir même, il déclame au public une pièce vraiment remarquable, en raison de la rapidité avec laquelle elle fut écrite. En voici quelques passages :

1. Le malheureux Guyon créa dans cette pièce son dernier rôle.

Cent soixante-sept ans ont passé sur ta cendre
Et consacré ton immortalité.
Ces noms qu'un rien élève et qu'un rien fait descendre,
Contre ta gloire ont vainement lutté.

. . . .
. . . .

Un homme au bras puissant, à la rouge simarre,
Dont chacun redoutait l'esprit sombre et fatal,
Dirigeait en secret la croisade barbare
Du fond du Palais-Cardinal.
Il voulait que la muse ornât son front sinistre;
Et non content d'être ministre,
De gouverner la France et d'être presque roi,
Il caressait l'espérance insensée
D'asservir la muse offensée,
D'imposer ses vers par l'effroi.

. . . .
. . . .

Comme les précurseurs, comme tous les prophètes
Qui viennent sur la terre afin de l'épurer,
Dieu te mit parmi nous, poète des poètes,
Pour purifier l'art et pour nous éclairer.
Et ce qui me fait croire à ta divine essence,
C'est que, malgré ton nom, tant de fois répété,
Malgré ta gloire et ton génie immense,
Lorsque des sots vivaient dans l'opulence,
Tu mourus dans la pauvreté!

Comme le Christ, tu gravis ton calvaire,
Portant ta croix de gloire et de misère;
Et comme lui transfiguré,
Quand ton âme quitta la terre,
Brisant le marbre tumulaire,
Ton grand nom s'élança, de splendeur entouré!

Eugène de Pradel trouva, ce jour-là, dans notre acteur-poète, son maître en improvisation.

Il y a huit ans, le 15 janvier, Beauvallet fit un tour de force analogue, à l'anniversaire de la naissance de Molière.

Le passage où il parle des chagrins du grand comique, chagrins dont cet indigne Béjart était la cause, a été vivement applaudi.

. . . .

Ton front ceint de lauriers s'inclinait vers la terre;
Tu riais au théâtre et pleurais dans ton cœur!

Beauvallet, depuis longtemps, est professeur au Conservatoire. Ses classes ont lieu le lundi et le jeudi. Nous citerons au nombre de ses principaux élèves mademoiselle Rimblot, Fechter, Arnault et mademoiselle Fix.

A la Comédie-Française, on avait une peur terrible des espiégleries de notre héros, et surtout de ses coups de langue.

Feu Régnier-Destourbets, comme nous l'avons dit plus haut, composa une *Charlotte Corday*, qui a précédé de dix-huit mois celle de M. Ponsard. On jouait la pièce en 1832. Mademoiselle Dupont, très collet-monté, voyant Marat dans son costume historique, c'est-à-dire sale et les cheveux en désordre, dit à Beauvallet :

— Quelle infamie! oser se montrer sur la scène française affublé de pareilles guenilles!

— Ah! que voulez-vous, Mademoiselle, c'est fâcheux! riposte l'acteur; mais, si vous ignorez que Marat n'a jamais porté ni escarpins ni bas de soie à jour, je suis obligé de vous l'apprendre.

Dans la même pièce, mademoiselle Brocard jouait Charlotte. Elle était censée parler à Marat dans son bain, et s'adressait à la cantonnade, à hauteur d'homme. Un soir, Beauvallet, se couche à plat ventre pour lui répondre. L'actrice ne l'aperçoit pas. Elle se trouble, cherche,

baisse la tête et lui parle comme a quelqu'un qui serait à la cave. Pendant l'entr'acte, elle lui fait des reproches et le conjure de ne plus se coucher de la sorte.

— Je vous le promets, dit le farouche révolutionnaire.

A la représentation suivante, il grimpe en haut d'un portant; et reste là, perché comme un machiniste, tout à fait sur le dernier échelon. Mademoiselle Brocard le cherche. Beauvallet lui envoie la réplique du haut de son siége aérien. L'actrice n'y tient plus: elle part d'un éclat de rire, et le parterre la siffle. Alors elle devient furieuse et court chez le directeur, Jouslin de la Salle.

— Monsieur, lui crie-t-elle, c'est ignoble! et je vous prie de mettre Marat à l'amende.

— Je m'en garderai bien, répond celui-ci : le brigand me ferait couper le cou.

Beauvallet se livre à toutes ces espiégleries avec un sérieux imperturbable et un air presque lugubre. Rachel a fait nombre de tentatives pour se le rendre favorable, car elle était avec lui constamment en scène, et son regard l'intimidait. Mais elle ne fut pas heureuse dans les dialogues qu'elle entama pour se mettre bien dans son esprit. Un soir, le voyant arriver, sous le costume de Pyrrhus, et chaussé de brodequins en drap d'or, elle s'écria :

— Mon Dieu, que vous avez de *belles* cothurnes!

— Hein? fit Beauvallet, se retournant tout ébloui de ce splendide pataquès.

— Je dis, répéta candidement Hermione, que vous avez de *belles* cothurnes.

— Ah! bon! je croyais avoir mal entendu. Vous y tenez?... Eh bien, moi aussi, je les trouve *belles!*

Il n'aimait pas les Félix et racontait sur les membres

de la famille des histoires peu flatteuses, mais authentiques. En voici deux entre mille.

Un jour, — c'était le premier de l'an, — Duchâtel envoie à Phèdre toute la collection des classiques, plus les œuvres de Walter Scott et celles de lord Byron, le tout magnifiquement relié au chiffre de la tragédienne.

— Que diable veut-il que je fasse de tant de livres? dit Rachel avec humeur.

— Tu les vendras, lui dit son père.

— Avec mon chiffre... y songez-vous?

— Bah! tu les vendras mieux!

Un autre jour, Beauvallet, retenu au passage Jouffroy par une pluie torrentielle, rencontre le père Félix.

— Ah çà! lui dit-il, j'ai lu dans les journaux une nouvelle bizarre, pour ne rien dire de plus. Quelle est donc cette clause de l'acte passé entre votre fille et les entrepreneurs américains? Vraiment, elle aurait vendu son cadavre?

— Mais non! s'écrie le digne fils d'Abraham, les journaux sont des menteurs. Vous comprenez bien, mon cher monsieur Beauvallet, que Rachel aurait donné la préférence à sa famille.

— Tiens, c'est juste, je n'avais pas songé à cela, père Félix! dit le tragédien en lui frappant sur l'épaule. Je vous promets de démentir la nouvelle et de publier partout ce que vous venez de me répondre.

Il a tenu parole.

Beauvallet, dans les instants de loisir que lui laisse le théâtre, continue de manier le pinceau. Des connaisseurs affirment qu'il est très-bon paysagiste. Il excelle principalement dans la caricature.

On le rencontre du matin au soir chez les marchands

de bric-à-brac. Aujourd'hui, c'est un vieux meuble qu'il achète; demain, il fera l'acquisition d'un lot de ferraille, qu'il s'occupera patiemment à redresser et à polir. Quelquefois, dans ces marchés, le hasard le favorise. Il retrouve de vieilles armes, et les remet à neuf avec une adresse à rendre les arquebusiers jaloux. Son salon contient de fort belles panoplies, qu'il montre aux visiteurs, et qui se composent de toutes ces armes arrachées par lui à l'envahissement de la rouille.

Beauvallet, comme Nemrod, est un grand chasseur devant Dieu [1]. Malheur à la Comédie-Française, quand le moment venait d'aller tirer la perdrix dans les plaines de la Beauce, ou le lapin sous les broussailles de Fontainebleau !

Il fait des armes et monte à cheval comme Baucher.

Le célèbre tragédien s'est marié fort jeune. Il a six enfants : quatre garçons et deux filles. Auteur et comédien comme son père, Léon Beauvallet, l'aîné des fils, a suivi Rachel aux États-Unis d'Amérique. On lui doit une relation du voyage [2] extrêmement curieuse et peu édifiante, surtout en ce qui concerne M. Raphaël Félix. Un jour, Hermione dit à Léon :

« — Mon frère, voyez-vous, c'est le Juif-Errant ; moi, je suis ses cinq sous ! »

Agé de trente-cinq ans environ, Beauvallet fils compte plusieurs succès au théâtre, sinon comme acteur, du moins comme écrivain dramatique.

Il a fait jouer le *Roi de Rome* en collaboration avec Charles Desnoyers, son oncle ; les *Femmes de Gavarni*

1. Il se fit, un jour, sauter une moitié de la main avec sa poire à poudre.

2. Ce livre a pour titre : *Rachel et le Nouveau-Monde.* (Chez Cadot, éditeur.)

en collaboration avec Barrière, et le *Paradis perdu* en collaboration avec Henri de Kock, sans parler de beaucoup de vaudevilles représentés soit aux Variétés, soit au Palais-Royal.

Beauvallet père se montrait excellent camarade à la Comédie-Française, avec ceux qu'il aimait. Sa brusquerie n'avait point d'égale, et son langage était d'une franchise et d'un pittoresque à rendre impossibles une foule d'anecdoctes que toutes les finesses du style ne pourraient sauver. Demandez à d'autres qu'à nous la réponse qu'il fit en plein foyer des artistes à M. Duchâtel, au sujet d'une *absence momentanée* d'Hermione. Quand on lui reprochait certaines expressions d'une délicatesse plus que douteuse :

— Mon Dieu, disait-il, je vous trouve superbe ! Est-ce que le mot n'est pas dans le dictionnaire?

Outre sa puissance d'organe et son admirable talent de tragédien, Beauvallet possède au suprême degré l'entente de la scène et l'intelligence de ses rôles. Il n'est pas en France ni en Europe un artiste mieux versé que lui dans la science des costumes. A chaque nouvelle création, vous le verrez à la Bibliothèque impériale (section des gravures et des manuscrits à images) compulser les vieilles collections pendant des journées entières. Après ces recherches savantes, il est sûr d'avoir le costume historique, et il l'adopte quel qu'il soit, avantageux ou non, beau ou laid.

Rachel n'était possible que dans la tragédie. Beauvallet montre, au contraire, une flexibilité de talent merveilleuse qui lui permet d'aborder le drame et la comédie sans rien perdre de sa valeur. Les rôles d'Ismaël, dans *Marino Faliero ;* de Latréaumont, dans la pièce d'Eu-

gène Sue, et du chevalier Destouches, dans *Madame de Tencin*[1], viennent à l'appui de ce que nous avançons. Dans ces dernières années, le médecin du *Cœur et la dot* et l'amiral des *Bâtons flottants* ont fait voir que son talent peut vibrer sur toutes les cordes. Jamais acteur n'a tenu la scène avec plus d'assurance. Dans les occasions où d'autres perdent infailliblement la tête, il montre une présence d'esprit singulière. Un jour, dans *Phèdre,* il se trompe, et, au lieu de dire :

Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune,

Il prononce *tout m'abandonne*, ce qui rimait assez mal avec cet autre vers du poète :

Je ne me souviens plus des leçons de Neptune.

Beauvallet ne se reprend même pas. Il ajoute intrépidement :

Je ne me souviens plus des leçons de Bellone.

Et, si l'ombre de Racine fut mécontente, elle eut, en vérité, grand tort.

On reproche à Beauvallet quelque inégalité dans son jeu. Cela tient aux impressions du moment. Très humoriste de sa nature, il le devenait beaucoup plus encore lorsque la salle faisait à Rachel une part de bravos trop grande, en raison du mérite qu'il accordait à la tragé-

1. Drame en cinq actes et en prose, que l'auteur de ce livre a fait jouer, vers la fin de 1845, à la Comédie-Française, en collaboration avec Marc-Fournier.

dienne. Mais il y avait certaines pièces où il prenait une revanche éclatante. Ainsi, dans *Polyeucte,* on l'applaudissait beaucoup plus que Mademoiselle Félix, et, dans toutes les œuvres nouvelles, il était rare qu'il ne l'éclipsât pas complétement, parce qu'il ne s'agissait plus ni de traditions, ni de routine, et qu'il avait sur elle un avantage énorme, l'intelligence.

BÉRANGER

Pierre-Jean de Béranger est né à Paris, le 17 août 1780, dans une maison de la rue Montorgueil, n° 50, où son grand-père exerçait la profession de tailleur.

On se demande d'où vient la particule qui s'accole au nom de Béranger. Comme ce n'est évidemment point une usurpation, nous nous sommes renseigné à cet égard. Il résulte des informations prises que le chansonnier descend des anciens Bérenger de Provence. Le nom de ceux-ci prenait un *e* au lieu d'un *a*.

— Mais, disait en riant le poëte, quand on lui parlait de cette irrégularité, oubliez-vous que les nobles d'autrefois ne savaient pas signer ou signaient mal? Un de mes ancêtres a bien pu se tromper de lettre.

Il existe un arbre généalogique dressé par les soins du père même de Béranger, qui s'occupait très-peu de son fils et beaucoup de sa noblesse. Homme aventureux et mécontent de sa position, il courut toute sa vie après la

fortune sans pouvoir l'atteindre. Plus philosophe que l'auteur de ses jours, Béranger relégua son arbre généalogique au fond d'une armoire, et fit bon marché de ses titres nobiliaires.

Eh quoi! j'apprends que l'on critique
Le *de* qui précède mon nom.
Êtes-vous de noblesse antique?
Moi, noble? Oh! vraiment, Messieurs, non!
Non, d'aucune chevalerie
Je n'ai le brevet sur vélin;
Je ne sais qu'aimer ma patrie.
Je suis vilain et très-vilain!

Il est toutefois bizarre, nous dira-t-on, que cette particule reste encore aujourd'hui au frontispice de ses œuvres. A cela nous répondrons qu'il l'avait effacée dans ses premiers recueils; mais il crut devoir la rétablir. Les petits journaux fourmillaient d'écrivains qui portaient le même nom que lui, et auxquels on faisait honneur de ses vers.

Il y eut un jour une chose beaucoup plus grave. Les rédacteurs de la *Quotidienne* attribuèrent une de ses chansons politiques à M. Béranger, auteur de la *Morale en action* et du *Recueil amusant des Voyages*. Inspecteur de l'Université, celui-ci pouvait perdre sa place. Notre chansonnier réclama toute la responsabilité de l'œuvre. Ce fut à partir de ce jour qu'il signa J.-P. de Béranger, pour ne plus être confondu avec personne.

Quand la révolution de Juillet eut porté la bourgeoisie sur le trône à côté de Louis-Philippe, quelques scrupuleux patriotes vinrent dire au chansonnier:

— Supprimez le *de*, mon cher, cela n'est plus convenable.

— Bah! répondit-il, est-ce que ma profession de foi

n'est pas connue? Si j'étais marquis, je signerais *Marquis de Béranger :* ce serait plus drôle.

Confié par ses parents à la garde de son grand-père, il resta là jusqu'à l'âge de neuf ans, gâté par le bon tailleur, apprenant à peine à lire et courant les rues, du matin au soir, avec les enfants de son âge. Dans une de ces courses vagabondes, il suivit, le 14 juillet 1789, la troupe ameutée qui se dirigeait vers le faubourg Saint-Antoine, et il vit briser les portes de bronze de la Bastille. Ce triomphe du peuple ne sortit jamais de sa mémoire. Il le chanta, plus d'un demi-siècle après, dans un cachot de la Force.

Pour un captif, souvenir plein de charmes!
J'étais bien jeune; on criait: Vengeons-nous!
A la Bastille! aux armes! vite aux armes!
Marchands, bourgeois, artisans couraient tous!
Je vois pâlir et la femme et la fille;
Le canon gronde aux rappels du tambour.
Victoire au peuple! il a pris la Bastille!
Un beau soleil a fêté ce grand jour.

L'enthousiasme patriotique de Béranger date de cette époque. Son grand-père, qui l'avait bercé dans les principes de la Révolution, l'eût volontiers conservé près de lui; mais les troubles de la rue devenaient chaque jour plus graves, et la curiosité de l'enfant pouvait exposer ses jours. On le conduisit au coche de Péronne.

Béranger partit pour la cité picarde, où sa tante maternelle tenait auberge. Il dut changer là de manière de vivre; on lui signifia qu'il fallait rester au logis et ne plus vagabonder, sous peine de correction. La tante était sévère et fort dévote. Elle mit Béranger tout d'abord à l'étude du catéchisme, étude pour lui médiocrement attrayante et qui lui suggéra l'idée de fureter dans la bibliothèque, pour voir si d'autres livres ne l'amuseraient pas

davantage. Il fit la découverte du Télémaque, des œuvres de Racine et de quelques volumes de Voltaire.

Mais les doctrines semées dans le dernier ouvrage n'étaient pas de nature à disposer merveilleusement Béranger à sa première communion. Le scepticisme du patriarche de Ferney passa dans le cerveau de l'enfant, qui en donna bientôt une preuve affligeante.

Un orage venait d'éclater sur Péronne. Les coups de tonnerre se succédaient si précipités et si terribles, que l'auberge tremblait jusque dans ses fondations. Béranger regardait sa tante multiplier les signes de croix et asperger d'un bout à l'autre la chambre d'eau bénite, afin de conjurer la chute de la foudre. Il allait se permettre quelques observations peu chrétiennes sur l'efficacité de ces mesures préservatrices, lorsque la fenêtre s'ouvrit avec un fracas épouvantable. Attiré par le courant d'air, le fluide électrique éclata soudain et renversa l'enfant sur le parquet.

Longtemps on le crut mort, il fallut plus d'une heure pour le rappeler à la vie. Sortant de son évanouissement, il regarda sa tante agenouillée devant la chaise longue où on l'avait étendu.

« — Eh bien, dit-il, à quoi sert ton eau bénite? »

Scandalisée par une saillie antireligieuse peu ordinaire à cet âge, la bonne tante eut des soupçons, visita la chambre du jeune incrédule et découvrit les volumes de Voltaire, qu'elle regretta sincèrement de n'avoir pas condamnés au feu à la mort de son mari.

Elle les brûla sous les yeux du jeune incrédule et réduisit ses lectures au catéchisme pur et simple.

A cette époque, les hommes du pouvoir menaçaient déjà de persécuter les prêtres et de fermer les églises.

Béranger fit sa première communion à onze ans et demi.

Pendant quelques mois encore il resta près de sa tante à l'aider dans le soin de l'auberge, puis il entra à l'institut patriotique, fondé à Péronne par un membre de l'Assemblée législative, Ballue de Bellanglise, grand citoyen qui essayait de propager au sein de l'enseignement les doctrines révolutionnaires. Il ne voulait pas qu'on apprît le grec et le latin aux élèves. Chaque article du programme de la classe tendait à initier ces pauvres enfants aux manœuvres des clubs. On leur faisait écrire et débiter des harangues; ils rédigeaient des lettres à Tallien ou à Robespierre, et ce devait être un curieux spectacle que celui de tous ces petits démagogues, se querellant comme des hommes et donnant leur opinion sur les affaires publiques. Dans la crainte de se rendre suspecte, la tante du jeune Béranger n'osait pas le retirer de cette école.

Un honnête imprimeur de l'endroit lui proposa de prendre l'enfant en apprentissage, et cela servit de prétexte pour l'arracher aux doctrines de M. Ballue de Bellanglise.

Le petit clubiste regretta sa classe patriotique. Il était le plus fort dans les discussions, et c'était lui qui tournait le mieux les lettres à Robespierre. Voilà justement ce qui inquiétait la bonne tante. Désirant avant tout inculquer des principes de saine morale à l'enfant dont elle prenait soin, elle craignait que l'école révolutionnaire ne remplît ce but que médiocrement. Ce n'est pas la tante de Béranger qui l'a fait républicain; mais le républicain lui doit d'être resté honnête homme.

L'imprimeur de Péronne [1], découvrant chez son jeune

1. Cet imprimeur se nommait Laisné.

compositeur une intelligence rare et une passion réelle à chercher tout ce qui pouvait l'instruire, le prit en affection, dirigea ses lectures, acheva de le fortifier dans l'étude de la langue, et lui donna le moyen de compléter son éducation par ses travaux mêmes. En composant une édition d'André Chénier, Béranger s'essaya pour la première fois dans l'art des vers. Son maître surprit quelques-unes de ses rimes, et vint au secours de son inexpérience en lui apprenant les règles de la prosodie française. Dès ce jour, la vocation du jeune homme fut décidée.

Quant il revint à Paris, son père, alors dans un état de fortune assez heureux, lui demanda ce qu'il voulait être.

— Je veux être poète, répondit Béranger.

Pendant dix-huit mois il courut passionnément aux représentations théâtrales, plaisir nouveau pour lui et qui, dit-on, servait à le distraire de ses premiers chagrins d'amour. Il connaissait déjà cette trop célèbre Lisette, qu'on trouve à côté de lui au début de sa carrière, démon folâtre qui bouleversa plus d'une fois sa tête en conservant l'empire de son cœur.

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours;
Mais vive la grisette !
Je bois à nos amours.

Lisette n'avait pas pu le suivre de Péronne à Paris. Béranger gardait l'espérance de la revoir. Il se mit à travailler avec courage, et le théâtre, qu'il continuait de fréquenter chaque jour, lui inspira l'idée de s'essayer dans la comédie. Les mœurs extravagantes du Directoire, où l'on voyait des hommes efféminés et sans vigueur se con-

duire comme des femmes, laissant à celles-ci le rôle de l'ambition, de l'intrigue et de la puissance, lui fournirent son sujet. Il écrivit les *Hermaphrodites*.

« Mais ayant lu avec soin Molière, dit Sainte-Beuve, il renonça, par respect pour ce grand maître, à un genre d'une si *accablante difficulté*. Molière et la Fontaine faisaient sa perpétuelle étude : il savourait leurs *moindres détails* d'observation, de vers, de style, et arrivait *par eux* à se deviner, à se sentir [1] ! »

A cette époque, un tourbillon rimé flottait dans le cerveau de notre poète. Il parcourait, comme l'abeille, le vaste champ de la littérature et butinait sur toutes les fleurs. Tour à tour il passa de la comédie à la ballade, de la ballade à l'idylle, de l'idylle au dithyrambe, du dithyrambe à l'ode, et de l'ode au poème épique, jusqu'au jour où il alla définitivement s'asseoir sur le trône de la chanson [2].

Presque toujours le hasard seul décide du genre dans lequel un homme de génie trouve son illustration. Si le tapissier Poquelin eût un peu moins brutalisé son fils, celui-ci n'aurait pas fait une fugue pour aller s'associer à des histrions de province, et le théâtre n'aurait pas eu son flambeau. Sans l'hospitalité de Madame de la Sablière et sans le calme heureux dont il put enfin jouir chez sa pro-

1. *Portraits contemporains*, tome I, page 67.

2. Béranger avait déjà débuté à Péronne par des chansons, publiées en 1797 dans un recueil appelé la *Guirlande de roses*. Il regardait alors comme indigne d'un vrai poète ce genre, qu'il a porté, depuis, jusqu'au sublime. *Clovis* était le titre de son poème épique, dont on ne retrouve plus aucune trace. Le *Rétablissement du culte*, le *Déluge* et le *Jugement dernier* lui ont fourni le sujet de ses dithyrambes. Ses idylles s'appelaient le *Pèlerinage* et la *Courtisane ;* la seconde était en quatre chants. Il ne reste plus rien des odes de Béranger, ni de ses ballades.

tectrice, jamais la Fontaine n'eût écrit ses fables. Sans les troubles politiques, sans la misère et sans Lisette, Béranger n'aurait pas composé ses chansons.

La fortune apparente dans laquelle il avait retrouvé sa famille tenait aux intrigues royalistes, dont son père était un des meneurs les plus adroits; elle disparut après la découverte de ces intrigues par le pouvoir. Une gêne complète succéda presque sans transition à l'opulence.

Dénué de toute espèce de ressources et n'en trouvant pas encore dans sa plume, Béranger résolut de partir pour l'Égypte.

Une émigration presque aussi considérable, mais beaucoup plus imprudente que celle qui se porte, de nos jours, ver l'Algérie, était entraînée sur les bords du Nil par la conquête de Bonaparte. Le poète ne voulait pas se faire soldat. Il songeait tout simplement à obtenir en Égypte quelque emploi civil; mais un ancien membre de l'Institut du Caire, M. Parceval-Grandmaison, qu'il consulta sur son projet, lui conseilla fortement de ne pas quitter la France et le prévint que la colonie égyptienne n'avait point d'avenir. Béranger resta donc.

Il se trouvait, disons-le, presque heureux de sa pauvreté, car ses opinions étaient en désaccord direct avec celles de son père. L'argent royaliste ne le tentait pas.

Fort de ses illusions et de ses vingt ans, il se mit à chanter et à rire au nez de la misère.

Lisette était venue le rejoindre, Lisette était presque libre. Elle lui rendait de fréquentes visites dans sa mansarde, et l'ivresse des folles amours y pénétrait avec elle.

Pan! pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune;
Pan! pan! je n'ouvre pas.
Tous mes amis, le verre en main,
De joie enivrent ma chambrette;
Nous n'attendons plus que Lisette:
Fortune, passe ton chemin!

« Toute l'histoire de Béranger, dit Quérard, est dans ses chansons. »

La philosophie épicurienne de l'amoureux de Lisette était malheureusement trop réelle et trop sincère. Une troupe de joyeux camarades l'entouraient alors, et Roger Bontemps était du nombre [1]. Le mobilier de celui-ci ressemblait en tous points à celui du poète.

Posséder dans sa hutte
Une table, un vieux lit,
Des cartes, une flûte,
Uu broc que Dieu remplit;
Un portrait de maîtresse,
Un coffre et rien dedans:
Eh gai! c'est la richesse
Du gros Roger Bontemps.

Ce fut dans ces mansardes bruyantes qu'on entendit chanter pour la première fois la *Gaudriole*, *Mon vieil habit*, les *Gueux*, et le *Grenier*, qui était de circonstance. Jeanneton, Suzon, Manon, Frétillon, montaient comme Lisette les six étages; on vidait bouteille sur bouteille....

Et le traiteur faisait crédit!

Mais tous les traiteurs du monde se lassent quand

1. N'en déplaise à la *Revue des Deux-Mondes*, ce type a existé de nos jours, et nous avons vu, en 1855, chez M. Édouard Donvé, bijoutier au Palais-Royal, un portrait de Roger Bontemps, lithographié par Charlet.

on les paye avec des chansons, et il n'y a plus de philosophie possible en présence de la faim. Le spectre pâle et décharné vint, un jour, mettre en fuite la bande joyeuse.

Béranger ne voulait pourtant pas mourir, et surtout mourir d'un excès d'appétit. Il rassembla sous une même enveloppe toutes ses pièces de vers, fragments de poème épique, odes, idylles, dithyrambes, et envoya le paquet à Lucien Bonaparte, frère du premier consul. On avait dit à Béranger que Lucien protégeait les lettres. Cet envoi poétique représentait un espoir suprême, et cependant il était accompagné d'une épître où l'orgueil de l'ancien élève de l'institut patriotique se plaignait amèrement d'être obligé de recourir à un protecteur. Nous croyons que ce fut précisément cette fière requête qui charma Lucien. Il appela le poète à son hôtel, causa longuement avec lui de ses œuvres, en fit l'éloge et le questionna sur sa position avec beaucoup de bienveillance. Béranger n'osa pas dire à quel comble de détresse il était réduit; Lucien le devina.

— Je veux, dit-il au jeune homme, que le besoin ne vienne pas vous persécuter dans vos travaux. Comptez sur moi pour la vie matérielle, et ne vous en inquiétez plus.

Malheureusement Lucien encourut presque aussitôt la disgrâce de son frère, qui venait de se couronner du diadême impérial. Béranger se croyait déshérité de toutes ses espérances; mais il reçut la lettre suivante, datée de Rome :

« Je vous prie d'accepter mon traitement de l'Institut, et je ne doute pas, que, si vous continuez de cultiver votre talent par le travail, vous ne soyiez un des ornements de

notre Parnasse. Soignez surtout le rhythme; ne cessez pas d'être hardi, mais soyez plus élégant. »

Sous le même pli se trouvait la procuration nécessaire pour toucher la pension académique. Le cœur de Béranger débordait de reconnaissance, mais il ne put que trente années plus tard l'exprimer dans ses écrits : la censure de l'Empire défendit expressément au poete l'éloge d'un exilé. Plus tard, celle de la Restauration ne voulut pas souffrir qu'on traitât un Bonaparte en Mécène, et ce fut seulement après la révolution de Juillet qu'il fut permis à Béranger de dédier le quatrième volume de ses œuvres à son protecteur. Le traitement de l'Institut fut payé jusqu'en 1812 au mandataire de Lucien.

En 1804, les lois sur la conscription devenaient terribles. Heureusement elles n'atteignirent pas le compagnon de Lisette. On ne songeait point à lui, et sa conscience lui démontrait peu la nécessité d'aller se mettre à la bouche d'un canon. « Si l'on vient me chercher, pensait-il, j'irai me faire tuer comme les autres; mais qu'ils me trouvent, je ne me cache pas! » Du reste, en prenant un sabre pour aider César à vaincre, il eût beaucoup moins fait pour la gloire du héros qu'en la célébrant par ses vers. Béranger chantait l'honneur national, le patriotisme et la victoire; mais il chantait seulement pour ses amis et pour Lisette. Il ne voulait pas donner au public tous ces poèmes qui tombaient naturellement de sa plume comme les notes sonores tombent du gosier du rossignol; il n'avait des entrailles de père que pour ses dithyrambes et pour son épopée de *Clovis,* en faveur de laquelle il entassait matériaux sur matériaux.

Le traitement académique ne conduisit pas loin le jeune homme, alors dans tout le feu des passions; il se

créa d'autres ressources et travailla, de 1805 à 1806, aux *Annales du Musée*. Trois ans plus tard, dégagé d'inquiétude au sujet de la conscription par l'amnistie proclamée le jour du mariage de Marie-Louise, il alla porter à M. Arnault, de l'Institut, plusieurs lettres de Lucien, avec lequel il entretenait une correspondance suivie. M. Arnault recommanda le jeune homme à M. de Fontanes, et celui-ci attacha Béranger à son secrétariat, avec le titre de commis expéditionnaire.

Entendant chanter, un jour, dans ses bureaux, les couplets du *Roi d'Yvetot* [1], le grand maître de l'Université demanda la chanson pour la porter à l'empereur. Celui-ci parcourut les vers de Béranger et se mit à rire aux éclats, en voyant cette douce et joyeuse critique de ses conquêtes et de son règne.

— Savez-vous l'air ? demanda-t-il à M. de Fontanes.

— Oui, Sire, répondit le grand maître.

Et il lui fredonna les notes faciles de la chanson. Les courtisans, surpris, entendirent tout un soir l'empereur, qui avait retenu l'air et le refrain, chantonner entre ses dents :

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Béranger sut l'anecdote. Il composa sur le champ le *Sénateur*, épopée bouffe en sept couplets, qui amusa les Tuileries autant que le *Roi d'Yvetot*. Cela n'inspirait de crainte à personne, et le commis de M. de Fontanes eut

1. Il est rare que les employés ne fassent pas un peu d'opposition au gouvernement qui les paye. Béranger fit comme ses collègues.

la liberté de rimer tout à l'aise. Mais, enhardi par cette tolérance, il alla parfois un peu loin, sinon dans ses vers, du moins dans ses discours.

On l'invitait aux soirées du ministre. A l'une de ces soirées, il entendit un de ses collègues du secrétariat pérorer dans un groupe et dire avec emphase :

— Alexandre seul pouvait dompter Bucéphale ; un autre que Napoléon-le-Grand ne pourrait aujourd'hui dompter la France.

— Oh ! oh ! fit Béranger, interrompant l'orateur, tu compares la France à Bucéphale ? Eh bien, mon cher, tu ferais mieux de la comparer à un âne : elle te dirait peut-être où le bât la blesse.

Le mot parut audacieux. Il fut répété au ministre, l'expéditionnaire reçut une verte semonce.

Avant d'être imprimées, les deux chansons dont nous avons parlé tout à l'heure étaient déjà populaires. Le *Caveau,* alors dans toute sa gloire, fit des avances à Béranger. On le reçut membre de cette société chantante, et Désaugiers lui offrit un siége à sa droite. Ceci avait lieu à la fin de 1813. L'année suivante amena les alliés à Paris. Malgré son mot piquant au sujet de Bucéphale, notre poète professait une admiration très-vive pour le héros qui avait couronné la France d'une auréole de gloire. A un banquet, donné dans les salons du *Cadran-Bleu* aux aides de camp d'Alexandre, il chanta la valeur française et se moqua des alliés à leur barbe.

Notre gloire est sans seconde ;
Français, où sont nos rivaux ?
. . . .
Redoutons l'anglomanie,
Elle a déjà gâté tout,

N'allons point en Germanie
Chercher les règles du goût.
N'empruntons à nos voisins
Que leurs femmes et leurs vins.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays.

Les événements poussaient à la chanson politique, et les couplets grivois, les flonflons badins, étaient pour l'instant passés de mode. D'ailleurs Lisette avait disparu. Comme une vierge folle, elle laissa, un beau soir, sa lampe s'éteindre, et Béranger ne put la suivre dans les ténèbres.

Il renonça franchement à tous ses autres poèmes pour se livrer au genre qui lui attirait d'universels éloges. Paris entier sut par cœur : *Vieux habits, vieux galons*, la *Requête des Chiens de qualité* et la *Censure*. Cette dernière chanson, remarquable par sa hardiesse, allait attirer sur les doigts du poète un coup vigoureux de la férule universitaire ; mais Napoléon débarqua de l'île d'Elbe, et le gouvernement des Cent-Jours offrit de l'avancement à Béranger. On lui proposa une place dans la censure impériale. Il se mit à rire et montra le manuscrit de sa chanson.

— Quoi ! dit-il, vous me feriez passer à l'état de *rat de cave littéraire* [1] ? Bien obligé !

Il resta dans son modeste emploi. A la rentrée des Bourbons, il publia un premier recueil, sous le titre de *Chansons morales et autres*. Il n'y avait dans ce volume aucun hémistiche qui ne fût déjà connu ; mais l'impression de l'ouvrage ne lui attira pas moins une seconde se-

1. Nom qu'il donnait aux censeurs de ses couplets.

monce, plus sévère que celle de *Bucéphale*, et une menace de destitution s'il tombait dans la récidive.

— A la bonne heure, fit Béranger : mieux vaut savoir à quoi l'on s'expose.

Voyant partir pour l'exil l'auteur de *Marius à Minturnes* [1], devenu son ami et son admirateur, il lui dédia la chanson des *Oiseaux*.

La guerre à coups de rimes contre le faubourg Saint-Germain continua de plus belle. *Paillasse*, l'*Enfant de bonne maison*, la *Marquise de Pretintaille*, le *Marquis de Carabas* et l'*Habit de cour* sont de cette époque [2]. Imprimées sur feuilles volantes et vendues sous le manteau, ces chansons ne portaient point de nom d'auteur; elles pouvaient être attribuées à tout autre qu'à notre expéditionnaire. On l'attendait à son deuxième recueil. Mais Béranger ne le fit paraître qu'en 1821, et, le jour même de la mise en vente, il donna sa démission, afin de ne pas laisser à l'Université la joie de le mettre à la porte. Ce second livre du poète eut un succès immense. On y voyait son génie déployer hardiment ses ailes et monter jusqu'aux plus sublimes élévations. Parmi la multitude des chefs-d'œuvre qu'il contient, on peut citer comme des odes, et comme des odes de premier ordre, le *Champ d'asile*, — la *Sainte-Alliance des peuples*, — les *Deux cousins*, — *Mon âme*, — les *Adieux à la Gloire*, — l'*Orage*, — les *Enfants de la France*, — le *Vieux drapeau*, — et le *Chant du Cosaque*.

1. Arnault, le même qui l'avait recommandé jadis à M. de Fontanes.

2. Il fit en outre, vers 1816, un vaudeville intitulé *Attila*, puis un autre appelé les *Caméléons*. Ce fut sa dernière tentative au théâtre. Béranger, pour la seconde pièce, était en collaboration avec Moreau et Wafflart. Il ne voulut pas être nommé, et se contenta de ses entrées dans les coulisses.

Toutes ces chansons furent chantées pour la première fois par Béranger lui-même à la barrière Mont-Parnasse. Voici comment et à quelle occasion.

Le cabaret de la mère Saguet, mis en vogue par le cénacle Thiers, Armand Carrel et Chenavard [1], donnait asile, en 1821, à une société chantante beaucoup moins aristocratique et plus nombreuse que celle du *Caveau*. Elle se nommait la société du *Moulin-Vert* ou du *Moulin-de-Beurre*. Béranger fut élu président.

On compta bientôt les sociétaires par milliers. Chacun d'eux avait le droit d'amener sa famille. Les salles du cabaret ne pouvant plus contenir la foule, on dressa les tables au milieu de la plaine voisine, et parfois il y en eut plus de cent, de huit à dix couverts chacune, toutes garnies de leurs dîneurs. Sur la table du président, à portée de sa main, se trouvait un énorme cruchon, au goulot duquel s'adaptait transversalement un manche en bois de chêne. Ce maillet monstrueux servait à frapper sur la table et à réclamer le silence. C'était la sonnette de Béranger.

Quand on apportait le potage, le président frappait trois coups. Tout le monde se levait, on criait : « Chapeau bas ! » et douze cents voix entonnaient, en guise de *Benedicite*, le quatrain suivant :

Accourez au Moulin-Vert,
Gais enfants de la folie !
Pour vous, pour femme jolie,
On met toujours un couvert.

Trois nouveaux coups étaient frappés par le président.

1. On montrait encore en 1835, au comptoir de la mère Saguet, une carte de *trois livres douze sous*, au nom de Thiers, que celui-ci avait oublié de payer.

Hommes, femmes, enfants, vieillards, se rasseyaient; puis l'on n'entendait plus, pendant une heure, que le cliquetis des verres, des couteaux et des fourchettes.

Il y avait là, près du roi de la chanson, comme des satellites autour d'un astre, Charlet, Édouard Donvé, Eugène de Monglave, Billoux, Amédée de Bast, Dumersan, Bellenger, Moreau, Albert Montémont, Désaugiers, et vingt autres.

Au dessert, le maillet, retentissant de nouveau, annonçait qu'il était temps de se faire inscrire, non pour les tours de parole, mais pour les tours de chanson.

Désaugiers donna au Moulin-Vert la primeur de *Madame Denis* et de *Ma Fortune est faite;* Édouard Donvé y chanta le *Trompette de Marengo* et le *Vin à 4 sous,* en pinçant de la guitare; Montémont et Billoux y obtinrent les honneurs du *bis,* l'un pour ses *Glissades,* l'autre pour son *Coup de piqueton.* Mais les plus beaux triomphes appartenaient à Béranger. Le jour où il entonna le *Vieux Drapeau,* en présence de cette assemblée dont il était l'idole, il y eut des acclamations d'enthousiasme et des trépignements d'ivresse. C'était une nouvelle révélation de son génie. Tous les fronts s'inclinaient devant le poète national, tous les cœurs battaient d'orgueil, et le sien dut palpiter longtemps à ce souvenir.

Hélas ! ce fut le dernier jour du Moulin-Vert !

Dans la foule il y avait un traître, et ce traître se nommait Martainville, rédacteur en chef du *Drapeau blanc.* Journaliste passablement éhonté, sans beaucoup d'âme et sans beaucoup de conscience, il ne put supporter le triomphe d'un poète qu'il regardait comme son ennemi politique. Chaque jour Martainville faisait une espèce de police dans ses colonnes. L'éveil fut donné par un article

perfide, et, moins d'une heure après la dénonciation du *Drapeau blanc*, on saisit chez l'éditeur de Béranger quatre mille exemplaires de son recueil. Mais il y en avait déjà six mille de vendus, sans compter les éditions qui s'imprimaient et se distribuaient dans l'ombre. Il était trop tard : toute la France chantait les refrains défendus.

Marchangy, l'homme aux fougueux réquisitoires, traîna le poète devant la cour d'assises.

L'accusation était terrible : il s'agissait d'un quadruple outrage à la morale publique, aux bonnes mœurs, à la religion et à la personne du roi. Béranger fut condamné à trois mois de prison, sans compter l'amende, et, lorsque les sociétaires du *Moulin-de Beurre* voulurent se réunir pour donner quelques marques de sympathie à leur président, ils furent reçus, non par la mère Saguet et ses garçons, mais par des commissaires de police et des gendarmes.

Ainsi finirent ces curieux dîners en plein air, qui n'avaient pas eu leurs semblables depuis les festins pantagruéliques et les noces de Gamache.

Marchangy attendait une condamnation plus rigoureuse. Il n'aurait pas manqué de l'obtenir, si un homme de talent, qui depuis... mais alors il n'était qu'avocat, n'eût défendu le chansonnier et disposé les jurés à l'indulgence. Voyant que les journaux avaient ordre de ne reproduire que l'acte d'accusation seulement, M. Dupin jeta des cris d'aigle et publia sa plaidoirie avec les sept chansons condamnées. Il ne comprenait pas qu'on osât attenter à la *liberté de la presse*. Quelques années plus tard il a dû bien rire de sa candeur.

Béranger composa la *Muse en fuite*, le matin même du jour où il devait comparaître devant ses juges.

Muse, voici la grand'salle...
Eh quoi! vous fuyez devant
Des gens en robe un peu sale,
Par vous piqués trop souvent?
Revenez donc, pauvre sotte,
Voir prendre à vos ennemis,
Pour peser une marotte,
Les balances de Thémis.

On envoya sous les verrous le poète et sa muse. Bientôt les *Adieux à la campagne,* la *Chasse,* l'*Agent provocateur* et *Mon carnaval* prouvèrent que la prison n'ôtait à Béranger ni sa gaieté ni sa verve. Il sortait de Sainte-Pélagie au moment où arrivait la nouvelle de la mort de l'empereur à Sainte-Hélène.

La chanson, ce jour-là, jeta sa marotte et prit le deuil. Ses strophes funèbres [1] montèrent, comme un glorieux et suprême encens, vers l'âme du héros martyr.

Le troisième recueil de Béranger parut en 1825; mais l'éditeur, par prudence, ayant fait imprimer clandestinement et à part les chansons dangereuses, le volume expurgé ne fut l'objet d'aucune poursuite. Le parquet garda ses foudres pour le quatrième recueil, contenant les *Révérends Pères*, les *Chantres de paroisse*, les *Missionnaires* et la *Messe du Saint-Esprit*.

On jeta pour neuf mois le chansonnier dans une cellule de la Force.

Moins heureux que l'avocat Dupin, le nouveau défenseur du poète, M. Barthe, ne put fléchir les jurés. Dix mille francs d'amende s'ajoutèrent aux neuf mois de prison. Jacques Laffite ouvrit à l'instant même dans ses bureaux une souscription nationale, et le pays paya l'amende

1. Le *Cinq mai*.

de Béranger. Toutes les célébrités de l'époque, écrivains, députés, artistes, allèrent visiter le poète dans son cachot. Les plus illustres furent ceux qui montrèrent le plus d'empressement. M. Viennet arriva le dernier.

Nous ne savons plus quelle énormité en cinq actes, jouée et sifflée à la Comédie-Française, avait causé ce retard.

— Eh bien ! travaillons-nous, rimons-nous toujours? demanda M. Viennet avec ce ton bref et persifleur qui le distingue. Depuis tantôt six mois que vous êtes ici, vous devez au moins avoir un volume prêt.

— Je vous trouve charmant, répondit Béranger : croyez-vous qu'on fasse une chanson comme une tragédie?

Pauvre M. Viennet ! Jamais il n'a pu digérer cette réponse. Il a répété bien souvent, depuis, que le chansonnier n'était qu'un faux bonhomme. La médiocrité se blesse en se frottant au génie.

— Ah ! çà ! disait un soir quelqu'un chez Béranger, on n'entend plus parler de l'auteur d'*Arbogaste*. Est-ce qu'il est mort?

— Par exemple ! y songez-vous? répondit le poète. Quand Viennet mourra, on le saura bien, puisqu'il est immortel.

Il n'y a, certes, aucune raison pour que l'esprit et la bonhomie ne soient pas frère et sœur. Béranger n'a jamais été jaloux de personne. On l'a vu regarder, en souriant, ces luttes furieuses qui, de 1829 à 1834, ont transformé la littérature en un vaste champ clos, et où le coup de poing pur et simple fut souvent employé comme argument péremptoire [1]. Notre poète saluait le talent toutes les fois

1. A la représentation d'*Hernani*, le parterre fut jonché de pans d'habits déchirés et de chapeaux défoncés.

qu'il le voyait surgir à l'horizon des lettres, sans demander s'il conservait les vieilles formes pour langes ou s'il affranchissait son berceau. Lorsque Chateaubriand publia le *Génie du Christianisme,* Béranger fut un des premiers à l'applaudir. Quand les *Harmonies* de Lamartine virent le jour, il s'écria : « Un poète nous est né ! » Enfin, à l'apparition des *Odes et Ballades,* on le trouva partisan de Victor Hugo. « C'est un lion, disait-il : qu'on laisse croître ses ongles, et il aura bientôt dévoré le troupeau classique. »

Puisque nous avons prononcé le nom de Chateaubriand, disons que, toute politique à part, il devint l'ami le plus intime de Béranger. Ces deux gloires avaient des points de contact, ces deux illustrations se donnaient fraternellement la main en dehors des querelles de partis. Le jour où Chateaubriand tomba du ministère, il alla rendre visite au chansonnier, qui demeurait alors avec Manuel, rue des Martyrs. Quelqu'un dénonça le fait à la *Gazette de France*, qui prit aussitôt la plume avec colère et offrit à ses lecteurs le fait-Paris suivant :

« Hier M. de Chateaubriand a reçu sa démission. Il a quitté son hôtel de ministre et s'est rendu à la maison de la rue d'Enfer. Là, il s'est habillé en jeune homme, ce vieillard ; il a mis une redingote légère, a pris une badine à la main et s'est rendu au n° 21 de la rue des Martyrs. L'auteur du *Génie du Christianisme* allait voir l'auteur du *Bon Dieu.* »

C'est une dénonciation dans le genre de celle de Martainville, sans être néanmoins aussi perfide.

L'intolérance royaliste fatiguait Chateaubriand plus qu'on ne le saurait dire, et les maladroites attaques de son propre parti, plutôt que la fréquentation de Béranger,

contribuèrent à le refroidir pour la cause des rois légitimes.

Avec l'auteur d'*Atala* se rencontraient rue des Martyrs une foule de jeunes littérateurs de l'époque, au nombre desquels nous citerons Emile et Antony Deschamps, Lamartine, Hugo et Alexandre Dumas. Ce dernier surtout avait dans la maison ses coudées franches. Il appelait Béranger son père, et Béranger l'appelait son fils.

« — Mais quel fils ! ajoutait le patriarche, et de combien de fredaines il s'est rendu coupable ! »

Parfois le journaliste Fontan venait se joindre à ce groupe littéraire. Il connaissait Béranger de longue date. On nous a donné comme certaine l'anecdote suivante :

Un jour que le poète était au travail, il vit entrer Fontan, pâle, les yeux allumés par la colère et la lèvre frémissante.

— Qu'avez-vous ? demanda Béranger.

— Maître, dit le journaliste, je viens vous dire adieu.

— Vous partez en voyage ?

— Non ; mais les gendarmes seront demain à ma porte. J'ai deux ans de prison en perspective.

— Miséricorde ! Pourquoi ?

Fontan saisit les mains du poète et murmura, d'une voix où la douleur se mêlait à la rage :

— Vous connaissiez Galotti ?

— Beaucoup. Un réfugié napolitain ?...

— Précisément. Galotti croyait trouver chez nous un asile inviolable. Eh bien, non ! La France n'est plus le pays de l'honneur et de l'hospitalité politique. Nos indignes ministres ont renvoyé Galotti, pieds et poings liés à son gouvernement.

— C'est impossible !

— N'est-ce pas ? Je disais comme vous : « C'est impossible ! » Mais l'infamie est trop évidente, les nouvelles de Naples sont authentiques. Voici ce que j'insère demain dans l'*Album*.

Béranger prit une épreuve que Fontan lui présentait.

— Lisez ! dit le journaliste.

Béranger lut :

« Galotti a été pendu, entendez-vous, monsieur de Portalis ? pendu aux potences monarchiques ! Vous avez passé la corde autour du cou de Galotti, le bourreau napolitain a fait le reste : honneur à vous deux ! »

— Voilà des lignes héroïques, dit Béranger. Dans la balance des lâches, elles valent, en effet, deux ans de prison. Prenez garde et réfléchissez, il en est temps encore.

— Maître, demanda Fontan, jamais la crainte du cachot vous a-t-elle fait biffer un seul de vos couplets ?

— Jamais, répondit le chansonnier.

— Alors votre exemple est noble à suivre, et je ne bifferai pas une lettre. Tout s'imprimera.

L'article parut, le lendemain, en tête de la première colonne du journal. Arrêté, comme il l'avait prévu, et traîné devant les juges, Fontan voulut se défendre lui-même. Il termina par cette phrase courageuse : « Sous l'indignation de ma conscience, j'ai pris la plume ; j'ai écrit sans peur et sans réticences, je n'ai rien caché, j'ai bien fait ! »

En 1829, c'étaient les frères Beaudouin qui publiaient les œuvres de Béranger. Comme un malheur n'arrive jamais seul, notre poète, après sa captivité à la Force, devait se trouver en présence de la ruine. On vint lui apprendre que ses éditeurs se mettaient en faillite. Il était menacé de perdre dix-huit mille francs, seule ressource

qu'il eût pour l'avenir. Instruit du chagrin de Béranger, et sachant qu'on ne réussirait point à lui faire accepter un secours, Laffite appela dans son cabinet Hector Bossange, libraire qui commençait à jouir de quelque renom.

— Voici, dit-il en ouvrant sa caisse, dix-huit billets de mille francs. Serrez-les dans votre portefeuille, et allez de ce pas chez Béranger. Vous lui proposerez de vous mettre au lieu et place des frères Beaudouin pour exploiter ses œuvres pendant trois années consécutives, à raison de six mille francs par an. Il acceptera, et vous me rembourserez quand les bénéfices de la vente auront atteint le double de la somme totale.

Hector Bossange prit le chemin de la rue des Martyrs. Le chansonnier l'accueillit comme un véritable envoyé du ciel. Ils rédigèrent sans plus de retard les clauses du marché. Bossange tira ses billets de banque, les étala triomphalement sur une table, et Béranger signa l'acte.

— Ah! parbleu! dit-il au libraire en lui serrant les mains avec joie, vous pouvez vous flatter de jouer aujourd'hui le rôle de la Providence!

Un scrupule traversa l'esprit de Bossange. En recevant les témoignages de gratitude du poète, il se sentit à la gêne, et, malgré les recommandations qui lui avaient été faites, il ne crut pas devoir cacher le nom de l'homme généreux dont il exécutait les ordres. Béranger tenait encore l'acte entre les mains : il le déchira sans hésitation, dit à Bossange de reprendre les dix-huit mille livres et ne voulut plus écouter un mot au sujet de cette affaire.

On a dit que c'était de l'orgueil; c'était tout simplement de la dignité [1].

1. Béranger n'en garda pas moins à Laffitte une profonde reconnaissance.

Il se remit au travail. Une dernière et fidèle amie [1] l'encourageait de ses sourires. Elle l'avait consolé à l'heure de la persécution, et continuait de lui prodiguer les marques du dévouement le plus généreux, de l'affection la plus vive. Béranger résolut de garder près de lui celle qui, au jour du malheur, était venue s'asseoir à son foyer.

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse !
Vous vieillirez, et je ne serai plus.
Pour moi le temps semble dans sa vitesse
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.
Survivez-moi, mais que l'âge pénible
Vous trouve encor fidèle à mes leçons ;
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Tout à coup les nouveaux refrains du poète furent interrompus par la fusillade de Juillet. Béranger tressaillit. L'émeute ne lui semblait pas si prochaine. Cette monarchie dont il minait depuis quinze ans la base et qui s'écroulait avec fracas ; cette lutte sanglante qu'il avait, pour ainsi dire, provoquée ; ce canon vengeur à la lumière duquel il avait, en se jouant, porté la mèche, tout lui causa une sorte d'effroi. L'oiseau se tait pendant l'orage. Béranger ne chanta ni la bataille ni la victoire. Il laissa ce soin à Casimir Delavigne, dont les strophes burlesques donneront à nos derniers neveux une idée fort médiocre de l'enthousiasme des Trois Jours. La *Parisienne* et *Marlborough s'en va-t-en guerre* marchent aujourd'hui sur la même ligne.

Mais, si Béranger ne se montrait pas, le peuple songeait à lui. Son buste, couronné sur tous les théâtres de la ca-

Du reste, les craintes inspirées par la faillite cessèrent presque aussitôt : un des frères Beaudouin paya tout ce qui était dû au chansonnier.

1. Madame Judith Allard.

pitale, fut salué par des cris d'allégresse. Jamais on ne vit semblable triomphe. Nos provinces firent écho, et la France n'eut qu'une voix pour applaudir le père de la révolution.

Dès ce jour, Béranger crut sa tâche finie. A ses yeux, une telle ovation devenait une apothéose. Après être monté si haut, il craignit de redescendre.

« — Vous le savez, je n'ai d'autre fortune que ma gloire, disait-il à ceux qui voulaient lui remettre en main son luth. Souffrez que je la ménage. Le poète est mort, l'homme se repose... Adieu ! »

Il ajoute dans une de ses préfaces :

« Jusqu'à présent, je n'ai eu qu'à me louer de la jeunesse; je n'attendrai pas qu'elle me crie : Arrière, bonhomme ! laisse-nous passer ! »

On ne peut sans injustice blâmer le soin que Béranger a pris de sa gloire. Il lui était facile de battre monnaie avec sa renommée; les éditeurs eussent couvert d'or un de ses manuscrits. Mais il sentait que ses deux muses, la muse politique et la muse égrillarde, avaient rempli leur mission. Tout en désapprouvant ce qui avait lieu, la première ne pouvait plus fouetter personne; un sentiment de tact et de convenance l'obligeait à jeter la verge, sous peine d'être accusée de mécontentement perpétuel et d'attaque systématique. Pour la seconde, elle commençait à vieillir, et ce n'était plus l'heure de chanter Suzon, Lisette et Jeanneton.

Béranger sut échapper encore à un autre écueil. Tous ses amis montaient au pouvoir. L'ambition venait frapper à sa porte, en lui apportant la carte des nouveaux ministres; mais le poète lui cria, comme autrefois à la fortune :

« — Passe ton chemin, je n'ouvre pas! »

> Non, mes amis, non, je ne veux rien être;
> Semez ailleurs places, titres et croix.
> Non, pour les cours Dieu ne m'a point fait naître :
> Oiseau craintif, je fuis la glu des rois.
>
> . . . .
>
> Votre tombeau sera pompeux sans doute;
> J'aurai sous l'herbe une fosse à l'écart.
> Un peuple en deuil vous fait cortége en route;
> Du pauvre, moi, j'attends le corbillard.
> En vain on court où votre étoile tombe;
> Qu'importe alors votre gîte ou le mien?
> La différence est toujours une tombe.
> En me créant Dieu m'a dit: Ne sois rien.

Après la mort de Manuel, son plus cher et son plus constant ami, le poète quitta la rue des Martyrs, et se retira dans un petit logement de la rue de la Tour-d'Auvergne.

En 1830, assailli par une foule de visites plus importunes les unes que les autres, il alla demeurer à Passy. Mais il était trop près de la capitale pour ne pas être obsédé par cette foule de curieux étourdis, que toute célébrité attire et qui ressemblent à des papillons nocturnes tourbillonnant autour d'un flambeau. Il transporta ses pénates en Touraine. Là presque tout son temps se passait à jouer aux boules ou à cultiver des dahlias, comme un vrai bourgeois désœuvré de province.

Béranger, personne ne l'ignore, était la bonté même. Un malheureux n'a jamais frappé à sa porte sans être accueilli; mais plus d'une fois on l'a rendu victime de sa bienveillance. Un homme de lettres, obscur encore, et dont le talent pouvait grandir, poussé un jour par la misère, commit un acte d'indélicatesse assez grave pour se voir exposé à la flétrissure des tribunaux. Le poète lui tendit la main au bord de cet abîme, le sauva de la prison

et lui ouvrit sa bourse, afin de le détourner à l'avenir de toute pensée coupable. Mais il avait affaire à une nature ingrate, qui profita de ses bienfaits et de son accueil pour l'exploiter chaque jour, sans profit pour le travail et pour les lettres. Béranger ne tarda pas à comprendre qu'il n'arrêterait jamais cette âme pervertie sur le chemin du déshonneur. Voyant reparaître chez lui son indigne protégé, après le choléra de 1832, il lui dit :

« — Quoi ! c'est encore vous ?..... Ah ! quelle belle occasion vous avez manquée de mourir [1] ! »

Lorsque Béranger put croire que les importuns, les curieux et les ingrats avaient perdu sa trace, il revint dans sa chère petite maison [2]. Un soir, mademoiselle Déjazet, au retour d'une promenade au bois de Boulogne, passait, sans le savoir, devant la porte du poète.

— C'est ici que demeure Béranger, dit la personne qui se trouvait avec elle.

— Béranger ! murmura l'actrice émue ; vous avez dit Béranger ?

— Sans doute. Vous devez le connaître ?

— Je ne l'ai vu qu'une seule fois, chez Perrotin... il y a bien longtemps. Comprenez-vous cela ? moi, Frétillon, je connais à peine Béranger.

— Si vous désirez que je vous présente...

— Vraiment oui, sur-le-champ, sans retard... Quel bonheur ! cria Déjazet, battant des mains avec joie.

Son compagnon entra pour annoncer à l'ermite de Passy

1. Quelques biographes ont prétendu que ce jeune homme était un fils naturel de Béranger.

2. Chez madame Béga, rue Vineuse, à Passy. Il y resta jusqu'en 1848. La République le ramena à Paris, rue d'Enfer. Plus tard il alla demeurer à Beaujon, dans une pension bourgeoise, avenue Chateaubriand.

que mademoiselle Déjazet demandait à lui faire visite. Chose incroyable, Béranger n'avait jamais assisté aux représentations du Palais-Royal, bien qu'il eût plus d'une fois éprouvé le désir d'aller voir le charmant lutin qui popularisait chaque soir ses plus belles créations [1]. Il se hâta de courir au-devant de l'actrice, et ils s'embrassèrent comme de vieux amis. Béranger ouvrit à mademoiselle Déjazet sa modeste chambre.

— Depuis sept ou huit ans, lui dit-il, je ne vous voyais plus que dans vos portraits.

— Et moi, répondit-elle, je vous voyais toujours dans mon cœur.

Ils se regardèrent ensuite longtemps sans proférer une parole : l'émotion de la visiteuse avait gagné le poète.

— Voulez-vous que je vous chante une de vos chansons? dit-elle en s'agenouillant devant lui.

— Je vous écoute, répondit Béranger.

Déjazet posa ses mains entre les mains du vieillard. Elle commença le premier couplet de Frétillon; mais tout à coup, par un de ces phénomènes intimes et mystérieux de notre nature qui placent les larmes près de la joie, elle se mit à sangloter, et son hôte sanglota comme elle.

Jamais l'actrice ne put achever le couplet. Souriant au travers de ses pleurs, elle fit promettre à Béranger de venir l'entendre au Palais-Royal.

— J'irai demain, répondit le poète.

Il tint parole, et, comme on le devine, l'affiche annonçait *Frétillon*. Béranger, perdu dans l'ombre d'une baignoire, vit jouer mademoiselle Déjazet pour la première fois.

1. Naturellement timide, il craignait toujours d'être reconnu ; les curiosités indiscrètes l'embarrassaient.

Depuis 1830, il avait, en quelque sorte, fait le serment de ne rien publier de nouveau. Toutefois il ne put s'empêcher de jeter un cri d'alarme, le jour où il vit la Pologne étranglée par le czar.

Comme ce chef mort pour notre patrie,
Corps en lambeaux dans l'Elster retrouvé,
Au bord du gouffre un peuple entier nous crie :
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé!

Mais les accents patriotiques du vieux chansonnier ne montèrent pas jusqu'au trône, où l'égoïsme et la paix à tout prix venaient de s'asseoir.

Béranger n'aimait pas Louis-Philippe.

— Il reste encore quelques bons cœurs, disait-il ; mais, grâce à cet homme, ils n'ont plus ni bras ni jambes. Le roi des barricades tue son siècle. En l'écoutant, tous mes amis ministres ne font que des sottises. Je leur conseille de dicter leur testament sans plus de retard, et de nommer la République leur légataire universelle.

Notre chansonnier lisait dans l'avenir.

En 1848 comme en 1830, fidèle à son rôle d'abnégation franche et de retraite absolue, il vit avec déplaisir qu'on le portait à la représentation nationale. Un seul jour il alla s'asseoir sur les bancs de la Constituante, pour reconnaître l'honneur que lui faisait le peuple ; mais il n'y retourna pas une seconde fois.

« — Qu'irai-je leur *chanter,* bon Dieu ! s'écriait-il : on ne s'entendrait plus, ils parlent déjà trop ! »

Cette répugnance à hanter les hautes sphères et cet éternel dédain pour des hochets que tout le monde envie sont peut-être enfants de l'orgueil ; mais on aurait tort d'en faire un reproche à Béranger. Nous avons vu, de nos

jours, beaucoup trop de gens descendre de leur gloire, en essayant de gravir l'échelle politique. Après tout, l'orgueil qui refuse est plus respectable que l'orgueil qui demande.

On est venu vingt fois proposer à Béranger le trône académique, vingt fois il a répondu qu'il n'en voulait pas. Ceci n'est plus de l'orgueil, c'est de la finesse. Les humiliations de Balzac et les déboires de Victor Hugo lui donnaient à réfléchir. Dans cette illustre corporation où l'intrigue règne en souveraine, il comptait nombre d'ennemis politiques et de jaloux, qui pouvaient très-bien lui promettre leur vote, sans tenir parole à l'heure du scrutin. La médiocrité se venge du talent comme elle peut.

Béranger savait que l'auteur des *Orientales,* se fiant un jour à de semblables promesses, avait été supplanté par M. Dupaty. Le candidat vainqueur était venu, le soir même, rendre visite au candidat vaincu. Comme la porte de Victor Hugo refusait de s'ouvrir, le nouvel académicien avait écrit sur sa carte les rimes suivantes :

Avant vous je monte à l'autel ;
Mon âge y pouvait seul prétendre.
Déjà vous êtes immortel,
Et vous avez le temps d'attendre.

C'était joli, mais c'était triste. Tout en appréciant à leur juste valeur les quatrains de M. Dupaty, Béranger ne tenait pas à les lire dans une circonstance analogue.

Les palmes académiques n'eussent rien ajouté à sa gloire, et, pour les cueillir, il aurait pu troubler le calme de son heureuse vieillesse.

Il mourut, le 16 Juillet 1857, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Ses obsèques eurent lieu, le lendemain, aux frais de la liste civile de l'Empereur et au milieu d'un appareil militaire nécessité par l'attitude des frères et amis.

Nos démocrates ne respectent rien, pas même la majesté de la mort. Ils auraient volontiers fait du poêle funèbre le drapeau noir de l'émeute. Le gouvernement n'a pas permis qu'on outrageât un deuil national, et, par une démonstration énergique, il a fait respecter les volontés expresses du défunt. Béranger avait exprimé le désir qu'aucun discours ne fût prononcé sur sa tombe. La foule immense, qui s'était échelonnée sur le trajet de la maison mortuaire au Père-Lachaise, s'est bornée à rendre par sa présence un suprême hommage au poète national. Tous les fronts se découvraient au passage du corbillard, enguirlandé de palmes vertes, et que saluaient de distance en distance les acclamations populaires.

Béranger, qui a vécu en philosophe, est mort en chrétien.

Depuis longtemps, nouveau Lafontaine, il avait pleuré les torts de sa muse et répudié ses chansons impies.

Moi qui vous parle, je l'ai entendu dire :

« — Que voulez-vous? La Révolution avait supprimé l'enseignement religieux, et nous avons été l'écho d'un siècle sans croyances. Quand les pères se prosternaient devant la déesse Raison, les fils devaient plus tard se moquer des prêtres. Si j'étais coupable, je ne le savais pas, et, quand le jour s'est fait dans mes ténèbres, je n'ai plus chanté. »

BERLIOZ

Berlioz ne serait pas un grand musicien, qu'il faudrait, malgré tout, raconter sa vie pour donner au monde un magnifique exemple de courage et de persévérance. Jamais homme ne rencontra plus d'obstacles sur sa route et n'eut contre lui de plus méchants vouloirs. La presse, gagnée par ses ennemis, l'insulta, vingt années consécutives, sans trève ni relâche ; et cependant il n'a pas douté de lui-même : il a continué de marcher intrépidement au but, semblable à un athlète vigoureux que le nombre des lutteurs n'épouvante pas, et qui, tôt ou tard, est sûr de vaincre.

Hector Berlioz naquit le 11 décembre 1803 à la Côte-Saint-André, petite ville du département de l'Isère. Son enfance fut bercée par les enseignements pieux et par les aspirations chrétiennes.

Dans certains articles donnés aux feuilles musicales, l'auteur de *Roméo et Juliette* nous apprend qu'il fit sa

première communion à la chapelle d'un couvent où sa sœur était pensionnaire. Il a toujours conservé, depuis, le souvenir de cette solennité religieuse. Comme il approchait de la table sainte, des voix de jeunes filles, au timbre doux et pur, entonnèrent une hymne à l'Eucharistie. Le communiant crut voir le ciel s'ouvrir et les anges descendre sur l'autel. Dès ce jour, la puissance de la musique lui fut révélée; sa vocation devint irrésistible.

Le père d'Hector, qui exerçait la médecine, avait décidé que son fils hériterait de sa clientèle. Il se chargea lui-même de l'éducation de notre adolescent; mais celui-ci professait pour le latin la plus grande indifférence, et volontiers il eût jeté son livre au feu, lorsqu'il s'agissait d'apprendre les vers de Virgile, d'Horace ou d'Ovide.

S'il n'aimait pas alors les poètes latins, en revanche il avait pour les œuvres de Millevoye une prédilection toute particulière et lisait en cachette les pastorales de Florian. Ces deux auteurs développèrent en lui le sentiment tendre.

Hector eut une passion sérieuse entre sa douzième et sa treizième année. Il allait avec sa mère et ses sœurs, à l'époque des vacances, passer quelques semaines chez son grand-père, dans un petit village aux environs de Grenoble. Tout près du domicile de l'aïeul se trouvait la maison de plaisance d'une vieille dame noble qui avait deux nièces fort jolies. L'une de ces nièces, appelée Estelle, éclipsait l'image de la bergère de Florian; elle avait un œil noir adorable et portait des brodequins roses: œil et brodequins tournent aussitôt la tête à Hector. Voilà notre héros amoureux, bien avant l'heure où il est permis de l'être. Il en perd l'appétit et le sommeil.

Cette passion précoce est devinée par l'espiègle déesse qui la cause, et elle s'en amuse.

Dans les bals champêtres, la plus grande joie de mademoiselle Estelle est de valser avec un oncle d'Hector, beau soldat de vingt-quatre ans, en congé de semestre, et d'examiner, pendant les repos de la valse, le visage déconfit, boudeur et jaloux, du pauvre Némorin. Les vacances furent courtes ; mais le souvenir de la coquette aux brodequins roses trotta longtemps dans la cervelle d'Hector.

Tout dénotait en lui une sensibilité profonde, à laquelle sa musique a dû plus tard le caractère expressif et passionné qui le distingue.

En même temps que le docteur Berlioz enseignait à son fils le latin, l'histoire et un peu d'algèbre, il lui permettait, comme distraction, d'étudier le solfége, et bientôt le jeune homme sut lire à première vue les doubles croches les plus compliquées. Il négligeait complétement ses livres classiques et pâlissait nuit et jour sur un traité d'harmonie tombé par hasard entre ses mains. M. Berlioz père apprit avec stupeur que le jeune malheureux avait fait hommage au cercle philharmonique de sa ville natale d'un quintette pour flûte, pour deux violons, pour alto et pour basse, lequel venait d'être exécuté triomphalement devant plusieurs personnes.

Grand scandale au logis. Notre virtuose inattendu se voit sermonné sur toute la ligne. On lui donne l'ordre formel de se livrer exclusivement aux études médicales, et l'on décore sa chambre de gravures d'écorchés, de trois squelettes et d'un crâne de premier choix. En même temps le docteur lui met sous les yeux un magnifique in-folio, avec planches d'anatomie.

Hector fait mine de se soumettre ; mais au bout de quinze jours, il n'a pas lu une seule page de l'in-folio.

En face d'une obstination si prononcée le pouvoir paternel reconnaît son impuissance. On a recours à des manœuvres séductrices, et on promet au jeune homme une superbe guitare et une flûte à clef d'argent, s'il veut obéir et recevoir les premières notions de l'art d'Hippocrate. On lui donne en même temps un de ses cousins pour compagnon d'étude.

Mais ce cousin joue du violon. Pendant que M. Berlioz visite ses malades, les jeunes gens exécutent des duos et n'ouvrent pas le moindre traité d'ostéologie. Quand vient l'heure des leçons, Hector est trouvé d'une faiblesse désespérante.

A l'âge de dix-neuf ans, on l'envoie à Paris, toujours accompagné de son cousin, pour y suivre le cours de l'École de médecine. La vue de la Clinique ne lui offre rien qui le flatte. Ces cadavres étalés sur les tables de dissection, ces lambeaux, ces tronçons épars, cette pourriture humaine qu'il faut interroger de l'œil et fouiller du scalpel, tout le révolte et le glace d'horreur. Il jure que jamais ses pieds ne le ramèneront dans cet abominable lieu. Son cousin néanmoins le détermine à tenter une seconde épreuve, et il finit par s'aguerrir au spectacle des cadavres. Le célèbre Amussat, son professeur, parvient même à lui faire prendre quelque intérêt aux démonstrations anatomiques. Mais un soir Hector franchit le seuil de l'Opéra. Tout est perdu. Les *Danaïdes* de Salieri le plongent dans l'extase. Il retourne une seconde et une troisième fois voir la pièce, abandonne la Clinique, et passe toutes ses journées à la bibliothèque du Conservatoire, où il copie les partitions de Gluck et d'Haydn.

Puis il écrit à la Côte-Saint-André que sa résolution d'être musicien ne pliera devant aucun obstacle.

Un jeune professeur suppléant au Conservatoire applaudit à ses premiers essais dans l'art du contre-point, lui donne des conseils, et le fait admettre au nombre des élèves particuliers de Lesueur. Le maître illustre découvre chez le nouveau venu des qualités rares. Impatient de faire de la grande musique, Hector, sans plus tarder, se décide à composer un opéra. Mais où trouvera-t-il un livret? Il se hasarde à le demander au bonhomme Andrieux, dont il suit, à ses heures perdues, le cours de littérature. Dans une lettre, très-courtoise d'ailleurs, le père d'*Anaximandre* lui répond qu'il est trop vieux pour écrire des vers d'amour, et qu'il ne faut pas songer à sa collaboration.

Le sujet d'opéra dont Hector a fait choix est *Estelle et Némorin*. Son cœur n'est pas encore entièrement dégagé du souvenir de la coquette aux brodequins roses.

A tout hasard, il confie la rédaction du livret à un de ses camarades; puis il s'abandonne au feu de la composition. Les paroles sont grotesques et la musique est absurde. Hector ne se décourage pas. Il écrit une messe. Un maître de chapelle, qui protége ses débuts, la fait aussitôt copier par des enfants de chœur. Le jour de la répétition arrive; les parties sont criblées de fautes, et il en résulte une cacophonie à rendre les chats épileptiques. Berlioz recopie lui-même sa messe tout entière. Un jeune amateur, très-riche et très-libéral, M. Pons, lui prête douze cents francs pour la faire exécuter à l'église Saint-Roch. Tous les journaux parlent de l'œuvre avec éloge. Lesueur, enchanté du succès de son élève, le fait admettre au concours annuel de composition musicale.

Mais, soit qu'il eût travaillé trop vite, soit que Cherubini, directeur du Conservatoire, se fût appliqué à le des-

servir [1], il échoua complètement et fut mis hors de concours dès la première épreuve. Sa famille, informée de cet échec, lui retire brusquement sa pension, et le somme de quitter sur l'heure Paris et le Conservatoire.

Hector répond qu'il est affligé de ne pouvoir se soumettre. Il se résigne toutefois à prendre le chemin de l'Isère, afin d'aller plaider sa cause.

— Puisque la médecine te déplaît, lui dit le docteur, fais choix d'une autre profession. Je ne consentirai jamais à te laisser poursuivre la carrière musicale.

Le jeune homme proteste qu'il ne fera, de sa vie, autre chose.

Après quelques jours de lutte, son père se laisse fléchir; mais sa mère et sa tante se montrent beaucoup plus intraitables. Elles ne comprennent pas, dans leurs idées chrétiennes, qu'Hector s'obstine à vouloir composer des opéras.

— Mais croyez-vous donc, leur dit celui-ci, que les vauriens seuls travaillent pour le théâtre? Les plus beaux génies du grand siècle, Molière, Corneille et Racine, consacraient leurs chefs-d'œuvres à la scène. Haydn, Spontini, Mozart et bien d'autres ont suivi leur exemple. Seriez-vous fâchées de me voir, un jour, au nombre des compositeurs illustres que l'Europe admire?

— Mon ami, interrompt la tante, j'aime mieux que l'on soit considéré. Cela passe avant tout.

Rien ne peut les convaincre.

1. Cherubini détestait Berlioz. Celui-ci avait eu l'imprudence, non-seulement d'enfreindre un ordre qui interdisait aux garçons d'entrer par la même porte que les filles, mais encore de se moquer du directeur, qui l'avait surpris en flagrant délit de désobéissance.— « Zé vous férai prendre et zé vous férai zetter en prison! » lui cria Cherubini. Le vieux maestro ne laissa pas échapper, à dater de ce jour, une seule occasion de lui être désagréable.

Hector, la veille de son départ, voit sa mère entrer dans sa chambre. La pauvre femme se jette suppliante à ses genoux, fond en pleurs, et le conjure de ne pas la déshonorer.

— Oh! tu restes, n'est-ce pas? tu restes? murmure-t-elle au milieu de ses sanglots.

— Hélas! ma mère, c'est impossible! répond le jeune homme, sanglottant lui-même.

Il la relève et veut essayer encore de dissiper ses préventions; mais elle le quitte presque folle, en s'écriant:

— Tu n'es plus mon fils, je te maudis!

Même à l'heure des adieux, elle ne consentit pas à le revoir et à l'embrasser. De retour à Paris, Hector se rappela qu'il avait contracté envers M. Pons une dette de douze cents francs pour l'exécution de sa messe. La faible pension qu'il recevait de son père ne lui permettait pas de rembourser une somme aussi considérable; mais il y arriva par d'autres moyens: il donna des leçons de flûte et de guitare, loua une mansarde de quinze francs par mois, dépensa huit sous au plus à chaque repas, et parvint à rembourser six cents francs en moins de quatre mois. Le docteur Berlioz apprit ce tour de force de probité. Sa logique paternelle ne vit rien de mieux que de payer à M. Pons le reste de la somme, et de ne plus servir la pension d'Hector jusqu'à complet remboursement de cette avance. Il s'imaginait ainsi le contraindre à revenir à la Côte-Saint-André.

Notre jeune virtuose devina le piége, et redoubla de courage. Il dépensa moins encore pour sa nourriture, donna plus de leçons, et réussit à vivre à Paris sans la subvention de sa famille.

Un versificateur de talent lui apporte un jour un libretto,

sous ce titre : les *Francs-Juges*. Berlioz trouve le sujet très-poétique. Il se met à l'œuvre et compose la partition avec enthousiasme et rapidité. Malheureusement l'Académie royale de musique repousse le poëme. Son travail est perdu.

L'ouverture des *Francs-Juges* a été conservée. C'est un chef-d'œuvre.

Comme si tous les génies de la ruine et du malheur avaient entendu l'imprudente malédiction de sa mère et prenaient à tâche de l'exécuter, mille entraves surgissent devant le jeune homme et lui bouchent obstinément le chemin. Son professeur apprend qu'il n'a pas même pu obtenir une salle pour l'exécution d'un morceau qui doit le consoler du désappointement des *Francs-Juges*.

— Est-il possible, s'écrie Lesueur, qu'on refuse une aussi simple complaisance?

— Mon cher, riposte un musicien *arrivé*, si nous laissions les jeunes gens se produire, que deviendrions-nous?

Les leçons de flûte et de guitare diminuent. Berlioz tombe dans la misère. On engage une troupe d'orchestre pour le théâtre de New-York; il demande inutilement à partir avec cette troupe en qualité de flûtiste. La direction des Nouveautés, à laquelle on le recommande, lui répond que ses musiciens sont au grand complet. Toutes les portes se ferment en même temps. De désespoir, Hector sollicite une place de choriste. Il l'emporte, au concours, sur un chantre d'église, un menuisier, un forgeron et un tisserand.

Le destin semble lui donner quelque relâche. Des leçons nouvelles arrivent. Notre héros se loge et se nourrit à peu de frais, grâce à un de ses compatriotes, étudiant pharmacien, qui lui donne moitié de sa chambre, et lui

prépare, sur l'appareil même de distillation, certaines panades succulentes et économiques. Les deux amis peuvent se permettre, une fois la semaine, d'aller à l'Opéra. Berlioz, qui sait par cœur toutes les grandes partitions, n'entend pas qu'on y change rien. Plusieurs fois la représentation est troublée par ses exigences de respect fanatique pour l'œuvre des maîtres.

— Je vous trouve bien audacieux de supprimer les cymbales! dit-il un soir, d'une voix menaçante, en se levant et en montrant le poing à l'orchestre.

Les spectateurs sont émus de l'apostrophe. Dix minutes plus tard, Hector entend ces malheureuses cymbales dans un autre passage où le compositeur ne les avait point introduites. Cette fois il monte sur la banquette, gesticule avec rage et crie de toute la force de ses poumons :

— A bas les cymbales! Jamais il n'y a eu de cymbales dans ce morceau!

Pour le coup l'interrupteur est empoigné par les sergents de ville et mis à la porte sans autre forme de procès. Mais, à quelques jours de là, il fut plus heureux.

— Eh bien! qu'est-ce que cela signifie? vous passez quelque chose! dit-il, apostrophant encore les musiciens. Il y a un solo!... Voyez la partition!

— Oui, oui, le solo! s'exclame tout d'une voix le parterre.

Mais les exécutants s'obstinent et ne le donnent pas. Quatre-vingts spectateurs furibonds, Berlioz en tête, escaladent l'orchestre. Tous les musiciens prennent la fuite, la toile tombe, et les instruments sont brisés ou crevés.

Voici un fait moins tragique. C'était à une représentation d'*Œdipe à Colonne*. Un monsieur, placé près d'Hector, accompagnait chaque phrase musicale de monologues

admiratifs, sans tenir compte des reproches et des plaintes de ses voisins. Au même instant, Berlioz, sous le coup d'un accès de sensibilité nerveuse causé par les mêmes effets d'orchestre, se cache la tête dans son mouchoir et verse des larmes. Le personnage aux monologues s'aperçoit de l'émotion du jeune homme, se lève, le presse contre son cœur, et l'embrasse en criant :

— Vous comprenez donc la musique, vous!... A la bonne heure!... pleurons, monsieur, pleurons!

Et tous les voisins d'éclater de rire.

Vers cette époque, la troupe des acteurs anglais donna quelques représentations à Paris. La sensibilité de Berlioz éclata bientôt d'une façon plus dangereuse, en ce que l'art musical n'y était pour rien : il tomba passionnément amoureux de miss Henriette Smithson, la charmante Ophélie d'*Hamlet*. Cette passion offrit tout d'abord un caractère étrange. Pour fuir le diable érotique dont il était possédé, l'ancien amoureux d'Estelle quittait la ville et courait les champs. Le soir venu, parfois il se trouvait à cinq ou six lieues de Paris. Alors il s'étendait au fond d'une carrière ou sur un tas de gerbes, mais sans pouvoir goûter une seule minute de repos. Sa passion le ramena, vaincu, au théâtre où jouait son idole. Il n'avait plus qu'une pensée, qu'un désir : attirer le regard de miss Henriette et lui faire partager sa flamme.

D'abord il imagina de donner un concert, exclusivement composé de ses œuvres, savoir : l'ouverture des *Francs-Juges*, celle de *Waverley*, une *Scène héroïque grecque* et la *Mort d'Orphée*.

Tout est prêt pour l'exécution, quand l'inflexible Cherubini refuse la salle du Conservatoire. Le surintendant des beaux-arts intervient. Berlioz a la salle, en dépit du

directeur; mais une partie des exécutants fait défaut; la musique, impitoyablement écorchée, force l'auditoire à une désertion soudaine, et, si miss Henriette entend prononcer le nom d'Hector, c'est pour apprendre en même temps la nouvelle d'un four complet [1].

Berlioz lui écrit lettres sur lettres. Par malheur le style trop brûlant de ces folles épîtres épouvante la divinité. Mademoiselle Smithson intime à sa femme de chambre l'ordre exprès de refuser toutes les missives du même genre qui pourraient se présenter encore.

Le jeune virtuose, après des efforts surhumains, arrive à donner un deuxième concert au théâtre où la barbare comédienne se fait applaudir. Leurs noms se trouvent unis sur l'affiche, et, cette fois, l'exécution musicale est brillante. Hector obtient un succès incontestable. Hélas! Ophélie ne semble ni touchée, ni même informée de la chose! Le lendemain elle quitte Paris, et son amoureux la voit monter en chaise de poste.

Il est impossible au triste jeune homme de se remettre au travail. Bientôt toutefois il sent se ranimer ses espérances de gloire. Il remporte la première couronne au Concours de l'Institut pour sa cantate de la *Mort de Sardanapale*, et en même temps il reçoit les éloges des amateurs pour avoir mis en musique les morceaux versifiés de la traduction de *Faust*, par Gérard de Nerval.

Mais c'est trop de bonheur à la fois. La chance funeste

1. Quand les hommes ne s'appliquaient pas à empêcher les succès de Berlioz, les éléments se mettaient contre lui. Un jour, il compose une fantaisie dramatique sur la *Tempête* de Shakspeare L'Opéra lui prête son orchestre pour l'exécution; mais, au moment où le public arrive, une pluie torrentielle transforme en lac toutes les rues de Paris. Il n'y a pas cent personnes dans la salle, et les musiciens jouent devant les banquettes.

lui prouve qu'elle ne l'a point abandonnée, ou plutôt ses ennemis du Conservatoire cherchent par tous les moyens possibles à nuire à la cantate victorieuse. Au moment où on l'exécute, après la distribution des prix, nombre de cahiers passent d'un pupitre sur l'autre; les parties se confondent, et le plus affreux désaccord se met dans l'orchestre. Berlioz, les cheveux horripilés, prend la fuite. Le scandale est au comble.

Huit jours après, grâce à une active surveillance, on paralysa toute manœuvre jalouse, et la cantate obtint le succès dont elle était digne. En même temps Hector fit jouer la *Symphonie fantastique,* œuvre qui n'eut pas l'approbation des musiciens orthodoxes, mais qui plongea les esprits hardis dans le ravissement.

Ses palmes à l'Institut l'appelaient en Italie. Bon gré, mal gré, notre amoureux quitte Paris et une jeune virtuose qui s'était chargée de le consoler de sa passion Shakespearienne. On échange des promesses d'éternelle constance; mais, à peine Hector a-t-il franchi les Alpes et montré son brevet d'admission à Horace Vernet, directeur de l'Académie française à Rome, qu'une lettre insolente vient le confondre. La mère de la virtuose lui annonce le mariage de sa fille et lui reproche d'avoir *failli* déshonorer celle-ci en la séduisant.

Jugez du courroux d'Hector. Prenant aussitôt la résolution d'égorger la parjure, sa mère, et le mari qui a l'audace d'être son successeur, il achète trois pistolets pour ses victimes et un quatrième pour lui; car, décemment, il ne peut survivre à ce triple meurtre.

A tout hasard, il se munit de poisons violents, au cas où le pistolet dont la charge lui est destinée viendrait à pécher par la capsule.

Mais comment pénétrera-t-il dans la maison de son infidèle? Rien de plus simple. Il fait l'acquisition d'un costume de femme au grand complet, châle, robe et chapeau, sans oublier les bottines, et prend le chemin de la France. Au moment de s'embarquer à Gênes, il s'arrête vingt-quatre heures pour corriger la *Symphonie fantastique*, et laisser au moins sans défaut une composition qu'il regarde comme son chef-d'œuvre. En travaillant, Berlioz songe à tout ce qu'il pourrait produire encore, et pleure d'avance sa gloire perdue. Ce regret amène un ralentissement dans sa fougue homicide. Il écrit à Horace Vernet [1] une lettre par laquelle il s'engage sur l'honneur à ne pas quitter l'Italie et à revenir à Rome, si on ne l'a pas encore effacé de la liste des pensionnaires.

Guéri de sa passion, notre musicien dont le cœur ne peut rester vide, se reprend à adorer l'idole primitive, et le souvenir de miss Henriette Smithson l'agite pendant tout le temps de son séjour à Rome, où il est revenu continuer ses études.

Deux années après, en regagnant Paris, son premier soin est de louer un appartement en face de la maison occupée autrefois par la trop séduisante interprète de Shakspeare. Il s'informe d'elle. O bonheur! ô joie sans égale! Miss Henriette est de retour en France, et va prendre elle-même la direction du théâtre anglais.

Berlioz prépare un concert où la *Symphonie fantastique* doit paraître avec tous les compléments ajoutés en Italie. Avant ce jour solennel il ne veut pas revoir sa chère idole. On lui promet de l'amener au Conservatoire.

1. Alors directeur de l'Ecole française à Rome.

Effectivement, Ophélie se trouve au nombre des spectateurs. Notre charmante Anglaise reconnaît son amoureux, dont la musique est énergiquement applaudie par une foule enthousiaste. Dans les cris de douleur et d'amour de l'orchestre, elle comprend enfin la passion profonde qu'elle inspire. Les paroles du *mélologue*, récitées par Bocage, ne lui laissent aucun doute : c'est bien elle qui est dépeinte dans chaque vers ; c'est à la conquête de son cœur que marchent toutes ces notes harmonieuses. Elle s'émeut ; des larmes mouillent ses joues, et, le lendemain, elle permet qu'on lui présente Berlioz.

Mais, hélas ! les tribulations de celui-ci ne sont pas à leur terme.

Sa famille et les parents de mademoiselle Smithson s'opposent à un mariage. Des anxiétés sans nombre tourmentent leur affection. Pour comble de découragement, le théâtre anglais ne fait plus de recettes et la directrice se ruine. Enfin l'hyménée se conclut dans les derniers mois de 1833.

Quelques jours après ses noces, Henriette se casse la jambe. Le malheur impitoyable les poursuit sans relâche, de toutes les manières, sous toutes les formes.

Berlioz est sublime d'amour, de courage et de dévouement. Sa femme lui apporte en dot des sommes considérables à payer. Le jour de son mariage, il n'a pas cent écus à sa disposition ; mais, en multipliant les concerts, il parvient à donner aux créanciers des à-compte et à leur faire prendre patience. Il compose *Harold en Italie,* nouvelle œuvre qui lui attire de chaleureux éloges et des partisans illustres, entre autres Paganini. Le suffrage du grand violoniste, proclamé hautement, entraîne les esprits timides. On accepte définitivement Berlioz. M. de Gaspa-

rin, alors ministre, lui commande une messe dė *Requiem*.

Halévy, Cherubini et consorts travaillent à le desservir; mais ils en sont pour leurs tentatives. La messe est exécutée dans la chapelle des Invalides, à l'occasion du service mortuaire célébré en mémoire du général Damrémont et des soldats qui périrent à la prise de Constantine. En sortant de la cérémonie funèbre, le maréchal Lobau s'écria :

— Mon Dieu, que ce Berlioz a de talent! Ce que je trouve de plus admirable dans sa musique, ce sont les tambours!

L'honorable guerrier ne plaisantait pas. Chez lui l'enthousiasme était sincère, et l'appréciation se trouvait juste au niveau de son intelligence artistique.

A cette messe des Invalides, peu s'en fallut que notre musicien ne fût victime d'une abominable méchanceté d'Habeneck. Le *Tuba mirum*, passage grandiose et d'un effet prodigieux, exigeait de la part du chef d'orchestre, sous peine d'une infaillible déroute, un redoublement de vigilance et d'énergie. Le perfide Habeneck, arrivé là, pose tranquillement son bâton de mesure et prend une prise. Déjà l'auteur de la messe avait quelque méfiance. Il comprend le péril, se jette sur le bâton, dirige lui-même l'orchestre et sauve le *Tuba mirum* du naufrage.

Une fois l'œuvre exécutée, d'autres inquiétudes le poursuivent. Aux Beaux-Arts on refuse de lui en payer le prix.

M. Cavé lui offre le ruban rouge comme équivalent de la somme de mille écus promise, et dont Berlioz doit la plus grande partie à ses musiciens. Il envoie paître M. Cavé, menace le ministère d'un scandale, et touche

enfin les mille écus, que d'autres eussent volontiers mis en poche.

Il faut juger le héros de cette notice non-seulement comme compositeur, mais comme écrivain. Nous le voyons diriger d'abord le feuilleton de la *Gazette musicale,* puis celui du *Correspondant.* Ses comptes-rendus des grandes œuvres et ses jugements écrits sur les maîtres se font remarquer par un style parfois inégal, mais souvent expressif et plein de couleur. Le *Journal des Débats* lui ouvrit ses colonnes. Berlioz, comme critique, a dû se faire beaucoup d'ennemis. Il manque de mesure. Victime des préjugés et de la mauvaise foi, il lui échappe des phrases acrimonieuses, des plaisanteries que le bon goût n'accepte pas. Ayant, un jour, entendu trois cantiques de Rossini, la *Foi,* l'*Espérance* et la *Charité,* notre rédacteur prend la plume et se livre à ce jeu de mots intolérable :

« Son espérance a déçu la nôtre ; sa foi ne transporte pas les montagnes, et quant à la charité qu'il nous a faite, elle ne le ruinera pas. »

Il fut plus spirituel, sinon moins méchant, dans une autre circonstance. Panseron s'était avisé d'ouvrir un cabinet de consultations mélodiques et harmoniques. Dans un prospectus burlesque, répandu à très-grand nombre d'exemplaires à Paris et en province, il invitait les amateurs des deux sexes qui cultivent l'art de la romance à passer chez lui, munis de *cent francs,* pour y faire redresser leurs mélodies boiteuses, raviver celles qui seraient affectées de chlorose, et obtenir de sa science le moyen de réconcilier l'accompagnement avec le chant, si le hasard voulait qu'ils fussent en désaccord. Le critique

musical des *Débats* insère tout au long ce curieux prospectus, en ayant soin d'écrire en tête :

Cabinet de consultations pour les MÉLODIES secrètes.

Berlioz a eu des amis aussi empressés à lui être utiles que ses ennemis étaient persévérants à l'abattre. Ernest Legouvé, apprenant un jour que le compositeur allait être contraint, faute d'argent, à laisser inachevée la partition de *Benvenuto Cellini,* destinée à l'Opéra, lui envoie sous enveloppe deux billets de mille francs, et le supplie d'achever son œuvre.

La partition prête, Berlioz la porte à Duponchel. Aussitôt les coulisses sont en émoi. Tout le monde aux répétitions conjure contre la pièce, Habeneck et son orchestre, chanteurs et chanteuses, choristes et comparses. Il n'est pas de polissonneries que tantôt l'un tantôt l'autre ne se permette. *Benvenuto Cellini,* sifflé à outrance, disparaît de l'affiche à la troisième représentation.

Cet opéra contenait pourtant des beautés de premier ordre. On y remarquait une verve incontestable, une grande fraîcheur de style, beaucoup de passion, surtout une originalité puissante et soutenue. Voilà peut-être ce qui perdit Berlioz. Les disciples de la routine et du *statu quo* dans les arts ne virent là qu'une étrangeté condamnable. On lui reprocha d'étouffer systématiquement la mélodie sous les effets harmoniques, et d'excéder les bornes, en s'efforçant de tout rendre, de tout décrire, de tout peindre, même les bruits de la nature. Cette accusation n'était pas sérieuse. Berlioz a loué plus d'une fois dans ses articles le *Barbier, Guillaume Tell,* et beaucoup d'opéras étrangers à sa manière. Jamais il n'a

soutenu que son système fût la manifestation exclusive de l'art et que le compositeur dût tout imiter au moyen des sons. Mais, par cela même que la musique n'a pas de bornes déterminées et de lois précises, tout ce qu'elle peut atteindre, elle peut se le permettre.

Aujourd'hui l'opéra de *Benvenuto* se joue très-souvent en Allemagne avec succès. Comme l'Allemagne est la mère patrie de la musique, elle sait reconnaître ses véritables enfants. Berlioz a le droit de se moquer de l'injustice parisienne.

Paganini, devenu très-intime avec Hector, ne se consolait pas de cette chute odieuse. Il écrivit à un musicien de Gênes que les Français venaient de commettre un acte de vandalisme. En même temps il envoyait à notre compositeur la lettre suivante :

« Mon cher ami,

« Beethoven mort, il n'y avait que Berlioz qui pût le faire revivre ; et moi qui ai goûté vos divines compositions, dignes d'un génie tel que le vôtre, je crois de mon devoir de vous prier de vouloir bien accepter, comme un hommage de ma part, vingt mille francs, qui vous seront remis par M. le baron de Rothschild, sur la présentation de l'incluse.

« Croyez-moi toujours votre affectionné.

« NICOLO PAGANINI. »

On sait que le célèbre violoniste a succombé à une affection du larynx. Un mois avant sa mort, assistant à un concert de Berlioz, et ne pouvant plus lui exprimer son admiration par des paroles, il tombe à ses genoux en présence d'une foule de spectateurs et lui baise les mains.

Grâce aux vingt mille francs de Paganini, notre virtuose peut acquitter ses dettes et travailler pendant quatorze mois à sa grande composition de *Roméo et Juliette;* puis il consacre tout ce qui lui reste de la somme à la faire exécuter splendidement.

Jamais son amour enthousiaste de l'art n'a reculé devant aucun sacrifice. En 1840, le jour de la translation des victimes de Juillet, ceux qui ont entendu la *symphonie funèbre et triomphale* tonner sur la place de la Bastille, avec toutes ses gammes de cuivre, ont une idée du génie musical de Berlioz. Accents de douleur, chants de triomphe, tout était rendu avec une puissance gigantesque. Les amateurs furent conviés dans plusieurs grandes salles à l'audition de ce morceau sublime. Il excita de tels transports, que des jeunes gens se levèrent, les cheveux hérissés, et poussèrent des cris aigus.

De pareils effets scandalisent les personnes dont l'oreille, en musique, ne demande que du velours.

Un soir, Berlioz venait d'entendre un quatuor de Beethoven en compagnie d'Onslow [1]. La dernière note du final éteinte, il se tourne vers son confrère et lui dit :

— Que pensez-vous de cette musique ?

— Elle ne me plaît pas, répond Onslow. Cela ne produit sur moi aucune sensation agréable. Cependant vous conviendrez que le rhythme musical a pour but, avant tout, de flatter l'oreille.

— Moi, s'écria vivement Berlioz, je veux qu'il me donne la fièvre et me crispe les nerfs. Pensez-vous que j'entende de la musique pour mon plaisir ?

1. Pair d'Angleterre, grand amateur de musique.

Onslow s'en alla consterné.

Toutefois, ni l'un ni l'autre n'avaient tort. La comédie joviale et gracieuse n'exclut pas le drame puissant et terrible. Parce que vous riez aux tirades de Molière, nous empêcherez-vous de frémir à celles de Corneille? En musique, ainsi qu'en littérature, l'un peut agiter la marotte et l'autre chausser le cothurne avec une égale dose de génie.

Malgré les intrigues d'Habeneck et de ses partisans, Berlioz réussit à donner à l'Opéra, sous le titre de *Festival*, un concert comme Paris n'en avait jamais entendu. Six cents musiciens trônaient à l'orchestre.

Ce jour-là, rien ne put troubler son triomphe, si ce n'est la voix d'une femme, qui, du fond de sa loge, se mit à crier à l'assassinat. C'était la voix de madame de Girardin. Au milieu d'un morceau, Bergeron venait d'appliquer un soufflet superbe sur la joue d'Émile. Le concert se termina sans autre accident.

Personne, comme chef d'orchestre, n'exerce sur les instrumentistes un plus grand ascendant que Berlioz; personne ne leur communique plus de feu, plus d'électricité. Sa baguette se change en un vrai bâton de connétable, avec lequel il dirigerait, au besoin, toute une armée de musiciens. Après le concert, on est obligé souvent de l'emporter et de le mettre au lit. Ses vêtements sont aussi mouillés que s'il venait de prendre avec eux un bain dans la Seine.

En 1841, Berlioz part pour l'Allemagne afin d'y populariser sa musique. A Stuttgard et à Hechingen, il est admirablement accueilli. La cour de Weimar lui fait une ovation pompeuse. A Leipsick, il reconnaît un de ses anciens camarades de Rome dans l'illustre Félix

Mendelssohn. Ils se réunissent pour donner un festival composé de leurs œuvres. On les rappelle sur la scène ; ils s'embrassent et échangent leurs bâtons de mesure au bruit des applaudissements. De Leipsick, Berlioz se rend à Dresde. Un comte du Saint-Empire, transporté d'admiration après avoir entendu la *Damnation de Faust,* supplie le concert-meister de le présenter à notre compositeur. Cette grâce lui est accordée. Le comte et l'artiste, une fois en présence l'un de l'autre, se font de nombreux saluts, mais sans ouvrir la bouche, car l'auteur de la *Damnation de Faust* ne connaît pas un mot de la langue de Gœthe, et pour ce qui est de celle de Racine, l'Allemand n'en sait pas davantage. Tout à coup celui-ci prend les mains de Berlioz et fond en larmes.

— A la bonne heure, dit le concert-meister, voilà qui est plus éloquent que toutes les langues du monde !

A Brunswick, nombre de dilettanti arrivèrent, d'un rayon de soixante lieues, pour entendre *Roméo et Juliette.*

— Maître, dit un de ces derniers, pourquoi ne transportez-vous pas ce sujet à la scène ? Quel magnifique opéra nous aurions !

— C'est impossible, répond Berlioz. Où trouverais-je deux êtres capables de soutenir pendant cinq actes les personnages si poétiques de Juliette et de Roméo. D'ailleurs, le sujet m'exalte trop. Si je terminais cet opéra, je crois que je mourrais ensuite.

— Eh bien, mourez, s'écrie le fanatique amateur, mais faites-le !

L'exécution du concert de Brunswick fut quelque chose de prodigieux. Berlioz dut assister, le soir même, à un souper de cent cinquante couverts.

Il se rend à Hambourg, puis de Hambourg à Berlin. Sa Majesté le roi de Prusse, qui chassait à Sans-Souci, arrive en toute hâte pour voir le célèbre compositeur et juger de sa puissance musicale.

Berlioz revient en France. Il est appelé à Marseille, à Lyon, à Lille, puis il traverse de nouveau la frontière et gagne la capitale de l'Autriche, où l'empereur assiste à ses concerts et le comble de ducats. Le prince de Metternich, ce vieux renard de la diplomatie, se montrait excessivement naïf dans les questions d'art. Il tomba des nues lorsqu'on lui apprit que Berlioz composait de la musique pour des orchestres monstres, et dirigeait lui-même les exécutants.

— C'est vous, Monsieur, lui dit-il avec grâce, qui faites des morceaux pour cinq cents musiciens ?

— Monseigneur, répondit Berlioz, cela ne m'arrive pas tous les jours. Le plus souvent j'en fais pour quatre cent cinquante.

A Vienne, à la fin d'une audition triomphale, un homme bouleverse toute l'assemblée pour arriver jusqu'à lui.

— Oh ! je vous en conjure, dit ce personnage, souffrez que je presse la noble main qui a écrit *Roméo et Juliette !*

En même temps, il s'empare de la main gauche de l'artiste.

— Monsieur, dit Berlioz en riant, ce n'est pas avec celle-là.

L'étranger prend sans rancune la main droite du compositeur, la serre avec force et s'écrie :

— Ah ! vous êtes bien Français ! Il faut que vous vous moquiez même de ceux qui vous aiment !

Nous écririons toute une épopée si nous voulions rendre compte des ovations nombreuses qui accompagnèrent notre héros dans les villes allemandes. Hanovre, Pesth, Prague et Breslau le saluèrent tour à tour de leurs applaudissements. Dieu ne permet pas que les grands artistes soient découragés et succombent devant le dénigrement natal. Ils trouvent ailleurs ce que leur refuse une ingrate patrie.

Berlioz a publié des fragments de ses voyages, çà et là, dans différentes revues. On y trouve de remarquables chapitres; mais on est choqué de l'aigreur avec laquelle il parle des hommes qui, chez nous, lui furent hostiles. Ce n'est point à lui de se venger par l'emploi des gros mots. Il ne sait manier ni la phrase ironique ni le ton plaisant. Ses articles abondent en digressions oiseuses, et l'on n'y trouve pas ce tact littéraire, ce discernement du goût qui consiste à proscrire les idées mauvaises et à ne conserver que les bonnes.

Du reste, Berlioz est l'auteur d'un *Traité d'instrumentation* qui le place à la tête de la science musicale.

N'ayant pu réunir jusqu'alors que cinq cents musiciens, il songeait à doubler ce nombre et à commander un orchestre modèle, composé de tout ce que Paris peut avoir d'exécutants de premier ordre. Il réussit au-delà de son désir, et donna, après l'exposition de 1844, dans la salle des machines, ce festival extraordinaire, où l'on put voir onze cents instrumentistes rangés autour du maître.

La foule se battait aux portes. En dix minutes la salle fut comble.

Berlioz ressemblait au vainqueur des Pyramides. Il jeta quelques mots exaltés à son héroïque phalange, leva

son bâton de mesure, et l'orchestre fit retentir son tonnerre. Ce fut une belle et glorieuse journée. La recette dépassa trente mille francs ; mais, désireux avant tout de satisfaire les artistes, et n'ayant pas voulu que des mesures économiques vinssent nuire à l'effet de l'exécution, Berlioz, tout le monde payé, n'eut qu'une somme de *huit cents francs* pour trois mois de courses, de sollicitations et de répétitions.

Le lendemain de cette fête musicale, il tombait malade, et le docteur Amussat l'envoyait à Nice, en le menaçant d'une fièvre cérébrale s'il ne consacrait pas cinq ou six mois à un repos absolu.

Pour Berlioz, la musique n'est ni un divertissement ni un métier, c'est une passion qui le dévore.

En 1845, il donna au cirque des Champs-Élysées un festival pareil à celui de l'année précédente. Mais ces concerts le ruinaient au lieu de l'enrichir. Il puisa dans la bourse de ses amis pour satisfaire à ses obligations les plus pressantes, et se dirigea du côté de Saint-Pétersbourg, où nos artistes ont depuis longtemps coutume d'aller chercher le Potose.

A son passage à Berlin, le roi de Prusse lui donne une lettre de recommandation pour sa sœur, l'impératrice de toutes les Russies, et le musicien, au bout de la semaine suivante, la remet lui-même à son adresse, au palais des czars. Trois concerts, à Pétersbourg, lui rapportent quarante mille francs de bénéfice net. Celui de Moscou produit neuf mille francs. Dans cette ancienne capitale de toutes les Russies, peu s'en fallut que Berlioz n'obtînt pas du gouverneur l'autorisation d'organiser sa fête.

— Monsieur, lui dit ce haut fonctionnaire, nous vous

prêterons la salle d'assemblée de la noblesse, à une condition toutefois.

Berlioz s'incline, et demande ce qu'on exige de lui.

— Vous vous ferez entendre, après le concert, dans le salon privé des nobles.

— Mais je ne joue d'aucun instrument, Monseigneur.

— Quoi ! n'êtes-vous pas musicien ? Comment alors donnez-vous des concerts ?

— Avec les instruments des autres. Je dirige seulement l'exécution de mes œuvres.

— Par exemple ! voilà qui est trop fort.

— Je vous proteste...

— Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi ! Pour vous apprendre à vous moquer des gens, vous n'aurez pas la salle.

Il fallut qu'un Moscovite, un peu plus instruit et moins entêté, s'appliquât à faire comprendre au gouverneur la différence qui existe entre un musicien exécutant et un musicien compositeur.

Après le concert de Moscou, Berlioz retourne à Saint-Pétersbourg, où il est attendu pour donner au grand théâtre la symphonie de *Roméo et Juliette*. Ce fut le plus éclatant triomphe de sa carrière artistique. L'empereur, l'impératrice, les grands dignitaires de la cour, toute la noblesse, tout ce qu'il y a d'illustre et de distingué dans la capitale russe, assistent au festival. Quatre fois notre héros est rappelé ; quatre fois on l'oblige à rester dix minutes sur la scène pour recueillir l'admiration et les bravos de ce noble public. A la fin du concert, brisé de fatigues et d'émotions, il tombe sur une chaise des coulisses et pleure à sanglots. La recette était splendide.

En regagnant la France, Berlioz passe de nouveau par

Berlin. Le roi et la reine le comblent d'égards, et Meyerbeer est chargé de lui porter la croix de l'*Aigle rouge.*

Il reçoit en outre de Sa Majesté Prussienne cette lettre amicale :

« Venez donc, mon cher Berlioz, dîner avec nous à Sans-Souci. Vous me donnerez des nouvelles de mon beau-frère et de ma sœur.

« Frédéric-Guillaume. »

De grands chagrins attendaient l'artiste à son retour en France. Il eut trois deuils à porter coup sur coup : celui de sa mère, celui de son père, et celui de l'une de ses sœurs. La femme qu'il avait tant aimée ne le rendait pas heureux. Presque tous les amours d'ici-bas finissent par des larmes et par des tortures. Henriette Smithson, possédée du démon de la jalousie, troubla la paix du ménage, et la communauté devint impossible. Néanmoins tout rapport ne cessa pas entre les époux. Madame Berlioz tomba dangereusement malade. Son mari lui prodigua, jusqu'au dernier jour, les preuves de l'attachement le plus sincère et le plus dévoué.

Tous ces malheurs de famille, joints aux persécutions continuelles de ses ennemis, plongèrent Berlioz dans le découragement. Il fut des années entières sans donner signe de vie artistique. L'injuste cabale acharnée contre sa gloire le poursuivit jusqu'à Londres, où il essayait d'organiser quelques concerts.

Néanmoins la symphonie de l'*Enfance du Christ* parut inopinément lui rallier la presse. On daigna reconnaître sa verve et sa puissance; mais on eut soin d'ajouter qu'il avait changé de manière. Ceci est une des plus

grandes sottises au bas desquelles nos judicieux aristarques aient jamais apposé leur signature. Dans cette composition, Berlioz imprime à sa musique un cachet tout autre, parce que son sujet n'est plus le même. Fallait-il écrire l'*Enfance du Christ* comme *Roméo et Juliette,* ou comme la messe de *Requiem?* L'artiste a changé d'expression, rien de plus. En changeant d'expression, il a changé de moyens; mais il n'a pas changé de manière.

On connaît l'excellent tour joué par Berlioz à ses détracteurs, et l'adresse avec laquelle il sut les confondre, avant l'exécution définitive de sa dernière symphonie.

Sous le nom de M. Pierre Ducré, célèbre artiste encore à naître, il donna le fragment de l'*Enfance du Christ* qui a pour titre le *Chœur des Bergers*. Et les Aristarques d'applaudir à tout rompre.

— Bravo! bravissimo! criaient-ils. Voilà de la vraie musique. Allez dire à Berlioz d'en faire autant.

— Messieurs, elle est de moi! dit notre compositeur, paraissant tout à coup dans le cercle où l'on portait aux nues M. Pierre Ducré.

La tête de Méduse, de mythologique mémoire, n'eut jamais un effet plus terrifiant.

« Oh! la prévention! » disait Figaro.

De nos jours, ainsi qu'au temps d'Almaviva, les hommes les plus distingués se laissent prendre au piége. M. Ingres, sans chercher plus loin, est l'homme prévenu par excellence, en musique comme en peinture. On sait qu'il déteste Eugène Delacroix. Un jour, quelqu'un lui dit que Berlioz faisait de la musique absolument analogue à la peinture de l'auteur du *Massacre de Scio* et de *Boissy d'Anglas*. Cela devint une raison pour qu'il prît en haine

le musicien novateur. Il refusait obstinément d'entendre un seul de ses morceaux.

Nous ne savons plus à quelle séance musicale M. Ingres, frappé de la magnificence d'une ouverture, et n'ayant pas en main le progamme, dit à son voisin :

— C'est bizarre ! je connais tout Weber, tout Beethoven ; il n'y a que ces grands génies capables d'avoir fait une telle musique, et cependant elle n'est point d'eux. De qui donc est-elle ?

— Monsieur, lui répond son interlocuteur, c'est l'ouverture du *Carnaval romain*, de Berlioz.

— Eh ! morbleu ! que ne le disiez-vous plus tôt ? s'écrie notre homme. Vous me laissez louer un musicien que j'exècre. On ne se moque pas ainsi des honnêtes gens... C'est une trahison !

Le rédacteur d'une feuille lyrique tomba dans un panneau semblable, et d'une façon plus humiliante encore. C'était à une soirée chez un de nos princes de la finance. On passait en revue les compositeurs célèbres. Le feuilletoniste, entendant prononcer le nom de Berlioz, fulmine aussitôt toutes ses colères. Il le traite d'extravagant, de fou, et presque de scélérat.

— Attendez, monsieur, dit une jeune fille railleuse, je vais vous faire entendre de la véritable musique. C'est une romance de Schubert.

Elle s'assied au piano. Le rédacteur écoute et se pâme d'admiration.

— Voilà de la mélodie ! s'écrie-t-il, à la bonne heure ! Et quelle phrase ! quelle clarté ! quel sentiment ! Je vous demande un peu si votre Berlioz ferait jamais cela ?

— Monsieur, dit la jeune fille, au milieu d'une ironique

révérence, vous venez d'applaudir la romance de *Benvenuto Cellini,* dans l'opéra de ce nom.

Toutes ces injustices ont fait jusqu'à ce jour le désespoir de notre compositeur. Elles sont cause que, malgré la force et la hardiesse de son talent, jamais il n'a pu saisir la fortune, que beaucoup d'autres artistes de moindre taille ont fixée près d'eux. L'heure de la réparation semble néanmoins arrivée pour lui, et la section académique des Beaux-Arts lui a donné la préférence sur deux autres candidats, Gounod et Félicien David.

Berlioz est jeune encore. Il a conservé tout son talent, tout son courage, et il en a donné la preuve dans son opéra des *Troyens*. La critique eut décidément bouche close et ses dernières clameurs furent étouffées sous les bravos. La fortune cesse de poursuivre le grand musicien. Quant à la gloire, elle lui est acquise, quoi qu'on fasse.

Depuis quarante ans l'école classique le persécute, parce que l'école classique représente, dans les arts comme en littérature, l'esprit obstiné de la routine. Complice du genre humain, qui se décide à suivre le progrès, mais avec la lenteur d'une tortue, elle bafoue, honnit et repousse tout ce qui s'écarte du sentier banal. Or, dans le domaine de la musique, la haine du nouveau prend des proportions plus grandes que partout ailleurs. Effectivement, en littérature, dans les sciences, dans les arts plastiques, ou en philosophie, cette haine s'attaque à des idées, à des faits, à des images ou à des formes, les unes parfaitement sensibles, les autres susceptibles de tomber sous les lois du raisonnement. Le plus vague et le plus délicat des beaux-arts, la musique, affaire de sentiment ou d'organisation plus ou moins impressionnable, échappe à une analyse précise. Et voilà pourquoi

tous ceux qui suivent le petit sentier, où trottinent les faiseurs d'opéras-comiques, doivent s'épouvanter d'une science musicale dont les formes hardies obligent leur imagination à sortir de sa sphère. Ils ne supportent pas la fatigue que ce dérangement leur occasionne; ils ne veulent pas admettre leur impuissance évidente à comprendre ce qui passe leur portée. De cette disposition à la haine pour l'artiste et au dénigrement de son œuvre il n'y a pas loin.

Cette persécution absurde d'une lâche et trop nombreuse médiocrité s'attaqua, dans tous les siècles, aux véritables artistes. Sous Louis XVI, les partisans de Piccini logeaient ironiquement Gluck rue du Grand *Hurleur*. En revanche, les Gluckistes logeaient Piccini rue des Petits *Chants*. Lorsque Rameau fit *Castor et Pollux,* l'air de Pollux, qui contenait une rentrée sur une modulation nouvelle, fut signalé comme produisant une horrible cacophonie. De nos jours cet effet paraît si simple, qu'il est impossible de comprendre où l'on a vu soit une difficulté soit une faute. Mozart, le Corrége de la musique, a passé pour un énergumène jusqu'au moment où Rossini passa pour un tapageur infernal. Weber fut traité de sauvage. Beethoven était regardé comme un fou, et Berlioz n'a pas lieu de crier à l'injustice plus que ces grands génies qui ne sont plus. Il a de leur âme, de leur hardiesse, de leur facture énergique. Ses élans sont pleins de fougue, et son inspiration est d'une remarquable pureté. L'horreur du trivial le recommandera toujours aux esprits d'élite. Son génie procède de l'école allemande. A côté d'une vigueur parfois désordonnée, sombre et farouche, il montre une sensibilité merveilleuse. Enfin, n'eût-il pour lui que d'être, en France, un musicien d'un genre unique, resté tel jus-

qu'à ce jour, sa situation serait digne des plus grands respects, des plus vives sympathies. Pour notre part, nous lui accordons une admiration sincère.

Nous sommes heureux d'avoir pu défendre contre les méchants, les sots et les jaloux, un honnête homme et un grand artiste.

BERRYER

Paris a vu le berceau du plus grand orateur des temps modernes. Le 4 janvier 1790 fut le jour de la naissance de Pierre-Antoine Berryer. Son père occupait une éminente position dans le barreau parisien, lorsque tout-à-coup le drame de 93 vint à dérouler ses péripéties sanglantes. Au plus fort de la Terreur, Pierre-Nicolas Berryer [1] prêta l'appui de sa parole à de nobles infortunes et disputa courageusement des têtes au bourreau.

Nous ne savons plus quel philosophe de l'antiquité disait : « Un homme peut rendre grâces aux dieux, quand il a bâti une maison, fait un bon livre et eu un fils digne de lui. »

Le père du héros de cette notice n'a peut-être bâti aucune maison (ceci, n'en déplaise au sage dont nous venons de citer les paroles, nous semble un motif assez

1. Natif de Sainte-Menehould, en Lorraine, le père de Berryer mourut le 25 janvier 1841.

médiocre de remercier le ciel); mais il a publié un livre, intitulé *Souvenirs*, où beaucoup de points de l'histoire contemporaine sont mis en lumière, et il a eu trois fils, orgueil de ses vieux jours : Hippolyte-Nicolas Berryer, général de brigade et commandeur de la Légion-d'Honneur [1]; Ludovic Berryer, jurisconsulte aussi savant que modeste, et enfin le célèbre avocat dont nous allons esquisser la vie.

On raconte une anecdote charmante sur l'enfance de Berryer. Sa famille, pour se soustraire aux persécutions des terroristes, avait cherché refuge en Touraine, et son père plaidait au barreau de Blois.

Un jour, en plein tribunal, pendant une harangue débitée par certain avocat d'office, peu au courant de la cause qu'il avait à soutenir, et dont les phrases embarrassées, le ton lourd et nasillard fatiguaient l'audience, notre futur orateur, âgé de deux ans et demi, bâilla d'une façon très-irrespectueuse aux côtés de sa mère, s'agita sur son banc, regarda l'avocat d'office en faisant la moue, bâilla de plus belle, et finit par dire à haute voix, de manière à être entendu de tous les coins de la salle :

— Maman, je veux m'en aller, ça m'ennuie!

On devine l'effet de l'interruption. Le président partagea la gaieté que ces paroles de l'enfant éveillaient dans l'auditoire, et dit au malencontreux avocat :

— C'est bien, la cause est entendue. Remettez-nous vos pièces.

Berryer, comme on le voit, dès l'âge le plus tendre, se montrait difficile en matière d'éloquence.

La révolution avait fermé le célèbre collége des Orato-

1. Ce fut lui qui arrêta l'assassin Lecomte, lors de l'attentat de Fontainebleau.

riens, fondé depuis plus d'un siècle, dans l'ancienne abbaye de Juilly; mais les Pères intrépides, dédaignant de fuir malgré les menaces d'échafaud, restèrent sur les ruînes de l'institution, et se trouvèrent en mesure de rouvrir leurs classes, le lendemain de la révolution de thermidor. M. Berryer plaça son fils à l'âge de six ans dans ce collége ecclésiastique.

Parmi leurs grands élèves, les Oratoriens avaient alors le frère d'un général des armées républicaines. Douze ans plus tard, le jeune Berryer étudiant à la faculté de droit, reçonnut dans un cortége qui traversait le Carrousel, Jérôme Bonaparte, que le général, son frère, devenu empereur, avait fait roi de Westphalie.

Au collége, Antoine fut un assez piteux élève. Il se montra dissipé, rempli de turbulence et paresseux avec délices. On a regardé comme de mauvais plaisants ceux de ses biographes qui ont parlé de sa passion pour les lézards. Cependant rien n'est plus authentique. Nous avons connu, en 1835, un de ses anciens compagnons de classe, qui nous a donné là-dessus de précieux détails. Antoine avait toujours des lézards dans les poches de son habit, ou dans celles de sa culotte. Il nourrissait à la fois jusqu'à douze ou quinze de ces frétillants reptiles.

— Quels jolis animaux! Ces sont les êtres les mieux organisés de la création, disait-il à ses camarades : ils aiment la musique et le soleil!

Dès qu'il s'agissait de ses chers lézards, il bravait la discipline, il s'exposait aux plus terribles pensums. On le voyait franchir des murs et des palissades, afin d'aller à la métairie du collége acheter pour ses favoris le lait le plus pur, qu'il leur servait chaud, tout au fond de son pupitre, entre le *Jardin des racines grecques* et le *Gradus*

ad Parnassum. Le soir, il les emportait dans sa couchette, pour leur épargner la fraîcheur des nuits. Son maître d'étude lui ayant, un soir, écrasé méchamment un superbe lézard vert, Antoine enterra la victime au pied d'un tilleul de la cour, et mit un crêpe à son bras en signe de deuil.

Tous ces enfantillages, unis à une grande paresse pour l'étude, ne l'empêchaient pas de manifester, dès lors, une piété vive et un recueillement exemplaire à l'heure des exercices religieux. Il puisa dans cette maison chrétienne des principes qu'il a gardés toute sa vie, sans jamais tenir compte des moqueries voltairiennes, et sans humilier son front de croyant sous le joug du respect humain.

Chez Pierre-Antoine, la foi catholique était si réelle et si profonde, qu'il voulut se faire prêtre. On eut une peine infinie dans sa famille à détruire cette vocation et à le porter vers la jurisprudence [1].

Berryer quitte les Oratoriens en 1806. Une fois hors des murs du collége, il déploie pour le travail une ardeur extrême. Le son de la cloche ne le lui rend plus obligatoire; il étudie librement et avec passion. La botanique, la minéralogie, la physique, la physiologie, l'anatomie comparée lui deviennent familières. Mais, comme on le destine au palais [2], et non point à l'Académie des sciences, il est obligé de renoncer à ses travaux de prédilection, pour entrer dans la sombre et poudreuse étude de maître Normand, avoué de première instance. Il y fouille des dossiers de procédure, et y noircit, du matin

1. Son répétiteur de droit fut M. Bonnemant, ex-membre de la Constituante, et le savant de Guerle fut chargé de combler les lacunes de son éducation littéraire.

2. Son père voulait lui transmettre sa riche clientèle.

au soir, des feuilles de papier timbré. Au lieu de se mettre en révolte contre le désir paternel, qui gêne ses goûts, le jeune homme trouve plus simple de se résigner. Par une rapide analyse, il se rend compte de toutes les affaires litigieuses, passées, présentes et futures, accomplit à lui seul la besogne du patron et de sept ou huit clercs, apprend la chicane en douze temps, et fait si bien qu'au bout de six mois, le basochien le plus ferré sur la procédure, comme le procureur le plus retors, n'ont absolument rien à lui enseigner.

— Ma foi, disait-il en riant, puisque c'est une pilule indispensable, ayons soin de l'avaler vite, afin de n'en point sentir l'amertume !

Inscrit au tableau des avocats, recevant de son père des causes toutes mâchées, ayant en conséquence beaucoup de loisirs, ne trouvant plus sur sa route aucun obstacle à vaincre, doué d'une imagination excessive et d'une âme ardente, Antoine devint amoureux, mais amoureux fou, de mademoiselle Caroline Gautier, fille de l'administrateur des vivres de la premiere division militaire. C'était une jeune personne pourvue des plus riches qualités de l'esprit et de la grâce. Elle avait seize ans. Son admirateur entrait dans sa vingt et unième année.

— Quelle folie ! disaient les deux familles. Un mariage est impossible.

Or, c'est pour Berryer surtout que le mot *impossible* n'a jamais été français. Sa volonté, roc immuable, ne fléchit devant aucun effort, et triomphe doublement, toutes les fois qu'elle est au service d'une noble et digne passion. Le mariage se conclut en 1811.

Heureux avec sa jeune femme, il ne songeait guère, au point où nous en sommes de son histoire, à lever

contre le gouvernement du jour la bannière de l'opposition. L'œil ébloui par nos triomphes guerriers, il acceptait le système impérial, et ne regrettait en aucune sorte la liberté qu'il n'avait point connue. Il paraît même que l'amour et le bonheur l'entraînaient au culte des Muses. On a des preuves qu'il s'égarait sur le Parnasse, et cette méchante langue de Quérard [1] a retrouvé, nous ne savons où, et publié tout au long une ode, composée par Antoine sur l'entrée de Marie-Louise et de Napoléon à Paris.

Où est le crime, s'il vous plaît, monsieur Quérard ? Un cœur vraiment national pouvait battre d'orgueil, en voyant la France portée par un autre Alexandre sur le trône du monde.

Une foule de jeunes nobles entraient alors au service et sabraient l'ennemi aux côtés de ceux-là mêmes qui avaient guillotiné leurs pères. Les plus grands noms du faubourg Saint-Germain, les familles les plus aristocratiques s'honoraient d'être attachés à la maison impériale. D'un bout du pays à l'autre, la grande propriété financière se ralliait à l'empereur, loyalemeut, sans arrière-pensée, sans détour. En présence de la dynastie nouvelle qui s'inaugurait avec tant de force et tant de prestige, l'ancienne dynastie était complètement oubliée. Ce fut seulement lorsque la trahison des puissances amena les revers, que mille rancunes, jusque-là cachées dans l'ombre, osèrent se produire. Les avocats surtout, pour lesquels, comme pour les idéologues et les journalistes [2], Napoléon professait

1. Auteur des *Supercheries littéraires* et de plusieurs ouvrages très-curieux comme observation et comme étude.

2. L'Empereur, d'un trait de plume, avait supprimé vingt-cinq journaux. Un seul fut oublié. C'était une feuille, de chou sans importance, et qui ne

beaucoup de dédain, se vengèrent en lui faisant une guerre d'épigrammes. Parmi eux, le colosse chancelant ne trouva pas un bras pour le soutenir.

En lisant nos bulletins les plus déplorables, en écoutant le récit de nos défaites, ils s'écriaient avec joie :

« — *Cedant arma togæ !* »

Antoine ignorait même qu'il existât hors des frontières un seul rejeton de la vieille souche monarchique, et ce fut un proscrit milanais, *il signor Buonomi,* qui, le premier, vint lui apprendre que tous les Bourbons n'étaient pas morts. Le hasard l'ayant ensuite rapproché d'une grande famille, dont on le chargea de défendre les intérêts, il puisa dans ces relations toutes les sympathies dont son cœur ne s'est plus dépouillé. Ceci eut lieu deux mois avant la chute de l'Empire.

Une grande aptitude pour ce qu'on nomme au palais *affaires commerciales,* une force de logique irrésistible, une vivacité de réplique inouïe firent accepter tout d'abord le jeune avocat au nombre des sujets les plus distingués de l'ordre. Ses débuts étaient de vé-

donnait aucun ombrage. Le caissier de ce journal, modeste employé à huit cents francs, alla trouver une cuisinière de bonne maison, dont le mari avait quelques milliers de francs en réserve. Notre caissier était au mieux dans le ménage. Expliquant à ces bonnes gens une idée industrielle que lui suggère la circonstance, il se fait donner leurs économies, prend la direction du journal, qu'il imprime, dès le lendemain, à un nombre considérable d'exemplaires, et tous les abonnés des feuilles condamnées par l'Empereur sont servis comme par enchantement. Le journal s'appelait *Journal des Débats*, et le caissier n'était rien autre que le père Bertin, dont les fils, depuis, ont fait une si haute fortune politique. L'ingrate postérité ne se souvient pas du nom de la cuisinière.

ritables triomphes. Il pouvait s'écrier avec le Cid Campéador :

> Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,
> Et pour leurs coups d'essais veulent des coups de maître.

A la fin de la campagne de France, madame Berryer, saisie d'effroi, en voyant le théâtre de la guerre aux portes de la capitale, pria son fils de l'accompagner à Rennes. Celui-ci, dans ce voyage, eut le tort d'afficher trop hautement ses opinions royalistes. Informé qu'il portait au chapeau la cocarde blanche, et qu'il distribuait au peuple des exemplaires de la proclamation du duc d'Angoulême [1], le préfet envoya des gendarmes à sa poursuite. Berryer n'eut que le temps bien juste de se jeter dans une mauvaise carriole, avec laquelle il eut une peine infinie à gagner Nantes. Il y arriva par des chemins affreux, au bout de vingt-quatre heures d'angoisses et de périls.

Or, presque toujours le dévouement pour une cause s'accroît en raison des souffrances qu'on endure pour elle.

Persécuté par le préfet breton, Berryer devient intrépide dans son royalisme, et nous le retrouvons, à l'aurore des Cent-Jours, le fusil au bras, l'œil menaçant, prêt à faire le coup de feu avec la jeunesse des écoles contre l'Empereur, dont on annonçait le retour.

Enfants étourdis, qui s'imaginaient pouvoir combattre les vieilles phalanges de César !

De clochers en clochers, l'aigle continuait son vol.

1. Cette proclamation était adressée aux habitants de Bordeaux. On assure qu'à Rennes, Berryer se rendit au Palais de Justice et annonça la déchéance de l'Empereur devant tous les magistrats et les élèves de l'École de droit. Cela fit émeute.

Quand il plana sur les tours de Notre-Dame, nos étudiants sentirent leur héroïsme s'éteindre, et les fusils disparurent.

Quelques historiens menteurs ont affirmé que Pierre-Antoine avait pris la route de Gand, à la suite de Louis XVIII et de M. Guizot. L'assertion est d'une fausseté notoire. Dégrisé de son enthousiasme guerrier, le jeune volontaire royal se dirigea tout simplement vers le Palais-de-Justice, pour y continuer sa profession. Le gouvernement des Cent-Jours le laissa plaider en repos. Voyant, trois mois après, la seconde Restauration déchaîner sur le pays un système de violences et organiser les cours prévôtales, Berryer fut saisi d'un chagrin indicible. On a conservé de lui ces belles paroles :

« — Il est indigne d'un roi de ramasser les blessés sur le champ de bataille, pour les porter à l'échafaud. »

Tout royaliste qu'il fût dans l'âme, il se voua noblement à la défense des proscrits, assistant d'abord son père et maître Dupin dans le procès du maréchal Ney. Quoi qu'on ait pu dire, l'illustre soldat ne se faisait point illusion sur le sentiment de la cour des pairs à son égard.

« — Vous verrez ! disait-il à ses défenseurs, ces b...... là me tueront comme un lapin ! »

Le pauvre maréchal était prophète, et la sentence de mort fut rendue ; mais la France n'a point été complice du meurtre. A peine relevait-on dans l'avenue du Luxembourg le cadavre de Michel Ney, que le général Cambronne fut cité devant le conseil de guerre comme coupable de haute trahison. Les royalistes lui reprochaient de n'avoir pas abandonné l'Empereur à Waterloo. Berryer se chargea seul de plaider pour Cambronne. Son discours fut sublime d'éloquence et de dialectique. Ne craignant

pas de s'exposer lui-même à toutes les rancunes d'une implacable réaction pour ne songer qu'au salut de son client, il prouva que, celui-ci ayant accompagné Napoléon à l'île d'Elbe, Napoléon restait son unique maître, et qu'il ne devait point obéissance à d'autres. Cambronne fut acquitté.

Mais le procureur-général Bellart trouva mauvais qu'on se permît de lui arracher une victime. Il cita le jeune avocat devant le conseil de l'ordre réuni en assemblée disciplinaire, et l'accusa d'avoir soutenu des maximes anti-royalistes et séditieuses. Berryer, dont les opinions étaient connues, en fut quitte pour un simple avertissement.

Louis XVIII, admirant l'intrépidité de son caractère et la noblesse de sa conduite, lui accorda, peu de jours après, la grâce du général baron Debelle, condamné à mort par la cour prévôtale. Moins heureux que pour Cambronne, Berryer n'avait pu obtenir son acquittement. Il défendit aussi les généraux Carruel et Donnadieu, publiant avec intrépidité, à l'occasion de ce dernier procès, un mémoire acerbe contre le ministère Decazes, qu'il accusait d'avoir fomenté par des menées de police l'insurrection de Grenoble. Ce ministère était odieux aux libéraux ainsi qu'aux royalistes purs, autrement appelés *ultras*, et qui avaient pour chefs de colonne Chateaubriand, Villèle et Corbière.

On interdit à Berryer, par ordre supérieur, la défense de Louvel, après l'assassinat du duc de Berry, dans la crainte qu'il ne se fît l'écho des récriminations des *ultras*.

En 1821, il prit part à la fondation de la Société des *Bonnes études*, établie rue des Fossés-Saint-Jacques, sous le patronage direct de la congrégation. Les membres de cette Société, créée sur les mêmes bases que celle des

Bonnes lettres, et destinée à préserver les générations futures de la contagion des idées libérales, se rassemblaient dans un vaste amphithéâtre, où se faisaient les cours, et dans une seconde salle, dite salle de lecture, où ils étaient admis à parcourir les journaux bien pensants et les revues orthodoxes. Un marchand de meubles occupe aujourd'hui cette maison, facile à reconnaître à ses fenêtres en ogive. De 1822 à 1825, Berryer professa le droit politique à la société des *Bonnes études*.

Sa réputation grandissait chaque jour et lui amenait des affaires civiles aussi nombreuses que lucratives. Une des plus importantes fut celle qui concernait la succession du marquis de Vérac, pair de France et gouverneur du château de Versailles.

Ensuite Berryer plaida pour Séguin contre Ouvrard. On sait avec quel acharnement et avec quelle rage ces deux financiers en vinrent aux prises dans le champ clos judiciaire. Ce fut un procès où la personnalité eut ses coudées franches. Les avocats, excités par la haine des plaideurs entre eux, distillaient le venin dans leurs harangues et traînaient la partie adverse aux gémonies. Berryer suivit une tactique entièrement contraire. Son plaidoyer fut un chef-d'œuvre d'urbanité, de tact et de bon goût. Le lendemain, Ouvrard frappait à la porte de son cabinet.

— Monsieur, lui dit-il, je ne résiste pas au désir de vous adresser des félicitations. Vous avez un magnifique talent.

L'orateur étonné s'inclina.

— Votre plaidoirie d'hier, poursuivit Ouvrard, a été charmante, et je vous en remercie de grand cœur.

— Oh! oh! pensa Berryer, voici un plaisant original!

Je comprendrais votre reconnaissance et votre admiration Monsieur, lui dit-il à haute voix, si je n'avais pas soutenu la cause de votre adversaire.

— Qu'importe? dit Ouvrard. Je désire aussi l'appui de votre éloquence. Tous mes procès ne sont pas avec Séguin, et je vous supplie instamment de vous occuper de mes affaires sur les fournitures de l'armée d'Espagne.

Berryer ne pouvait refuser un client qui réclamait ses services avec les formes les plus délicates de la politesse et de la louange.

Un drame de cour d'assises, dont le retentissement fut énorme, acheva de le poser comme le roi du barreau. Castaing, ce grand coupable, le demanda pour son défenseur.

Depuis deux ans déjà, le ministère Villèle était fondé. Voyant les royalistes de son bord déployer vis-à-vis de la liberté de la presse des tendances restrictives, notre avocat n'hésita point à leur rompre en visière et à les combattre. Tour à tour il prêta l'appui de sa parole au *Drapeau blanc,* journal des diatribes de Martainville, et à la *Quotidienne,* journal des sermons du père Michaud. Signalant ensuite les tentatives faites en plein soleil pour gagner à prix d'or les feuilles périodiques, dont le nombre, à cette époque, était fort restreint, il cria aux ministres :

« — Vous savez acheter les opinions, vous ne savez pas les défendre ! »

En ce monde, il est difficile de dire la vérité, même à ses ennemis, Berryer a eu le courage plus rare de la dire à ses amis partout et sans cesse. On assure que M. de Villèle lui offrit une place de procureur-général. Ce fait est absolument faux, comme celui du voyage de Gand. La

congrégation n'aimait pas le jeune orateur et le laissait l'écart.

Le 21 avril 1826, Berryer défend en police correctionnelle l'abbé de Lamennais, incriminé à propos du livre qui a pour titre : *De la religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et social*. Vers la fin de l'année suivante, il publie son fameux mémoire contre l'ordonnance qui soumettait les petits séminaires à l'inspection de l'université. Presque en même temps, il fonde une vaste association pour la défense de la foi catholique.

Tout en ne recevant du pouvoir ni places, ni distinctions, ni faveurs, Berryer cherchait à le sortir des embarras où il se précipitait en aveugle. Nous le voyons jouer constamment le rôle de conciliateur entre les diverses fractions du parti royaliste. Il conquit de la sorte une certaine importance politique, et, le 9 août 1829, à la création du ministère Polignac, il fut désigné comme l'un des plus propres à soutenir la monarchie dans les circonstances périlleuses où elle se trouvait. Berryer avait trente ans; il était éligible. Ses amis lui vinrent en aide pour acheter la terre d'Angerville et le mettre à la hauteur du cens électoral. Il fut aussitôt porté à la Chambre, par un des colléges de la Haute-Loire, en remplacement de M. de Labourdonnaye, promu à la pairie.

Ce fut le 9 mars 1830, dans la discussion de l'adresse des deux cent vingt et un, qu'il se fit entendre pour la première fois au palais Bourbon.

L'effet de son discours fut immense. Il attaqua l'adresse comme inconstitutionnelle et séditieuse; puis il traita la question de la prérogative royale avec une telle hauteur de vues et un talent de parole si prodigieux, que la

Chambre électrisée le couvrit d'applaudissements, et le reconnut, dès ce jour, pour son plus grand orateur.

Une fois Berryer descendu de la tribune, M. Guizot, nouvel élu comme lui, dit à Royer-Collard, avec ce ton sentencieux qui le caractérisa toujours :

— Ce n'est pas mal. Voilà un garçon qui annonce du talent.

— Dites : Voilà une puissance ! répondit le père de la doctrine, en haussant les épaules.

Les ministres étaient de ce dernier avis. Seulement, cette fois encore, ils ne furent pas assez sages pour sacrifier à l'intérêt général les vieux préjugés aristocratiques. Berryer n'avait ni quartiers de noblesse, ni blason. Leurs excellences ne firent les choses qu'à demi, et lui députèrent M. de Crousol, avec mission de lui offrir une place de secrétaire d'État.

— C'est trop, ou trop peu, répondit Berryer, aussi fier de son illustration bourgeoise que ces messieurs pouvaient l'être de leurs parchemins.

Portée au cabinet, cette réponse accrut l'estime qu'on avait pour l'homme. Il fut décidé qu'au premier remaniement ministériel, on offrirait un portefeuille au célèbre orateur. Malheureusement les ordonnances de Juillet fermèrent tout à coup cette brillante perspective. Les Bourbons reprirent le chemin de l'exil, et la Chambre donna leur couronne à la branche cadette, qui en avait depuis longtemps fort envie.

Quelle fut alors la conduite des royalistes ? Obéissant à ce manque de courage, dont ils ont donné tant de preuves, ils se retirèrent de la Chambre en masse, au lieu de protester contre l'état de choses par tous les moyens que l'opposition laissait en leur pouvoir. Cette

retraite fut un suicide. Berryer seul resta sur la brèche. Il abaissa son drapeau, sans le renier, déclarant qu'au-dessus des opinions il y a la patrie, et que tout citoyen lui doit son dévouement et son culte. Noble principe, dont il ne s'écarta jamais! Saint amour de la France, qui n'est point dans le cœur des brouillons et des ambitieux, occupés depuis soixante ans à dégrader notre histoire!

« — Quand la force domine dans un État, disait hardiment l'orateur en pleine chambre, les gens de bien doivent à la société le tribut de leurs efforts, pour détourner de plus grands maux. »

Dix-huit années durant, ce courageux athlète resta dans la lice, toujours ferme, toujours infatigable.

« — Avez-vous fait une révolution de palais ou une révolution de principes? demandait-il au gouvernement du 7 août, qui venait de se débarrasser de Lafayette, de Lafitte et de Dupont de l'Eure. Est-ce que la souveraineté du peuple est une de ces fictions redoutables, qu'on invoque aux heures de crise, et qu'on se hâte de replonger dans les abîmes, dès qu'elle a donné la pâture aux ambitieux? »

Un autre jour, entendant Casimir Périer prêcher l'intimidation, sous prétexte de maintenir l'ordre, il lui jeta cette réplique écrasante :

« —L'ordre! est-ce à vous de l'invoquer? Vous en avez sapé les bases, vous avez déchaîné l'anarchie! Le principe vous presse, il faut en subir les conséquences! »

On a dit qu'après avoir été plus royaliste que le roi, en 1830, Berryer, sous le nouveau régime, se montrait plus libéral que la liberté. C'est possible, quand la liberté marchait avec la conscience et avec l'honneur. Malgré toutes les marques de sympathie bienveillante qu'il rece-

vait des membres de la gauche, l'orateur les combattit sans repos ni trêve, lorsqu'ils demandèrent l'exil perpétuel des Bourbons de la branche aînée, la suppression de l'anniversaire de la mort du roi martyr, le rétablissement du divorce et le mariage des prêtres. Chacun put l'entendre protester de ses plus nobles et de ses plus fougueux accents contre les mesures de proscription, contre les souvenirs de haine, contre les tendances irréligieuses.

Au moment de la discussion sur la loi de la pairie, Berryer se rencontra pour la première fois avec M. Thiers sur le terrain de l'éloquence.

En dépit d'un arsenal complet de sophismes, et malgré les efforts de l'adversaire pour embarrasser dans le nœud de ses paradoxes les jambes de Démosthènes, celui-ci, d'un simple mot et d'un simple geste, envoya le ministre rouler tout éperdu sur les ruines de sa dialectique.

« L'orateur, dit Marrast, se révéla tout entier, avec son regard hautain, son geste dominateur, avec cet organe incomparable dont les cordes métalliques agitent ses fibres nerveuses, avec cette parole qui brûle ses lèvres et se répand comme la flamme sur toute une assemblée haletante et enchaînée d'admiration par ce fluide irrésistible de la passion oratoire. »

A cette époque, les légitimistes commirent une faute grave. Ils prirent leurs illusions pour des espérances.

Des hommes à la tête ardente, aux instincts chevaleresques, braves officiers démissionnaires, oublieux des leçons du passé, qui nous montrent comme indispensable l'épuisement complet des partis avant les restaurations monarchiques, songèrent à recourir aux armes pour relever le trône du petit-fils de saint Louis. La mère de Henri de France avait exalté les gentilshommes fidèles et jeté

en eux l'héroïque énergie qui enflammait son cœur. Au mépris de tous les dangers qui peuvent l'atteindre, elle débarque, un jour, à Marseille et traverse nos provinces centrales pour gagner la Vendée.

Certes, en raisonnant au simple point de vue de l'histoire, sans tenir le moindre compte des enthousiasmes exceptionnels, sans partager les admirations de parti, sans juger du plus ou moins d'imprudence de l'acte en lui-même, ce fut une grande et noble tentative que celle de cette princesse, de cette femme, de cette mère, qui venait, au milieu de périls de toutes sortes, réclamer un trône, et, comme Henri IV, son aïeul, montrer au bout de l'épée ses droits à gouverner la France.

Dans notre siècle, pourri d'égoïsme et d'instincts cupides, on ne sait plus mourir pour une cause; on l'exploite, et, si le danger se présente, on l'abandonne.

Épouvanté au seul nom de guerre civile et ne croyant pas même à la possibilité d'une victoire, le chef reconnu du parti légitimiste, M. de Chateaubriand, assisté de MM. Hyde de Neuville et de La Ferronnaye, décide qu'il faut se mettre en travers des plans de révolte de Madame.

« — L'heure n'est pas venue, disait-il. Nous sommes trop près de 1830; l'impopularité qui a causé la défaite existe encore. »

Chateaubriand avait raison. Mais qui se chargera d'aller en Vendée, sous l'œil vigilant de la police de M. Thiers, prévenir Madame et chercher à la convaincre? Berryer s'offre pour remplir cette mission. Le 20 mai 1832, sous prétexte d'une affaire qu'il doit plaider devant la cour d'assises de Vannes, il part, arrive à Nantes, s'abouche avec M. de Bourmont, reçoit les indications voulues, demande un cabriolet sur l'heure et se

dispose à rejoindre la duchesse, cachée assez loin de la ville.

Nous empruntons à la curieuse brochure du général Dermoncourt, *la Vendée et Madame,* plusieurs des épisodes qui vont suivre.

Conduit jusqu'à sa voiture par un homme de confiance du parti, Berryer lui demande :

— Où trouverai-je la duchesse, et quels chemins faut-il prendre ?

On lui répond :

— Vous voyez au bout de la rue ce paysan monté sur un cheval gris ? Suivez-le à distance et ne vous inquiétez pas du reste.

Berryer monte en voiture. Il fouette son cheval ; le paysan précurseur lance le sien au trot. Bientôt on est en pleine campagne. Le trajet dure longtemps, et le guide mystérieux ne tourne pas une seule fois la tête. En le voyant s'inquiéter si peu de la voiture qui est derrière lui, notre député voyageur commence à se croire victime d'une mystification. Le paysan s'arrête enfin devant l'auberge d'un petit bourg, y laisse son cheval, et continue la route à pied. Berryer en fait autant. Quelques minutes après, ils entrent l'un et l'autre dans une maison de pauvre apparence.

— Voilà un monsieur qu'il faut conduire, dit le guide à la maîtresse du logis.

Sans ajouter un mot de plus, il s'éclipse. Berryer salue la paysanne, qui lui présente un siége et continue à vaquer aux soins du ménage. Elle ne semble avoir aucune envie de lui adresser la parole. Au bout de trois quarts d'heure d'attente, un homme entre. C'est le mari.

— Voilà un monsieur qu'il faut conduire, dit laconiquement la femme à son tour.

D'un coup d'œil rapide et scrutateur, le Vendéen toise l'étranger. Puis il s'approche et lui fait subir l'interrogatoire suivant :

— Monsieur voyage dans notre pays?

— Vous le voyez. Je désire même aller plus loin.

— Monsieur a des papiers sans doute, des papiers sous son vrai nom?

— Parfaitement.

— Si monsieur veut me les faire voir, je lui dirai bien s'il peut continuer son voyage.

Le député royaliste lui tend son portefeuille, et le Vendéen n'a pas plutôt lu le nom de Berryer, qu'il s'écrie :

— Oh! très-bien! je servirai de guide à monsieur.

Sans plus de retard on se met en route. Déjà la nuit tombe. Ils arrivent, au bout d'une demi-heure de marche, à la porte de l'une de ces métairies vendéennes, que le naïf habitant du Bocage décore du titre fastueux de châteaux. On va quérir le seigneur du lieu, qui n'est autre que l'un des chefs de l'insurrection. Pendant cet intervalle, Berryer voit disparaître son second guide. Il en a bientôt un troisième. C'est le gentilhomme campagnard lui-même, qui arrive après avoir fait seller deux chevaux frais. On s'enfonce malgré l'obscurité croissante sous les sombres avenues d'un bois voisin. Tout à coup, au milieu de leur marche silencieuse, un cri singulier fait tressaillir l'avocat sur sa monture.

— Ne craignez rien, dit son compagnon. C'est notre éclaireur qui demande si nous pouvons passer. Vous allez entendre la réponse.

Effectivement, un second cri, lointain écho du premier, ne tarde pas à se reproduire.

— Avançons, dit le gentilhomme, la route est libre. Vous devez apercevoir, à droite et à gauche, quelques chaumières isolées sous les arbres. Quand nous passons, une tête d'homme se colle à la lucarne de ces chaumières et nous observe. S'il reconnaît des culottes rouges, l'homme en faction coupe à travers champs et va prévenir qui de droit... Mais, silence! Un nouveau cri de notre éclaireur n'a pas eu de réponse. Il est évident qu'une patrouille visite les alentours. Cachons-nous.

Ils quittent le chemin et se réfugient derrière une haie touffue qui couronne la berge.

Presque aussitôt résonne le pas lourd et cadencé de soldats au pas de ronde. Que l'une des montures piaffe ou vienne à hennir, l'avocat et le gentilhomme sont prisonniers. Mais les bêtes imitent le silence des hommes, et la patrouille passe, ne se doutant de rien.

De transes en transes, de périls en périls, après avoir traversé des marécages où l'on enfonce jusqu'aux genoux, nos royalistes arrivent à une seconde métairie, mystérieusement enveloppée d'un rideau d'ombrages. C'est le quartier général de l'insurrection; c'est la résidence de Madame. Le gentilhomme qui amène Berryer demande à voir M. Charles.

— Si c'est une affaire urgente, répond la personne à laquelle il s'adresse, on ira le réveiller, car il dort.

— Réveillez-le, dit le gentilhomme.

Dix minutes après, Berryer est introduit dans la chambre de la duchesse. On y arrive par un étroit escalier, dont les planches vermoulues craquent sous le pied du visiteur. Les murailles sont dépouillées; point d'orne-

ments, point de tentures. Pour uniques meubles, on ne trouve là qu'une table chargée de papiers, un lit en bois blanc équarri à la serpe, et une chaise de paille, sur laquelle est jeté un costume complet de jeune Vendéen avec une perruque brune. A la tête du lit sont accrochés des pistolets.

L'entretien de l'illustre légitimiste et de la mère de Henri V se prolongea jusqu'à la fin du jour.

Ce dut être un touchant dialogue, et qui, nous l'espérons, appartiendra par la suite à l'histoire. Le prince de l'éloquence conjura l'héroïque duchesse de renoncer à son plan de révolte et de s'embarquer, pour fuir un pays où ne l'attendait que le malheur. Madame de Berry parut céder à ses instantes supplications.

« — Alors, dit-elle, je ne reverrai plus la France, car nous ne reparaîtrons pas à la suite des armées ennemies. J'emporterai mon fils dans les montagnes de la Calabre, et les étrangers ne l'auront pas, monsieur Berryer, je vous le jure ! S'il faut qu'il achète le trône par la cession d'une province, d'une ville, d'une forteresse, d'une chaumière comme celle où nous sommes, Henri ne sera jamais roi ! »

Généreuses paroles, qu'il est impossible de lire sans être ému, pour peu qu'on ait sous la poitrine un cœur français.

Tous ces détails analysés de la brochure dont nous avons donné le titre, ou reproduits parfois d'une manière quasi textuelle, en vue de l'exactitude, sont parfaitement authentiques. Berryer quitta Madame, prévoyant, hélas ! que d'autres conseillers effaceraient bien vite ses discours de la mémoire de la duchesse. En effet, quelques heures plus tard, on décida l'insurrection ; elle éclata dans la nuit du 3 au 4 juin.

Cependant la police, prévenue du voyage de l'orateur en Bretagne, opérait une perquisition dans son domicile de Paris. On y trouva une pièce relative à un projet d'emprunt romain de vingt millions de francs. « L'État, disait un paragraphe de cet acte indiscret, donnera tous ses revenus en garantie de l'emprunt. »

— Plus de doute ! s'écrie le commissaire, Henri V cherche à soudoyer la guerre civile [1].

Et sur l'heure, il court montrer sa trouvaille à Gisquet.

— Ah ! monsieur Berryer, nous vous tenons enfin ! s'écrie le trop célèbre préfet de police, qui se hâte, vu le *flagrant délit,* de lancer un mandat d'arrestation contre le député redoutable.

Notre grand orateur, dont la santé se trouvait affaiblie, préparait ses malles pour se rendre aux eaux d'Aix, en Savoie, lorsqu'il fut subitement arrêté par des gendarmes, aux portes d'Angoulême [2], et ramené de brigade en brigade sur la route de Nantes.

Alarmées par la guerre civile, toutes les provinces de

1. Berryer prouva victorieusement par la suite qu'il s'agissait d'une affaire que des capitalistes français, sur le point de traiter avec le Souverain Pontife, avaient confiée à son talent de jurisconsulte, afin de rédiger l'acte d'emprunt et d'en arranger légalement les clauses.

2. Voici le procès-verbal de son arrestation :

« L'an 1832, vers une heure du matin, nous, Martin (Édouard-Louis), brigadier, Camus (Napoléon), Durand (Jean-Baptiste), et Jeannot (Joseph), gendarmes à cheval, en résidence à Angoulême (Charente), soussignés, certifions qu'en vertu des ordres de nos chefs supérieurs, nous nous sommes transportés sur la route qui conduit de cette ville à celle de Cognac, pour rechercher et arrêter le *nommé* Berryer, député ; l'ayant rencontré, nous nous sommes assurés de sa personne et l'avons conduit devant M. le préfet de la Charente, lequel nous a délivré un réquisitoire pour le conduire de brigade en brigade devant M. le préfet de la Loire-Inférieure, à Nantes. Fait et clos à Angoulême, les jour, mois et an que dessus. *Signé :* Camus, Martin, Jeannot et Durand. Pour copie conforme, *signé :* Verthelot, greffier.

l'Ouest étaient dans une exaspération terrible. La vie de Berryer se trouva plus d'une fois compromise. A Saint-Mathurin, le peuple voulut le fusiller et le jeter dans la Loire. Si l'un des gendarmes n'eût fait au prisonnier un rempart de son corps [1], le meurtre eût reçu son accomplissement.

On arrive à Nantes. C'est là qu'une commission militaire doit juger le prétendu coupable.

Enfermé dans un cachot et mis au secret, Berryer ne peut voir ni sa femme ni son vieux père. On le garde à Nantes, malgré l'arrêt solennel, rendu le 30 juin par la cour suprême? Victime de menées odieuses, il reste quatre mois entiers sous le coup d'une peine capitale, et, — chose que l'histoire est bien forcée de dire, — les ministres qui juraient sa perte s'appelaient Decazes, Pasquier, Talleyrand et Louis. C'étaient les mêmes qui, en 1815, dans leur frénésie royaliste, avaient couvert la France d'échafauds.

Un magistrat, le procureur du roi de V***, se déshonora en affirmant qu'il avait reçu de Berryer lui-même l'aveu de son crime politique. Jamais le député captif n'avait vu ce magistrat.

Les journaux de police, diffamateurs impunis, ne reculant pas eux-mêmes devant le mensonge, osaient imprimer que MM. de Chateaubriand, de Fitz-James et Hyde de Neuville avaient été chargés par le prévenu lors de ses interrogatoires. Il y eut dans la presse une clameur unanime pour flétrir l'infamie de ces insinuations. La *Tribune* et le *National* s'unirent aux feuilles légitimistes, et l'ordre des avocats, réuni par M. Mauguin, son bâtonnier,

1. Duvignon est le nom de ce gendarme.

2. Cet arrêt de la cour de cassation replaçait Berryer sous la juridiction ordinaire.

vota une adresse au plus illustre de ses membres, persécuté par la haine du juste milieu. Devant ce *tolle* général, on eut peur.

Berryer voit enfin remettre son sort aux mains du jury de Loir-et-Cher, pays tranquille, que l'esprit de faction n'aveugle pas.

A son entrée dans la salle d'audience, tous les avocats se découvrent; le public les imite, et les jurés eux-mêmes se lèvent pour saluer le grand orateur. Le procès commence. Un misérable, se disant ex-lieutenant colonel des volontaires de la Charte, est le seul témoin qui accuse Berryer. Il prétend avoir reçu de lui deux brevets de colonel, signés Caroline de Berry, plus cinq cents francs destinés à faire des avances aux héros des barricades, mécontents du nouveau pouvoir, et que l'avocat, disait-il, l'avait prié d'enrôler au service du drapeau blanc. Berryer reconnaît cet individu, qui jadis s'est présenté dans son cabinet, pour lui insinuer des propositions analogues à ce qu'on vient de lire. Il affirme l'avoir fait mettre à la porte comme agent provocateur.

La signature de Madame au bas des brevets de colonel est reconnue fausse, et le sieur Chartier (c'était le nom du témoin) répète sa déposition avec tant de trouble, que le président lui impose silence et le chasse du prétoire.

Reste contre l'accusé le rapport du procureur du roi de V***. M. Aristide de Granville prouve victorieusement par son témoignage que cette pièce est l'œuvre d'un zèle coupable. Sur le champ, le ministère public abandonne l'accusation, les avocats renoncent à leur plaidoirie, le président résume les débats et se plaît à rendre hommage au noble caractère du prévenu; le jury sort pour délibérer, rapporte au bout d'une minute un verdict d'acquit-

tement, et la salle entière éclate en bravos enthousiastes. A persécuter Berryer le système ne gagna qu'une chose, la honte. Il entoura son adversaire du plus éclatant de tous les prestiges, celui qui rayonne au front du soldat qui souffre pour sa cause.

L'orateur alla voyager en Suisse. On le vit reparaître à l'ouverture de la session de 1833, aussi résolu et aussi intrépide qu'avant le jour des persécutions.

Toutefois, le juste milieu ne s'avouait pas vaincu. M. de Chateaubriand, dans son *Mémoire à consulter pour madame la duchesse de Berry*, ayant osé dire au pouvoir qu'il avait menti à toutes les promesses de la révolution, fut traduit lui-même devant la cour d'assises, et, comme on le devine, ce fut Berryer qui se chargea de sa défense. Nous trouvons le compte-rendu de ce procès dans une notice publiée par le *Droit*.

« M. Berryer, dit ce journal, défendit Chateaubriand, comme Chateaubriand devait être défendu, sans provocation, sans bravade, rendant hommage, en son nom, à ces rois de l'exil qu'avait adorés sa jeunesse, et que sa vieillesse devait adorer. Ceux qui l'ont entendu se souviennent de tout ce que sa harangue renfermait de sublime et de véritablement inspiré. Il y eut à sa voix une de ces impressions électriques et involontaires, qu'il n'est donné qu'au génie de produire. »

Chateaubriand fut acquitté à son tour.

Dans la session de 1834, notre légitimiste prêta l'appui de son éloquence à deux députés [1], prévenus d'affiliation à une société secrète, la société des *Droits de l'homme*. Il avait contracté déjà sans doute cette fameuse alliance

1. MM. Audry de Puyraveau et Voyer d'Argenson.

carlo-républicaine, destinée à battre en brèche la monarchie des barricades, et dont on a voulu lui faire un crime. Chez lui, la passion politique, à cette époque, a-t-elle réellement étouffé la conscience? Nous ne le croyons pas. Encore sous le coup des traitements indignes qu'il avait essuyés, il a pu demander aux républicains honnêtes un appui capable de rendre son opposition plus sûre, sa vengeance plus efficace; mais il est douteux qu'il ait jamais voulu tendre à la démagogie sa main loyale. « *God head!* en avant! » c'est la devise éternelle de Berryer.

Lorsqu'il fallut, en 1835, combattre les lois nombreuses dont les ministres, après l'attentat de Fieschi, enveloppèrent, comme d'un vaste réseau, les libertés conquises, il fut magnifique d'éloquence.

Un jour qu'il occupait la tribune [1], on put voir le geôlier de la duchesse de Berry trépigner dans l'hémicycle et donner de violents signes d'impatience, car les applaudissements de ses collègues lui crispaient les nerfs. Les mains de ce soldat farouche portaient encore les traces toutes fraîches du sang de Dulong. Il ne craignit pas d'interrompre plusieurs fois Berryer, qui d'abord ne lui envoya pour réponse que des gestes dédaigneux. Poussé à bout, le général Bugeaud s'écria, pâle de colère :

— Vous ne devriez pas être ici, Monsieur!

— Il ne s'agit pas de savoir comment on entre à la Chambre, ni *comment on en peut sortir,* dit l'orateur, désignant la place vide de l'infortuné Dulong.

Cette réplique fit courir un frisson dans toutes les veines. M. Dupin, qui tenait le fauteuil, traduisit la pensée générale, en adressant à M. Bugeaud une sévère ré-

1. C'était dans la discussion de la loi sur les associations.

primande. Le gardien de la citadelle de Blaye haussa les épaules et s'écria cavalièrement.

— Eh! que m'importe?

Répondant, une autre fois, à un discours de M. Barthe, Berryer dit à ses collègues :

« — M. le Ministre assure que le gouvernement de la Restauration était odieux parce qu'il avait été imposé par l'étranger... *(Voix nombreuses au centre :* — Oui! oui!) et qu'il était pour la France le triste fruit de Waterloo... (*Avec force au centre :* — Oui! oui!) Eh bien! je demanderai au ministre imprudent qui a osé tenir ce langage, s'il a oublié les noms de ceux qui ne sont rentrés en France qu'à la suite de l'étranger, et en passant sur le champ de bataille de Waterloo! »

Son regard dédaigneux se tourna vers M. Guizot, assis au banc des ministres. Dans la même séance, revenant à M. Barthe, qui demandait la répression des sociétés secrètes.

« — Punissez, Monsieur, s'écria-t-il, punissez quiconque a la bassesse, la lâcheté de s'enfermer dans les sociétés secrètes pour y prêter des serments incendiaires contre son pays! » [1]

Et, comme M. Guizot avait dit « qu'il ne connaissait rien de plus ignoble que le cynisme révolutionnaire, » il l'accabla sous cette apostrophe terrible :

« — Il y a quelque chose de plus ignoble encore, c'est le cynisme des apostasies! »

Malgré le dévouement aveugle des centres et leur résolution ferme d'appuyer le ministère quand même, il arrivait par sa puissance oratoire à détourner leurs votes et à

1. M. Barthe était un ancien carbonaro.

réduire au néant les projets de loi que le ministère se croyait le plus certain de faire accepter. Ceci eut lieu à propos de la réclamation de vingt-cinq millions adressée à la Chambre par les États-Unis. On disait, le lendemain de cette fameuse lutte parlementaire, que M. Thiers s'était élevé très-haut en éloquence... presque au genou de M. Berryer.

Tous ces triomphes au Palais-Bourbon flattaient l'amour-propre de l'orateur; mais il les remportait aux dépens de sa fortune. Il négligeait pour la politique sa riche clientèle, menant d'ailleurs une vie très-large, très-opulente, très-artistique, et, nous devons le dire, un peu dissipée. Vers la fin de 1835, il se trouva dans une ruine complète.

Apprenant que la terre d'Angerville était en vente, le parti royaliste organisa sur l'heure une souscription confiée au patronage de M. le duc de Bellune, et quatre cent mille francs, versés aussitôt, permirent à Berryer de conserver son domaine. Pendant qu'on lui témoignait une marque de sympathie si réelle, il était en Allemagne auprès des rois en exil. Charles X le reçut à Prague avec une grande distinction. Le vieux monarque resta plus de deux heures à causer avec lui dans sa chambre, comme avec son ami le plus fidèle et le plus dévoué. L'attentat de Fieschi fut un des points principaux de l'entretien.

« — J'ai la confiance, s'écria le noble vieillard, qu'aucun royaliste ne trempera jamais dans rien de pareil ! »

Berryer dîna, le soir même, avec le roi, avec Henri de France, avec la dauphine, le duc d'Angoulême [1] et Made-

1. Ce dernier lui remit un papier qui avait pour but de maintenir ses prétentions au titre de Louis XIX jusqu'à la troisième restauration exclusivement,

moiselle, grandeurs alors bien humbles, que l'infortune avait courbées sous son niveau terrible.

De retour en France, Berryer se rejette à corps perdu dans les orages parlementaires. En 1836, il appuie la proposition Gouin pour le remboursement des rentes. Il attaque la loi de disjonction en 1837. L'année suivante, il combat le projet relatif à l'abolition de l'esclavage. Enfin il se montre en 1839, l'un des plus énergiques promoteurs de la coalition formée contre le cabinet Molé. Certains royalistes ne lui pardonnent pas d'avoir fait en pleine chambre, à cette époque, une sorte d'apologie des Jacobins et du comité de salut public [1]. Ils lui reprochent plus sévèrement encore d'avoir fait l'éloge de la politique extérieure de M. Thiers, ce ministre sur lequel tombaient toutes les malédictions des fidèles; de M. Thiers qui s'était fait livrer par Deutz l'héroïne de Nantes, empruntant la bourse de Judas pour la jeter à ce juif infâme.

En dépit de quelques mécontents, qui ne lui passaient, dans leur rigorisme, ni les nécessités de situation ni les mouvements oratoires, Berryer n'en resta pas moins pour la masse des légitimistes le type le plus parfait de l'éloquence et de l'honneur. Les feuilles blanches l'appelaient *notre Berryer*.

pièce singulière qui a jeté le désordre dans le parti. On sait que le roi Charles X et M. le dauphin avaient abdiqué au profit de M. le duc de Bordeaux, lors des événements de 1830. Cette abdication était-elle absolue ou conditionnelle? M. le duc de Bordeaux était-il roi dans le sens des légitimistes? ou bien la couronne s'était-elle maintenue sur la tête du roi Charles X, la condition n'ayant point été remplie? « On conçoit, a dit à ce sujet M. Capefigue, les divisions des partis victorieux; mais se morceler dans le malheur, élever des questions inutiles dans l'exil, c'étaient là les mêmes folies qui avaient perdu les Stuarts! »

1. Berryer mettait au-dessous d'eux Louis-Philippe et son gouvernement, qu'il accusait de compromettre l'indépendance du pays et l'honneur de la nationalité française.

Cependant l'orateur s'arrachait parfois à la politique et revenait au barreau pour y plaider de grandes causes civiles ou criminelles.

On n'a oublié ni l'affaire Dehors, dans laquelle, avec une persistance infatigable, et devant trois jurys différents, il disputa la tête d'un homme qu'il ne croyait pas coupable, ni ce fameux procès La Roncière, dont les dramatiques et saisissants détails fixèrent pendant un mois sur la cour d'assises de la Seine tous les regards de l'Europe. Après son acquittement, Dehors, accompagné de son fils et de sa fille, se rendit chez son défenseur et lui présenta une liasse de billets de banque.

— Vous m'avez sauvé de l'échafaud, lui dit-il : voici toute ma fortune, elle est à vous.

Berryer prit ce qu'on lui offrait, compta la somme, en fit deux parts égales, qu'il donna, l'une à la jeune fille et l'autre à son frère, en disant :

— Mademoiselle, voici votre dot. Jeune homme, achevez avec ceci votre éducation.

Il ne voulut absolument rien conserver pour ses honoraires. Un trait semblable est au-dessus de tout éloge. Le commenter serait l'affaiblir.

Le prince Louis-Napoléon, arrêté à Boulogne, en 1840, choisit Berryer pour un de ses conseils devant la cour des pairs.

Peu de temps après eut lieu le pèlerinage de *Belgrave-Square*. Accusé par les ministres d'avoir été à Londres, avec plusieurs autres députés de sa nuance,

prêter serment à Henri V, et menacé de se voir flétrir par un paragraphe de l'adresse, Berryer répondit à ses accusateurs en évoquant les souvenirs de 1815. Il souleva contre M. Guizot cette tempête formidable, au milieu de laquelle, poussé à bout par les interpellations, celui-ci déclara que les insultes de la gauche n'arriveraient jamais à la hauteur de son dédain. Cela parut sublime d'orgueil, voilà tout. Les phrases du discours royaliste restèrent, comme autant de flèches aiguës, dans le flanc de M. Guizot.

« Berryer, dit Cormenin, est, après Mirabeau, le plus grand des orateurs français. Il s'établit à la tribune, il s'en empare comme s'il en était le maître, nous allions dire le despote. Sa poitrine se gonfle, son buste s'étale, sa taille s'allonge, et l'on dirait un géant. Mais ce qu'il a d'incomparable, ce qu'il a par dessus tous les autres, c'est le son de sa voix. On l'écoute, et l'on dirait que son auditoire sympathique répète tout bas en chœur les notes qui s'échappent de ce mélodieux instrument. Il enchaîne il retient, il délasse l'attention de ses auditeurs pendant plusieurs heures de suite ; il les promène, sans les égarer, sous le péristyle et à travers les belles colonnades de son discours. Il les éblouit par le spectacle varié de son génie; il les tient suspendus au charme de sa magnifique parole. »

Il faut voir Berryer à la tribune, il faut l'entendre. « Se contenter de lire ses discours au *Moniteur*, dit Armand Marrast, c'est vouloir surprendre les magnificences d'une éruption volcanique, en interrogeant, le lendemain, ses cendres chaudes et son minerai figé. »

A la chambre, on montre aux visiteurs, comme un objet

curieux, le pupitre du Démosthènes français. Ce pupitre est tailladé par le canif, haché, meurtri en tous sens et de toutes manières. Jamais table de collége ne fut plus impitoyablement maltraitée. L'*Illustration* en donna jadis à ses lecteurs un croquis fort exact. Il paraît que les voisins de M. Berryer lui agaçaient le système nerveux, et constamment, pendant les séances, quand son tour se faisait trop attendre, il se vengeait sur le malheureux pupitre des tirades de M. Guizot ou de la faconde de M. Duchâtel.

Après la révolution de 1848, le département des Bouches-du-Rhône envoya l'orateur à la Constituante et à la Législative.

Nous ne voulons pas ici nous étendre sur le pèlerinage de Wiesbaden, qui succéda pour les légitimistes à celui de *Belgrave Square,* ni sur la fameuse circulaire Barthélemy qui nommait Berryer principal mandataire du comte de Chambord, ni sur le projet de fusion des deux branches, auquel le grand orateur ne donna qu'un assentiment très-froid et qu'une approbation restreinte. Il fit un voyage à Londres, en 1849, et rendit visite aux exilés de Claremont.

— Ah ! monsieur Berryer, lui dit Marie-Amélie, pourquoi n'avons-nous pas trouvé, pendant dix-huit ans, un ministre aussi honnête homme que vous ! Mon petit-fils serait roi.

Etait-ce une avance dans l'intérêt de la fusion? Berryer ne s'y montra point sensible. Tous ces hommes qui cherchaient à se rallier aux légitimistes purs, et que, depuis 1830, il avait pu voir à l'œuvre, n'avaient ni ses sympathies ni son estime.

— Bah ! s'écriait un jour devant lui certain sénateur très-connu, ne vous inquiétez pas, nous faisons le lit de Henri V !

— En ce cas, monsieur le duc, répondit Berryer, il n'y manquera pas de paillasses.

L'Académie Française appela dans son sein l'illustre orateur, après la mort de M. de Saint-Priest. Il fut reçu le 22 février 1855. On a pu lire dans les journaux la lettre qu'il écrivit à l'effet d'être dispensé de la visite d'usage au chef de l'Etat, ainsi que la réponse de M. Mocquart, secrétaire de l'Empereur.

Huit mois auparavant, l'ordre des avocats avait nommé Berryer son bâtonnier.

L'âge n'a pas diminué sa puissance oratoire ; on en a eu la preuve dans les affaires Caumont-Laforce, Célestine Doudet, Jeufosse, Montalembert et Patterson, plaidées avec tant d'éloquence, de 1856 à 1862.

Sans contredit, l'homme dont nous venons d'esquisser si imparfaitement la grande figure est un des plus rares génies du siècle, un caractère plein de solennité, de noblesse et de force ; une âme loyale, élevée, généreuse ; un esprit noble et fier, planant au-dessus des séductions, incapable d'apostasie, et restant sur la ligne droite avec une constance inflexible ; un chevalier sans peur, qui a toujours tenu haut et ferme sa bannière.

Ici nous sommes à coup sûr dans le sentiment universel.

Nous soutenons que l'histoire contemporaine, écrite par une plume qui se respecte, est l'écho le plus fidèle de la conscience publique, et nous mettons au défi la postérité, cette prétendue redresseuse de torts, cette seule

historienne possible, si l'on en croit bien des gens, de dire autre chose du héros de cette notice que ce que nous en disons nous-même. En éloquence, en honneur, en désintéressement, en civisme, il n'y a rien au-dessus de Berryer. Devant lui toutes les passions se taisent, tous les partis s'inclinent.

C'est un homme de génie, doublé d'un homme de cœur.


Balzac
Barbier
Arnal
Berlioz
Auber

BERTHET (ELIE)

Dans vos pérégrinations de promeneur et de touriste, il vous est arrivé plus d'une fois sans doute, après avoir gravi quelques rampes escarpées, de vous trouver tout à coup sur un plateau d'où l'œil découvre de vastes étendues : là des plaines, ici des collines sur lesquelles on voit les nuages semer tour à tour la lumière et l'ombre, et plus loin la cime gigantesque des montagnes bleues, perdues dans le ciel et fermant l'horizon. La littérature contemporaine ressemble à ce paysage. Quelques hommes de génie, au front majestueux et rayonnant de gloire, la dominent et la circonscrivent ; mais il est des silhouettes d'un ordre moins élevé dont l'aspect repose agréablement la vue. M. Elie Berthet, sans contredit est de ce nombre. On doit le placer en tête de la liste des romanciers laborieux et intelligents, dont les œuvres offrent des proportions nouvelles à mesure qu'on les étudie. Nous aimons cette physionomie littéraire, ce talent modeste, accom-

plissant chaque jour, depuis vingt ans, sa tâche méritoire, dans la retraite du sage et dans l'indépendance du philosophe.

Bertrand-Élie Berthet naquit à Limoges, le 8 juin 1815. Son père était un négociant honorable, mais peu riche, et obligé de suffire à l'existence d'une famille nombreuse.

Il avait six enfants. Un des frères d'Élie Berthet exerce avec distinction la médecine à Paris ; un autre est inspecteur des écoles primaires. Sa sœur cadette est directrice de poste.

L'enfance de notre romancier fût chétive et faible. Il se livra de bonne heure à la méditation et à une sorte de vie contemplative. Au lieu de partager les distractions bruyantes des écoliers de son âge, il employait ses heures de loisir à la lecture. Bientôt il manifesta le goût le plus vif pour l'étude des sciences naturelles. A douze ans, Elie était déjà un botaniste de première force et un entomologiste de quelque valeur. Il empaillait les oiseaux presque aussi adroitement qu'un préparateur du Muséum, à l'aide de quelques indications qu'il avait trouvées çà et là dans les livres. On le voyait courir les champs, les bois et les prés à la recherche des insectes, et il forma une collection de papillons à faire pâmer d'aise l'ombre de feu Duméril, l'homme de France qui cultivait de la façon la plus intime ces intéressants lépidoptères.

A la même époque, il savait par cœur toute la petite bibliothèque paternelle, quelques livres d'histoire ou de science et huit ou dix romans du dernier siècle, miraculeux trésors qui faisaient marcher notre jeune Aladin de surprise en surprise.

Déjà sa blonde tête enfantine renfermait assez bon nombre de notions littéraires et scientifiques, lorsqu'il fut

envoyé par sa famille au collége de Limoges. Il y fit ses classes en qualité d'externe.

Tout d'abord Elie ne se révéla pas comme un *piocheur* intrépide. Son goût pour la lecture devenait chaque jour plus impérieux, et donnait à sa famille une certaine inquiétude. M. Berthet commençait à craindre que cette passion ne finît par être nuisible aux études classiques de son fils. L'enfance n'entrevoit guère la nécessité de marier l'utile à l'agréable ; elle cède beaucoup moins à la raison qu'à l'attrait. Pour le contraindre au travail, son père, usant d'une tendresse pleine de sévérité, l'enfermait, dans l'intervalle des cours, au sommet d'une espèce de donjon fort pittoresque, que l'enfant, dans sa rancune, appelait pigeonnier. Du reste, Elie ne tarda pas à rendre les précautions inutiles. En revenant du collége, tous les matins, il faisait sa provision de volumes aux étalages des bouquinistes. Ceux-ci convenaient de reprendre, le lendemain, ce qu'il avait acheté la veille, et notre jeune élève rentrait dans son nid, les poches bourrées de bons ou de mauvais livres. Quelques heures après, tout était dévoré, sinon digéré. Si vous avez lu les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, vous devez vous rappeler avec quel appétit furibond le protégé de madame de Warens engloutissait, dans son enfance, tous les livres sur lesquels il pouvait mettre la main. Elie Berthet, s'il est possible, était plus vorace encore que Jean-Jacques.

Pourtant cette incontinence de lecture ne l'empêchait pas de faire ses devoirs. Quelquefois même son imagination surexcitée lui procurait des bonnes fortunes de style et d'invention qui surprenaient ses professeurs.

Mais, d'ordinaire, afin d'être plus tôt libre et de se livrer

sans réserve à ses goûts favoris, il *bâclait* ses thèmes et ses versions avec une incroyable rapidité. En un mot, il était laborieux à force de paresse, mais de cette paresse qui est celle des natures intelligentes.

Les choses n'allaient pas trop mal de la sorte. Par malheur, M. Berthet père, qui n'était point un Argus indolent, découvrit le subterfuge. Avant de cadenasser dans son colombier le pauvre latiniste, il ne manquait plus de le visiter aussi scrupuleusement qu'un douanier visite le fraudeur qu'on lui signale. Donc, pour ne pas mourir d'ennui dans sa solitude, Élie fut obligé de se venger sur le latin. Néanmoins il ne perdit pas l'espoir de reprendre ses chères lectures, et la nécessité, d'ailleurs, rend inventif. Bientôt, malgré la fouille scrupuleuse exercée dans ses poches, il eut autant de livres à sa disposition que précédemment. Sa jeune sœur devint sa complice. Elle plaignait la dure captivité de son frère. Notre collégien matois profita de la pitié qu'il lui inspirait pour l'engager à cacher dans ses chiffons les volumes interdits, et à les lui faire parvenir dans son cachot aérien. On attachait le paquet de livres à l'extrémité d'une grosse ficelle dont le captif tenait l'autre bout. Élie tirait de sa fenêtre, et le tour était joué.

Grâce à cette enfant secourable, il eut comme par le passé sa pitance intellectuelle du jour. Mais, ô catastrophe! Un matin, l'habitant du pigeonnier, n'ayant pas su contenir sa vive impatience, communique, sans le vouloir, à la ficelle, une forte secousse. Le paquet de livres s'en va heurter contre les vitres de la chambre au-dessous, et les brise avec le plus épouvantable fracas. Aussitôt une tête se montre. C'est la tête de M. Berthet père. Il voit la bibliothèque frauduleuse qui se balance dans l'espace

et la saisit au passage. L'expédient de la ficelle n'était plus possible.

Une semaine ou deux, Élie fut complètement sevré de lectures étrangères au programme du collége; mais son esprit inventif ne tarda pas à lui suggérer une foule d'autres ruses, dont le succès le consola pleinement de ses heures d'abstinence. Tout le magasin des bouquinistes y passa dans l'espace de quatorze mois.

Certes, un pareil amalgame de notions hétérogènes, pêchées, pour ainsi dire, au *hasard de la fourchette*, était bien fait pour troubler et bouleverser le cerveau de notre collégien; mais Élie, fort heureusement, l'avait plus solide que l'illustre chevalier Don Quichotte de la Manche. Il résista au régime qui avait rendu fou le brave hidalgo.

Il résulte de ce qui précède qu'Élie Berthet, pendant ses premières années de collége, ne fut pas ce qu'on appelle un écolier de premier ordre, grâce à sa passion frénétique pour la lecture et à la négligence qu'il apportait à ses devoirs de classe. Pendant son année de troisième, il lui prit, un beau jour, fantaisie de composer un roman. Comme il en avait immensément lu, depuis son enfance, de tous les genres et de tous les formats, il devinait à peu de chose près la recette mystérieuse de ce *mixtum compositum* qu'on appelle une œuvre d'imagination. Quinze jours durant, il roula dans sa tête le plan fantastique d'une nouvelle [1]. Une fois les détails de ce plan bien fixés, notre littérateur précoce prit la plume et se mit à voyager dans les campagnes fleuries du style.

Pour mener son œuvre à bonne fin, l'élève Berthet

1. Cette nouvelle a paru dans le recueil intitulé *la Veilleuse*, publié sous le pseudonyme d'Élie Raymond.

s'adjoignit un aide. Les fonctions de ce collaborateur étaient fort simples, utiles sans doute, mais peu glorieuses. Elles consistaient à transcrire d'une main superbe, sur un cahier de *corrigés,* les élucubrations du romancier en chef. Or, ce copiste émérite, presque aussi content de lui-même que l'âne portant des reliques, perdit tout par excès de zèle. Un jour qu'il s'avisait de mettre au net le manuscrit pendant la classe, on le lui confisqua.

Elie Berthet le savait par cœur, et la postérité n'y perdit rien.

Nous le voyons obtenir, en rhétorique et en philosophie, les deux premiers prix d'excellence. Mais cette fièvre de travail était une fièvre intermittente, et presque aussitôt notre lauréat retombait dans les rêveries de l'imagination et dans une somnolence méditative qui ressemblait beaucoup à la paresse. De semblables dispositions d'esprit chez son fils plongeaient M. Berthet dans un chagrin réel. Vif et laborieux de sa nature, il ne comprenait ni le calme bizarre, ni l'extérieur contemplatif du jeune homme. Il lui reprochait de passer des journées entières à herboriser ou à chasser des papillons dans la campagne.

— Mon ami, lui dit-il, je t'en conjure, travaille sérieusement, utilement! Songe à te faire un avenir. Il n'y a rien qui me soit plus antipathique au monde qu'un paresseux.

Elie prit à cœur ces paroles de son père. Il se jura solennellement de ne jamais être à charge à sa famille et de subvenir lui-même à tous ses besoins. Sans consulter personne, sans rien laisser paraître de sa résolution courageuse, il vend à des amateurs les collections d'histoire naturelle qu'il a formées dans ses loisirs de jeunesse, réa-

lise près de mille écus, et annonce fièrement son départ pour Paris, où il va chercher à s'ouvrir une carrière lucrative. Cette carrière qu'il rêve est celle d'écrivain.

Mais le nom seul de littérature fait dresser les cheveux sur la tête du père.

— Rassurez-vous, dit le jeune homme, je ferai mon droit. En même temps je vous promets de travailler chez un avoué. Les fonds que j'emporte sont destinés à pourvoir à mes frais d'étude, et je vivrai tant bien que mal avec les modestes appointements de ma plume de clerc.

Tout s'arrangea. M. Berthet ne trouva plus d'objections au plan de son fils.

Huit jours après, Elie se trouvait installé dans une petite chambre de l'hôtel de Champagne, rue des Mathurins-Saint-Jacques. Aussitôt il se mit à travailler avec ardeur, sans perdre une minute aux distractions que lui offrait la grande ville. Mais le droit fut sacrifié complètement à la littérature ; notre jeune Limousin ne connut jamais que de nom MM. Ducaurroy et Duranton ; il ne passa que six fois le seuil de l'École, pour prendre au secrétariat ses six premières inscriptions. Élie Berthet, feuilletoniste aimé des lecteurs du *Siècle,* est encore aujourd'hui étudiant de première année.

Du reste, il ne hanta point les estaminets et ne crut pas devoir exposer sa candeur provinciale sous les bosquets impudiques de la Grande-Chaumière. Il travaillait sans cesse et sans perdre courage ; mais il comprit bientôt que ses mille écus seraient insuffisants à lui faire attendre l'heure du succès.

— Avisons, se dit-il, au moyen de s'en passer.

Pourvu de ses deux diplômes de bachelier-ès-lettres et de bachelier-ès-sciences, il se présente chez un maître de

pension de la rue Vaugirard, M. de Reusse, et lui propose de répéter gratuitement chez lui les classes d'humanité, tout en donnant des leçons particulières aux élèves dont les parents voudraient lui accorder pour cela quelque rétribution. M. de Reusse accepta bien vite.

— Je vois, dit-il au jeune homme, que vous avez été un excellent élève (il parlait sur la foi des diplômes), et je vous autorise à entrer aujourd'hui même en fonctions. J'estime que vous pourrez gagner ici quatre-vingts francs par mois.

C'était magnifique. Une pareille somme représentait pour Elie l'existence indépendante et la possibilité de mener à bon terme ses ambitieuses espérances en littérature. Le chef d'institution offre au jeune homme la table et une chambre. Elie n'accepte point.

— Mieux vaut, se dit-il, vivre de pain et de fromage, et vivre en liberté.

Donc il passe toutes ses nuits à écrire, à lire et à méditer. Les plans de nouvelles et de romans se succèdent sous sa plume et s'entassent dans ses tiroirs en piles prodigieuses. C'est Pélion sur Ossa ! Rarement on vit jeune écrivain déployer à ses débuts une volonté plus ferme. En trois mois, un volume de nouvelles est achevé et parachevé. Mais Berthet cherche en vain un éditeur, un libraire... *Quærens bibliopolam quem devoret*. Il n'en trouve aucun qui veuille publier ce premier livre, et le découragement commence à se glisser dans son âme.

Un jour, Edouard Ourliac et Arsène Houssaye grimpent à la mansarde du jeune homme, qui, après une nuit passée au travail, dormait, à onze heures du matin, d'un sommeil fiévreux. Il rêvait qu'il corrigeait des épreuves.

— Allons, haut le pied, monsieur le dormeur, lui crient Edouard et Arsène.

— Hélas ! dit Berthet en se frottant les yeux, ce n'était qu'un songe !

— Lève-toi vite et suis-nous.

— Pourquoi faire ?

— Nous avons ton homme.

— Un éditeur ?... Vrai ?... Mon rêve se réalise ! dit notre fabricant de nouvelles, passant un pantalon en toute hâte et endossant un habit bleu superbe à boutons d'or.

Ses obligeants amis le conduisent chez un libraire de la rue Percée, qui se déclare prêt à entendre le chef-d'œuvre. Edouard Ourliac fait monter quelques liquides. On allume des pipes, et l'auteur commence d'une voix émue la lecture de ses chères élucubrations. De temps à autre, Arsène et Ourliac, par quelques bravos jetés aux bons endroits, essaient d'allumer l'éditeur. Mais celui-ci reste froid et impassible. A la fin, il rompt cet inquiétant silence.

— Vos nouvelles, dit-il au lecteur, sont pleines de style et d'observation ; mais...

— Diable ! il y a un *mais !* grommèle Ourliac.

— Mais vous n'avez pas de nom.

— Bah ? dit Arsène.

— Vous êtes inconnu, complètement inconnu du cabinet de lecture, cet arbitre poudreux du destin des gens de lettres. Malgré mon désir de vous être agréable, je ne puis pas éditer votre livre. Tous les exemplaires me resteraient en magasin.

— Quel dommage ! s'écrie Edouard, qui a son but : un garçon doué de si nombreux talents !

— Je n'en disconviens pas.

— Un si habile pêcheur...

— Hein ?

— A la ligne !

— Vous dites ?

— Qui prend dans la Seine, — un fleuve où d'autres attrapent tout au plus quelques misérables goujons, — des anguilles magnifiques et des carpes monstres !

— O ciel ! fit l'éditeur avec un bond d'enthousiasme.

— C'est comme nous avons l'honneur de vous le dire, poursuit le blond Arsène. Notre camarade a pris l'autre jour à Saint-Ouen un gardon qui pesait quatre livres.

— Pas possible ! s'exclame le libraire, en ouvrant des yeux gigantesques.

— Un beau gardon, je vous le jure !

— C'est bien singulier ; le plus gros que j'aie pris dans la Seine ne pesait que huit onces.

— Ah ! c'est que vous amorcez de travers ou que vous prenez mal votre temps. Les gros poissons ne mordent qu'à certaines heures. Pas plus tard que la semaine passée, moi qui vous parle, j'ai vu Berthet nous pêcher un énorme plat de friture dans l'espace de vingt minutes.

— En fouettant, sans doute ? J'estime peu ce genre de pêche, fit l'éditeur sur un ton dédaigneux.

— D'accord ; mais c'était uniquement pour se faire la main. Ne le prenez pas pour un autre. Après le poisson blanc les grosses pièces. Il y avait, à la nuit tombante, onze carpes dans le panier.

— Prodigieux ! prodigieux ! s'écria le libraire. Je vous le disais à l'instant même, ce jeune homme est plein de moyens, plein d'avenir.

— Ainsi vous allez publier son livre, dit Ourliac.

— Il y a donc beaucoup de carpes à Saint-Ouen ?

— Beaucoup... C'est à la fois une bonne action et une œuvre de style.

— Est-ce au pain ou au ver qu'il travaille ? interrompit l'éditeur, suivant toujours le fil de ses idées et de sa ligne.

— Non, c'est à *la Veilleuse,* titre excellent pour un volume de nouvelles.

— Ta ! ta ! mon cher ! *Notre-Dame de Paris,* signée Elie Berthet, ne se vendrait pas du tout. Enfin, n'importe, je prends son volume pour cent cinquante francs, un tiers espèces, et le reste en une broche à trois mois. Il faut encourager le mérite, et je trouve scandaleux que ce garçon-là, un vrai pêcheur, qui vous prend onze carpes à la ligne en une soirée, n'ait pas encore de position faite.

Berthet sauta au cou du digne homme et de ses excellents amis.

— Un conseil, ajouta le libraire. Appliquez-vous dès à présent à vous faire connaître dans les revues et dans les journaux. Présentez-vous de ma part à Louis Desnoyers. Je suis sûr que vos petites *machines* lui conviendront à merveille et qu'il vous imprimera tout vif dans le *Siècle.* Si vous parvenez à signer trente ou quarante feuilletons, le commerce de la librairie deviendra votre humble serviteur.

En effet, le conseil était bon. Notre jeune écrivain le suivit sans plus de retard. Il envoya le jour même sous enveloppe, trois ou quatre nouvelles au directeur de la partie littéraire du *Siècle,* avec une lettre capable de lui toucher l'âme.

Trois mois s'écoulent. Point de réponse. Berthet s'imagine que ses manuscrits ont paru indignes de l'insertion.

Cette pensée lui enlève son courage. Trois ans d'un travail assidu ne le mènent à rien, et toute sa jeunesse s'écoule en impuissants efforts. Mieux vaut abandonner la littérature. Adieu donc cette carrière ingrate qu'il a rêvée ! ses dernières espérances sont éteintes ; il va briser sa plume. Tout à coup on frappe à sa porte. C'est le maître de l'hôtel de Champagne, un brave homme qui s'intéresse à son studieux locataire. Il entre joyeux, tenant à la main un numéro du *Siècle*.

— Ah ! sournois ! s'écrie-t-il, vous avez un feuilleton qui passe, et vous n'en dites rien à vos amis !

Berthet se précipite. Il est pâle de saisissement. C'est bien une de ses nouvelles que le *Siècle* fait paraître, c'est bien son nom qui resplendit en petites capitales au rez-de chaussée d'une grande feuille périodique !

Endossant de nouveau le fameux habit à boutons d'or, il alla rue de Navarin remercier Louis Desnoyers, qui lui fit le plus charmant accueil et le complimenta sur ses premiers essais littéraires.

— Vos nouvelles sont remplies d'intérêt, lui dit-il, et je vous demande pardon de vous avoir fait languir si longtemps. Mais je vous avoue que je ne les avais pas lues. Ce n'est pas une sinécure, allez, que la direction littéraire d'un grand journal. Il faut remuer bien du fatras pour recueillir un morceau de quelque valeur.

Ce disant, il lui montrait du doigt une montagne de paperasses.

— Oh ! fit Berthet, dans la quantité pourtant il doit se trouver de bonnes choses.

— Vous croyez cela ? reprit Desnoyers, eh bien, jugez-en par vous-même. Je ne puis suffire à toutes ces lectures. Si vous voulez accepter les fonctions de secrétaire auprès

de moi, vous n'aurez absolument qu'à dépouiller ces liasses, et il vous restera encore assez de loisir pour composer des nouvelles ou de petits romans que je reçois d'avance. Parlez, cela vous convient-il ?

— A merveille, répond Elie. Pour vous prouver ma reconnaissance, je m'engage à liquider, d'ici à quinze jours, votre arriéré de manuscrits.

— Faites cela, et vous verrez si je suis pessimiste.

Berthet se mit à la besogne, et, dès la première semaine, il la trouva rebutante. Il reconnut que Desnoyers avait raison. Çà et là se trouvaient bien quelques idées heureuses, quelques passages réussis; mais rien n'était complet, absolument rien. Pas une de ces œuvres, en conscience, ne méritait l'impression.

Le jeune écrivain conserva longtemps la position que lui avait offerte Desnoyers. Ce fut pendant cette période qu'il fit paraître au rez-de-chaussée du *Siècle* cette foule de romans devenus populaires, et dont voici les titres : Le *Colporteur,* — le *Fils de l'usurier,* — la *Croix de l'affût,* — le *Premier Hareng,* — la *Convulsionnaire,* — l'*Auberge de la Baronne,* — l'*Incendiaire de l'Aveyron,* — *Une Rivalité de femme,* — *Châlus,* — la *Tour de Zizim,* — les *Fils de Henri II,* — *Clodwig-le-Chevelu,* — le *Comte de Bonneval,* — l'*Abbaye de Solignac,* — la *Nièce du Masque de fer,* — le *Marquis de Beaulieu,* — les *Chasseurs de la Saône,* — *Une Passion,* — *Jacques Brighton,* — *Un Alchimiste au XIXe siècle,* — *Un Martyr,* — *Agrippa d'Aubigné,* — le *Chasseur de Marmottes,* — le *Pacte de Famine,* — le *Premier des Pénitents rouges,* — *Un Novateur dans les Landes,* — le *Dernier Mérovingien,* — la *Maison murée,* — les *Garçons de recette,* — la *Famille du paysan,* — la *Fa-*

vorite, — les *Inconvénients de la Bravoure,* — le *Mûrier blanc,* — la *Chasse au sanglier,* — la *Mésange bleue,* — l'*Histoire de l'esprit en France,* — les *Prédictions,* — *Une plaisanterie,* — les *Souvenirs d'une Cigale pythagoricienne,* etc., etc. Nous en passons, la liste est loin d'être complète.

La fécondité d'Elie Berthet ne peut se comparer qu'à celle d'Alexandre Dumas, avec cette différence que le premier n'a jamais eu l'ombre d'un collaborateur, et que le second en a eu par milliers. Le bibliomane patient qui voudrait remonter aux sources et prendre des informations auprès de ses contemporains, arriverait à démontrer, sans réplique possible, que cet estimable Dumas *seul* n'a pas un volume, pas une pièce de théâtre, pas un chapitre, pas une scène intégralement à lui. Tout est emprunté, sans vergogne, aux auteurs vivants, comme aux auteurs morts.

Elie Berthet, par sa production incessante, devait naturellement conquérir une influence énorme sur la gent abonnable. Toute nouvelle signée de lui amenait au *Siècle* des renouvellements superbes. Voici comment un critique de l'époque appréciait le talent de notre romancier.

« Ses compositions sont dramatiques ; les contrastes y abondent ; les mœurs douces s'y mêlent aux passions les plus énergiques ; la vérité des portraits s'y joint au charme des descriptions. Si l'auteur était moins sédentaire, et s'il avait eu le temps de vivre, on serait tenté de penser qu'il a exploré en détail tous les lieux dont il parle, qu'il a reçu la confession de tous les personnages qu'il met en scène, qu'il est intervenu comme témoin ou comme acteur dans tous les drames qu'il raconte, car il

est impossible d'être plus vrai, plus naturel, plus intéressant. »

Cet éloge est aussi complet que mérité. Si les George Sand et les Eugène Sue, météores dont les passions politiques ont triplé l'éclat, n'avaient pas envahi, de nos jours, tout le ciel littéraire, l'auteur de la *Croix de l'affût* aurait, certes, une étoile plus radieuse. Telle qu'elle est, sa part de célébrité reste encore assez digne d'envie. Mais, comme toute chose en ce monde, la célébrité a des inconvénients bizarres, et les noms livrés au public, sans parler de la sottise bourgeoise qui s'en amuse ou de la critique jalouse qui les déchire, sont exposés à de nombreuses mésaventures. On frappe, un soir, à la porte d'Élie Berthet.

— Entrez, dit-il.

Un jeune homme, un inconnu se présente, les bras ouverts, en s'écriant :

— Que je suis heureux de vous revoir, mon cher ami! souffrez que je vous embrasse...

Mais, ces mots à peine prononcés, l'inconnu s'arrête interdit.

— Pardon! murmure-t-il, je croyais... j'avais demandé... je voulais parler à M. Élie Berthet.

— C'est moi.

— M. Élie Berthet, le romancier?

— J'écris des romans.

— M. Élie Berthet du *Siècle?*

— Le *Siècle*, en effet, publie mes œuvres.

— Pourtant, Monsieur, j'ai connu très-intimement, au Croisic, un autre vous-même, un jeune homme se disant feuilletoniste, romancier, rédacteur du *Siècle*, et s'appelant Élie Berthet.

— Je ne suis peut-être pas le seul de mon nom ; mais je puis vous affirmer que nul autre que moi ne le porte en littérature.

— Est-ce possible ? j'ai donc été pris pour dupe ?

— Sans aucun doute.

— Mais c'est une abomination.

— Vous avez eu affaire à quelque mystificateur.

— Dites un filou, Monsieur ! car ce personnage, tout en captivant mon amitié, s'est permis de m'emprunter des sommes assez rondes.

— J'en suis aussi désolé pour mon nom que vous pouvez l'être pour votre bourse. Mais comment ne vous êtes-vous pas douté de la fraude ? Il est assez difficile de prendre tout à la fois les bains de mer au Croisic et de faire paraître trois romans, au *Siècle*, à la *Patrie* et au *Commerce*.

— Vous avez raison, je n'ai pas réfléchi.

— Cet audacieux personnage est-il resté longtemps au Croisic ?

— Environ six semaines.

— Pourriez-vous me dire où il est allé ensuite ?

— A Bordeaux. Il devait, de là, se rendre à Marseille, puis à Gênes, et visiter toute l'Italie.

— C'est un loisir que le véritable Élie Berthet n'aura jamais, Monsieur, je vous le jure.

Le visiteur s'en alla, quelque peu déconfit. Berthet ne songeait plus à cet incident, lorsqu'il lui arriva, la semaine suivante, une lettre timbrée de Bordeaux. C'était une réclamation d'un particulier de la Gironde, maître d'hôtel, si nous sommes bien renseigné, chez qui le faux Élie Berthet s'était hébergé pendant un laps de temps fort raisonnable, oubliant, à son départ, (les gens de

lettres sont si distraits !) d'acquitter une note de trois cent cinquante francs. A deux mois de là, notre romancier reçut des nouvelles de Turin. Ces nouvelles lui annonçaient qu'il avait pris résidence dans la capitale des États Sardes, où Français et Piémontais lui faisaient cordial accueil, tout en lui ouvrant un crédit fort raisonnable sur la simple notoriété de son nom.

Élie Berthet n'a pas été la seule victime de ces usurpations coupables. Au nombre des vols nombreux inventés par notre époque honnête, on peut inscrire le vol à la littérature à côté du vol au bonjour, du vol à l'américaine et du vol à la Bourse.

Tout ceci se passait en 1839. Le théâtre de la Porte Saint-Martin éprouvait le besoin d'un succès d'argent. Sa caisse béante sonnait le creux, et l'hiver s'annonçait mal. Harel, directeur de ce théâtre, avait compris, avec sa finesse de tact ordinaire, que, dans certains romans du jeune auteur, il y avait l'étoffe de quelques beaux drames. Uu jour donc, il va trouver Paul Foucher, qu'il sait lié très-intimement avec Élie Berthet, le priant d'engager celui-ci à donner une pièce à la Porte Saint-Martin

Pourquoi, par exemple, dit Harel, ne pas mettre en scène le *Pacte de Famine?*

— J'y pensais comme vous, répondit le beau-frère de Victor Hugo.

Berthet lui-même avait la conviction que son œuvre possédait tous les éléments d'une pièce émouvante ; on n'eut donc aucune peine à le décider. Le *Pacte de Famine* obtint cent représentations successives. Une autre pièce, écrite en collaboration avec Saintine, et qui a pour titre les *Garçons de recette,* fut accueillie avec la même faveur. On se demande pourquoi le bagage dramatique

de notre écrivain se borne à ces deux œuvres, si bien reçues de la foule. Berthet répond à cela qu'il est ensorcelé, véritablement ensorcelé, au propre et non au figuré. Il est superbe lorsqu'il vous raconte de l'air le plus convaincu cette histoire de *Jettatura*.

Un homme au teint basané, à l'œil noir et profond, se présente chez lui. C'était un compositeur de musique, Napolitain d'origine.

— Monsieur, dit-il, en fixant sur Élie son regard étrange, vous me trouvez audacieux peut-être de m'introduire chez vous de la sorte; mais on m'a fait l'éloge de votre caractère et de votre bienveillance. Je me nomme C....; je termine en ce moment la partition d'un opéra, et j'ose croire que vous ne me refuserez pas de m'écrire un libretto, bien que je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous. Mais je puis me recommander de plusieurs de vos amis, MM. Théophile Gautier et Gérard de Nerval.

— Je ferai tout pour vous être agréable, répond Berthet. Seulement, je dois vous prévenir que ce seront mes débuts de poésie lyrique. Pour la première fois je vais m'essayer dans ce genre. Enfin, je prendrai, s'il le faut, un collaborateur.

— Monsieur, je vous rends mille grâces! dit l'Italien.

Il salua son auteur avec la plus exquise politesse et sortit. Le lendemain, Berthet rencontre, dans l'avenue de Marigny, Gérard et Gauthier.

— A propos, dit-il, j'ai reçu la visite d'un de vos amis, un musicien qui cherchait un poème. Il se nomme C....

— Miséricorde ! s'écrie Théophile, tu es un homme enterré !

— Pourquoi cela ?

— Tu ne feras plus jamais rien au théâtre.

— Ah! ça, perdez-vous l'esprit l'un et l'autre? dit Berthet, voyant que Théophile était sous l'empire d'une sorte d'épouvante, et que Gérard, au nom de l'Italien, devenait d'une pâleur extrême. Explique-toi, de grâce; que veux-tu dire? ajoute-t-il en s'adressant à Gautier.

— Je veux dire que cet homme-là est un *jettator*.

— Hein? fit Berthet, pâlissant à son tour, car il est très-superstitieux de sa nature.

— Oui, mon cher, il a le mauvais œil, continua Théophile en baissant la voix : l'année dernière, Gérard se croise avec lui dans la rue; l'Italien le regarde de son œil sombre, et, le même soir, Gérard était fou.

Berthet sentit un frisson de terreur courir dans ses veines.

— Moi qui te parle, reprit Gautier, je me trouve quinze jours plus tard au Vaudeville à côté de cet homme, et, à minuit, en rentrant chez moi, je fais dans l'escalier une chute à me rompre le cou. Cette chute m'a tenu au lit pendant six semaines.

Nous l'avons dit, Berthet raconte lui-même cette histoire le plus sérieusement du monde.

— A dater de ce jour, vous dit-il, une étrange fatalité s'est appesantie sur mes œuvres dramatiques. Pas une n'est arrivée à bonne fin, tantôt par une circonstance, tantôt par une autre. Ici le théâtre brûlait, là le directeur faisait faillite. Ma foi, j'ai renoncé à écrire pour la scène, afin de ne pas multiplier les catastrophes. Toutes les administrations y auraient passé!

Sous aucun prétexte, Elie Berthet ne commence une nouvelle un vendredi. Jamais il ne concluera, le treize du mois, un marché avec son libraire, et nous l'avons vu se

signer à table devant trente convives, — lui, un rédacteur du *Siècle!* — pour une salière renversée.

Puisque nous citons ses principaux ouvrages, il ne faut pas oublier ceux qui vont suivre : la *Malédiction de Paris,* — la *Falaise sainte,* — *Honorine,* — la *Fille des Pyrénées,* — la *Roche tremblante,* — le *Roi des Ménétriers,* — le *Nid de Cigognes,* — l'*Etang de Précigny,* — *Paul Duvert,* — le *Château d'Auvergne,* — une *Maison de Paris,* — le *Château de Montbrun,* — la *Fille du Cabanier,* — la *Ferme de l'Oseraie,* — la *Belle Drapière,* — le *Chevalier de Clermont,* — le *Braconnier,* — la *Mine d'or,* — *Richard le fauconnier,* — *Justin et l'Audore,* — les *Catacombes de Paris,* — le *Gentilhomme verrier,* — l'*Oiseau du désert,* etc., toutes compositions de longue haleine, en plusieurs volumes.

On accuse Elie Berthet de manquer de style. Mieux vaudrait dire qu'il a été jeté forcément, comme beaucoup d'autres, dans cette littérature à bâtons rompus que le journalisme, depuis vingt ans, met à l'ordre du jour, et qu'il paie au rabais en ne laissant jamais à l'écrivain le temps de corriger et de revoir son œuvre. Tous les jeunes auteurs qui ont voulu, dans ce siècle, lutter contre la fabrique de romans du sieur Alexandre Dumas *seul,* ont dû produire et produire sans cesse, quand ils étaient assez heureux pour trouver un débouché, sous peine d'être engloutis sous l'avalanche éternelle des collaborations anonymes. Rivée à cette chaîne de forçat, la muse gémissante changeait parfois ses pleurs en sourires et profitait pour déployer ses ailes des rares occasions qui lui étaient offertes. Voici, dans la *Malédiction de Paris,* un passage que nous plaçons sous les yeux du lecteur. On verra qu'il y avait chez Elie Berthet, non-seulement

l'étoffe d'un homme de style, mais aussi l'étoffe d'un poète. L'auteur, dans ce passage, fait parler la Seine.

« Je suis le roi des fleuves. Je me suis couché comme un géant fatigué dans ce pays de France, et il y a cent lieues de mes pieds à ma tête. L'Yonne et l'Aube sont mes jambes, que je tiens écartées comme un homme endormi; la Marne vient se pendre à ma ceinture et me forme une flottante écharpe d'or; l'Oise et l'Eure sont les deux bras que j'étends pour embrasser de riches provinces, et ma tête fauve se baigne dans les flots de l'Océan.

« Seigneur, Seigneur, ne m'avez-vous donné tant de grandeur que pour me faire l'esclave de l'homme ?

« Paris a resserré ma taille majestueuse dans un dur corset de pierre; ses quais se rapprochent toujours, semblables aux mâchoires d'un étau. Malgré mes gémissements et ma colère, je vais être bientôt aussi mince que le ruisseau des champs. Ses lourdes barques glissent sur ma poitrine et m'étouffent de leur poids; ses machines rapides déchirent ma peau basanée. Il me torture nuit et jour comme un enfant vicieux qui enfonce ses ongles dans le sein de sa nourrice.

« Oh! qui me délivrera de Paris, cet ulcère de mes flancs !

« Ses ponts entrent dans ma chair avec leurs dents de granit et me cachent l'air et le jour. Il faudra bientôt que je coule dans un sombre souterrain comme mon frère le Rhône, à la course impétueuse. N'est-ce pas à moi, miroir du monde, de réfléchir la campagne, le firmament, le soleil? Ne dois-je pas abandonner librement au vent qui passe mes vagues blondes et ma chevelure de roseaux?

« Et mes eaux, Seigneur, ces eaux que vous m'avez données si larges et si belles, les hommes me les dé-

robent chaque jour comme des voleurs de grands chemins. Elles disparaissent dans des gouffres secrets, où une force irrésistible les attire; elles se portent à travers la ville en suivant d'innombrables canaux souterrains; puis elles tombent et reviennent à moi fétides, noires, chargées d'immondices. C'est dans mes profondeurs que les malheureux cherchent un refuge contre leur désespoir, et il faut les porter à l'Océan défigurés par la corruption et les membres tordus.

« Quand l'émeute gronde dans les carrefours, mes flots sont rouges de sang et je marche à la mer avec une charge de morts.

« La nuit, quand je sommeille sur ma couche de sable et quand mon humide haleine de brouillards s'élève autour de moi comme un nuage, quelque objet lourd tombe soudain dans mon onde silencieuse.

« Tantôt c'est une jeune fille fraîche et rose, tantôt un beau jeune homme à la mise élégante, tantôt un père de famille aux vêtements délabrés, à la face pâle et maigrie par la faim.

« Mais que m'importe à moi? Pauvre ouvrier, jeune fille séduite, ou amoureux désespéré, ne sont-ce pas toujours des cadavres infects qui empoisonnent mes ondes?

« Paris! Paris! que me font tes obélisques et tes statues équestres qui m'insultent du haut de leur piédestal? Que me font tes édifices, grands comme des montagnes, qui semblent me braver à mon passage? Que me font tes lumières qui glissent, le soir, sur ma rive, semblables à des comètes errantes? Que me fait ton murmure immense, qui ne saurait égaler le bruit de ma voix dans mes heures de colère?

« J'existais avant toi, ville orgueilleuse!

« Tu n'étais qu'un amas de boue et de marécages, un groupe d'îlots rétrécis que j'avais formés de mon limon, quand j'étais, moi, depuis des siècles, la *Sequana* majestueuse, le beau fleuve vierge, roulant dans mes eaux des forêts entières.

« Je suis un ennemi digne de toi, Paris; je ronge tes pierres et j'arrache à tes môles leurs anneaux de bronze; j'emporte tes constructions trop hardies, tes grands bateaux de chêne, et je les brise en me jouant.

« Paris, un jour viendra peut-être où je te ferai éclater toi-même comme une ceinture trop étroite, où mes flots, qui lavent depuis si longtemps tes pieds impurs, te prendront par le corps pour t'emporter dans l'Océan!

« A ce jour fatal, je frapperai à ta porte et j'escaladerai ta muraille; je mugirai contre les sculptures les plus élevées de tes clochers; j'entrerai en maître dans tes palais et dans tes temples. J'aurai ta coupe d'or et la goutte de vin qui y sera restée de l'orgie de la veille; j'aurai tes statues d'airain et leur voile de marbre; tes diamants et tes perles se mêleront à mon gravier; ton sceptre sera broyé entre les débris de tes somptueux hôtels. Je te balayerai honteusement des îles que tu m'as volées, et je ferai naître à ta place des joncs et des iris.

« Et jusqu'à ce que ce jour vienne, Paris, je ne cesserai de te maudire dans le clapotement de mes flots et le frémissement de mes rives. Je ne réfléchirai qu'à regret les ormeaux poudreux de tes promenades, les pointes élancées de tes tours. Je saisirai traîtreusement tes baigneurs à la jambe et je les entraînerai dans mes abîmes, pour les étouffer en silence. Mes vagues te heurteront sans relâche, comme un ennemi qui menace sourdement, en attendant l'heure du combat! »

Il nous semble que les pages qui précèdent sont d'un écrivain et d'un penseur. Certains condottieri de la presse, race aussi absurde que méchante, ont appelé Élie Berthet le Bouchardy du feuilleton. Ne serait-il pas temps qu'on fît justice des eunuques littéraires, qui ne tiennent compte ni de la patience, ni du travail, ni des difficultés vaincues? Soyez aristarques, si vous ne pouvez pas être autre chose ; mais ne vous vengez pas de votre impuissance sur ceux qui, par leurs louables et constants efforts, ont droit à votre respect ! Pour estimer la science qui perce à chaque ligne dans les œuvres de l'écrivain dont nous faisons l'histoire, il faut la posséder soi-même, et l'on est mal venu de jeter le dénigrement sur ce que l'on est incapable d'apprécier.

D'autres ont voulu opposer le talent d'Élie Berthet au talent d'Eugène Sue et à celui de Paul Féval. Rien n'est plus injuste. Il n'existe pas la moindre analogie entre ces romanciers. Un abîme les sépare. La nature de leur esprit, leurs tendances, leur manière d'envisager les hommes et les choses, leur style même, ne se ressemblent pas plus que leurs personnes.

Élie Berthet, qui peut montrer aujourd'hui quatre-vingts volumes, a le travail difficile. Chez lui l'invention n'est pas le résultat spontané d'une brillante disposition de l'esprit, mais le produit laborieux d'un enfantement pénible. Il écrit ordinairement sur ses genoux, assis sur un siége très-bas, et entouré d'un rempart de livres. Quand il habitait à la Celle-Saint-Cloud une petite maison, précédemment occupée par Jules Sandeau, il composait ses livres dans un grenier à foin, couché sur un hamac qu'y avait oublié l'auteur de *Marianne*.

Ce romancier, qui a décrit tant de régions, n'a presque pas fait de voyages. Sa seule équipée de ce genre est une excursion de touriste au Puy-de-Dôme, avec un ami.

Cheminant tous deux en naturalistes déterminés, le sac sur le dos, le carton sous le bras, la boîte traditionnelle au flanc, ils gravissaient des sentiers ardus, creusés dans un terrain volcanique où l'on ne trouve pas une goutte d'eau. Les deux herboriseurs ne tardèrent pas à subir le supplice de la soif. Berthet descendit dans le cratère éteint d'un volcan, guidé par l'espoir d'y trouver un peu d'eau de pluie; mais ce sol crevassé avait tout bu. Que devenir? Leur gosier était littéralement en feu, et déjà la fièvre faisait battre leurs artères, quand ils aperçurent à quelque distance, sur la croupe d'une colline, un petit pâtre conduisant un troupeau.

— Hé, petit! crièrent-ils en patois d'Auvergne, tu vas traire une de tes chèvres, et nous donner du lait.

— Nenni dà, répondit l'enfant.

— Pourquoi? Nous te payerons bien. Voici dix sous.

Le jeune pâtre secoua la tête.

— Vous êtes des sorciers, leur dit-il, et vous donneriez du mal à mes chèvres.

— Il faut respecter les convictions de cet enfant, dit Berthet avec un soupir, se rappelant son Italien.

D'ailleurs, le petit pâtre sifflait deux énormes bouledogues, formidables compagnons, avec lesquels il eût été dangereux d'essayer une lutte. Nos touristes rentrèrent à Clermont presque morts de soif. Cette aventure dégoûta le romancier des expéditions lointaines. Aujourd'hui, dans ses promenades de naturaliste ou de chasseur, il ne dépasse guère le département de Seine-et-Oise.

Élie Berthet s'est marié, en 1840, avec une jeune per-

sonne, allemande de nation, qui lui a donné deux fils. L'aîné manifeste des dispositions extraordinaires pour les sciences exactes. A onze ans, il faisait de la géométrie descriptive entre deux parties de barres. Il est aujourd'hui à l'Ecole polytechnique.

Par cé bon temps de coq-à-l'âne et de calembours (soit dit sans flatter l'esprit de notre époque) on devait nécessairement jouer sur le nom de notre romancier.

— C'est bien dommage, disait Méry, après 1848, que Berthet, le bras droit du *Siècle,* ne soit pas nommé commissaire du gouvernement en Limousin, son pays natal, comme Altaroche vient de l'être en Auvergne.

— Et pourquoi cela? lui demanda-t-on.

— Dame! il aurait économisé beaucoup de temps à la République, attendu qu'en rédigeant les proclamations, sa signature aurait fait double emploi :

Fraternité, Égalité

Élie Berthet.

Une variante du même calembour se trouve consignée au *Moniteur*. A l'une des séances de la Chambre, un représentant du peuple, ayant entamé l'exorde d'une harangue politique par ces mots : « Les libertés du siècle..., « un interrupteur goguenard de la droite s'écria :

— Que vient faire ici l'Elie Berthet du *Siècle?*

L'auteur de la *Mine d'or,* ainsi que nous l'avons dit plus haut, mène une existence fort retirée. Toujours on le voit en excellents termes avec les écrivains ses confrères, mais sans cultiver avec eux des relations intimes. A l'époque où il était secrétaire de Desnoyers, il voyait souvent Balzac. Celui-ci semblait le remarquer à peine et ne

lui adressait jamais la parole. Un jour, Elie rencontre dans la rue l'illustre père d'*Eugénie Grandet*. Balzac venait de porter de la copie chez l'imprimeur. Il était fort mécontent de n'avoir pas trouvé là Desnoyers, qui seul pouvait lui ouvrir les portes de la caisse. Apercevant son jeune secrétaire, il vint à lui, le chapeau sur la tête, et, lui touchant l'épaule de l'index :

— Ah ! fit-il, vous direz à Desnoyers que j'ai remis la copie au journal.

Puis il tourna les talons et disparut. Berthet s'acquitta le soir même de la commission. Desnoyers lui répondit :

— Je ne l'oublierai pas, il me l'a déjà fait dire par trois personnes.

A quelques jours de là, Berthet rencontre Balzac précisément à la même place. Gardant son chapeau sur la tête, il va droit à l'auteur du *Lys dans la vallée*, et reproduisant avec scrupule sa pantomime :

— Ah ! fit-il, en lui touchant l'épaule de l'index, vous le lui aviez déjà fait dire par trois personnes !

Balzac resta tout ahuri de cette leçon de politesse.

Simple dans ses goûts, Elie Berthet loge au faubourg Saint-Germain, dans un appartement modeste. Rien ne distingue son salon du salon d'un bourgeois, si ce n'est quelques toiles précieuses, un Garafalo splendide, trois Decaisne, deux Marilhat, et de beaux émaux de Limoges, comme on n'en voit guère qu'au Louvre ou au musée de Cluny. Le docteur Félix Thibert, son ami, lui a fait présent d'un superbe bas-relief en cire, dans le goût des *rustiques figurines* de Bernard de Palissy.

Elevé chrétiennement par sa famille, Elie Berthet conserve le sens religieux, dans une société de journalistes, auxquels il est impossible d'accorder le même éloge. Sur

ce tortueux chemin de la vie, où tant de voyageurs s'égarent, manquent à leur mission et se prostituent à la fortune, il est beau de rencontrer des âmes honnêtes que rien ne fait dévier de la droite ligne. Notre héros est de ce nombre. C'est l'homme probe, intègre, esclave de son devoir, ennemi de l'intrigue, étranger à toute coterie et ne sachant pas le premier mot du vocabulaire des courtisans. Nature bonne, intelligente, serviable, il gagne par la douceur de ses mœurs et par la loyauté de son caractère les sympathies de ceux qui l'approchent. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1863.

BLANC (LOUIS)

Franchement, il nous faut du courage pour suspendre dans notre galerie des visages grimaçants, que les passions politiques nous accusent de défigurer encore. Nous ne refusons pas, dans l'occasion, de rendre justice aux héros de la démocratie; mais en faisant l'éloge de leurs qualités privées et de leur valeur intellectuelle, devons-nous marchander la vérité à leur étrange histoire? Ne faut-il pas montrer que l'orgueil est au fond de leurs doctrines et surnage au-dessus de leurs sophismes? Nous retrouvons ce vice superbe de l'esprit, en étudiant l'individualité du citoyen Louis Blanc. On se rappelle l'attitude de ce pygmée montagnard à la tribune de l'Assemblée nationale. Juché sur un escabeau, la main gauche sur la poitrine, et gesticulant de la droite avec une emphatique monotonie, le microscopique orateur semblait menacer le ciel de son poing d'enfant. Son visage, empreint d'une morgue hautaine, donnait à ses paroles sonores et creuses une espèce de commentaire plein d'outre-

cuidance. Il y avait un dédain visible dans la manière dont il tenait tête à ses accusateurs. Sans doute il les plaignait, au fond de l'âme, du stupide aveuglement qui les empêchait de reconnaître son infaillibilité de penseur et de prophète. Louis Blanc se croyait l'incarnation de la République sociale et le Messie de l'avenir. Sans cesse on l'a vu poser en demi-dieu, s'étonnant de ne pas recueillir les hommages de la France entière et de ne pas trouver les peuples disposés, d'un bout du globe à l'autre, à lui dresser des autels.

Nous avons relu son fameux ouvrage de l'*Organisation du Travail*. Hélas! est-il bien possible qu'on ait pris jadis au sérieux un tel livre?

Feuilletant chaque page l'une après l'autre, avec une stupeur croissante, nous nous demandions par quelle aberration de l'esprit ces conceptions monstrueuses, qui dépassent toutes les bornes de l'absurde, ont pu rencontrer des admirateurs et des soutiens dans les dernières années du règne de la branche cadette. Auprès de l'atelier social de M. Louis Blanc, la *Cité du soleil* de Campanella, et l'*Icarie* de Cabet sont des chefs-d'œuvre de bon sens, des merveilles de logique, et semblent des Éden de félicité presque réalisables.

Il se trouva néanmoins des plumes assez menteuses ou assez folles pour exalter Louis Blanc et son livre. Une foule niaise crut à la sublimité des idées de l'auteur. On porta aux nues sa compassion pour les souffrances et pour les larmes. La nation tout entière avait perdu l'esprit en 1840. Elle le fit bien voir huit ans après.

Jean-Joseph-Louis Blanc naquit à Madrid [1], où résidait

1. Le 28 octobre 1812.

son père, inspecteur général des finances sous le roi Joseph. Sa mère, Corse de naissance, l'éleva jusqu'à l'âge de sept ans dans son île natale. Elle était sœur du comte Pozzo di Borgo, cet ennemi personnel de Napoléon Ier, qui s'attacha au service diplomatique de la Russie, et devint le ministre et le confident de l'empereur Alexandre. Pozzo di Borgo, sur la fin de sa vie, tomba dans la démence. Il se figurait sans cesse être l'objet de poursuites, et disait que l'empereur Napoléon avait donné l'ordre de le faire fusiller.

Messieurs les démocrates ont reproché plus d'une fois à Louis Blanc cette parenté comme un crime. Nous lisons dans l'*Ami du Peuple*, de Raspail, du 6 mai 1848 :

« Les commissaires du gouvernement en Corse, MM. Pietri et Vogin, ont donné leur démission, le jour où il a plu à M. Louis Blanc d'envoyer dans le département son oncle (ici Raspail se trompe, ce n'était qu'un cousin, l'oncle était mort) comme commissaire général. Le conseil municipal n'a pas voulu reconnaître M. Pozzo di Borgo. — Louis Blanc, neveu de Pozzo di Borgo ! d'un transfuge, du fléau de la liberté de la Pologne, d'un Corse devenu Russe ! Est-ce que la France serait déjà cosaque ? »

La famille paternelle de l'organisateur du travail était originaire du Rouergue ; son père et son grand-père habitaient Sainte-Afrique. Ils furent emprisonnés sous la Terreur. Pendant cette captivité, un avocat de leurs amis, nommé Monseignat, crut devoir accepter l'offre d'un bandit de grande route, sauvé par lui des galères, et qui proposa, par reconnaissance, de favoriser l'évasion des prisonniers. Sorti tout récemment des cachots et connaissant lui-même les détours de la maison d'arrêt, cet honnête voleur garantissait la réussite de l'entreprise.

Accompagné d'un second ami de la famille, M. Géraldy, père du célèbre artiste, Monseignat conduisit son Fra-Diavolo sous les murs de la prison, qui furent escaladés au moyen d'une échelle de corde. Mais le père de Louis Blanc profita seul de ce secours inattendu. L'aïeul refusa de s'échapper, disant que son arrestation avait été l'effet d'une méprise et que son innocence ne tarderait pas à être reconnue. Dès le lendemain on le transférait à Paris, où le tribunal révolutionnaire l'envoya presque aussitôt à la guillotine, en récompense de sa foi dans la justice républicaine.

Sous la Restauration, le père de Louis Blanc fut inscrit sur la liste des émigrés, auxquels on offrait en partage le fameux milliard. On lui proposa une forêt. Il préféra une pension et deux bourses pour ses fils au collége de Rhodez.

Louis y fit de brillantes études, qui se trouvèrent achevées au moment où éclata la révolution de 1830. Il venait rejoindre son père à Paris, lorsqu'il reçut en chemin la nouvelle du soulèvement du peuple. A son arrivée, la bataille était finie; mais d'énormes barricades s'élevaient encore dans les rues. Par le conseil officieux d'un voisin de diligence, il coupa les boutons de son frac de collégien, estampillés des trois fleurs de lys, et parvint sans encombre, dans cette toilette d'anabaptiste, jusqu'à l'hôtel Coquillière, où il était impatiemment attendu. Il trouva son père dans la consternation. La chute des rois de la branche aînée ruinait l'ex-pensionnaire de la liste civile et l'empêchait de guider fructueusement les pas de son fils, à ses débuts dans la vie agissante et dans le choix d'une carrière. Pour échapper au besoin, le jeune homme fut obligé de se mettre en quête d'un emploi quelconque. Il atteignait à cette époque sa dix-huitième année, et

semblait n'avoir pas fait sa première communion. Un de ses parents, M. Ferri-Pisani, ex-conseiller d'État et gendre du maréchal Jourdan, le prit sous sa protection spéciale.

— Te sens-tu des inclinations pour la carrière diplomatique? lui demanda-t-il.

— J'accepte d'avance toutes les carrières où l'on obtient de l'avancement par le travail, répondit notre logicien de Rhodez.

— Alors il faut te recommander du nom de Pozzo di Borgo, ton oncle. Viens avec moi à l'hôtel Talleyrand.

Sans plus de retard, il le mène rue Saint-Florentin, et le présente à madame la duchesse de Dino, la nièce et l'Egérie du vieux diplomate. C'était une jeune femme très-forte du cerveau, mais dont la puissance intellectuelle se cachait sous des mœurs folâtres. Il était rare que son premier mouvement ne fût pas pour la moquerie, et, quand on lui adressait des reproches à cet égard, elle ne manquait jamais de répondre :

— Tant pis pour ceux qui ont le caractère bossu!

Apercevant le petit bonhomme aux yeux noirs et aux joues roses que lui présentait M. Ferri-Pisani, la duchesse éclata de rire.

— Eh! mais il paraît que vous êtes ambitieux, don Chérubin! s'écria-t-elle en effleurant de son éventail le menton de Louis. Avant de faire votre noviciat dans les ambassades, attendez au moins que vous ayez toutes vos dents!

Chérubin fit la grimace, et ce mot de madame de Dino décida de son sort. Blessé par cette raillerie bien innocente d'une jeune femme qui, après tout, ne devinait pas sous ses traits de *baby* sa virilité précoce, il répliqua, nous ne savons par quelle orgueilleuse réponse, et brûla

nettement la politesse à sa protectrice. Il sortit de l'hôtel, la rougeur au front et la rage dans l'âme.

— Je ferai mon chemin moi-même ! dit-il à M. Ferri-Pisani.

En attendant, il ne crut pas devoir refuser une petite pension que le gendre du maréchal proposa de lui servir. Aidé par ce secours pécuniaire, il continua ses recherches d'emploi avec une infatigable persistance, et réussit à donner quelques leçons de mathématiques. Louis Blanc lui-même a dit plus tard que, le jour où il s'était vu à la veille de n'avoir ni pain ni travail, malgré son désir de trouver l'un et l'autre, il avait renouvelé contre la société actuelle le serment d'Annibal contre Rome, c'est-à-dire un serment d'extermination. Quelle noble et charmante nature !

Au lieu d'écouter la voix de l'orgueil, ce conseiller maudit, savez-vous quel était votre devoir, illustre démocrate?

Sans parler de la résignation chrétienne, que vous n'acceptez sous aucun prétexte, et raisonnant au point de vue philosophique pur et simple, nous vous dirons qu'il fallait acquérir par des études sérieuses le sentiment vrai des hommes et des choses, afin d'apprendre à supporter l'épreuve et à gagner le but par le chemin de la patience. Les annales de la vie humaine n'auraient point à enregistrer la déplorable utopie qu'enfantèrent vos rancunes contre le destin.

En 1831, Louis Blanc entra chez M. Pallot, avoué à la Cour royale, avec le titre de troisième ou de quatrième clerc. A cette époque, il fit la connaissance de M. de Flaugergues, ancien président de la Chambre des députés. Ce M. de Flaugergues était un homme d'un esprit éminent. A la suite de quelques causeries intimes, il pénétra les hautes facultés intellectuelles du jeune homme et lui en-

seigna la politique, absolument comme il eût fait d'une science. Le libéralisme de M. de Flaugergues n'allait pas plus loin que Benjamin Constant. Qu'aurait-il pensé des progrès de son élève, s'il avait pu assister aux séances du Luxembourg?

Cependant notre quatrième clerc s'ennuyait beaucoup chez son avoué. Le hasard voulut qu'il retrouvât à Paris la famille Géraldy, autrefois intimement liée avec la sienne. Il reçut là gracieux accueil, fréquenta le salon de ses nouveaux amis, et y rencontra, un soir, M. Corne de Brillemont, frère d'un ancien procureur-général sous la République. Ce personnage avait mission de chercher un précepteur pour le fils d'un célèbre fabricant de machines, M. Hallette, d'Arras. Il offrit la place à Louis Blanc. Pour le jeune clerc, cet emploi devenait une fortune, et, sans plus de retard, il partit pour Arras, où il resta dix-huit mois.

Ce fut dans cette ville que notre démocrate imberbe débuta comme publiciste et comme poète, — car il a cette touchante analogie avec M. Robespierre, que la culture de la rime fut une de ses passions. Louis Blanc composa un poëme sur *Mirabeau* et un autre sur l'*Hôtel des Invalides*. Ces deux poëmes, soumis au jugement des académiciens d'Arras, furent couronnés, ainsi qu'un *Éloge de Manuel*, en prose. Or, cinquante ans auparavant, la même académie décernait des palmes à ce madrigal du *sensible* Maximilien :

Crois-moi, jeune et belle Ophélie,
Quoi qu'en dise le monde, et malgré ton miroir,
Contente d'être belle et de n'en rien savoir,
Garde toujours ta modestie.
Sur le pouvoir de tes appas
Demeure toujours alarmée;
Tu n'en seras que mieux aimée
Si tu crains de ne l'être pas.

Est-ce bien toi, tigre candide, qui a rimé cette strophe incroyable? Comment la Muse rococo qui chantait sous ta plume est-elle devenue la Gorgone sinistre dont le souvenir épouvante encore la France ?

Mais revenons au héros de cette histoire. Jean-Joseph-Louis, encouragé par ses triomphes académiques, publia un certain nombre d'articles dans le *Propagateur du Pas-de-Calais*. Frédéric Degeorge dirigeait avec distinction cette feuille départementale. Surpris de la vigueur et de la sève qui caractérisaient les élucubrations du jeune écrivain, il lui donna le conseil désintéressé d'entrer dans la presse parisienne.

L'éducation du fils de M. Hallette était finie. Rien ne retenait plus à Arras Louis Blanc. Donc, il accepta les lettres de recommandation que lui offrait Degeorge, et regagna Paris à la fin de 1834.

Son ex-patron l'adressait principalement à Conseil, collaborateur d'Armand Carrel, au *National*. Mais, à l'exemple de tous ses confrères du journalisme, Conseil était partout et n'était nulle part. Il renouvelait, de nos jours, l'histoire de Protée ; jamais homme ne se montra plus insaisissable. A cette époque, le *National* avait ses bureaux dans l'ancien hôtel Colbert, rue du Croissant. Un jour, après une dixième tentative, aussi infructueuse que les précédentes, Jean-Joseph-Louis lève les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de l'inutilité de ses efforts, et voit au-dessus d'une porte cette inscription en grosses lettres :

LE BON SENS.

C'était encore une feuille démocratique ; et, comme il avait deux articles en poche, il se décide à en offrir un, à

tout hasard, à ce journal. Il monte résolûment dans les bureaux et demande le rédacteur en chef.

— Vous trouverez son cabinet au fond du couloir, lui répondent les commis, en lui indiquant un passage obscur.

Louis traverse le corridor. Mais, au moment de pénétrer dans le sanctuaire de la rédaction, il se sent pris d'une fausse honte.

— Que vais-je dire, pensa-t-il, et de qui me recommander? Mon air d'extrême jeunesse fera croire nécessairement que ces articles ne sont pas de moi.

La peur d'être mal accueilli l'emporte sur sa résolution. Il rebrousse chemin, et dans son trouble il descend quelques marches de l'escalier particulier de l'imprimerie. Tout à coup une voix l'interpelle.

— Où allez-vous, lui crie-t-on, et que cherchez-vous?

Nécessairement il fallait justifier sa présence dans un lieu interdit au public, sous peine de passer pour ce qu'il n'était pas, — en ce bon temps où les limiers de la rue de Jérusalem se glissaient partout, afin de surveiller les démocrates.

— Je cherche le bureau de rédaction, murmure Louis d'un ton peu rassuré.

— Suivez-moi, je vais vous y conduire, reprend son interlocuteur, ouvrier typographe, qui ne tarde pas à lui ouvrir la porte de la pièce où se trouvaient Rodde et Cauchois-Lemaire, principaux rédacteurs du *Bon Sens*.

Rodde salue le jeune homme d'un air affable, prend lecture de son article et en fait l'éloge. Mais Cauchois-Lemaire qui rêvait, tout éveillé, d'agents de police et de mouchards, se tint beaucoup plus sur la réserve, et la glace ne se fondit que le jour où un deuxième et un troisième article lui eurent prouvé qu'on n'introduisait

pas dans la place un traître, mais un intelligent collaborateur.

Louis Blanc, huit jours après, est attaché à la rédaction, aux honoraires de douze cents francs; la semaine d'ensuite, ces honoraires sont élevés à mille écus, puis à quatre mille francs, et bientôt la retraite de Cauchois-Lemaire le porte d'emblée à la direction du journal. Il reste seul avec Rodde, en qualité de rédacteur en chef adjoint. Vers le milieu de 1835, il publie dans la *Revue républicaine* plusieurs travaux, entre autres un article intitulé : *De la vertu considérée comme moyen de gouvernement*. Il imprime, à quelque temps de là, une appréciation de *Mirabeau,* renouvelée de son ancien article d'Arras; puis il contribue à la rédaction de la *Nouvelle Minerve,* et donne au *National,* à propos d'un livre de M. Claudon, qui avait pour titre: *le Baron d'Holbach,* une critique du dix-huitième siècle, dans laquelle il attaque l'insuffisance des réformes politiques et sociales prêchées par Voltaire.

« Voltaire, dit-il, a amené 1789, révolution politique; Rousseau 1793, révolution sociale; » — et il met Rousseau bien au-dessus de Voltaire.

Cet article n'était pas dans les idées du journal qui l'imprimait. Carrel se flattait d'être voltairien pur. Toutefois, il ne s'opposa point à l'insertion. Il fit même assez bon accueil à Louis Blanc, pour mieux étudier sans doute le caractère du nouveau venu. Le résultat de cette étude fut une antipathie formelle pour son confrère du *Bon Sens*.

A une seconde démarche de Louis, tendant à se faire attacher en pied à la rédaction du principal organe du radicalisme, Carrel répond par un refus très-sec, suivant son habitude.

Sur les entrefaites. Rodde tombe malade et meurt. Les actionnaires du *Bon Sens* veulent enlever à notre héros la rédaction en chef; mais ses collaborateurs protestent contre cette mesure et déclarent qu'ils vont se retirer en masse. Il était cependant le plus jeune d'entre eux. On dut céder devant cette manifestation. Quelque temps après, une autre querelle beaucoup plus violente surgit entre les actionnaires et les rédacteurs, au sujet des chemins de fer, dont Louis Blanc soutenait qu'il fallait conserver la propriété à l'Etat. Comme on prétendait lui imposer le sentiment contraire, il donna sa démission. Tous ses collaborateurs le suivirent, et le journal cessa de paraître.

En 1838, Louis Blanc fonda la *Revue du Progrès politique, social et littéraire*. A la suite d'un compte-rendu sur les idées impérialistes du prince Louis-Napoléon Bonaparte, publié dans le numéro du 15 août 1839, compte-rendu plein de violence et qui causa une vive sensation, l'auteur de l'article fut attaqué, un soir, comme il traversait la rue Louis-le-Grand, par un individu, armé d'une canne plombée, qui lui en administra plusieurs coups sur la tête, et prit la fuite. Il le laissa baigné dans son sang.

Jamais on n'a connu le personnage qui s'était rendu coupable de cet attentat, dont les journaux de l'époque voulurent faire tomber la responsabilité sur tout un parti.

L'année suivante, Louis Blanc fit paraître son fameux livre : *De l'Organisation du Travail*. Une saisie du parquet menaça d'abord d'interdire la vente de l'ouvrage; mais la chambre des mises en accusation fit cesser les poursuites.

Voici l'analyse succincte de cette œuvre étrange. Partant de cette donnée, que la misère retient l'intelligence de

l'homme dans la nuit, engendre la douleur, la souffrance, le crime, et fait les esclaves, les voleurs, les assassins, les prostituées, Louis Blanc demande que le travail soit organisé de manière à amener la suppression de la misère. Il enfourche, là-dessus, le dada du paradoxe, pique des deux, et galope ventre à terre dans le champ de l'absurde. « La misère elle-même, dit-il, n'est que le résultat de la concurrence; la concurrence est la guerre dans l'ordre des intérêts. Ce qui manque aux prolétaires pour s'affranchir, ce sont les instruments du travail. La fonction du gouvernement est de les leur fournir, et l'État doit être le banquier des pauvres. » Cela dit, il propose la création d'ateliers sociaux dans les branches les plus importantes de l'industrie nationale, auxquels l'État fournirait les capitaux nécessaires, gratuitement et sans intérêt. L'atelier du citoyen Louis Blanc aurait pour mission de faire une concurrence écrasante aux ateliers de l'industrie privée. De cette manière, la concurrence serait détruite par la concurrence même, et le judicieux écrivain prétendait guérir tous les maux de l'humanité par ce joli remède d'homœopathie sociale.

Vraiment on a de la peine à reproduire de sang-froid d'aussi révoltantes niaiseries.

Sans revenir sur cette prétention folle de tuer la concurrence, qui est l'âme de la production, pour placer violemment toutes les industries sous la tutelle de l'État, le plus vulgaire bon sens prouve sans réplique possible que, même dans l'hypothèse où l'on arriverait à empêcher la concurrence à l'intérieur, entre les ouvriers d'un même atelier et les ateliers d'un même peuple, cela ne servirait absolument à rien, tant que les nations pourraient se faire concurrence entre elles, par le génie mécanique, par les

capitaux et par la main-d'œuvre. Il n'eût pas suffi de métamorphoser la France entière en un couvent industriel, il eût fallu que la règle fût observée sur toute l'étendue du globe.

A ces ateliers sociaux l'utopiste insensé prétendait donner une organisation fantastique. Pour stimuler l'homme au travail, il n'admettait que le point d'honneur comme infaillible et unique mobile. Sur un poteau, planté solennellement aux portes de chaque atelier, il se contentait d'attacher cette inscription :

Tout homme qui ne travaille pas est un voleur.

Et cela devait suffire pour exciter l'émulation fraternelle.

Louis Blanc d'abord avait admis l'égalité des salaires, ce qui était une conception non-seulement ridicule, mais immorale, puisque l'égalité des forces et des intelligences n'existe pas. Plus tard, il revint sur ce point de sa doctrine, trouvant qu'il ne consacrait pas encore assez le dogme de la fraternité républicaine. Il adopta la formule suivante, empruntée à M. Vidal, son confrère en socialisme :

A chacun selon ses forces; à chacun selon ses besoins.

Système admirable, qui excite tous les appétits, mène droit à la débauche universelle, fait disparaître de la société le dévouement et le sacrifice, et inaugure sur la terre le règne d'un sensualisme effréné. Rien alors ne distinguerait plus l'homme de la brute. Avec cette merveilleuse formule, le docteur Véron aurait droit à cinq cent mille francs de rente et Pierre Corneille à la ration du soldat.

Le dernier mot du système de Louis Blanc est le communisme. En effet, supposons que, suivant ses vœux,

l'atelier social absorbe et envahisse toute propriété, tout capital et toute industrie, nécessairement il se confondra sur l'heure avec l'État, et nous tomberons dans la communauté nationale absolue. Nous croyons que l'auteur manque de bonne foi, lorsqu'il proteste de son respect pour l'Arche sainte de la famille. Tout, dans son œuvre, tend à la détruire, car la discorde entre les hommes et la promiscuité des femmes seraient les premiers effets de la vie commune, ainsi que le prouve l'histoire de mille sectaires. Mais c'est prendre trop longtemps au sérieux ce livre sans nom, qui ne doit tomber que sous les atteintes du ridicule et du sarcasme.

Voici comment Henri Heine en parle dans sa *Correspondance de la Gazette d'Augsbourg :*

« Chaque ligne de cet opuscule, dit-il, dénote la plus grande prédilection pour l'autorité absolue, et une profonde aversion pour tout individualisme éminent, aversion qui pourrait bien avoir sa source cachée dans une jalousie contre toute supériorité d'esprit et même de corps. Oui, on dit que le petit bonhomme jalouse même ceux qui sont d'une taille qui dépasse la sienne. Cette disposition hostile contre l'individualisme le distingue d'une manière frappante de quelques-uns de ses confrères politiques, par exemple du spirituel Pyat, et elle a failli provoquer dernièrement une dissidence dans le camp républicain, lorsque Louis Blanc ne voulut pas reconnaître la liberté de la presse, réclamée par ses collègues comme le palladium de la liberté, comme un droit imprescriptible. En effet toute grandeur personnelle répugne à M. Blanc ; il la regarde avec une défiance haineuse, qu'il partage, du reste, avec un autre disciple de Rousseau, feu Maximilien Robespierre. Je crois que cet homoncule

voudrait faire couper chaque tête qui surpasse la mesure prescrite par la loi, bien entendu dans l'intérêt du salut public, de l'égalité universelle et du bonheur social du peuple. M. Louis Blanc est un bizarre composé de Lilliputien et de Spartiate. Dans tous les cas, je lui crois un grand avenir, et il *jouera un rôle, ne fût-ce qu'un rôle éphémère.* »

Arrêtons-nous un instant pour dire à nos lecteurs que ces lignes curieuses furent écrites, par Henri Heine, en 1841. Le poète avait le don de prophétie. Nous continuons.

« Le citoyen Louis Blanc est fait pour être le grand homme des petits, qui sont à même d'en porter un pareil avec facilité sur les épaules, tandis que des hommes d'une stature colossale, je dirais presque des esprits de forte corpulence, seraient pour eux une charge trop lourde. Quoique M. Blanc vise à la rigidité républicaine, il n'en est pas moins entaché de cette vanité puérile qu'on trouve toujours chez les hommes d'une petite taille. Il voudrait briller auprès des femmes, et ces êtres frivoles, ces vicieuses créatures lui rient au nez; il a beau marcher sur les échasses de la phrase, ces dames ne le prennent pas au sérieux et préfèrent au tribun imberbe quelque crétin aux longues moustaches. Ce tribun microscopique donne cependant à sa réputation de grand patriote, à sa popularité, les mêmes petits soins que ses rivaux donnent à leurs moustaches : il la soigne on ne peut plus, il la frotte, la tond, la frise, la dresse et la redresse, et il courtise le moindre bambin de journaliste qui peut faire insérer dans une feuille publique cinq ou six lignes de réclame en sa faveur. Ceux qui veulent lui adresser le plus agréable compliment le comparent à M. Thiers. Or, un républicain

qui ne se pique pas de trop de politesse, comme il sied aux gens à grandes convictions, disait, un jour, grossièrement à Louis Blanc : « — Ne te flatte pas de ressembler à Thiers. Il y a encore une grande différence entre vous deux. Thiers te ressemble, à toi, citoyen, comme une petite pièce de dix sous ressemble à une toute petite pièce de cinq sous. »

Lorsqu'on vint apporter à Louis Blanc ces pages railleuses de la *Gazette d'Augsbourg*, sa face rose devint apoplectique, et il s'écria, de sa voix de marmot furieux, en agitant les poings dans le vide :

— Misérable !

Absolument comme eût fait le roi des Pygmées en recevant une chiquenaude d'Hercule. On rapporta l'histoire à Henri Heine, qui se passa la main sur le cou, et dit en riant :

— Sainte Guillotine, protégez-moi !

La Providence a voulu que ces grands agitateurs, malgré leur talent incontestable, s'exposassent d'eux-mêmes à la moquerie, dont l'aiguillon salutaire, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, ferme chez nous une plaie par une piqûre.

De tous les ouvrages du petit écrivain démocrate, celui qui captiva le plus l'opinion publique fut son *Histoire de dix ans*. On conviendra que, dans ce livre, il se montre plutôt chroniqueur que véritable historien. Le succès fut dû en partie à l'intérêt des détails et en partie aux passions que l'auteur soulève. Exaltée par la presse démocratique tout entière, l'œuvre, fut en outre accueillie avec une certaine indulgence dans les régions légitimistes. Louis Blanc ménageait ce parti, pour l'engager à prêter secours aux républicains et à adresser avec eux dans

l'ombre les catapultes qui devaient renverser l'édifice de juillet. Henri Heine a jugé l'*Histoire de dix ans*. Nous le citerons encore.

« Cette histoire, dit-il, contient une foule d'anecdotes inconnues ou malicieuses. Le livre a un grand intérêt pour une multitude de lecteurs avides de cancans, et les républicains s'en régalent avec délices. La misère et la petitesse de la bourgeoisie régnante, qu'ils veulent renverser, y sont mises à nu de la façon la plus amusante. Mais, pour les légitimistes, ce livre est du véritable caviar [1], car l'auteur, qui les ménage eux-mêmes, bafoue leurs vainqueurs bourgeois et lance de la boue envenimée sur le manteau royal de Louis-Philippe. Il raconte, par exemple, l'anecdote suivante :

« Le 1er août, lorsque Charles X eut nommé le duc d'Orléans lieutenant-général du royaume, Dupin se rendit auprès de ce dernier, à Neuilly, et lui représenta que, pour éviter le soupçon de duplicité, il devait rompre définitivement avec Charles X et lui écrire une lettre dans ce sens. Louis-Philippe donna son approbation au sage conseil de Dupin, et le pria même de rédiger pour lui une pareille lettre. C'est ce que fit Dupin dans les termes les plus acerbes, et Louis-Philippe, sur le point d'apposer son sceau sur la lettre déjà mise sous enveloppe, et, tenant la cire à cacheter sur la flamme de la bougie, se retourna tout à coup vers Dupin, avec ces mots :

« — Dans les cas importants, je consulte toujours ma femme. Je vais d'abord lui lire la lettre, et, si elle l'approuve, nous l'expédierons à l'instant.

1. Allusion assez obscure à la Sainte-Alliance. On peut être légitimiste et ne pas aimer, comme les Russes, les œufs d'esturgeon salés.

« Là-dessus, il quitta la chambre, et, rentrant quelques instants après avec la même lettre, il la cacheta rapidement et l'envoya sans retard à Charles X. Mais l'enveloppe seule était la même, ajoute l'auteur de l'*Histoire de dix ans*. Le prestidigitateur royal avait, avec ses doigts habiles, substitué à la rude lettre de Dupin une épître très humble, dans laquelle, protestant de sa fidélité de sujet, il acceptait sa nomination au titre de lieutenant-général du royaume et adjurait le roi d'abdiquer en faveur de son petit-fils.

« La première question est : Comment la fraude fut-elle découverte ? A cela, M. Louis Blanc a répondu verbalement à un de ses amis :

« — M. Berryer, en se rendant plus tard à Prague auprès de Charles X, lui fit observer très-respectueusement que Sa Majesté s'était un peu trop hâtée avec son abdication. Sur quoi Sa Majesté, pour se justifier, exhiba la lettre que le duc d'Orléans lui avait écrite à cette époque, ajoutant qu'il s'était conformé à son conseil d'autant plus volontiers qu'il avait reconnu en lui le lieutenant-général du royaume.

« C'est donc sur l'autorité de M. Berryer, qui a vu la lettre, que repose toute cette histoire. »

Henri Heine, par ces derniers mots, semble mettre en doute l'exactitude du fait. Il a tort, attendu que l'illustre chef légitimiste n'a jamais réclamé contre le récit de Louis Blanc. Donc, l'anecdote est revêtue d'un cachet suffisant d'authenticité : le témoignage d'un homme aussi honorable que M. Berryer suffit pour établir un point historique.

Voyant son livre réussir avec tant d'éclat, Louis Blanc résolut d'écrire l'*Histoire de la Révolution française*,

ouvrage sur le compte duquel nous reviendrons tout à l'heure. Il travaillait sans relâche, enfermé dans son cabinet, ne prenant qu'une part médiocre aux intrigues du parti. Ses confrères ne l'aimaient pas, et les années qui précédèrent février 1848 s'écoulèrent sans qu'il jouât un rôle bien en vue dans le camp démocratique.

Nous prions ceux qui seraient tentés de nous accuser de partialité de lire sur le compte du héros de cette notice le jugement des républicains eux-mêmes. C'est l'auteur des *Profils révolutionnaires* qui parle.

« Caractère ombrageux et envahissant à la fois, dit-il, Louis Blanc ne put jamais s'introduire dans la rédaction du *National* ou dans la direction de la *Réforme*. Deux hommes lui furent toujours sourdement hostiles, Marrast et Flocon, auxquels il portait ombrage, et qui le lui prouvèrent depuis. Une circonstance, la mort de Godefroy Cavaignac, lui avait déjà donné l'occasion de se venger d'eux, en leur faisant sentir la supériorité de ce héros du parti républicain. Quand Marrast, Flocon, Ledru-Rollin, Joly, Martin (de Strasbourg), Arago, Trélat, se trouvèrent réunis autour de la tombe de Godefroy, Louis Blanc vint à son tour. Ce petit bonhomme composa son visage. Fermant à moitié les yeux, se tirant les deux coins des lèvres, pour que les saccades de sa voix servissent à simuler les larmes et impressionnassent l'auditoire devant son air contristé, il s'écria :

« — Si Godefroy eût été appelé par les circonstances à la tête des affaires de son pays, il eût été capable de les diriger *mieux qu'aucun autre* de ceux que nous connaissons.

« Les illustres assistants, piqués d'une telle sortie, tournèrent la tête vers Louis Blanc. Il les avait écrasés du nom d'incapables, il leur avait porté le plus rude coup

que leur orgueil pût ressentir, il les avait humiliés les uns aux yeux des autres. Jamais ils ne lui pardonnèrent. Se complaisant lui-même dans l'effet de sa pantomime, quand le petit comédien eut prononcé ces paroles, la tristesse s'évanouit de sa figure; ses traits reprirent leur place, sa voix s'éclaircit, et ce manége de son extérieur étudié ne servit qu'à démasquer la jalousie qui ronge les coryphées du parti. »

Durant la campagne des banquets, notre héros ne figura qu'à l'arrière-plan. Rempli de prudence, et ne voulant pas jouer trop à découvert une partie dangereuse, il se tenait à l'écart, épiant l'heure où les marrons, tirés du feu par la patte d'autrui, seraient bons à croquer. Personne, au milieu de la bagarre, ne vit poindre le museau de notre furet démocratique. On ne l'aperçut que juste au moment où l'absence du danger laissait à l'ambition toute faculté d'agir, et ceci nous rappelle une piquante anecdocte.

C'était dans l'après-midi du 24 février. Nous habitions alors du côté de la barrière de l'Étoile. Marc Fournier, notre collaborateur et notre ami, avait une petite villa dans notre voisinage. Il n'a pas oublié les détails qui vont suivre.

On entendait le fràcas de la fusillade, que le vent d'Est nous apportait directement. Soudain elle cessa. Qu'était-il arrivé? L'ordre se rétablissait-il, où l'émeute triomphait-elle? Nous nous chargeâmes d'aller aux informations, et nous descendîmes l'avenue des Champs-Élysées. Bientôt le spectacle du pillage des Tuileries nous montra de quel côté se prononçait la victoire. En remontant, le cœur affligé de cette scène de vandalisme, nous rencontrâmes une dame vêtue de noir, qui vint à nous avec une vivacité singulière, et nous dit :

— Vous avez des nouvelles, Monsieur ?

— Oui, Madame ; on fait le sac du château, et la République est proclamée.

— Ah ! vraiment ? s'écria-t-elle avec une joie visible. Est-ce que, par hasard, vous auriez entendu parler de M. Louis Blanc ?

— Non, Madame.

— Je suis très-inquiète. C'est mon beau-frère.

— Vous craignez qu'il n'ait reçu quelque blessure dans la lutte ?

— Oh ! non, son affaire à lui n'est pas de se battre. Mais, si la République est proclamée, il doit être du gouvernement, et nous ne savons rien encore.

Le dialogue n'alla pas plus loin. La dame descendit l'avenue pour interroger des personnes mieux instruites, et nous remontâmes vers l'Étoile. Voilà notre anecdote. Nous la livrons sans commentaires ; elle n'en a pas besoin.

Lorsque le Gouvernement provisoire, qui s'était nommé lui-même à la Chambre des députés, arriva à l'Hôtel-de-Ville, il y trouva déjà installés, en forme de pouvoir populaire, Louis Blanc, Marrast, Flocon et un quatrième personnage qui s'annonçait comme rédacteur du journal *l'Atelier*. Ils représentaient les diverses nuances de la presse républicaine. Comme le *National* ne désirait qu'une simple modification politique, il s'était efforcé, pendant la lutte, d'établir d'avance un gouvernement de son choix et de sa couleur. Mais il fallut compter avec la *Réforme*, qui admettait la discussion des questions sociales, et Louis Blanc exigea, en outre, l'adjonction de l'ouvrier Martin, dit Albert.

Les élus de la chambre firent la grimace. En vain on tenta de restreindre l'ambition de nos journalistes au

modeste emploi de secrétaires, le Gouvernement provisoire fut débordé. Bientôt il compta quatre membres de plus, et l'éditeur de M. Louis Blanc, l'illustre Pagnerre, reste seul chargé du secrétariat.

Pressés par les démonstrations du peuple en armes, les hommes de l'Hôtel-de-Ville reconnurent, dès le 25 février, le *droit au travail,* première conquête du socialisme, qui agissait et parlait en despote. Aussitôt Louis Blanc demande la création d'un ministère du progrès pour lui-même, celle d'un ministère de la Bienfaisance pour le citoyen Flocon, et d'un ministère des Beaux-Arts pour le citoyen Marrast. M. de Lamartine fait écarter cette proposition ridicule. Garnier-Pagès propose alors de donner au citoyen Louis Blanc la présidence d'une commission, dite *Commission de gouvernement pour les travailleurs,* chargée de préparer la solution du problème social. Martin, dit Albert, est nommé vice-président de cette commission, qui doit siéger au Luxembourg. Sans plus de retard, on décrète l'établissement des ateliers nationaux, mais tout à fait en dehors de l'influence de Louis Blanc, et même dans une pensée hostile à ses théories. On espérait, en stipendiant le désœuvrement des classes ouvrières, les éloigner des discussions socialistes.

Or, par une singulière coïncidence, les ateliers nationaux, organisés par le citoyen Marie, avaient adopté le principe fondamental des doctrines du citoyen Louis Blanc, c'est-à-dire l'égalité absolue des salaires. Notre utopiste resta donc, malgré tout, maître de la situation.

Les conférences du Luxembourg s'ouvrirent solennellement le 1er mars 1848. Il y eut deux sortes de séances, les séances publiques et les séances secrètes. Aux séances

publiques assistaient les ouvriers qui venaient périodiquement recevoir la manne sociale et se nourrir de phrases sonores, à défaut d'aliments plus substantiels. Ils se rassemblaient dans l'enceinte de l'ancienne Chambre des Pairs, sous les lambris du privilége et sur les banquettes de l'aristocratie. Les débats de ces séances paraissaient, le lendemain, dans le *Moniteur*, sténographiés plus ou moins fidèlement. Aux séances secrètes, aux conférences intimes, on ne conviait que les dieux et les demi-dieux de l'Olympe palingénésique, au nombre d'environ vingt-cinq ou trente personnes. C'était le laboratoire caché, où se réunissaient les alchimistes du socialisme. Ils travaillaient en commun au grand œuvre. S'il n'y avait point là de Paracelse, en revanche on y trouvait une foule de Ruggieri. Avant toute discussion, les ouvriers demandèrent qu'on diminuât les heures de travail et qu'on abolît le marchandage. Deux décrets furent rendus coup sur coup pour satisfaire à ces exigences.

Il est inutile de nous étendre sur cette comédie parlementaire qui scandalisa la France et l'Europe, sur ce niais et stérile verbiage qui dura deux mois. M. Louis Blanc n'eut au service de ses théories que des banalités incroyables, que de stupides infatuations.

« — La société actuelle, s'écriait-il, ressemble à Louis XI mourant, lorsqu'il s'étudiait à donner à son visage les trompeuses apparences de la vie. Elle croit vivre encore, cette société qui porte en elle le germe de mille morts, la misère, la prostitution, l'égoïsme, la concurrence! Mais chaque minute qui s'écoule lui enlève une partie de son existence; elle râle, elle s'éteint dans les dernières couvulsions de l'agonie... etc., etc. »

Des mots! des mots! disait Hamlet.

Ces prédications du petit orateur jetèrent la panique dans l'industrie et firent à l'instant même refluer une foule immense dans les ateliers nationaux. L'égalité des salaires, préconisée par le chef des conférences du Luxembourg, blessa les ouvriers, dont le bon sens se refusait à admettre que l'intelligence, le savoir-faire, l'habileté de la main, le courage au travail dussent être comptés pour rien sous le régime de la fraternité. Pressé par la logique populaire, Louis Blanc répondit un jour à ceux qui lui demandaient s'il se contenterait pour lui-même des *quatre francs* qu'il promettait à chacun :

« — Oui, certes!.... Quand tous ne recevront que le prix de la journée égalitaire, je me glorifierai d'être le premier ouvrier de France! »

Nous citons sa réponse textuelle. Il fermait ainsi la bouche à ceux que révoltaient les contradictions de ses doctrines.

En attendant, le premier ouvrier de France s'était choisi, au Luxembourg, l'appartement le plus coquet, celui de la duchesse Decazes, et n'y vivait pas précisément du brouet lacédémonien. Le premier ouvrier de France cultivait le népotisme mieux que personne et faisait nommer son frère, Charles Blanc, à la direction générale des Beaux-Arts. Le premier ouvrier de France recommandait au concierge de sa maison du faubourg Saint-Germain de ne jamais louer à des ouvriers et de n'accueillir que des locataires bourgeois [1].

Plusieurs des théories de Louis Blanc furent soumises à la pierre de touche de la pratique : elles avortèrent d'une façon misérable et honteuse. Le plus célèbre de ces essais

1. Voir le *Lampion* du 11 juin 1848.

d'application fut celui de l'atelier de tailleurs, établi dans les bâtiments vides de la prison pour dettes de Clichy. On sait comment Proudhon qualifia cette première tentative d'atelier social, où les *frères* tailleurs, qui avaient reçu une grande commande de l'Etat, et qui avaient été exonérés des frais de loyer, se permirent de faire des bénéfices sur la main-d'œuvre des *sœurs* culottières, employées à la confection des pantalons. Touchante fraternité socialiste !

Le mal empirait chaque jour, et rien ne pouvait faire tomber des yeux du Tom-Pouce organisateur le bandeau de l'aveuglement et de l'orgueil. Ses idées n'engendraient que la misère et la ruine, et il croyait plus que jamais à l'infaillibilité de ses idées. Pourtant les hommes de son parti lui faisaient une rude guerre. M. de Lamennais, attaquant le communisme du Luxembourg, montra le despotisme et l'esclavage inhérents à ces théories : « Le droit au travail, disait-il, entraîne pour corollaire le devoir du travail. Il supprime la liberté, il décrète la servitude. » Enfin, le 17 mars, Louis Blanc dut reconnaître son impuissance, et le cuisinier Flotte lui dit à l'Hôtel-de-Ville :

— Toi aussi tu es un traître !

Un mois après, l'organisateur du travail n'échappait qu'à grand'peine aux cris de proscription de la milice citoyenne, qui s'obstinait à mêler son nom au mot d'ordre de la journée : « A bas les communistes ! »

Elu à l'Assemblée nationale par les départements de la Seine et de la Corse, Louis Blanc, comme tous les membres du Gouvernement provisoire, vint rendre compte de ses actes à la tribune. Son apologie vaniteuse produisit un effet déplorable. On lui répondit par des récriminations,

par des accusations même. L'orage devenait terrible. Heureusement, un député s'écria :

— Messieurs, est-on coupable lorsqu'on n'a rien fait ?

Le mot sauva l'orgueilleux sophiste, mais en l'écrasant. Il ne devait pas, du reste, échapper à son Waterloo. Porté en triomphe par l'émeute, après l'envahissement de la Chambre, au 15 mai, il proclama le droit du peuple de présenter des pétitions à la barre, et s'écria :

« — Citoyens ! je vous félicite d'avoir reconquis le droit d'apporter vous-mêmes vos pétitions au sein de cette assemblée. Désormais, on ne vous le contestera plus ! »

Le pusillanime président Buchez l'avait chargé de s'interposer vis-à-vis de la foule ; mais il ne lui avait point dit d'aller jusqu'à l'Hôtel-de-Ville, pour voir quelle tournure prenaient les événements. Dès le 1er juin, le procureur-général Portalis demande l'autorisation de poursuivre le héros du Luxembourg.

« — Citoyens ! s'écrie le petit homme, gesticulant et poussant des cris furieux, est-ce que vous allez déjà dresser des listes de proscription ? Eh bien ! si l'on se montre ingrat envers ceux qui ont tout sacrifié, leurs bras, leur fortune, leur existence pour fonder la République, l'histoire est là pour effacer plus tard la calomnie accumulée sur leurs têtes, et l'histoire leur donnera l'immortalité ! »

Des rires olympiens accueillirent ces paroles. L'orateur reprit, en se dressant sur son escabeau :

« — N'oubliez pas que cette main a signé le décret en vertu duquel vous êtes ici ! »

La demande du parquet fut repoussée. Mais, après les événements de juin, la fameuse enquête dont M. Bauchart fut le rapporteur, signala de nouveau Louis Blanc à la vindicte des lois, et, dans la nuit du 25 au 26 août, des

poursuites furent autorisées contre lui et contre le citoyen Caussidière, pour leur participation à l'attentat du 15 mai. Louis Blanc sortit pendant le scrutin de division. Ses amis, Félix Pyat et Duclerc, le conduisirent au chemin de fer du Havre, et il put gagner Londres sans être inquiété.

Depuis seize ans il est sur la terre d'exil. Là comme ailleurs son immense orgueil contribue à lui aliéner de plus en plus chaque jour les sympathies des républicains, qui s'excommunient réciproquement de l'autre côté du détroit et vivent avec moins d'accord que lorsqu'ils étaient en France. Il envoya de Londres des articles à un journal mensuel, intitulé le *Nouveau Monde*, et continua ses attaques contre la société. Ce journal mourut quand survint la loi du cautionnement. L'incorrigible utopiste écrivit ensuite nombre de brochures politiques : *Plus de Girondins, — La République une et indivisible, — Un dîner sur l'herbe,* etc.; puis il fit paraître la suite de son *Histoire de la Révolution française,* dont deux volumes avaient déjà vu le jour, avant 1848. Sous le titre de *Révélations historiques*, il a publié, en 1859, la réfutation quelque peu grossière de l'œuvre de lord Normamby, *Une année de révolution,* — et nous le voyons aujourd'hui rédiger pour le journal le *Temps* une correspondance politique, où on lui permet de développer ses idées malsaines.

Suivant lui, trois grands principes se partagent le monde et l'histoire : *l'autorité, l'individualisme* et *la fraternité*. L'autorité fut établie par la religion du Christ. L'individualisme, inauguré par Luther, développé par les philosophes du XVIIIe siècle, a été introduit dans la vie publique par la révolution de 1789. La fraternité, entrevue par les penseurs de la Montagne (au nombre des susdits

penseurs il place en première ligne ce bon M. Robespierre), est encore dans les lointains de l'idéal ; mais si l'on veut bien revenir à résipiscence et s'incliner devant l'oracle (c'est M. Louis Blanc qui joue le rôle de sibylle), elle ne tardera pas à régner d'un bout du monde à l'autre. La préface de son *Histoire de la Révolution* expose en entier ce consolant système.

Un dernier mot pour épilogue, et laissons parler Proudhon.

« La science économique de Louis Blanc, dit-il, n'est qu'une généralisation absurde de la routine mercantile et propriétaire. Son système de gouvernement n'est qu'une soufflure de la politique de Ferdinand Flocon, qui faisait concurrence à celle d'Armand Marrast, qui la tenait de M. Thiers, qui était un compère de M. Guizot, qui avait étudié sous Royer-Collard, qui... Je n'en finirais pas avec les qui multipliés. Cette filiation scientifique est aussi longue que la généalogie des descendants de David. Par son ultra-gouvernementalisme, Louis Blanc a rendu la révolution sociale odieuse aux paysans et aux bourgeois, et contribué plus que personne aux défaites de la démocratie. »

A la bonne heure, Messieurs. Jugez-vous en famille, exécrez-vous les uns les autres. Voilà ce qui sauvera le monde.

BLANQUI

Vous connaissez, chers lecteurs, la pratique superstitieuse des Lapons, racontée par Regnard. Lorsqu'ils veulent s'embarquer, ils vont trouver un sorcier du pays, afin de lui acheter le vent nécessaire à leur navigation. Mais le rusé magicien a soin de ne le vendre qu'en gros, et il leur donne, à cet effet, un mouchoir noué de plusieurs nœuds différents. Si l'on défait le premier nœud, il s'élève une brise favorable. Pour obtenir un vent plus fort, on ouvre le second nœud. Mais, si l'on dénoue le troisième, à l'instant même éclate une tempête épouvantable, qui remue la mer jusqu'au fond de ses abîmes et engloutit le navire avec ceux qui le montent. Tant pis pour le marin s'il s'enivre à bord et défait par mégarde le nœud terrible !

Or, les Français ressemblent à ces hommes du pôle. Que d'ouragans ne déchaînent-ils pas eux-mêmes, et que de fois ils ont eu la sottise d'acheter du vent aux magiciens

de la politique, charlatans, faux prophètes, conspirateurs, démagogues et terroristes !

Sont-ils guéris aujourd'hui de cette légèreté gauloise, nos chers compatriotes, et ne pécheront-il plus ? Nous ne le croyons pas.

C'est ce qui nous détermine à écrire l'histoire de Blanqui, le plus cynique des démoniaques conjurés pour la perte de la société moderne. Après quinze ans, les échos du club de la rue Bergère frémissent encore. Appliquez l'oreille contre le sol, et vous entendrez le hurlement lointain de la bête fauve qui a soif de sang.

Louis-Auguste Blanqui est né à Nice en 1805. Il est le second fils de Jean-Dominique Blanqui, mort en 1832, député du département des Alpes-Maritimes à la Convention nationale, et proscrit comme Girondin pour avoir signé la fameuse protestation du 6 juin 1793 contre la tyrannie de la Montagne et la journée du 31 mai. Jean-Dominique se déroba par la fuite au décret d'arrestation rendu contre lui et contre soixante-douze de ses collègues. On le réintégra dans son poste de représentant du peuple, le 8 juillet 1795. Il devint ensuite membre du Conseil des Cinq-Cents, dont il cessa de faire partie en 1797. Enfin, sous l'Empire, il remplit les fonctions de sous-préfet dans la petite ville de Puget-Teniers[1].

Le frère de Louis-Auguste, Adolphe Blanqui, économiste et membre de l'Institut, est mort en janvier 1854. Son plus jeune frère est mécanicien.

Madame Blanqui, la mère, lorsqu'elle était de ce monde, partageait le fanatisme politique d'Auguste ; mais, en

1. A la fin de la Terreur, Jean-Dominique Blanqui publia un opuscule intitulé : *Mon agonie de dix mois.*

revanche, le propre fils du héros de cette histoire a les doctrines de son père en horreur profonde et vit en désintelligence complète avec lui.

Louis-Auguste fit ses études au collége d'Avignon. Ses humanités achevées, il entreprit d'instruire les enfants d'un général. Cette position obscure, ce métier de subalterne s'accordaient mal avec ses rêves ambitieux. Ame inquiète et farouche, il n'était pas fait pour l'éducation privée, mission de zèle et d'évangélique patience, où rarement un autre qu'un prêtre est à sa place. Il partit pour Paris avec l'intention d'y faire son droit, tout en remplissant dans un pensionnat renommé, l'institution Massin, les fonctions de répétiteur. Les passions politiques enflammaient alors les écoles et tournaient les cerveaux de vingt ans : on peut dire qu'elles eurent une recrue de premier choix dans ce jeune homme sec, bilieux, porté par sa nature physique même, par son instruction révolutionnaire et par son origine italienne à tous les instincts de la haine, du mécontentement et de la révolte. Il se préoccupait beaucoup plus de la Charbonnerie et de la société *Aide-toi le ciel t'aidera* que des Institutes et du Code civil.

Lors de l'émeute qui eut lieu dans le quartier Saint-Denis, en 1827, il courut se joindre à ceux qui faisaient le sac des boutiques d'armuriers, prit un fusil et tira sur la troupe, derrière une barricade improvisée. Une balle lui traversa le cou. Mais il guérit de sa blessure, et, trois ans plus tard, il coopérait d'une manière active à la bataille de Juillet.

On ne peut pas être tout ensemble un héros d'insurrection et un parfait apprenti jurisconsulte. Les études de droit de Louis-Auguste Blanqui se prolongèrent indéfini-

ment, parce qu'il continuait de suivre avec une farouche persistance les conciliabules des sociétés secrètes. Il n'apparaissait aux cours que pour y fomenter la discorde et y organiser des manifestations scandaleuses. C'est ce dont fait foi un arrêté du conseil académique de décembre 1831, qui le prive de trois inscriptions pour avoir sifflé et outragé M. Barthe dans l'exercice de ses fonctions.

Déjà Blanqui prenait en main la plume de l'écrivain politique. Au mois de juillet de la même année, il fut mis en état d'arrestation, comme rédacteur du *Journal de la société des Amis du Peuple.*

Cette affaire est connue sous le nom de procès des *Treize.* Le jury prononça un verdict d'acquittement. Mais la Cour rendit contre Louis-Auguste une sentence, qui le condamnait à un an de prison et à deux cents francs d'amende, pour délit d'audience. Dans son discours, il avait attaqué violemment ceux qu'il appelait les *hommes du privilége.* « — Qui aurait pu croire, s'écriait-il, que les bourgeois accuseraient les ouvriers d'être la plaie de la société? Les privilégiés vivent grassement des sueurs du peuple. Qu'est-ce que votre Chambre des députés? une machine impitoyable qui broie vingt-cinq millions de paysans et cinq millions d'ouvriers pour en tirer toute la substance, qu'elle transvase dans les veines du privilége! »

A partir de ce moment, Blanqui se livre aux attaques les plus exaltées contre le système gouvernemental. Il est de tous les complots, de toutes les émeutes. On le voit répandre dans la basse classe nombre de pamphlets clandestins et de libelles envenimés. Combattant de l'insurrection d'avril, une chance heureuse le sauve. Il échappe aux poursuites de la police et ne figure dans le procès-

monstre qu'à titre de défenseur choisi par quelques accusés.

La loi sur les associations avait brisé dans les mains du parti démocratique une arme puissante. Mais elle fit naître les sociétés secrètes, formidables machines de guerre, intrigues souterraines, dont la rue de Jérusalem ne tenait pas toujours la trame. Blanqui fonde la *Société des Familles*, avant de périr sur l'échafaud; Pépin le désigne vaguement comme en étant le chef et comme ayant été instruit, à ce titre, de l'odieux attentat du boulevard du Temple. Deux ans plus tard, il est impliqué dans l'affaire de la rue de Lourcine [1]. La justice le condamne à deux ans de prison et à trois mille francs d'amende.

Amnistié en 1837, on lui interdit le séjour de Paris et on lui assigne pour résidence la ville de Pontoise, où il se retire avec sa famille et ses enfants. Cette retraite ne sert qu'à mieux cacher ses formidables projets. Depuis longtemps il est le principal moteur d'une société puissante, organisée avec les débris de l'ancienne *Société des Familles*, et qui a pris le nom de *Société des Saisons*. Quatre chefs la dirigent avec lui. Ce sont Barbès, Martin-Bernard, Lamieussens et Raisan. Le calcul de nos conspirateurs est de ne pas bouger, pour mieux endormir la surveillance de l'ennemi et faire éclater à l'improviste la mine qu'ils préparent. Blanqui possède au plus haut point cette qualité si vivement prescrite par Machiavel à ses disciples, la patience. Il ne se détermine à agir qu'à l'heure où la réussite lui paraît à peu près certaine.

Vers le commencement de 1830, la France était sous le coup d'une longue crise ministérielle. Les débats de la

1. Fabrication clandestine de poudre et de munitions de guerre.

coalition avaient singulièrement affaibli l'action du pouvoir. Nos chefs révolutionnaires comptaient alors sur mille hommes résolus, bercés depuis longtemps de l'espérance du combat. Une société collatérale, mais affiliée, connue sous le nom de *Montagnards*, menaçait par son indiscipline de dissoudre l'association. D'autre part, il était évident que la désaffection, en matière gouvernementale, commençait à gagner la bourgeoisie. Blanqui décida que le moment de combattre était venu.

Martin-Bernard, Barbès et lui fixèrent les deux premiers dimanches de mai pour la revue des groupes des *Saisons*. La seconde de ces revues fut passée, le 12 mai, vers deux heures et demie.

Ce dimanche-là, les ouvriers chômaient. Le temps était magnifique et les courses du Champ-de-Mars avaient attiré loin du centre de la ville un grand nombre de bourgeois. Presque tous les membres de la famille royale et les premières autorités se trouvaient sur le turf. Donc le système allait être surpris, au moment où il s'y attendait le moins. Blanqui, entrant dans un estaminet borgne, où l'attendaient Martin-Bernard, Barbès et les chefs en sous-ordre, s'écrie :

— Marchons !

En même temps, il tire de sa poche un mouchoir rouge et l'attache au canon d'un pistolet. Puis, accompagné d'un de ses complices, il descend dans la rue où, de toutes parts, débouchent les sectionnaires.

Aussitôt il se met à leur tête. Les insurgés défoncent les magasins de l'armurier Lepage et se munissent de fusils de chasse. Au milieu de la rue Bourg-l'Abbé, l'émeute ouvre des caisses de cartouches, et les munitions se distribuent, à raison de trois cartouches par homme. Huit

cent cinquante sectionnaires prennent part à cette levée de boucliers. Sous le commandement de Blanqui et de Barbès, tous ces démocrates imbéciles, ayant à tirer au plus chacun deux ou trois coups de feu, attaquent un gouvernement qui dispose de quarante ou cinquante mille hommes de troupe et de soixante mille gardes nationaux. Chemin faisant, cette poignée d'insurgés recrute un nombre à peu près égal de combattants. Mais les armes manquent et la majeure partie des cartouches ne sont pas du calibre des fusils.

Le but des chefs est de s'emparer de la préfecture, afin d'y établir une sorte de camp retranché, de quartier général, qu'ils espèrent rendre inexpugnable en gardant et en barricadant les ponts. Toute la Cité devenant ainsi le centre de la révolte, rien ne devait être plus facile, à leur sens, que d'expédier des colonnes sur les divers points de Paris.

Barbès aussitôt part pour la rue Quincampoix, avec une quarantaine d'insurgés, en avant du gros de la troupe. Il n'est pas suivi, échoue dans sa première attaque, et ne sait plus que faire.

On change alors de plan. Toute la bande se rue sur l'Hôtel-de-Ville; puis on se rabat sur les mairies des septième et huitième arrondissements. Repoussés partout, les héros de l'émeute font des barricades. Une fois celle de la rue Grenéta prise, Blanqui disparaît et l'on perd sa trace. Pendant six mois il échappe à toutes les recherches. Enfin, le 14 octobre 1839, il sort de sa retraite et croit pouvoir quitter Paris.

Mais des hommes de police, prévenus de son départ, viennent le mettre en état d'arrestation, juste au moment où il va monter sur l'impériale d'une diligence qui doit le conduire en Bourgogne.

Traduit devant la Cour des pairs au mois de janvier 1840, il refuse de répondre et proteste seulement contre les accusations d'assassinat lancées par le rapporteur contre les insurgés, au sujet de l'attaque du poste du Palais-de-Justice.

Comme Barbès, Louis-Auguste Blanqui fut condamné à mort; comme Barbès il obtint la commutation de sa peine. On leur épargna l'échafaud et on leur accorda la détention perpétuelle en échange. Une grâce complète eût ramené Blanqui peut-être à des sentiments meilleurs. La captivité rigoureuse que les ministres de Louis-Philippe lui infligèrent en fit un monstre. Enfermé au Mont-Saint-Michel, il y subit de ces tortures qui déshonorent un gouvernement civilisé. Les hommes d'État du système en garderont au front la tache éternelle. On corrige les hommes, on ne les exaspère pas.

Blanqui, au bout de quatre années, quitta le Mont-Saint-Michel, accablé de souffrances et nourrissant au fond de l'âme une haine inextinguible. On le transféra, de brigades en brigades, au pénitencier de Tours, puis à l'hôpital de Blois [1]. Il se trouvait dans cette ville, lorsque la révolution de 1848 éclata. Ce fut le signal de sa délivrance.

Les forces physiques lui revinrent comme par enchantement, et, le 26, il arriva à Paris, où, dès la veille, un club s'était installé sous son patronage dans la salle du Prado. Partout le télégraphe se mettait aux ordres de la démocratie victorieuse. Le premier soin de Blanqui fut de

1. Arrivé là, Blanqui aurait, assure-t-on, obtenu sa grâce, ou du moins des conditions de captivité si douces, qu'elles ressemblaient beaucoup à la liberté.

le faire jouer, au sortir de l'hôpital. A Paris, le prestige de son nom faisait déjà merveille.

En attendant sa venue annoncée, le citoyen Crousse préside le club. Près de ce noble personnage se tiennent les citoyens Flotte, Darimon [1], Fomberteaux, Borme, qui fut plus tard colonel du régiment des *Vésuviennes,* composé de filles publiques; Lacambre et plusieurs autres. L'assemblée, comme on le voit, ne manque pas de fortes têtes et de gens estimables. Chacun a eu soin d'amener à sa suite les amis sur lesquels il peut compter. D'étranges rumeurs courent dans la foule et la sourde colère des membres du club finit par éclater en acclamations sauvages. Les yeux menacent, les poings s'agitent convulsivement. Tous ces hommes sont en proie à de violents transports. Quelle peut être la cause de ce tumulte et de cette rage? Vous le devinez sans doute. Le sanglant drapeau rouge, que les insurgés des faubourgs ont voulu imposer à la France, vient d'être répudié, grâce aux courageux efforts de M. de Lamartine, et la disparition du sinistre emblème a été suivie presque aussitôt de la protestation suivante, affichée sur tous les murs de la capitale :

AU GOUVERNEMENT PROVISOIRE.

« Les combattants républicains ont lu avec une douleur profonde la proclamation du Gouvernement provisoire qui rétablit le coq gaulois et le drapeau tricolore. Inauguré par Louis XVI, le drapeau tricolore a été illustré par

1. Le même que nos honnêtes démocrates parisiens ont porté au Corps législatif. Il a été longtemps secrétaire de Blanqui.

la première République et par l'Empire; il a été déshonoré par Louis-Philippe.

« Nous ne sommes plus, d'ailleurs, ni de l'Empire, ni de la première République.

« Le peuple a arboré la couleur rouge sur les barricades de 1848. Qu'on ne cherche pas à la flétrir. Elle n'est rouge que du sang généreux versé par le peuple et par la garde nationale; elle flotte étendue sur Paris; elle doit être maintenue. *Le peuple victorieux n'amènera pas son pavillon!* »

Cette affiche, sans nom d'imprimeur, avait été rédigée par le docteur Lacambre, et chacun la commentait, lorsque le citoyen Crousse, agitant sa clochette, déclara la séance ouverte.

— Le pouvoir, s'écria-t-il dès le début, est la proie des hommes du *National!* Ces eunuques impuissants perdront la République, si nous les laissons faire...

— A bas les hommes du *National!* cria l'assemblée rouge avec frénésie.

— Rien n'est plus facile que de nous mettre à leur place, continua le président. Vous êtes tous armés. Un simple coup de main, et ils sont à terre. Personne, je vous le jure, ne les soutiendra. Vous savez qu'ils n'ont pu réunir aucune troupe. L'Hôtel-de-Ville n'a point de défenseurs. Marchons!

— Marchons! répéta la foule.

Certes, l'attaque pouvait aisément réussir. Les dictateurs improvisés n'avaient effectivement personne autour d'eux. Qui aurait pu les défendre des hasards de la rue? Paris, encore sous le coup de la surprise du 24 février, aurait probablement accepté celle du 26. L'excellente ville professe pour les faits accomplis un respect si profond!

Mais, chose étrange, l'arrivée de Blanqui nous sauva de la République rouge.

Il survint, comme le club entier s'élançait dehors, fit rentrer nos démocrates, alla s'asseoir sur le fauteuil de la présidence, et dit avec un bon sens remarquable :

— Citoyens, la France n'est pas républicaine. La révolution qui vient de s'accomplir est un accident heureux, rien de plus. Si nous voulons aujourd'hui porter au pouvoir des noms compromis aux yeux de la bourgeoisie par des condamnations politiques, la province aura peur. Elle se souviendra de 93, et rappellera peut-être le roi fugitif. La garde nationale elle-même n'a été que notre complice involontaire ; elle est composée de boutiquiers peureux qui démoliront demain l'édifice qu'ils ont laissé construire hier, au cri de : *Vive la Réforme!*

— Ah ! pardieu, oui, les gredins en sont capables ! cria du fond de l'auditoire un démocrate en blouse.

Et le club d'applaudir. Blanqui continua :

— Le plus sûr est d'abandonner les hommes de l'Hôtel-de-Ville à leur impuissance. Ils sont faibles, tant mieux ! c'est le signe certain de leur chute, et le pouvoir qu'ils ont usurpé n'est qu'un pouvoir éphémère. Pour nous, citoyens, nous avons le peuple. Rien ne nous est plus facile que de l'organiser révolutionnairement au moyen des clubs, comme jadis l'ont organisé les Jacobins. Sachons attendre quelques jours, et la révolution nous appartiendra.

— Oui, oui ! cria la foule.

— Si vous vous emparez du pouvoir par un audacieux coup de main, comme des voleurs qui agissent au milieu des ténèbres, sur quelle base établirez-vous la durée de votre puissance ? Arrivés par surprise comme les autres,

vous tomberez comme eux par faiblesse. Il y aura, n'en doutez pas, au-dessous de nous, des hommes énergiques et ambitieux qui brûleront de nous supplanter par de semblables attaques. Ce qu'il nous faut, c'est le peuple immense, les faubourgs insurgés, une seconde édition du Dix Août. Nous aurons au moins le prestige de la force révolutionnaire.

Des applaudissements tumultueux couronnèrent cette harangue. On ne combattit pas une seule des raisons de l'orateur, et le bureau fut provisoirement composé de la manière suivante :

Président : Blanqui.

Vice-Président : Théophile Thoré.

Secrétaires et membres du bureau : Xavier Durrieu, rédacteur en chef du *Courrier français* et chevalier de l'Ordre de Charles III d'Espagne, — Gabriel Laviron, qui fut tué plus tard à Rome en combattant pour Mazzini, — Pierre Lachambaudie, honnête homme fourvoyé dans cette caverne, — le cuisinier Flotte, — et le portier Fomberteaux, ex-collaborateur de Joigneaux au *Moniteur républicain,* charmant journal qui prêchait, en 1843, l'athéisme et l'assassinat.

Tous ces hommes étaient des pantins, dont Blanqui tenait les ficelles. On lui obéissait aveuglément.

Le héros de cette histoire est d'une taille au-dessous de la médiocre. C'est un petit homme grêle et brun. Ses yeux noirs, injectés de sang, ne se fixent jamais sur personne, comme ceux du chat et comme ceux du tigre. Il a le nez outrageusement pointu et les lèvres minces et serrées, ce qui, suivant Lavater, est l'indice des natures perverses. Sa voix est brève, saccadée, grinçante; ses cheveux, blanchis avant l'âge et taillés en brosse, donnent

à sa figure une expression de sombre énergie. Louis-Auguste se tient courbé en marchant ; ses jambes flageollent comme celles d'un vieillard. Toujours misérablement vêtu, mais portant ses guenilles avec une dignité romaine, il enveloppe ses mains d'invariables gants de coton noir. Il pose sans cesse, devant ses amis comme devant ses ennemis. Nombre de démocrates sont persuadés qu'il ne mange que du pain de seigle et des feuilles de laitues ; mais quand ce héros révolutionnaire est seul, il ne se refuse ni le pain blanc, ni le bon vin, ni le gibier.

Quoique son courage fût regardé comme douteux, même par ses partisans les plus enthousiastes, il les dominait eux-mêmes et dominait tous les comparses de la démocratie par son talent organisateur, par les ressources de son esprit merveilleusement cultivé, par sa ruse profonde et son audace sans bornes. Son club prit définitivement le nom de *Société républicaine centrale*.

Les séances eurent lieu chaque jour, non plus au Prado, mais dans la salle consacrée aux essais dramatiques des élèves du Conservatoire. On entrait par la porte de la rue Bergère.

Si l'on voulait y trouver place, il fallait faire queue à la suite d'une foule nombreuse, appartenant à tous les sexes et à tous les âges. Du reste, on n'était admis dans la salle que moyennant rétribution. Blanqui avait jugé convenable d'ouvrir des guichets payants, comme à la porte des théâtres, et les recettes quotidiennes, jointes aux collectes mensuelles des spectateurs, constituaient pour la caisse du club une petite rente assez rondelette. Quand les séances devaient être orageuses, il se faisait aux environs du Conservatoire un commerce assez actif de billets

de faveur et de places réservées. Au profit de qui? nous l'ignorons.

Vers sept heures et demie du soir, les Montagnards à cravate rouge, armés jusqu'aux dents, qui remplissaient à la *Société républicaine centrale* l'office de gardes municipaux, laissaient libre l'accès du grand escalier. Cinq minutes plus tard, les banquettes encore inoccupées se trouvaient envahies.

On connaît la disposition de cette salle, destinée, comme nous l'avons dit, aux études dramatiques. Avant l'entrée de la foule, tous les membres du club, qui avaient seuls le droit de parler et de voter, se trouvaient installés déjà dans l'orchestre et dans le parterre. Quant aux loges, elles étaient louées d'avance pour la plupart, soit par de riches Parisiens, soit par des Anglais. Ces honnêtes fils d'Albion ne manquaient jamais d'applaudir avec frénésie les motions les plus désordonnées et les plus subversives. Sur la scène, à gauche des auditeurs, se trouvait le bureau, garni d'un tapis vert. A droite, se plaçaient les Mirabeaux qui venaient là déployer leur verve républicaine et leur éloquence de carrefour. Les citoyens Hippolyte Bonnelier, Arnould Frémy, Savary, Malapert, Alphonse Esquiros étaient les orateurs ordinaires de ce club, où les blouses, du reste, ne se montraient qu'en minorité. Mais, en revanche, on y voyait beaucoup de vieillards, dont les crânes, dénudés par l'âge, ne nuisaient pas à la mise en scène. Ces respectables barbons représentaient les pères conscrits de la démagogie.

On ne se figure pas quelles propositions inouïes et fantasques se discutaient journellement, et avec le plus grand sérieux, dans ce repaire.

Un jour, le citoyen Thouars, dont l'œil s'affligeait de ne

voir autour de lui que l'indigne vêtement bourgeois, propose nettement de proscrire la redingote et de n'admettre aux séances que les frères en blouse. Sa motion est rejetée ; néanmoins le farouche Montagnard ne se tient pas pour battu. Le lendemain, il arrive avec une blouse toute flambante neuve ; mais il ne la porte pas dans la rue, et, chaque soir, avant de quitter la séance, il la dépose au vestiaire [1].

Un autre jour, un démocrate d'outre-Rhin demande la parole.

— Je vous annonce, dit-il, et j'annonce à tous nos frères de France que j'ai l'intention de partir avec une légion d'amis, pour donner la république à l'Allemagne.

— Très-bien ! Vive la république allemande ! s'écrient les membres du club.

— Nous voulons faire là-bas ce que nous avons fait ici.

— Bravo !

— Accordez-nous donc votre secours. Nous avons besoin d'argent, et de fusils, surtout.

— Des fusils et de l'argent à nos frères d'Allemagne ! hurle-t-on de toutes parts.

Une proposition du citoyen président, mise aux voix sur l'heure, est accueillie par un vote unanime. On décide que le Gouvernement provisoire sera sommé de fournir des fusils aux Germains patriotes et qu'une collecte sera ouverte, à la fin de la séance, pour le triomphe de leur cause. Le démocrate allemand quitte la tribune. Mais il est rappelé par un signe parti de l'avant-scène. Une très-jolie femme laisse tomber dans son chapeau tyrolien une

1. Nous empruntons ces détails et ceux qui suivront au livre de M. Lucas, intitulé : *Clubs et Clubistes*.

montre enrichie de diamants. Aussitôt le club entier de battre des mains. On demande le nom de la citoyenne, — ce nom vole de bouche en bouche sur les ailes de l'enthousiasme. Croisant les bras sur son cœur, le frère d'Allemagne reprend la parole :

— Merci, dit-il, oh! merci, nobles Français! Vos affectueux et sympathiques témoignages m'assurent que notre cause triomphera. Quant à cette montre, ajouta-t-il, en la fourrant dans sa poche, elle ne me quittera plus.

Cela dit, il sort de la salle en toute hâte, et deux ou trois sceptiques se disent à demi-voix que cet enfant de la blonde Germanie pourrait bien être un habile filou parisien.

Les membres de la *Société républicaine centrale* prirent à tâche, plus d'une fois, de montrer le mépris sincère qu'ils professaient pour la liberté des opinions. A l'une des séances du mois d'avril, le hasard voulut que bon nombre d'auditeurs des loges et des galeries parussent ne pas approuver quelques-unes des doctrines passablement excentriques, exposées par les orateurs ordinaires du club. On se permettait, d'un bout de la salle à l'autre, des interruptions fréquentes, et nos démagogues recevaient en face et à brûle-pourpoint quelques bonnes vérités. Il ne s'agissait de rien moins, à cette séance, que de demander au Gouvernement provisoire la dissolution et le désarmement de la garde nationale rouennaise, coupable d'avoir réprimé une émeute fomentée par les agents des clubs parisiens, et notamment par deux ou trois personnages à la solde du club de la rue Bergère. On demandait, en outre, la mise en jugement des principaux officiers de cette criminelle milice bourgeoise, qui avait eu l'audace de combattre et de vaincre les fauteurs de

troubles. Déjà le citoyen Blanqui avait plusieurs fois réclamé le silence, lorsque, sur une dernière interruption, plus vive que les autres, il s'écria d'une voix menaçante :

— Si on ne reste pas tranquille dans les loges et dans les galeries, je vais faire éteindre le gaz !

Les auditeurs, épouvantés, comprirent la menace sinistre cachée sous ces paroles, en voyant les Montagnards chargés de la police de la salle abaisser sur eux les canons de leurs fusils. On jugea prudent de se taire, et la *Société républicaine centrale* vota l'adresse qui va suivre au gouvernement provisoire :

« Citoyens,

« La contre-révolution vient de se baigner dans le sang du peuple. Justice ! justice immédiate des assassins !... D'où vient que, depuis deux mois, les populations ouvrières de Rouen et des vallées industrielles environnantes n'avaient pas été organisées en garde nationale ? D'où vient la présence à Rouen du 28e de ligne, ce sinistre héros du faubourg de Vaise, en 1834 ? D'où vient que la garnison obéissait aux ordres de généraux ennemis de la République, d'un général Gérard, créature et âme damnée de Louis-Philippe ? On se retrouve au lendemain des jours néfastes qui naguère ont couvert la France de deuil et de honte. Ce sont bien les mêmes bourreaux et les mêmes victimes. D'un côté, des bourgeois forcenés, poussant par derrière au carnage des soldats imbéciles qu'ils ont gorgés de vin et de haine ; de l'autre, de malheureux ouvriers tombant sous la baïonnette et la balle des assassins ! Pour dernier trait de ressemblance, voici venir la Cour royale, les juges de Louis-Philippe, se ruant comme des hyènes sur les débris du massacre et remplissant les

cachôts de deux cent cinquante républicains. A la tête de ces inquisiteurs est Frank-Carré, l'exécrable procureur de la Cour des Pairs, ce Laubardemont qui demandait avec rage la tête des insurgés de mai 1839.

« Nous réclamons :

« 1° La dissolution et le désarmement de la garde bourgeoise de Rouen.

« 2° L'arrestation et la mise en jugement des généraux et officiers de la garde bourgeoise et de la troupe de ligne qui ont ordonné le massacre.

« 3° L'arrestation et la mise en jugement des soi-disant membres de la Cour d'appel qui, agissant au nom et pour le compte de la faction royaliste victorieuse, ont emprisonné les magistrats légaux de la cité.

« 4° L'éloignement de Paris des troupes de ligne. »

Inutile de dire que Blanqui avait rédigé ce factum révolutionnaire plein d'audace et d'insolence. La *Société républicaine centrale* était le seul club qui inspirât des craintes sérieuses aux Provisoires. Entre eux et Blanqui la guerre avait été déclarée, à partir du jour où celui-ci devina la répugnance invincible qu'il leur inspirait. Tout d'abord il s'était bercé de l'espérance de concilier ses doctrines avec les leurs ; mais son illusion fut de courte durée. Flotte, son séide, alla de sa part rendre visite à Caussidière.

— Vous savez, dit-il, que notre président est d'accord avec Lamartine [1] ? Il ira voir Ledru-Rollin, si Ledru-Rollin accepte une entrevue.

Le préfet de police communiqua cette ouverture au

1. Le ministre des affaires étrangères de la République avait proposé une ambassade à Blanqui.

ministre de l'intérieur. Ce dernier détestait Blanqui autant qu'il en était méprisé.

— Pourquoi voulez-vous que je reçoive cet homme-là? demanda-t-il à Caussidière.

— Dame! il faut voir. Les intentions peut-être sont moins détestables qu'on ne le suppose. Recevons-le, quitte à le repousser plus tard, s'il est reconnu que nous ne pouvons pas nous entendre.

— Jamais! s'écria Ledru-Rollin.

— Est-ce votre dernier mot?

— Oui, certes. Blanqui a une *poche à fiel* à la place du cœur. Si je le recevais, il se vanterait de m'avoir imposé ses volontés. N'en parlons plus.

Caussidière n'insista pas. Au Luxembourg, les citoyens Albert et Louis Blanc se montraient hostiles à la partie modérée du Gouvernement provisoire, et poussaient eux-mêmes de toutes leurs forces aux excès révolutionnaires; mais cela ne les empêchait pas d'avoir Blanqui en exécration. Ils le croyaient très-supérieur à eux et capable de les dominer. Pour établir une contre-mine à ses envahissements, ils réorganisèrent, avec Ledru-Rollin et Flocon, la *Société des droits de l'Homme et du Citoyen*. Comme Louis XI, ces bons démocrates pensaient qu'il fallait diviser pour régner. Tous leurs efforts tendirent à contrebalancer l'influence croissante de la rue Bergère. C'était pour eux un véritable épouvantail.

Blanqui poussa la hardiesse jusqu'à citer plusieurs fois à sa barre le géant Caussidière, et celui-ci, n'osant pas désobéir, accourait se disculper au plus vite. Un jour, on le somma de comparaître, à la requête des cuisiniers démocrates enrôlés dans le corps des Montagnards. Le préfet de police avait eu l'impudeur de les congédier pour

prendre à son service ceux de l'ancien préfet, beaucoup plus recommandables comme science culinaire, et dont les ragoûts flattaient davantage sa sensualité.

— Quel gros être matériel! disait Blanqui. Ce n'est qu'une masse de chair. Il manque de l'énergie qui constitue le véritable démocrate et s'habitue trop facilement aux délices du pouvoir. Le temps est venu de repousser loin de nous ces hommes énervés, car ils entravent la marche de la révolution.

D'autres fois, il frondait avec amertume les abus qui se glissaient à la préfecture de police. Le plus grave reproche qu'il adressait à Caussidière était d'entretenir les anciens sergents de ville et les anciens gardes municipaux.

— Pourquoi nourrir des fainéants, ennemis du peuple, s'écriait-il, tandis que le peuple meurt de faim et de misère? A quoi bon aussi former cette garde préfectorale? Sans doute il nous répondra que la sûreté de la ville et de la République nécessite ces mesures. Mais les hommes des clubs, mais les anciens détenus politiques ne sont-ils pas là, tous armés jusqu'aux dents et prêts à défendre la souveraineté du peuple? Je le soupçonne de nous trahir et d'organiser cette milice dans l'intérêt de son ambition personnelle.

Un assez bon nombre de Montagnards se désaffectionnaient chaque jour de la personne du préfet de police, pour s'attacher à Blanqui, dont ils admiraient l'énergie sauvage, plus conforme à leur propre nature.

Caussidière, sur un ordre donné par les membres du Provisoire, moins Lamartine et Louis Blanc, veut faire arrêter Blanqui. Le commissaire de police Bertoglio se charge de cette mission dangereuse. Accompagné de

quatre sbires il se présente au domicile du président de la *Société républicaine centrale*. Deux de ses hommes restent dans l'allée de la maison. Les autres se tiennent dans l'escalier, pour lui prêter main-forte au premier signal. On introduit le commissaire dans une pièce où il aperçoit vingt Montagnards, portant fusil sur l'épaule, double pistolet à la ceinture et sabre au côté. L'arrestation devenait impossible. Après quelques paroles insignifiantes échangées avec Blanqui, M. Bertoglio se retira.

Dès ce jour, une surveillance active fut organisée contre le redoutable démagogue, afin de pouvoir le saisir, sans bruit, sans scandale, au moment où il n'aurait pas avec lui ses défenseurs. Mais il déjoua toutes les recherches et mit sur les dents les plus fins limiers. Pendant six semaines il ne coucha pas une fois à son domicile.

Tout à coup un ordre inattendu lui rendit quelque sécurité. Seulement, pour son honneur, il eût mieux valu qu'on persévérât dans le système de la persécution et de la violence. Ce repos subit que lui accordaient les hommes de l'Hôtel-de-Ville était un signe de mépris. Dorénavant ils ne craignaient plus qu'il renouvelât l'acte de puissance révolutionnaire du 17 mars, en lançant contre eux les faubourgs. Le sceau de la réprobation générale venait de s'imprimer sur le front de Blanqui. Dans un recueil intitulé *Revue rétrospective,* publié par M. Taschereau, parut une lettre curieuse, non signée, adressée au ministre de l'intérieur du roi Louis-Philippe, et datée du mois d'octobre 1839. Elle contenait des détails parfaitement circonstanciés sur les événements du 12 mai, et dévoilait, par la même occasion, les mystères des sociétés secrètes.

Ce fut un coup de foudre pour Blanqui. On ne pouvait attribuer cette lettre qu'à sa plume.

Barbès, Martin-Bernard, Raisan et Lamieussens affirmèrent que tous ces détails n'avaient pu être révélés que par lui. En effet, la description de leur caractère, dans la pièce incriminée, se trouvait exactement la même que celle faite par Blanqui à chacun d'eux sur le compte des autres, dans ses moments confidentiels.

Le président de la *Société républicaine centrale* promit de répondre ; mais il ne fit qu'attaquer les publicateurs de cet étrange mémoire, assurant qu'il avait été fabriqué dans un conseil tenu par les démocrates ses ennemis.

Cependant la lumière ne tarda pas à se produire sur certains points. On sut que la fameuse pièce avait été copiée par un nommé Lalande, autrefois secrétaire à la Chambre haute, et mort depuis trois ans. M. Pasquier, ex-président du Luxembourg, déclara qu'il avait entre les mains un document semblable, sans désigner la personne de laquelle il émanait. Même déposition fut faite par M. de la Chauvinière, archiviste de la Chambre défunte, par M. Frank-Carré, procureur-général, et par nombre d'anciens employés aux bureaux du Luxembourg. M. Zangiacomi, conseiller à la Cour d'appel, déclara que la lecture du mémoire publié par la *Revue rétrospective* avait éveillé chez lui d'anciens souvenirs. Plusieurs des faits énoncés se trouvaient entièrement conformes à des circonstances qu'il avait connues comme magistrat. Bref, il restait convaincu que la pièce en question ne pouvait émaner que d'un homme très au courant des affaires démocratiques, d'un chef même des sociétés trahies.

Mais la déposition la plus explicite est celle de M. Du-

faure. Il était ministre, en 1840, au moment où se jugeait le procès de Barbès et consorts.

« Je me rappelle parfaitement, dit-il, que Blanqui, durant son incarcération, ayant témoigné le désir, d'après l'avis qui nous en fut donné en conseil, d'être mis en rapport avec un membre du gouvernement, M. le ministre de l'intérieur, Duchâtel, fut chargé de cette mission. Il se transporta deux ou trois fois à la prison où était détenu Blanqui. M. le ministre ne nous rendit pas compte dans tous leurs détails des déclarations de cet homme; mais nous sûmes qu'elles avaient de l'importance en ce qu'elles dévoilaient l'organisation des sociétés secrètes. Je crois me rappeler que M. le ministre de l'intérieur eut trois conférences avec le nommé Blanqui, si bien qu'à la lecture de la *Revue rétrospective* je rapprochai involontairement mes souvenirs des trois dates que contient la pièce publiée. »

Cette déclaration de M. Dufaure est écrasante. Les séides de Blanqui s'écrièrent qu'il était la victime immaculée d'une machination ténébreuse.

« A cinquante et un ans, écrivait, il y a quelques années, l'un d'entre eux, monsieur Blanqui (nous trouvons cette expression de *monsieur Blanqui* ravissante!) a déjà payé dix-neuf années de sa vie aux prisons, et trois lui restent encore à solder. Est-ce ainsi que la police paye ses complaisants? »

Mon Dieu, oui! c'est ainsi que la police paye les révélateurs, quand ils sont devant l'échafaud : elle leur fait grâce de la vie. Du reste, comme observation de mœurs curieuse, il paraît que ces héros de la dénonciation n'en restent pas moins fidèles de cœur à leurs amours démocratiques. Ils touchent, la veille, le prix d'une trahison contre leurs frères et vont se battre, le lendemain, avec

eux sur les barricades. Nous n'affirmons pas que monsieur Blanqui, le lycanthrope, ait poussé jusque-là le cynisme. Peut-être a-t-il agi tout simplement en homme nerveux. Quand on va lui couper le cou, l'oiseau chante, — et monsieur Blanqui a chanté.

« Le 14 avril, continue l'écrivain louangeur en question, monsieur Blanqui publia une lettre où, sans *s'attarder à une défense inutile* (autre locution pleine de charme et d'une originalité parfaite), il attaquait de front le Gouvernement provisoire. Mais, deux jours après, l'attitude de la garde nationale, réunie à l'appel du général Changarnier, montrait à monsieur Blanqui la peine qu'il aurait à monter au pouvoir. »

On a eu vraiment tort de dresser des obstacles devant sa marche ambitieuse. La France regrettera toujours de n'avoir pas été gouvernée par monsieur Blanqui!

Cependant la pensée de l'attentat du 15 mai prenait naissance et se développait dans le club de la rue Bergère. Le 13, un membre propose d'aller à l'Assemblée, en masse, dicter une série de décrets. Blanqui répond :

« — Citoyens, le peuple ne comprend pas encore le communisme. Adressons-nous à des idées auxquelles il soit sensible. »

Or, la Pologne a toujours été un nom magique pour les Chauvins innombrables dont notre cher pays abonde, et ce fut au nom de la Pologne que Blanqui résolut d'entraîner le peuple. Seulement il se réservait de fixer le jour et l'heure de la manifestation. Le 14, à l'ouverture de la séance, il fait décider que la *Société centrale républicaine* se joindra aux corporations qui doivent, le lendemain, porter à l'Assemblée nationale une requête en faveur de la Pologne. On se réunit à la colonne de Juillet,

sur la place de la Bastille. Blanqui vient se mettre, avec les délégués, à la tête de la horde populaire, traverse les boulevards en grande pompe, et pénètre l'un des premiers au palais Bourbon.

Nous avons fait l'histoire de cette attaque impudente contre l'Assemblée [1], par conséquent nous ne la reproduisons pas de nouveau.

Quand le citoyen Raspail eut terminé la lecture de la fameuse pétition, Blanqui monte à la tribune. Il réclame un vote immédiat sur les conclusions de la requête ; puis il demande justice, au nom du peuple, à l'occasion des événements de Rouen. C'était là son thème favori. Parlant ensuite de la misère des classes laborieuses, il somme l'Assemblée de s'occuper, séance tenante, des moyens de fournir du travail aux milliers de citoyens qui en cherchent. Enfin il termine en se plaignant avec amertume qu'on persistât, pour ainsi dire par système, à écarter les amis du peuple des conseils du gouvernement.

Bientôt l'illustre démocrate Hubert prononce la dissolution de l'Assemblée. Sur les listes du nouveau Gouvernement provisoire figure en tête le nom de Blanqui ; cependant on ne le trouve pas à l'Hôtel-de-Ville, quand la garde nationale s'y porte. Voyant le coup manqué, le président du club de la rue Bergère a disparu.

Il se réfugie d'abord à Maisons-Laffitte, puis il rentre à Paris, quelques jours après, déguisé en officier de la milice bourgeoise. Pendant une semaine entière il échappe aux recherches de la police ; mais enfin, le 28, on l'appréhende au corps dans un bouge de la rue Montorgueil, où il s'était caché avec plusieurs de ses complices. Peu

1. Voir la notice consacrée à Barbès.

s'en fallut qu'on ne le prît pas encore cette fois-là. Douze agents de la préfecture, après avoir inutilement fouillé tous les coins de la maison suspecte, en étaient ressortis, lorsqu'ils s'avisèrent de compter les étages. Ils en virent trois, et l'escalier n'en avait que deux. Rentrant au plus vite, ils se livrèrent à des perquisitions nouvelles, sondèrent la muraille et découvrirent une porte secrète, avec l'escalier du troisième étage. Tout fut dit.

Le président de la *Société centrale républicaine* dînait avec Flotte, Lacambre et quelques autres personnages de même trempe. Ces nobles démagogues faisaient honneur à un pique-nique somptueux.

« Avec un calme digne des hommes de l'antiquité, dit encore le biographe-séide, monsieur Blanqui exprima le désir d'achever le repas. »

On saisit à son domicile, rue Boucher, n° 1, une liste de proscription, en tête de laquelle se trouvaient les noms de son frère l'économiste, du sieur Taschereau, et du chef d'institution Massin, son ancien patron. Ne frémissez-vous pas, en songeant que de pareils hommes aspirent à reparaître un jour à l'horizon politique?

Traduit devant la haute cour, siégeant à Bourges, monsieur Blanqui crut devoir rompre, en audience publique, le silence obstiné qu'il avait gardé pendant l'instruction. Il déclina la compétence de la cour, sous prétexte qu'elle avait été formée en vertu d'une loi postérieure aux événements qui jetaient les accusés sous la main de la justice. Monsieur Blanqui soutint qu'il n'avait pris part à aucune espèce de trame contre l'Assemblée.

« — Je vous défends, cria-t-il, de trouver une seule preuve à ma charge! »

A l'entendre, il n'y avait eu, le 15 mai, qu'une réunion

d'hommes, poussés par les événements à faire beaucoup plus qu'ils n'avaient pu prévoir.

Un incident remarquable, et digne d'être reproduit *in extenso*, vint signaler la dernière audience, celle du 2 avril. Nous laissons la parole aux accusés. Le procès-verbal qui va suivre est conforme à celui publié par la *Gazette des Tribunaux*.

BLANQUI.

Je dis qu'on me fait une guerre inexorable. On a remonté jusqu'au 12 mai 1839 pour me charger. Nous étions deux ; nous sommes deux encore ici, l'un qui ne se défend pas...

BARBÈS, *avec colère.*

Je vous somme expressément de ne pas parler de moi ! *(Sensation dans l'auditoire.)*

BLANQUI, *très-pâle.*

Non, je ne le ferai pas.

L'accusé revient de nouveau sur la manifestation du 16 mars. Il arrive à parler de la publication de la *Revue rétrospective,* qu'il assure avoir été délibérée en conseil des ministres.

BARBÈS, *avec irritation.*

J'en ai parlé dans une autre enceinte, j'en parlerai encore ici ; mais cela se videra entre nous.

FLOTTE, *se levant d'un air menaçant.*

Oui, cela se videra entre nous.

BARBÈS, *d'un air dédaigneux.*

Quand vous voudrez! *(Mouvement prolongé dans l'auditoire.)*

M. LE PRÉSIDENT.

Accusés, au moins respectez-vous les uns les autres.

BARBÈS.

Tout à l'heure, je suis intervenu, malgré ma volonté, dans l'accusation. On a déclaré que ce que j'avais dit dans une autre enceinte était faux. Sur mon honneur, j'affirme que cè que j'ai dit dans le club de la Révolution est vrai! Cette pièce contient la vérité entière; elle émane de celui qui en est accusé. On a fait exprès d'attendre le dernier jour des débats, afin de pouvoir dire plus tard: « J'ai dit cela devant Barbès, et il n'a pas protesté! » Pourquoi cet individu a-t-il été gracié? Il y avait une pièce de révélation: voilà le motif de sa grâce!

BLANQUI.

Ma grâce a été donnée sur le rapport du médecin qui a déclaré que je n'avais pas huit jours à vivre. Cette grâce je l'ai refusée, et je suis resté en prison.

BARBÈS.

La France entière saura enfin si cet homme est sorti de prison le 24 février, comme il le dit. Il est tellement certain qu'il est sorti avant, qu'il écrivait de Blois des lettres, dans lesquelles il se plaignait des mouchards qui l'espionnaient. Il était dans un hôpital magnifique, mangeant aux frais du gouvernement, chevauchant tout à son aise, sor-

tant quand il lui plaisait. Tandis que moi, quand j'ai été malade, est-ce qu'on m'a fait grâce? Parquin, Jouve, Joanne ne sont-ils pas morts en prison? Ces révélations ne peuvent venir que de l'homme qui est là! Lui seul pouvait savoir les opinions intimes de Raisan, par exemple. J'ai dit mon avis là-dessus en plein club. Aussitôt un jury d'honneur s'est formé pour interroger la personne. Elle a été sommée de venir, et elle n'est pas venue. Voilà tout.

Le haut jury ayant admis en faveur du héros de cette notice des circonstances atténuantes, la Cour le condamna à dix années de détention.

Il subit d'abord sa peine à Belle-Isle, puis on l'envoya dans une prison de la Corse, où l'amnistie de 1859 vint le rendre libre. A Londres, où il alla résider en premier lieu, il continua de subir les mépris de ceux de nos démagogues qui s'obstinent à refuser le bénéfice du décret impérial. Blanqui revint alors en France, où il ne tarda pas d'être accusé et convaincu du crime de société secrète. (1861). Condamné à cinq ans de prison, il obtint de les faire dans une maison de santé. A l'heure où nous écrivons ces lignes, il va de nouveau être libre.

Que la société n'oublie pas les paroles prononcées au club de la rue Bergère, en 1848.

« — On se méprend étrangement sur notre compte, disait un membre influent du bureau, lorsqu'on va criant par les rues que nous voulons le rétablissement de la guillotine. Allons donc! La guillotine, personne ne l'ignore, a sérieusement déconsidéré 93. Décapiter les gens en plein soleil, à la face de deux ou trois cent mille curieux; insérer, le lendemain, leurs noms au *Moniteur*... en vérité c'était par trop niais! Le doute n'était

permis d'aucune manière, et la France, puis l'Europe de jeter les hauts cris.

« — Cependant, objecta un sectionnaire, nous avons besoin de têtes.

« — Oui, certes ! répondit l'orateur, avec le calme d'une conscience pure. Seulement il faut substituer à la guillotine, vieil outil usé, ébréché, un moyen non officiel et ne laissant derrière lui que le doute ou l'équivoque. Ce moyen, c'est le massacre à domicile. »

Voilà qui est clair, net et catégorique. Ne perdons pas cela de vue.

BOCAGE

Il est impossible d'écrire l'histoire littéraire et politique de ces quarante dernières années sans consacrer quelques lignes, je ne dis pas à l'un de nos plus dangereux, mais à l'un de nos plus fiers démocrates, au célèbre interprète du drame moderne, à l'illustre citoyen qui a pris le romantisme et la République sous son patronage.

Pierre-Martinien Bocage-Tousez[1] est né à Rouen en 1803. Simples cardeurs de laine, ses parents ne purent lui donner aucune espèce d'éducation. A l'âge de treize ans, il ne savait ni lire ni écrire; seulement il avait retenu le nom des lettres et leur forme, en les étudiant sur l'enseigne des boutiques ou sur l'écriteau des rues. Il finit par les assembler de lui-même et par apprendre à lire sans maître. Voici comment et en quelle occasion.

1. Tousez est le nom de sa mère.

Forcé de travailler dans une fabrique, à une époque de l'adolescence où le manque d'air, la fatigue et surtout la mauvaise nourriture produisent des résultats si déplorables, Pierre-Martinien fut attaqué d'une fièvre cérébrale et resta pendant trois semaines entre la vie et la mort. Ses parents, qui ne pouvaient perdre une seule journée, sous peine de tomber dans une détresse profonde, le confièrent à la garde d'un de ses frères, beaucoup plus jeune que lui. Ce dernier fit boire de la tisane au malade, et chercha d'abord à le distraire en lui montrant les images d'un livre prêté par une voisine. Mais, quand on eut examiné ces gravures à cinq ou six reprises différentes, elles n'offrirent plus le moindre charme. Notre petit infirmier courut jouer aux billes ou à la marelle, laissant son frère en compagnie du volume et de la fièvre.

Resté seul, et feuilletant de ses doigts amaigris cet ouvrage, qui n'était rien autre que l'*Ami des enfants* d'Arnauld Berquin, le jeune malade étudia pour la première fois sur les pages d'un livre les caractères alphabétiques.

Un prodigieux travail s'accomplit dans ce cerveau surexcité par un mal aigu. Pierre-Martinien Bocage assembla les syllabes, épela les mots, déchiffra successivement les phrases et sut lire au bout de la journée. Quand sa mère rentra de la manufacture, elle le trouva dans un état de délire affreux. Il avait la tête brûlante; son œil, injecté de sang, paraissait vouloir sortir de l'orbite. La pauvre femme crut son enfant perdu.

Mais, par une chance extraordinaire, cette tension d'esprit, qui devait accroître le mal, fit naître une crise favorable. Le lendemain, Pierre était sauvé.

A partir de sa convalescence, il eut un profond mépris

pour les jeux de son âge. Il devint sombre et taciturne. Son âme était dévorée d'un immense besoin de lecture. Après avoir cardé de la laine pendant douze heures, il en prenait régulièrement cinq par nuit sur son sommeil pour lire tous les livres et copier tous les manuscrits qui lui tombaient sous la main. Ce fut ainsi qu'il se passa de maître d'écriture.

Un vieux bouquiniste du faubourg de Martinville, ami de son père, lui prêta tout son étalage.

— Ne te gêne pas, Pierrot, lui disait-il, prends à même! Je ne veux rien gagner avec toi, qui es mon filleul. Seulement veille à la marchandise. Une tranche salie, un feuillet déchiré me feraient perdre cinquante pour cent.

— Je ne veux rien pour rien, dit Pierre.

— Pourquoi cela? fit le parrain bouquiniste.

— J'ai mes raisons, répondit le filleul. Si je suis un jour quelque chose, je ne veux le devoir à personne qu'à moi. Votre vue s'affaiblit par l'âge, et je puis vous être utile en écrivant les titres sur la couverture des livres que vous rhabillez à neuf. De cette façon, nous serons quittes.

— Soit, comme tu voudras, Pierrot, dit le vieux Normand.

Ce marché conclu, Bocage se mit à lire le *Traité des lois ecclésiastiques* du jésuite espagnol François Suarès, la *Nef des dames vertueuses* de Symphorien Champier, l'*Histoire des causes premières* de l'abbé Charles le Batteux, et une foule d'ouvrages aussi intéressants. Puis, un beau jour, il tombe sur le répertoire de la Comédie-Française.

Le premier volume qu'il ouvre agrandit les perspectives de son intelligence et lui révèle tout un monde.

Il débute par la lecture d'une charmante pièce de Mari-

vaux, les *Acteurs de bonne foi,* petit chef-d'œuvre dramatique, étincelant de verve, que messieurs les comédiens ordinaires de l'Empereur seraient bien avisés de reprendre, car il n'a pas été joué depuis environ cent ans. On le devine, ceci fixa la vocation du jeune homme. Marivaux, père d'*Antony*... O fortune! voilà de tes coups.

En moins de six semaines, Pierre-Martinien connut tout le vieux répertoire. Une sorte de *fiat lux* éclaira le chaos de ses lectures; il choisit dès lors ses ouvrages, apportant de l'ordre et de la méthode dans son éducation de hasard, et s'imposant chaque jour une tâche qu'il remplissait avec ardeur. Pour se reposer de l'étude des œuvres dramatiques, il lisait de temps à autre quelques chapitres de roman. Ce fut ainsi qu'il lia connaissance avec Gil Blas, Tom Jones, Clarisse Harlowe et don Quichotte. Le héros de Cervantès, ce fou doublé de sagesse, eut toute la sympathie du jeune Bocage, et de la sympathie à l'imitation la distance est courte. Voilà sans contredit l'origine de l'héroïsme burlesque et des innocentes allures de pourfendeur qui sont les principaux traits du caractère de l'homme que nous avons à peindre.

Bien que pourvu d'une dose d'ignorance assez forte encore, Bocage était infiniment plus versé dans la littérature théâtrale que la plupart des Français majeurs de son époque.

Jamais il n'était entré dans une salle de spectacle. Aux foires de Darnetal, il avait bien vu çà et là quelques parades de saltimbanques. Leurs grossiers lazzi, leurs gestes avinés et leur dialogue saugrenu ne pouvaient lui donner de l'art dramatique, vers lequel continuaient de l'entraîner toutes ses prédilections, qu'une idée fort incomplète. Ses chers bouquins n'avaient pas manqué de

lui dire qu'il existait une autre comédie tout à la fois noble et familière, où la délicatesse et la gaieté se mariaient dans un aimable accord. Mais sa mère, pieuse et digne femme, le suppliait de ne jamais franchir le seuil d'un théâtre, lui affirmant que, dans ce séjour des plaisirs mondains, le démon règne en maître et tend ses piéges à l'innocence.

Or, à l'étalage de son bouquiniste, Pierre-Martinien venait de découvrir quinze tomes dépareillés des œuvres de M. de Voltaire. Lecture faite de ces volumes, il taxa de radoteries superstitieuses les observations maternelles, et prit résolument, pour ses cinq sous, une place de paradis au grand théâtre.

On annonçait sur l'affiche les *Ruines de Babylone*, drame de Guilbert de Pixérécourt, qui avait fait fureur à Paris l'année précédente.

Bocage ouvre tous ses yeux et toutes ses oreilles. Mais, dès la première scène, il regrette les saltimbanques de la foire. La déclamation ampoulée des acteurs, le style creux et flasque du dramaturge, lui causent une fatigue mêlée de dégoût.

— Ma foi, le sort en est jeté ! dit-il à son jeune frère, en regagnant, après la représentation, le petit galetas où ils couchaient ensemble, sous les toits : je pars demain pour Paris. Là seulement on trouve de bonnes pièces et de bons acteurs.

Il y avait beaucoup d'entêtement dans sa nature et une promptitude extrême à exécuter les résolutions prises. En vain sa mère déclare que Paris est une ville d'impiété, où l'on court risque de perdre ses croyances. Bocage, l'esprit encore imbu de la lecture des *Lettres philosophiques*, lui insinue que la religion chrétienne pourrait

bien n'être qu'une belle chimère, et la pauvre femme à ces raisonnements sacriléges ne sait répondre que par des pleurs.

— Mais, dit-elle, si tu tombes dans le besoin?

— Bah! je ferai fortune!

— Voilà ce que disait ton père, il y a deux ans, lorsqu'il nous a quittés lui-même pour aller à Paris...

— Exercer l'état de tonnelier, mauvaise affaire.

— As-tu donc une meilleure profession?

— Oui, je serai comédien.

— Jésus! c'en est fait de toi, malheureux enfant!

Les sanglots redoublent. Pierre l'embrasse, la console, réussit à force de caresses à obtenir une faible somme nécessaire à ses frais de route, et se dirige pédestrement vers la grande ville, chaussé d'une paire de sabots et portant un modeste paquet de hardes au bout d'un bâton. Félix Pyat, jadis, a raconté quelque part un épisode de ce premier voyage du célèbre acteur.

Pierre, ayant fait environ le quart du trajet, rencontre à la porte d'une auberge de village un jeune compatriote, fatigué comme lui du séjour de la capitale normande, mais qui, comme lui, ne semble pas devoir gagner à un changement de position. Fils de famille, opulent fuyard, il est traîné par deux chevaux de race dans une calèche superbe. Entre l'enfant prodigue et le jeune cardeur de laine s'établit la conversation suivante :

— Où vas-tu?

C'était le maître de la calèche qui entamait ainsi le dialogue. L'aristocratie comme la République, pousse aux tutoiements.

— Je vais à Paris, dit le voyageur en sabots.

— Moi aussi. Qu'y vas-tu faire?

— Essayer de m'engager comme comédien.

— Moi aussi, parbleu! Voilà qui est bizarre. Si nous voyagions ensemble, cher confrère... hein, qu'en dis-tu?... Nous causerons théâtre.

— Volontiers, dit Bocage, regardant avec convoitise les coussins moelleux.

Il allait poser un sabot sur le marche-pied, quand tout à coup l'automédon, gros domestique gonflé de cidre et d'insolence, dit à son maître :

— Pardine! on rencontrera bien là-bas quelque fillette dont les jambes seront plus fatiguées que celles de ce lourdaud.

Sans attendre la réponse, il fouette l'attelage, qui part ventre à terre, laissant Pierre-Martinien profondément blessé dans son orgueil. Approuvant sans doute la raison victorieuse du cocher, le jeune voyageur ne se retourne même point, afin d'adresser un signe d'adieu à celui qu'il venait d'appeler confrère. Ce fut à partir de ce jour que Bocage eut les aristocrates en haine. Il jura de prêter main-forte partout et sans cesse à ceux qui voudraient les démolir. Quelques années plus tard, il retrouva le maître de la calèche dans un théâtre secondaire. Le malheureux s'était pris à tous les piéges et à toutes les chausse-trapes des coulisses; il y avait laissé le dernier lambeau de sa fortune.

Arrivé pédestrement à Paris, Bocage alla descendre chez son père, qui le reçut de la façon la moins cordiale et ne lui offrit même pas une chaise pour se reposer.

— Qui te demande ici? lui cria-t-il. J'ai déjà beaucoup de peine à me tirer seul d'embarras.

Il le renvoya sans miséricorde. Voyant qu'il ne fallait pas compter sur l'appui paternel, Pierre-Martinien ne

perdit point courage et pria les passants de lui enseigner le Palais-de-Justice. On va croire peut-être qu'il avait dessein de recourir à la loi pour forcer son père à lui donner asile. Telle n'était pas son intention. Normand jusqu'au bout des ongles, il songeait que toute grande ville a nécessairement un antre où siége la chicane, avec son cortége de juges, d'avocats, de procureurs, de greffiers, de plaideurs, de criminels et de gendarmes.

— Là, se dit-il, on a toujours beaucoup de papier timbré à noircir, et je trouverai à utiliser mes talents de scribe.

En effet, il s'était promené vingt minutes à peine dans la salle des Pas-Perdus, qu'un avoué l'engagea comme petit clerc, sur sa bonne mine et sur ses longues jambes, aux appointements de trente francs par mois. Seulement Bocage, une fois installé dans son poste, apprit qu'il aurait beaucoup plus à s'exercer du jarret que de la plume. Le petit clerc son prédécesseur était mort d'une fluxion de poitrine, gagnée à faire les courses de l'étude.

Un autre point obligatoire de l'emploi était d'aller, chaque matin, acheter le déjeuner de messieurs les clercs supérieurs, qui dévoraient outrageusement sous ses regards des biftecks de premier choix ou de fines côtelettes, sans lui offrir autre chose que la croûte frugale octroyée par le patron. Bocage, orgueilleux comme un hidalgo, déplorait surtout la nécessité cruelle où il était de servir le second clerc, grand benêt, pourvu d'un nez pyramidal, d'un regard louche et d'une insolence extrême. Ce second clerc devint sa bête noire. Tout en lui prodiguant des marques de déférence, il lui jouait les plus abominables tours. Ainsi, par exemple, il avait soin de lui acheter son déjeuner dans un gargot infect, tandis qu'il demandait

celui des autres à quelque restaurant confortable. Son ennemi détestait l'ail. Par ordre de Bocage, tous les plats en étaient infectés. Il le traitait en vrai fils de la Cannebière. Dans cette lutte du lion et du moucheron, l'insecte fut vainqueur, absolument comme dans Lafontaine, et l'infortuné second clerc, menacé d'une gastrite, donna sa démission. Pierre-Martinien, le jour de son départ, passa d'emblée cinquième clerc.

C'était une position plus relevée sans doute ; mais elle comportait infiniment plus de travail, sans augmentation d'honoraires. Il fallait être au bureau dès huit heures du matin, ne sortir que pour dîner, et revenir ensuite griffonner sur timbre jusqu'à dix heures du soir.

Mais notre fin Normand ne se plaignait pas. Il méditait une échappée ambitieuse, et voulait seulement, par un apprentissage de trois mois, se familiariser avec le style de la procédure, pour aller frapper à la porte du greffe, où les malheureux scribes ne sont pas réduits à l'état de matière exploitable, comme chez les avoués, hauts et puissants seigneurs de par le privilége et le monopole. Effectivement, après avoir déserté l'étude, il entra au conseil de guerre en qualité de commis greffier, à raison de quarante écus par mois. De plus, il avait toutes ses soirées libres, et pouvait continuer ses chères études dramatiques.

Ceux qui suivaient, à cette époque, les représentations de la Gaîté, de l'Ambigu et des autres théâtres populaires, doivent garder mémoire de certain pantalon jaune-d'œuf, surmonté d'un habit bleu barbeau à boutons de similor et d'un feutre gris, le tout composant le costume de Pierre-Martinien Bocage, qui chaque soir, deux heures avant l'ouverture, accourait prendre la queue en tête. Notre commis greffier se logeait très-mal et mangeait

très-peu, afin de trouver au bout du mois les trente ou quarante francs destinés à satisfaire sa passion dominante. Il ne tarda pas à connaître une foule de cabotins et d'auteurs dramatiques du quatrième ordre, avec lesquels il se lia d'une façon très-intime, et qui lui obtinrent, les uns son entrée dans les coulisses, les autres des billets non payants. De cette façon, il put réaliser de fortes économies et aller s'asseoir au moins trois fois la semaine au parterre du Théâtre-Français.

A minuit, rentré dans sa mansarde et la tête exaltée par ce qu'il avait vu, Bocage déclamait à haute voix du Molière, du Corneille, du Racine, et même du mélodrame moderne. Il s'était réconcilié avec Guilbert de Pixérécourt.

Les éclats de voix et le bruit de sa marche, à cette heure nocturne, — car il arpentait, en déclamant, la superficie étroite de son gîte, — empêchaient tous les voisins de dormir. On s'en plaignit au portier d'abord, puis au propriétaire. Mais Bocage, qui s'insinuait de plus en plus chaque jour dans l'intimité des coulisses, obtenait des stalles de galerie, voire des coupons de loges, au moyen desquels il séduisit M. Prudhomme, après avoir préalablement séduit Pipelet par des places inférieures.

— C'est un artiste dramatique en herbe ; on n'a pas le droit de mettre obstacle à ses études ! répondait solennellement le propriétaire à ceux qui lui adressaient des plaintes.

Une petite fleuriste, sémillante et matoise, habitait une mansarde contiguë à celle de Pierre-Martinien. Par conséquent, elle souffrait plus que personne du voisinage. Vingt fois les *Fureurs d'Oreste* l'avaient réveillée en sursaut.

— Il se taira, dit-elle aux autres locataires, et nous dormirons.

— Mais quel moyen emploierez-vous pour le réduire au silence?

— Rien de plus simple ; je vais le rendre amoureux.

Aussitôt fait que dit. Bocage ne pouvait plus sortir de sa chambre sans rencontrer sur le palier mademoiselle Élisa, dont les yeux pleins de langueur se levaient timidement sur lui et semblaient provoquer un entretien. Les rôles de jeunes premiers, auxquels Pierre s'attachait de préférence, le prédisposaient singulièrement aux rêves les plus enthousiastes.

— Ah ! Mademoiselle, vos yeux sont charmants ! dit-il un jour à sa jeune voisine.

— Ils seraient bien plus beaux, Monsieur, si vous consentiez à ne plus les priver de sommeil, répondit la grisette en décochant à Bocage le plus assassin des sourires.

— Vraiment?... je trouble votre repos?... Mais je suis un monstre ! s'écria Pierre.

— Si vous me promettez de ne plus déclamer la nuit, vous serez bien aimable, dit mademoiselle Élisa.

— Je vous le promets, je vous le jure !

— Alors, Monsieur, je vous récompenserai peut-être en vous permettant de m'offrir de temps à autre un billet de spectacle.

— Oh ! vous êtes un ange ! Ma vie tout entière, mes billets et mon cœur sont à vous !

— Et Pierre-Martinien tombait aux pieds de sa voisine.

— Un peu moins de promptitude, ne vous échauffez pas si fort, dit la grisette en le relevant avec beaucoup de gravité. Va pour les billets, mais laissons le cœur, je vous prie.

Toutefois, elle accepta, le même soir, une bouteille de cidre et deux litres de marrons. Le lendemain, le pantalon jaune-d'œuf et l'habit barbeau se prélassaient à l'Ambigu, à côté d'une gentille capote de crêpe blanc, semée de bluets. Cette capote ombrageait le minois mutin de mademoiselle Élisa.

— J'ai fort bien dormi la nuit dernière, dit-elle à Bocage, mais je n'entends pas que vous abandonniez entièrement vos études.

— Il y a pour cela, répondit-il, un arrangement tout naturel à conclure. Combien gagnez-vous par jour à faire des violettes de Parme et des boutons de fleurs d'oranger?

— Cinquante sous; mais il faut que je travaille sans relâche et que je ne perde pas une minute.

— Miséricorde! cria Pierre, cinquante sous, avec des yeux qui brillent comme des étoiles, avec une taille de cette finesse...

— Et puis? fit la grisette.

— Chère enfant, il faut vous mettre au théâtre. Vous gagnerez dix fois plus, et nous étudierons ensemble.

— Non, certes, dit-elle. Je reste avec mes fleurs. Rappelez-vous que j'ai fait votre connaissance pour dormir en repos; je serais obligée de prendre sur mon sommeil si je voulais étudier avec vous.

— Quel dommage! vous deviendriez une jeune première ravissante!

— C'est possible, et je deviendrais aussi une gourgandine, comme vos actrices.

— Elle n'a pas tort, pensa Pierre. Je suis un scélérat de vouloir jeter cet ange d'innocence dans le gouffre de la perdition.

— Vous n'avez plus le droit, reprit la grisette, de déclamer dans votre mansarde. Je m'y oppose. Mais, deux fois la semaine, le mercredi et le samedi, je vous dispenserai de m'accompagner au spectacle, et vous irez vous livrer à la déclamation dans quelque promenade solitaire, hors Paris, sur les buttes Montmartre, où bon vous semblera. Les voisins n'auront plus à se plaindre, et votre avenir d'artiste ne souffrira pas de notre amitié... car c'est de l'amitié que nous avons l'un pour l'autre, rien de plus, Monsieur; ne l'oubliez pas.

— O cruelle enfant! dit Bocage, laissez-moi l'espérance, ou je meurs!

Mais la jeune fille, tout en acceptant du cidre, des marrons et le bras de son voisin pour aller au spectacle, continuait à se montrer d'une rigueur extrême sur le chapitre de la passion. Pierre-Martinien, rentrant de son bureau, le mercredi et le samedi, prenait à la hâte un peu de nourriture, et s'en allait sur les buttes Montmartre jeter aux vents du soir ses rôles et ses soupirs. Il ne s'était pas demandé pourquoi la grisette lui avait choisi, pour ses études, ces deux jours de la semaine de préférence aux autres. On dormait admirablement dans le voisinage, et tout alla pour le mieux jusqu'à certain mercredi fatal, où Bocage, revenant plus tôt que de coutume, aperçut mademoiselle Élisa qui reconduisait sur le palier un magnifique sergent de la garde royale. C'était pour recevoir les visites de ce beau soldat qu'on l'expédiait, lui, Pierre-Martinien, aux buttes Montmartre.

Enfer et rage! Peu s'en fallut que notre élève dramatique ne fît de la tragédie en action.

Mademoiselle Élisa lui partit au nez d'un éclat de rire

sonore, quand, blême de jalousie et de colère, il s'exhala devant elle en reproches pleins d'amertume.

— J'ai joué la comédie le jour, lui dit-elle, afin de vous empêcher de la jouer la nuit. Vous comprenez?... c'était un cas de légitime défense. Au moyen de cette ruse, j'ai pu dormir et achever le terme. Demain je déménage. Il vous sera permis de déclamer à votre aise les *Fureurs d'Oreste*, et de conduire au théâtre, avec votre pantalon jaune-d'œuf, quelque jeune personne plus sensible... Je suis votre servante!

Elle ferma sa porte. Pierre eut envie de se briser la tête au mur.

Néanmoins, réfléchissant qu'il valait mieux se jeter par la fenêtre de sa mansarde, il rentra chez lui pour accomplir cette funeste résolution: mais, sur le point de se lancer dans l'éternité du haut d'un sixième étage, l'idée d'un autre mode de suicide lui traverse l'esprit. Il résolut d'attendre au lendemain pour aller se précipiter dans la Seine, une pierre au cou. Le lendemain arrive, et, juste au moment où il s'apprête à monter sur le parapet du pont Royal, notre désespéré songe qu'il y a précisément, ce matin-là, au Conservatoire, un concours de déclamation.

— Si je pouvais être reçu pensionnaire, se dit-il. Allons, courage! devenons un grand artiste, et vengeons-nous ainsi de la perfide. Je veux la faire expirer de honte et de dépit devant ma gloire.

Il prend le chemin de la rue Poissonnière. Quelques-uns de ses amis du théâtre, se trouvant là fort à propos, lui aplanissent les difficultés d'une inscription tardive. On l'admet au concours. Hélas! soit que les terribles émotions du soir précédent l'eussent bouleversé de fond en comble, soit que le pantalon jaune-d'œuf et l'habit bar-

beau causassent aux professeurs une distraction fatale à son talent, Bocage fut repoussé net et n'eut pas une seule voix pour lui.

Grâce au ciel, mon malheur passe mon espérance !...

Il acheva la sombre tirade en prenant le chemin du greffe, dont les bureaux étaient situés rue du Cherche-Midi.

Les marrons et le cidre absorbés par la grisette jetaient, depuis un mois, beaucoup de perturbation dans les finances de Bocage. Il tourna par le pont Neuf, afin d'économiser les cinq centimes que réclamait à cette époque l'invalide du pont des Arts. Comme il traversait le carrefour Buci, déplorant la nécessité de vivre de son abrutissant métier de scribe, une affiche de Bobino frappe tout-à-coup ses regards.

— Eh ! qu'importe le premier échelon, s'écrie-t-il, si l'on arrive en haut de l'échelle ?

Au lieu de continuer sa route vers le greffe, il prend la rue de l'Ancienne-Comédie et va frapper à la porte du théâtre du Luxembourg.

Le directeur était dans son cabinet, seul, adossé à la cheminée, la main droite dans l'ouverture de son habit, le front haut et l'œil orgueilleux, comme doit être, en accordant audience, tout personnage convaincu de la supériorité de sa situation.

— Qui êtes-vous, Monsieur ! que me voulez-vous ? demanda-t-il à l'arrivant.

— Je désire m'engager dans la troupe dont vous avez la direction, répondit Bocage.

— Ah !... pour quels rôles ?

— Pour l'emploi des jeunes premiers.

— Diable ! Est-ce que vous portez à la scène le même costume qu'à la ville ?

Son regard tombait ironiquement sur le malencontreux pantalon du visiteur. Bocage fit un soubresaut d'orgueil outragé.

— Le talent d'un homme, dit-il, ne se juge pas à la couleur de ses habits.

— Pardon, mille pardons ! Chez un jeune premier, le goût dans la toilette est de rigueur. Nous avons ici Auguste, un garçon charmant, dont ces dames du faubourg raffolent ; je vous proteste que l'idée ne lui est jamais venue de mettre un pantalon jaune.

— Avez-vous l'intention de m'insulter ? cria Bocage avec un accent de menace.

— Non ; mais je vous conseille de changer de tailleur, de parler moins haut, et de prendre la porte.

— Monsieur !

— Plus vite, mon cher, plus vite que ça ! fit le directeur, homme robuste, taillé en Hercule.

Ses larges mains, s'appuyant aux épaules de Bocage, le poussèrent brutalement dehors. C'était, en vérité, trop de guignon. Pierre-Martinien rentra chez lui, brûlé de colère et de fièvre. Il fut, pendant quelques semaines, sérieusement malade, et quand la nature, plutôt que le médecin, l'eut remis sur pied, sa place au greffe du conseil de guerre était donnée à un autre.

Longtemps on prétendit qu'il s'était fait garçon épicier. Rien de plus faux que cette assertion. Jamais l'illustre Buridan de la *Tour de Nesle* n'eut rien de commun avec la cassonade. Ce fut un de ses frères, et non lui, qui chercha dans les denrées coloniales une position que, du reste, il a conquise. A l'heure où nous écrivons, cet honorable

détaillant a fait fortune. Son fils, Paul Bocage, continua quelque peu le métier en littérature, et M. Alexandre Dumas lui achéta longtemps, ligne à ligne, page à page, au poids et contre écus sonnants, la mélasse de son intelligence et le poivre de son esprit.

Revenons au grand acteur. Chassé du théâtre Bobino, il ne juge pas convenable de s'adresser à d'autres directeurs de Paris. Nous le voyons s'engager dans une troupe nomade. Six années durant, il court la province et y obtient de médiocres succès. Le public le trouve gauche, mal planté, disgracieux. On l'applaudit rarement, on le siffle quelquefois. « Mais, pour le vrai comédien, a dit Grassot, les sifflets sont autant de coups d'éperons. Plus ils sont aigus, mieux il marche. »

En 1825, Bocage sollicite à l'Odéon ses débuts. Ils lui sont accordés. L'Odéon, de tout temps a été le refuge du malheur.

Admis à végéter dans les troisièmes rôles, notre comédien cherche vainement à donner de l'importance à des créations beaucoup trop nulles pour servir même de prétexte à ses efforts et ne pas imprimer à son jeu le cachet du ridicule et de l'exagération. Voici ce que disait de lui, en 1827, une biographie dramatique :

« C'est le plus intrépide brûleur de planches de la capitale, la plus médiocre des médiocrités, le plus grand distributeur de gestes qui soit au monde. »

Bocage habitait alors rue des Boucheries-Saint-Germain, n° 11. Il était un des habitués fidèles du café du Luxembourg, aujourd'hui café Tabourey. La maîtresse de cet établissement prisait beaucoup les vertus et l'amabilité du jeune comédien. Celui-ci rendait à la limonadière estime pour estime. L'image de mademoiselle Élisa, la

fleuriste, était complétement effacée de son cœur, et dans sa garde-robe il n'y avait pas le moindre pantalon jaune-d'œuf.

Au café du Luxembourg se rassemblaient beaucoup d'artistes et de gens de lettres. Dans le nombre, il faut citer Horace Raisson, qui se vanta, depuis, d'avoir été le collaborateur de Balzac ; Rey-Dusseuil, Gustave Planche, les trois frères Hugo, Dovalle, Charles Rabou et son ami Régnier-Destourbets, qui mourut à vingt-cinq ans, après avoir fait un chef-d'œuvre pour la Porte-Saint-Martin. Mais la physionomie la plus curieuse était sans contredit celle d'un ecclésiastique, aumônier d'un régiment de la garde, qui venait là tous les soirs, en redingote brune, en bottes à éperons, et la cravache à la main. Phraseur intrépide, haussant le coude à merveille, l'abbé ne reculait ni devant les discussions ni devant une douzaine de petits verres. Bocage, plus encyclopédiste que Diderot, plus incrédule que le baron d'Holbach et aussi mauvais chrétien que l'auteur des *Lettres philosophiques*, le harcelait toujours sur quelque point religieux. Un soir, il lui proposa de jouer la divinité du Christ en vingt points au billard.

— Monsieur Bocage, lui répondit l'aumônier, me prenez-vous pour un de vos confrères ?

Le comédien resta bouche close. Il aurait eu beau jeu pour la riposte s'il eût pu jeter l'œil dans l'avenir à trois ans de distance. L'ecclésiastique à éperons était l'abbé Châtel.

Déjà le romantisme commençait à lever le drapeau de la révolte. Ses débuts furent signalés par des exagérations de tout genre, surtout au théâtre. Il se trouva, par le fait même, que les défauts du jeu de Bocage se métamorpho-

sèrent en qualités. On remarqua chez ce brûleur de planches une expression de physionomie victorieuse, de magnifiques élans et beaucoup de cœur. Applaudi dans l'*Homme du monde* [1], Bocage voit s'opérer dans son talent une sorte de transfiguration. Le premier signe de bienveillance des spectateurs, en mettant son orgueil à l'aise, enleva de ses manières ce qu'on y trouvait de disgracieux, et le laissa développer toutes les ressources qu'il tenait de la nature et de l'étude. On se plut à lui reconnaître une grande sensibilité, beaucoup d'énergie et de passion. Bocage, à la scène comme à la ville, sut aimer, frémir et pleurer. L'enthousiasme ne connut plus de bornes.

Une direction du boulevard lui signe un engagement superbe. Le rôle de Wilfrid, dans *Newgate* [2], et celui du sergent Hubert, dans *Napoléon à Schœnbrunn* [3], lui obtiennent d'énergiques bravos. Il est proclamé le premier acteur romantique du siècle.

Il en était aussi le républicain par excellence, n'oublions pas ce précieux détail de son histoire. Bocage avait contribué, pour une part énorme, à la chute de la branche légitime; Bocage avait élevé de sa noble main les barricades de Juillet; Bocage avait fait le coup de feu contre la garde royale; Bocage voulait la République; et ce vieux La Fayette avait eu l'audace de la renvoyer aux calendes grecques... Jugez de l'indignation de Bocage! En tous lieux, sans retenue, sans gêne et sans peur, il laissait éclater la tempête de sa rancune.

1. Pièce de M. Ancelot

2. Drame joué à la Gaîté.

3. Pièce d'Alexandre Dumas à la Porte-Saint-Martin. Bocage, à ce théâtre, débuta par le rôle du vieux curé dans l'*Incendiaire*.

Un jour, au moment où l'émeute grondait sur le boulevard pour fêter l'anniversaire de la prise de la Bastille, notre homme juge à propos de faire un appel aux armes dans un groupe d'individus, qui semblent prêter une oreille sympathique à son éloquence. Mais, avant la fin du discours, quinze bras vigoureux empoignent l'orateur et l'emmènent au dépôt de la préfecture. Son auditoire était exclusivement composé de sergents de ville en bourgeois.

Vous croyez peut-être que le prisonnier se repent de sa conduite? Pas le moins du monde. Il ne donne aucun signe d'affliction; son œil brille, sa figure est radieuse, il semble extrêmement satisfait d'être sous les verrous.

— Ah! Louis-Philippe! majesté d'enfer! s'écrie-t-il, tu as l'audace d'emprisonner le citoyen Bocage, là tout simplement, comme s'il s'agissait du premier venu... Corbleu! tu ne sais guère à quoi tu t'exposes!

Il rédige sans plus de retard une protestation fulgurante, l'envoie au *National* et à la *Tribune*, puis se frotte les mains, persuadé que le gouvernement ne tiendra pas deux jours. Sa lettre (beaucoup de nos lecteurs doivent se le rappeler encore) obtint dans tout Paris un succès de fou rire. Harel n'eut qu'à la montrer au ministre, avec une légère oscillation d'épaules et en se frappant le front, pour obtenir la mise en liberté immédiate du républicain captif.

On répétait *Antony*. Cette pièce, insolemment immorale, ne tarda pas, en l'absence de toute censure, à montrer palpitants sous la rampe la débauche et l'adultère. Elle trouva de cyniques spectateurs pour l'applaudir, et, pour en accroître le triomphe, une presse plus cynique encore. A la fin du cinquième acte, Dumas embrassa le bourreau d'Adèle Hervay avec une effusion tendre.

— Oh ! mon ami, s'écria-t-il, que vous l'avez bien assassinée !

Nombre de journalistes élevèrent Bocage sur le pavois ; ils le proclamèrent le plus intelligent, le plus magnifique, le plus passionné de tous les amoureux de théâtre. On déclara qu'il était impossible d'être beau sans ressembler à Bocage dans *Antony*. Les salons furent encombrés soudain par une foule de jeunes gens à la figure blême, aux sourcils épais, à la charpente osseuse, aux longs cheveux noirs, à l'œil voilé par un lorgnon d'écaille. C'étaient les séides du grand acteur Bocage. Et, comme on avait le bonheur de vivre en l'an de grâce 1831, *le temps du long espoir et des vastes pensées,* disait le poète; comme on ne faisait rien froidement, comme on poussait tout jusqu'à l'enthousiasme, ces messieurs entreprirent de démontrer que Bocage était la plus noble et la plus exacte personnification de l'art.

— Quelle sottise ! criaient d'autres critiques. Il n'articule seulement pas les mots. Ses gestes sont des contorsions, ses jeux de physionomie des grimaces ; il est affecté, prétentieux, et, chose intolérable, il parle du nez ! [1]

Ce dernier point d'accusation n'était que trop facile à établir.

Bocage devait son mauvais organe à un accident de jeunesse. Il se brisa, vers l'âge de douze ans, les parties cartilagineuses du nez, ce qui donnait à sa voix des intonations séniles et blessantes pour l'oreille.

Le grand comédien connaissait son malheur. Parfois il le déplorait dans le secret de sa maison. Se livrant, un jour, à la plus douce jouissance que puisse éprouver le

1. On connaît le mot de Lireux : « Bocage est un rhume de cerveau de Frédérick Lemaître. »

cœur d'un père, il faisait enrager sa fille, très-jeune encore, lui portant une praline aux lèvres et disant :

— Marie, ouvrez la bouche !

Et l'enfant d'obéir ; mais, retirant aussitôt l'objet de sa convoitise, Bocage ajoutait pour lui former l'esprit et le cœur :

— Entre voir et avoir, ma chère...

Un silence. Au bout de sept à huit secondes, il montrait de nouveau la praline.

— Marie, ouvrez la bouche !

— Oui, papa, disait la petite fille.

Pour la seconde fois, le bonbon fugitif trompait ses dents impatientes, et le père de murmurer sur un ton sentencieux :

— Entre la coupe et les lèvres, mon ange...

Nouveau silence.

— Marie, ouvrez la bouche !

— Oui, papa,

— Entre les yeux et la bouche, mon enfant...

— Il y a le nez, papa ! s'écria-t-elle.

— Hélas ! oui, murmura le pauvre homme, lâchant la praline et poussant un soupir ; qui le sait mieux que moi ?

La critique la plus malveillante était néanmoins obligée de rendre justice à Bocage pour le soin prodigieux qu'il apportait à la composition de ses rôles. Il en saisissait les moindres détails, les plus délicates nuances. Personne mieux que lui ne donnait à un caractère du relief et de la couleur. Il exprimait avec beaucoup de force et de vérité la résignation, le désespoir, le dévouement et l'amour. Didier de *Marion Delorme* et Buridan de la *Tour de Nesle* achevèrent sa réputation au boulevard.

A partir de ces deux succès immenses, il se crut le premier personnage du royaume. On était fort mal reçu quand on l'abordait autrement que l'éloge à la bouche et l'admiration dans le regard. Il était toujours disposé à accueillir les plus extravagantes ovations, à prendre pour lui les hommages les plus invraisemblables.

Vers la fin de 1832, nous le trouvons en chaise de poste sur la grande route, à deux lieues de Lyon.

Harel, son directeur, lui a permis de montrer à la province un spécimen du beau talent que Paris admire. Du fond de sa chaise, Bocage aperçoit une foule de campagnards alignés à droite et à gauche au bord de chaque berge. On tend les bras vers sa voiture, on agite des mouchoirs et des cris s'élèvent.

— Ah ! fort bien ! dit le voyageur, ils sont accourus à ma rencontre... Bonnes gens !... Adressons-leur une petite harangue.

Par son ordre, les chevaux s'arrêtent. Il voit aussitôt la foule se mettre à genoux, et ne trouve rien d'étrange à ces marques de vénération prodiguées à sa personne.

— Eh ! fichus bêtes ! crie le postillon, ce n'est pas Monseigneur, c'est un comédien !

Les paysans se relèvent tout furieux, ramassent des cailloux et les lancent contre la chaise de poste. Ils l'avaient prise pour celle de l'archevêque, alors en tournée dans le diocèse et attendu sur la même route.

Déjà fort peu sympathique au clergé, Bocage, après cette aventure humiliante, le devient beaucoup moins encore. Pour humilier les dévots, qui s'agenouillent devant un archevêque et jettent des pierres à un grand artiste, il veut, à son retour de Lyon, reprendre à la

Porte-Saint-Martin le rôle de *Tartufe,* qu'il avait autrefois joué sur le théâtre de la rive gauche.

Ses admirateurs crient au prodige. On affirme que la place de Bocage est à la Comédie-Française.

Beaucoup de sociétaires s'opposent à son admission; mais on triomphe des obstacles, et Buridan fait son entrée triomphale dans la maison de Molière. Il débute par le rôle de Danville de l'*École des Vieillards,* et bientôt il aborde celui d'Alceste du *Misanthrope,* qu'il joue avec une originalité parfaite, avec une âcreté saisissante.

Il avait, à cette époque, un démêlé judiciaire où de graves intérêts d'argent se trouvaient engagés. Apercevant, un soir, dans une stalle d'orchestre, sa partie adverse, à laquelle il portait une véritable haine de Normand plaideur, il s'approche de la rampe, regarde son ennemi bien en face, lui montre le poing, et lui lance à la tête, avec un magnifique accent de colère et de mépris, cette tirade du *Misanthrope :*

Au travers de son masque on voit à plein le traître;
Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être,
Et ses roulements d'yeux et son ton radouci
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.

Bocage eut le chagrin de quitter la scène française. Peu conciliant de sa nature, il ne s'entendit point avec ses nouveaux camarades et regagna le boulevard. Quatre rôles magnifiques, dans *Angèle,* — la *Vénitienne,* — *Pinto,* — le *Brigand et le Philosophe,* le consolèrent et lui valurent de justes applaudissements.

De 1835 à 1839, Bocage ne tient pas en place. Il quitte la Porte-Saint-Martin pour jouer à l'Ambigu *Ango de Dieppe,* drame de Félix Pyat et d'Auguste Luchet. Puis il

revient chez Harel se montrer dans *Don Juan de Marana,* dans *Antoine le Pauvre* et dans les *Sept Infants de Lara*. Le Gymnase l'appelle ; il court au Gymnase, et palpe les écus de Poirson, qui ne tarde pas à le voir s'enfuir pour regagner l'Ambigu. Bocage y joue *Christophe le Suédois,* puis retourne chez Harel, qui lui offre le rôle de *Jeannic le Breton*. Le Juif Errant, devenu comédien, n'eût pas fourni les marques d'une instabilité plus grande. Harel tombe. Une seconde fois, Buridan frappe à la porte de la Comédie-Française, y donne une série de représentations, ne réussit pas encore à y fixer sa tente, et va s'engager définitivement à l'Odéon, théâtre de ses premières luttes et de ses premiers triomphes.

La jeunesse des écoles avait gardé le souvenir de sa fougue incorrecte et de sa vigueur. On l'accueillit à merveille dans Brute de *Lucrèce,* dans Créon d'*Antigone,* dans Philippe-Auguste d'*Agnès de Méranie,* et les étudiants lui pardonnèrent de laisser tomber le drapeau romantique pour arborer l'étendard de l'école du bon sens.

Au mois de juillet 1845, M. Lireux, directeur de l'Odéon, ayant quarante-sept pièces à représenter par autorité de justice, et ne sachant plus où donner de la tête, se démit de son pachalik d'outre-Seine. Trente concurrents se disputèrent l'héritage. Notre comédien fut le plus habile. On le nomma directeur, avec une subvention de soixante mille francs, qu'il fit porter, douze mois après, à la somme plus ronde de cent mille.

Sans avoir le secret de la magicienne antique, Bocage sut rajeunir le vieil Éson. Sa carrière administrative fut intelligente, heureuse, et trop économe. Il est permis, dans une direction théâtrale, d'équilibrer les recettes et les

dépenses de manière à garnir sa bourse; mais, d'autre part, il est bon que les artistes vivent, et la troupe de la rive gauche connut toutes les rigueurs du jeûne.

— Mes amis, je vous ouvre le chemin de la gloire, disait Bocage.

Quant au chemin du restaurant, ceci ne le concernait plus. Il nous semble qu'un bon républicain devait témoigner moins d'ardeur pour la richesse et suivre plus fidèlement les doctrines de la fraternité.

En 1847, Bocage résigna ses fonctions administratives [1]. Son plus grand succès avait été la *Main droite et la main gauche* de Léon Gozlan. L'année suivante, il essaya de nouveau d'emporter la position de sociétaire à la Comédie-Française. Il y créa la *Vieillesse de Richelieu ;* mais le sentiment trop exagéré de sa valeur lui suscita des querelles et des contradictions qui l'obligèrent une troisième fois à faire retraite.

La Révolution de février venait de jeter bas Louis-Philippe et son trône. Bocage, dans la soirée du 24, avait eu le dessein de monter à cheval et de se montrer au peuple pour se faire nommer premier consul. On eut beaucoup de peine à l'en dissuader.

— Pure jalousie ! pensa-t-il. Tous ces hommes du *National* ne m'empêcheront point de consacrer ma vaste intelligence au service de la République.

Il va trouver Lamartine, et lui dit :

— Croyez-vous qu'il soit de mon devoir de me présenter, pour la Constituante, aux suffrages de mes concitoyens ?

— Parbleu ! répond le chantre d'*Elvire*.

1. Il vendit son privilége cent mille francs à M. Vizentini.

Bocage prend le chemin de fer et va poser noblement sa candidature dans la Seine-Inférieure.

Il s'était avisé de la poser d'abord à Paris, et Lamartine avait eu déjà la faiblesse de lui servir de compère. Voici l'affiche que chacun, à cette époque, a pu lire dans les carrefours :

LE CITOYEN BOCAGE

ARTISTE DRAMATIQUE

AU CITOYEN LAMARTINE

MEMBRE DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE

« Cher et illustre citoyen,

« Mon nom est réellement porté sur les listes électorales. Des clubs, des assemblées préparatoires, me demandent, selon l'usage, une profession de foi. Vous savez que je suis prêt à donner ma vie pour la République ; cela ne suffit pas pour entrer à l'Assemblée nationale. J'ai beaucoup lu, beaucoup vu, mais je n'ai pas assez approfondi les grandes questions qui vont être agitées. Vous le savez bien aussi, jusqu'à dix-huit ans j'ai été ouvrier tisserand à Rouen, ma ville natale. A cet âge seulement je suis sorti des ateliers, et, pour ma nouvelle profession, pour l'art si difficile du théâtre, j'ai, selon mes forces, étudié le cœur humain. Ce livre-là prenait tout mon temps. Vous me connaissez peut-être mieux que je ne me connais moi-même. Croyez-vous que mon énergie, mon simple bon sens, une probité bien éprouvée, une volonté ferme d'appliquer maintenant toutes mes facultés, toutes mes heures, à l'étude de la science politique et sociale, puissent être utiles, au sein de la Constituante, à cette République que j'ai tant désirée? Votre décision sera ma règle. Si vous

dites OUI, fort de cette approbation, J'ACCEPTERAI celle du pays ; sinon je continuerai à suivre la République dans le silence de mon obscurité.

« Respect et dévouement.

« BOCAGE. »

RÉPONSE DU CITOYEN LAMARTINE

« Sans l'ombre d'hésitation, mon cher Bocage, je vous réponds : Oui, il faut accepter. La France a besoin de tous les cœurs, la République de toutes les intelligences, le peuple de tous les dévouements et de tous les patriotismes. A tant de titres, je souhaite que le pays vous envoie, et vous trouverez un ami pour vous accueillir.

« LAMARTINE. »

AUX CITOYENS ÉLECTEURS
DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE

« Citoyens,

« J'accepte la candidature qui m'a été offerte, et j'ose vous demander vos suffrages. Je répondrai à toutes les interpellations que vous me ferez l'honneur de m'adresser ; je vous dirai ma vie privée et publique ; je vous donnerai toutes les preuves (vous devez toujours les exiger), et vous jugerez si le passé peut répondre de l'avenir.

« Salut et fraternité.

« BOCAGE. »

Le citoyen Bocage en fut à Paris pour ses frais d'affiche, et, à Rouen, il n'obtint pas deux cents votes.

Indigné de cet échec, il secoue la poudre de ses bottes aux portes de la ville ingrate, laisse reposer jusqu'à nouvel ordre l'espoir des dignités républicaines que lui pro-

met son étoile, et retourne à la direction de l'Odéon, comme Dioclétien à ses laitues. Ce fut alors qu'il écrivit à Frédérick Lemaître :

« Cher ami,

« Je voudrais avoir un trône à vous offrir ; je n'ai que la scène du second Théâtre-Français : venez, vous y serez roi.

« BOCAGE. »

Frédérick lui envoya cette réponse narquoise :

« Citoyen,

Il est vrai que je compte dans ma carrière dramatique deux ou trois rôles qui m'ont valu quelques applaudissements ; mais celui de tous que je préfère, en raison même de son succès, vous me l'enlevez. Vous savez bien que je suis lié avec MM. Cogniard frères.

« Salut et fraternité.

« FRÉDÉRICK LEMAÎTRE. »

Le rôle auquel faisait allusion Frédérick était celui de Ruy Blas, que Bocage avait joué, l'année précédente, à la Porte-Saint-Martin. Repoussé avec perte par le Kean français, notre directeur mit à l'étude *François le Champi,* pièce de la citoyenne Sand, où le socialisme, parlant tour à tour le langage de Théocrite et de saint Vincent de Paul, amenait cette conclusion triomphante :

« Se dissout et tombe en ruines dans la société tout ce qui n'est pas meunier, menuisier, domestique, adultérin ou bâtard. »

Le succès du *Champi* fit presque oublier les fameux bulletins que la citoyenne susdite avait rédigés pour le

gouvernement provisoire. Madame Sand publia son drame, avec une préface à son *ami* Bocage. Tous les interprètes de l'œuvre y étaient proclamés comédiens éminents; mais l'éloge de l'*ami* Bocage atteignait aux extrêmes limites du style pompeux. On lui faisait tous les honneurs du mouvement romantique. C'était bien lui, c'était lui seul qui avait amené l'art théâtral dans les voies nouvelles. Et cependant madame Sand ne voulait pas se moquer de son *ami*.

Bocage, après cent vingt représentations successives, imagina des plans magnifiques pour perpétuer l'état prospère de sa caisse. A l'en croire, le théâtre de la rive gauche devait être organisé comme un théâtre de province et jouer tous les genres. Il engage Clarence et Deshayes pour le mélodrame, Achard pour l'opéra-comique et le vaudeville, avec mademoiselle Désiré, madame Jules Séveste, et une douzaine de danseuses pour les ballets. Au nombre de ces dernières se trouvait mademoiselle Ferdinand, sujet rare, qui excellait à lever un de ses pieds bien au-dessus de sa tête. Mais les fantaisies musicales et chorégraphiques de M. Bocage ne se trouvent point être du goût d'Alexandre Mauzin, commissaire de la République près du second Théâtre-Français. Le soir de la représentation de la *Farnezina* [1], le directeur le voit arriver tout ému.

— Citoyen Bocage, crie Mauzin, ce que vous faites n'a pas d'exemple!

— Qu'est-ce? qu'y a-t-il? que voulez-vous? demande notre héros, s'appliquant le lorgnon sur l'œil droit.

— Je viens vous rappeler à votre mandat.

1. Petite comédie de Méry, ornée d'un hors-d'œuvre de chant et de danse.

— Vous plaisantez, sans doute?

— Un commissaire du gouvernement ne plaisante jamais. Il faut supprimer vos baladins et vos chanteurs. Cela est indigne du théâtre national de l'Odéon.

— Mais à l'Opéra, mon cher, on chante et on danse. A la Comédie-Française on dansait et on chantait autrefois. Si vous l'ignorez, tant pis pour vous. Moi, Bocage, homme d'initiative et d'élan, je suis les traditions. Donnez-moi six cent mille francs comme à l'Opéra... vous verrez!

— Citoyen, je ferai mon rapport, dit solennellement le commissaire en quittant le cabinet directorial.

Il tient parole. Bocage, sommé de mettre un terme à ses innovations, prend la chose en mauvaise part. Dans un but de vengeance et pour châtier le ministère, il a l'inspiration malheureuse de faire jouer une pièce politique, remplie d'allusions contre les hommes du jour. Elle est intitulée *Une Nuit blanche, fantaisie noire*. On nomme comme auteurs MM. Boquillon père et fils.

Les étudiants, tapageurs et républicains, saluent avec transport la *Nuit blanche,* qui est interdite et amène la disgrâce administrative de M. le directeur.

Bocage avait commis quelques autres méfaits, entre autres celui d'exciter les étudiants, chaque soir, à chanter la *Marseillaise*. Il savait déjà que son renvoi était décidé lorsqu'une estafette lui apporte une lettre par laquelle on l'engage à passer au cabinet du ministre pour affaire concernant la direction. Le grand républicain prend une plume et répond :

« M. Bocage a l'honneur de prévenir M. le ministre qu'il est visible à l'Odéon tous les jours, de deux heures

